E. MARLITT.

LA PETITE PRINCESSE DES BRUYÈRES,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

Mme EMMELINE RAYMOND.

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE

Par QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.
1889.

Tous droits réservés.

POUR ENFANTS
HEURE
PARIS
75005

E. MARLITT.

LA PETITE PRINCESSE DES BRUYÈRES,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

Mme EMMELINE RAYMOND.

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE

Par QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.
1889.

Tous droits réservés.

« Alors donne-moi ta main et baise-moi sur le front. » (Page 53.)

I.

Le petit cours d'eau qui coule au travers de la bruyère n'est point de ceux qui font parler d'eux et arrivent à une renommée éclatante. Ses bouillonnements n'ont pas une voix bruyante, et ne s'élèvent jamais aux mugissements des fiers torrents, lesquels, trop semblables aux hommes, mesurent leur fierté aux maux qu'ils commettent, et en ont d'autant plus qu'ils ont causé plus de malheurs. Ses eaux paisibles traversent un pays plat entre des bords peu élevés, plantés d'aulnes et de saules ; mais ces arbres semblent s'être entendus à demi-mot, et se sont si bien unis, si bien rapprochés et confondus, que le ciel lui-même paraît devoir ignorer l'existence de cette petite artère représentant le pouls de la bruyère ignorée.

Cette bruyère mérite d'être contemplée durant les jours d'été, lorsque la chaleur atteint son point le plus intense. Sans doute elle n'élève pas jusqu'au ciel un front altier, couronné de cimes qui défient toutes les altitudes, ou bien de rhododendrons aux couleurs éclatantes. Elle ne porte pas même, avec une humilité hypocrite, s'alliant fort bien à la vanité féroce, un lourd diadème de granit fait de pointes de rochers qui déchirent ce qui passe à leur portée. Elle n'a pas la brillante ceinture d'acier que lui ferait un puissant cours d'eau l'enserrant dans ses replis. Mais l'érica fleurit sur ce sol à perte de vue. Ses petites clochettes lilas et rougeâtres étendent sur les douces ondulations de la terre un splendide manteau royal, aux teintes harmonieusement fondues, et parsemé d'essaims d'abeilles aux ailes poudrées d'or. Plus loin s'étale la plaine sablonneuse, privée d'humus, mais qui contient pour la modeste bruyère un principe nutritif suffisant : elle y puise la vie et la vigueur. Au delà, une longue raie sombre coupe brusquement les teintes rougeâtres d'ébène veiné qui ont été revêtues par la plaine : c'est la forêt immense, profonde, aux arbres majestueux. Seulement, pour la traverser, on y marche de longues heures sous les rangées de colonnes au feuillage touffu, qui s'élancent vers le ciel en y portant les nids des pinsons et des fauvettes. Parfois, au travers du taillis, on aperçoit les yeux purs et profonds des créatures que l'homme appelle

sauvages, parce que, étant lui-même bien sauvage, il les a réduites à l'état de gibier toujours traqué, et auquel on n'accorde de trêve qu'afin de pouvoir continuer indéfiniment la tuerie. Et quand enfin les grands arbres ont pour successeurs des arbres plus petits, quand ceux-ci sont remplacés par les taillis sous lesquels Dieu a répandu avec profusion la fraise embaumée, qui représente la friandise des enfants pauvres, et leur est accordée par la nature sans qu'ils aient la peine de la cultiver, parce qu'ils n'en auraient pas le loisir, on aperçoit au loin des prairies bien aménagées et le tapis d'or pâle que les champs de blé étendent sur la terre. Alors, en dépit de ces marques de richesse et de bonne culture, quoique l'on voie de cette place le clocher d'une petite église, au toit recouvert d'ardoises, entouré d'un village dont les maisons semblent en bon état, on ne peut s'empêcher de sourire à la pensée du mépris qu'inspire à tous ces travailleurs « la pauvre bruyère inculte qui gît là-bas dans les sables ».

Le petit ruisseau dont l'existence a été révélée au commencement de ce récit entoure l'une des landes les plus pauvres et les plus désertes qui se puissent concevoir. Il court longtemps en ligne parallèle à la forêt, et ce n'est qu'après de nombreux et laborieux détours qu'une inclination, sans doute invincible, le rapproche de la forêt. Il parvient, dans l'un de ses efforts, à former un petit bassin en miniature, dans lequel l'eau coule lentement. On ne sait où l'air finit, où l'eau commence, tant les cailloux sont blancs et l'eau tranquille. Ce petit bassin divise un bosquet d'aulnes. Un bouleau se dresse tout près de là, pareil à un radieux enfant de la mythologie qui secoue éternellement des rayons argentés.

C'était dans les derniers jours du mois de juin.

Au milieu de l'eau fraîche de ce bassin se trouvait une paire de petits pieds bruns appartenant à une petite fille ; deux mains tout aussi petites, tout aussi brunes, tenaient soigneusement les plis d'une robe faite en grossière laine grise, et soutenaient cette robe à la hauteur des genoux, tandis que l'avant-corps se penchait curieusement comme pour interroger la naïade mystérieuse ou pour causer avec elle. Par le fait, le miroir du bassin, ainsi consulté, renvoyait l'image d'une taille chétive, d'épaules étroites, recouvertes de toile blanche, et d'un visage très brun et très jeune. Si l'on jugeait d'après les apparences, il semblait très indifférent aux deux yeux qui plongeaient curieusement leur regard dans le fond du bassin d'appartenir à un visage modelé selon le type grec, ou déformé selon le type hun. Ici, sur ce petit coin solitaire de la grande bruyère, il n'y avait pas de règles

concernant la beauté féminine, et point d'occasion de comparaison. En plein air, à la lumière non falsifiée du soleil, en pleine nature, en un mot, rien n'est beau que ce qui est naturel, rien n'est absolument laid de ce qui se montre sans artifice.

Des cheveux coupés assez courts flottaient librement, découvrant le front et couvrant la nuque de leur masse d'un noir bleu, dont la teinte était en tout pareille à celle de l'aile du corbeau. Une chaînette en verroterie rouge, dont les perles semblaient être autant de gouttelettes de sang, garnissait le cou, dont les tons bruns, aidés de la couleur du collier, faisaient ressortir puissamment la chemise de grossière toile blanche qui couvrait le buste de la petite fille... Mais tout à coup cette image se troubla, et, comme dans les contes de fées, l'apparition s'évanouit.

Un large morceau de ciel bleu remplissait la brèche du bosquet, et, tout en communiquant à l'eau du bassin une teinte d'acier, servait de fond ou de repoussoir à l'image de la petite fille. Des nuages avaient passé sur ce ciel bleu et s'étaient mirés dans le bassin en y étendant brusquement un voile. Des forces contraires avaient engagé une lutte, et l'horizon prenait un bain de pourpre. Les taillis et les troncs des grands arbres s'enfonçaient seuls dans une teinte d'autant plus sombre que le ciel devenait plus éclatant, et les branches basses semblaient autant de stalactites noires qui dessinaient leurs silhouettes sur un fond fait de flammes. C'était une nouvelle transformation littéralement féerique, mais qui fit éclater une terreur intense. La petite fille, penchée sur le bassin, y aperçut deux yeux démesurément ouverts, et leur expression empruntait à ces étranges oppositions d'ombre et de flamme un caractère tout à fait surnaturel.

Les pieds bruns n'appartenaient pas à une héroïne. D'un bond sauvage, la petite fille atteignait la rive.... puis elle prit la fuite avec la vélocité qui aurait été déployée par une jeune Indienne aux pieds ailés. Là-bas, au-dessus de la bruyère, le soleil se couchait dans un océan de feu. Un nuage rouge remplissait la brèche du bosquet d'aulnes... Telle était, hélas ! la véritable explication du phénomène espéré, — et appréhendé. — Il n'y avait pas eu de phénomène ; mais ces yeux, ces deux yeux si grands ou si agrandis, si effrayants ou bien si effrayés ? Eh bien, cela aussi s'expliquait... Mais on n'avait jamais vu un lièvre courir avec la rapidité qne je venais de déployer, ni une petite fille prendre peur d'elle-même et se sauver devant son propre regard.

Bientôt j'eus honte de moi-même devant les deux témoins, — mes meilleurs amis, — qui avaient assisté à cette marque de défaillance et de lâcheté.

Ma bonne Mieke, — la plus belle vache noire à taches rousses qui ait jamais hanté la bruyère, — n'avait nullement partagé mon émotion. Il est vrai que, des deux témoins de ma frayeur, c'était celui que je redoutais le moins, reconnaissant qu'elle représentait la partie la moins intelligente de mon public. Elle demeurait impassible sous le bouleau, et arrachait et mâchait le bon herbage qui formait une bande étroite sur ce terrain humide. Elle leva un moment sa longue tête étroite, puis se remit à satisfaire son insatiable appétit en broutant à droite et à gauche, — sans préférence, — les pousses grasses dont elle était entourée. Elle avait fixé sur moi, seulement pendant la durée d'une seconde, son regard bêtement surpris.

Spitz, au contraire, qui s'était indolemment étendu à l'ombre du bosquet, prit la chose du côté tragique. Il se dressa tout à coup, et aboya furieusement contre l'eau, absolument comme s'il eût soupçonné le ruisseau d'être un ennemi courant sur mes talons. Il n'y avait pas à douter du sentiment qui l'agitait : sa voix, tour à tour retentissante et étouffée, témoignait de la colère et de la terreur qui luttaient en lui. Cela était vraiment trop comique, et me mit tout à coup en gaieté. Je revins vers le bassin, et sautai dans l'eau en riant, brisant ainsi en mille éclats le miroir qui m'avait causé une si vive frayeur.

Mais il y avait un troisième témoin que Spitz ni moi n'avions pas encore remarqué. Seulement, celui-ci était l'un de ceux dont l'opinion me préoccupait le moins.

« Hé bien, hé bien ?... » dit-il tout à coup, « que fait donc ma petite princesse par ici ? »

Cette interrogation m'était adressée par une voix enrouée, qui ressemblait à un grognement tel qu'il pouvait passer par des lèvres serrées, toujours occupées à retenir le tuyau d'une pipe, laquelle semblait cimentée entre les dents du fumeur, qu'elle ne quittait jamais.

« Ah ! c'est toi, Heinz ? »

Je n'éprouvais pas de confusion en face de celui-ci ; il se sauvait lui-même avec la vélocité du lièvre dès que les choses ne lui paraissaient pas régulières, comme il le disait. Personne n'eût pu croire à cette pusillanimité en contemplant ce vieillard robuste.

C’était Heinz, l’éleveur d’abeilles. Son corps massif reposait sur une paire de pieds gigantesques, qui ébranlaient le sol quand il se mettait en mouvement. Son front atteignait des branches qui, eu égard à ma stature, me semblaient toucher le ciel, et son dos incommensurable bornait si complètement la vue du côté de la bruyère, que celle-ci semblait masquée par une muraille de granit subitement élevée entre le monde extérieur et ma petite personne.

Ce géant jouait invariablement des talons devant tout ce qui lui paraissait tenir au surnaturel, et pour lui rien ici-bas n’était naturel. Un drap blanc suspendu dans l’obscurité le mettait en fuite, — et cela me causait une certaine satisfaction. — Je prenais plaisir à inventer pour lui mille contes fantastiques, et je les lui faisais en me pénétrant si bien de mon sujet, que j’arrivais à m’inspirer à moi-même une terreur panique. Nous nous entendions à merveille dès qu’il s’agissait d’avoir peur, et nous étions de bons camarades d’effroi.

« Je viens de piétiner sur une paire d’yeux, Heinz, » lui dis-je. Et j’appliquai quelques derniers coups de talon sur le lit du bassin, de telle sorte que les gouttelettes d’eau jaillirent jusque sur la redingote de mon vieil ami. Je n’ai jamais su, ni alors ni depuis, quelle pouvait être la couleur de cette redingote, plus fantastique encore que mes contes. Ce devait être une couleur éclectique, dans laquelle bien des teintes se confondaient en se heurtant.

« Sais-tu, » poursuivis-je, « qu’il se passe là dedans d’étranges choses ? »

Et j’aurais eu un plaisir presque égal en voyant mon assertion démentie, — ou confirmée ; — mais la première hypothèse n’était guère admissible pour qui connaissait l’éleveur d’abeilles.

Il eut pourtant un mouvement d’incrédulité.

« Oh !... » fit-il d’un ton méditatif. « En plein jour ?

— Qu’importe à la reine des eaux le grand jour quand elle est en colère ?... » Et j’eus un mouvement de triomphe en m’apercevant que son incrédulité allait en s’affaiblissant tandis qu’il examinait l’eau avec crainte et méfiance.

« Comment ! tu ne me crois pas, Heinz ? Ah ! j’aurais bien voulu qu’elle te regardât comme elle vient de me regarder... avec un air méchant... si méchant ! »

Heinz n’en demandait pas tant pour être convaincu. Il ôta gravement sa pipe, cracha vivement, et s’écria avec un accent de triomphe en dirigeant

vers moi le tuyau de la pipe :

« Ne te l'ai-je pas toujours dit ? Ai-je jamais cessé de le répéter ? Mais je ne le ferai jamais plus. — En ce qui me concerne, je réponds que les gens et les choses de là dedans peuvent être bien tranquilles. Je n'y mettrai plus la main... N'ayez pas peur ! »

Je m'étais prise à mon propre piège, et le succès de ma narration, tout en flattant mon amour-propre d'auteur, me plongea cependant dans la consternation.

Le petit ruisseau qui vagabondait au travers de la bruyère était plus riche que les fleuves orgueilleux baignant les palais des hommes et les capitales célèbres. Il roulait des perles... en nombre restreint, il est vrai, et peu faites pour servir d'ornement aux diadèmes, ou même pour être portées en bague. Mais que savais-je alors ? Mon ignorance était pour moi une source inépuisable d'illusions, de rêves. J'aimais ces petites choses brillantes, qui s'étalaient dans leur rondeur mobile sur la paume de ma main. Je pouvais employer des heures entières pour explorer l'eau et y chercher des coquillages. Je les apportais à Heinz, qui savait les ouvrir. — Son procédé était un secret qu'il ne m'avait pas confié. — Et voici qu'il allait me refuser ses bons offices parce que ma fable lui avait fait supposer que la puissance mystérieuse baptisée par moi « la reine des eaux » était irritée contre nous et s'apprêtait à nous poursuivre, comme on fait un procès à deux fripons.

« Allons, allons, Heinz, » lui dis-je, « ce n'était qu'une sotte plaisanterie... Ne te laisse pas tourner en ridicule en ajoutant foi à tous mes contes. »

Et je me penchai sur l'eau, qui, remise du mouvement que je lui avait imprimé, commençait à recouvrer sa limpidité avec sa tranquillité.

« Vois toi-même. Qu'est-ce qui regarde là dedans ? Rien, absolument rien d'autre que mes propres yeux. Pourquoi sont-ils donc ouverts d'une façon surnaturelle, dis, Heinz ? Je voudrais savoir seulement cela... Les yeux de M^{lle} Streit ne sont pas comme ceux-ci, ni ceux d'Isabelle non plus.

— Ni ceux d'Isabelle non plus, » répéta Heinz comme un écho complaisant. « Et pourtant, » fit-il, abandonnant ce rôle d'écho pour rentrer en possession de son individualité, « pourtant, les yeux d'Isabelle sont perçants, petite princesse, bien perçants ! »

Tandis que je lui révélais que je l'avais pris pour dupe, Heinz m'avait menacée de son poing massif, mais en accompagnant ce geste terrible d'un sourire rassurant, dont je n'avais que faire, du reste, sachant fort bien qu'il

n'était pas au pouvoir de Heinz de n'être pas bon. Puis, après avoir prononcé ces derniers mots en leur donnant l'accent grave et recueilli d'une sentence, il serra les lèvres avec un air méditatif, fronça et releva jusqu'à son couvre-chef une paire de sourcils que j'avais eu parfois l'irrévérence de comparer à une double brosse, et passa la main dans les touffes de cheveux durs et jaunâtres qui garnissaient ses tempes, et qui semblaient s'allumer sous les rayons du soleil couchant.

Il chassa devant lui un formidable nuage de fumée, et je m'élançai sur la rive près de lui. Mieke s'était soulevée, et venait brouter familièrement quelques tiges de chiendent à demi écrasées par les pieds formidables de notre ami Heinz.

« Voyons, » me dit-il en riant, « explique-moi comment sont faits ces yeux si perçants.

— Oh ! je t'en prie, laissons cela. Il y a beaucoup de choses dont il ne faut pas plaisanter, » lui répondis-je en imitant du mieux que je le pouvais sa mine grave et son ton sentencieux.

Mieke avait fait un repas excellent. Entre ses deux longues cornes se trouvait une couronne de roses et de feuilles de bouleau. Elle portait cette parure avec tant de majestueuse aisance, tant de grâce massive, qu'on eût pu croire qu'elle l'avait de naissance. Une chaîne faite de fleurettes enfilées couvrait son poitrail, et il n'était pas jusqu'à la pointe de sa queue qui ne fût ornée d'un bouquet de bruyères. Rien n'était plus divertissant, — du moins à mes yeux, — que de voir ce bouquet mis en mouvement, et venant frapper le dos de Mieke avec un bruit strident dès qu'une mouche venait y faire une station trop prolongée.

« Elle a ses atours de fête et les porte admirablement, » dis-je, « mais tu ne comprends pas cela. Allons, essaye de deviner, Heinz : Mieke a pris sa grande parure et l'on a fait des gâteaux à la maison. Devines-tu ? »

Je touchais là au point faible du géant mon ami. Heinz n'avait jamais été capable, je ne dirai pas de remonter des effets aux causes, — l'analyse n'était aucunement son affaire, et il ne savait pas du tout le chemin qui conduit du concret à l'abstrait, — mais encore de faire le plus léger effort pour comprendre les choses les plus simples. Quand il se trouvait interpellé de la sorte et mis en demeure de deviner, même ce qui sautait aux yeux, Heinz restait interdit devant moi, incapable de suivre le moindre raisonnement, en un mot, aussi étranger à tout travail d'esprit que pourrait l'être un enfant de deux ans. Dans ces circonstances, j'avais la coutume de

venir à son secours plus ou moins généreusement, selon mon caprice du moment.

« Tête obtuse ! » m'écriai-je, « tu ne veux donc pas m'adresser tes félicitations ? Mais je ne t'en tiendrai pas quitte... Cher, excellent Heinz, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de ma naissance. »

Une expression de joie émue passa sur le bon et épais visage de mon compagnon. Il me tendit sa grande main ouverte, et j'y plaçai la mienne en y frappant de tout cœur.

« Et quel âge ma petite princesse a-t-elle conquis aujourd'hui ? » ajouta-t-il, trouvant sans doute que cette question était la conséquence naturelle du compliment qu'il venait de m'adresser.

Je me mis à rire. « Tu ne le sais pas ? Tu l'as encore oublié ? Voyons, essaye de comprendre : qu'est-ce qui vient après seize ?

— Dix-sept... quoi ! Dix-sept ans ? Ce n'est pas vrai, — ce n'est pas possible... Une toute petite fille comme cela ! — Ce n'est pas vrai ! »

Et, comme pour ajouter beaucoup de poids à cette protestation, il leva ses deux mains vers le ciel.

Cette incrédulité si enracinée, si profonde, me causa une vive indignation. Et pourtant mon vieil ami, qui lorsqu'il avait vingt ans était déjà en possession de la stature qui le mettait en rivalité avec les chênes élancés de la forêt, avait peut-être le droit de se montrer incrédule et quelque raison de s'exprimer ainsi. Depuis trois ans seulement, mon oreille arrivait à la place où l'on sentait battre le cœur vigoureux d'Heinz, et depuis cette époque je n'avais pas gagné une ligne ; j'avais été et je demeurais une petite créature destinée à trotter au travers de la vie sur les pieds d'un enfant. Cette apparence brouillait encore les idées déjà très confuses que mon vieux compagnon entretenait relativement à la réalité des choses, et le confirmait dans cette opinion, vaguement conçue, que les années, en s'écoulant, n'ajoutaient rien à mon âge.

Je le tançai vertement, mais il se déroba à la réprimande par cette manœuvre diplomatique, innée même chez les plus jeunes enfants : il changea de thème, et, au lieu de répondre aux reproches que je lui adressais, il me dit tout bas, en désignant un lieu du bout de son pouce et par-dessus son épaule : « On déterre le vieux roi. »

Je bondis aussitôt en dehors du bosquet.

Il me fallut tout d'abord protéger de mes deux mains mes yeux éblouis par l'éclat d'un soleil couchant, baigné dans un océan pourpre. Ses rayons

enflammés perçaient, comme autant de flèches lancées par des dieux, la ligne de nuages légers qui confinait dans l'horizon lointain à la forêt... Là tous les héros des temps fabuleux chevauchaient au travers de la grande bruyère, et leurs éperons étincelaient sous les flammes du soleil.

Là on ne voyait pas encore fleurir la bruyère, l'herbe s'étendait sur la prairie comme une couverture soigneusement tendue ; seulement la prairie avait respiré, comme je l'affirmais quand j'étais une petite enfant, c'est-à-dire que son sein s'était soulevé çà et là pour marquer cinq sépultures, l'une de beaucoup plus importante que les quatre autres. L'histoire, m'aurait enseigné que cinq chefs des Huns dormaient là leur dernier sommeil, mais la tradition et la légende, beaucoup plus séduisantes, m'avaient appris que ces tombeaux étaient ceux de géants contemporains et acteurs des temps merveilleux. Ceux qui étaient placés sous ces petites collines avaient été des géants dont le pas ébranlait la terre et la faisait gémir, tandis que du poing ils fendaient les rochers et les pulvérisaient. Sur le dos du plus grand tumulus, — il faut bien, quoi que j'en aie, que je désigne ces sépultures par leur nom historique, — avait poussé un genévrier. Un oiseau avait-il laissé tomber au hasard une graine qui avait germé là, ou bien était-ce un caprice humain qui avait voulu ombrager la tombe de ce grand chef ? On ne savait, mais le fait est que les vieux arbre avait vécu, quoique chétif, malingre et contrarié dans son développement par les rigueurs de l'hiver et les tourbillons de neige, dont il supportait seul les assauts, sans que les campagnards, partageant sa lutte, en diminuassent les périls. Il s'élevait là, fier de son isolement, de son indépendance, comme un être qui ne peut compter que sur soi pour protéger son existence.

« Le vieux roi est enterré là, car l'arbre est venu à cette place, et il s'y trouve aussi des fleurs jaunes, tandis qu'il n'y en a pas sur les autres tombes, » avais-je dit à Heinz quand j'étais enfant et que je passais avec lui près du tumulus. Et je lui racontais que là, où s'élevait le genévrier, reposait un vieux roi à la tête cerclée d'or, à la barbe blanche énorme, étendu sur une couverture pourpre qui lui servait de linceul. La solitude la plus complète faisait le guet près du mystérieux sommeil du géant inconnu, mais entrevu, grâce à nos rêves. Les oiseaux quittaient la forêt pour faire une petite excursion en s'invitant à une collation composée de baies de genévrier. Les papillons brillants, aux ailes bleues, étaient mes confidents ; eux aussi, ils étaient « du secret », et même ils en savaient peut-être plus que moi. Il m'était arrivé de rester là de longues heures, toujours courtes à mon gré,

couchée sur le dos, la tête appuyée sur mes mains croisées, sondant le ciel du regard, mais le reportant aussi sur les peuplades de fourmis affairées qui entraient si aisément sous terre et revenaient au grand jour, après avoir vu tout ce qui se passait là-dessous et s'être, sans nul doute, promenées sur la couverture pourpre. Je les enviais et me sentais saisie de nostalgie pour les temps passés, en même temps que de curiosité ardente pour toutes les merveilles inconnues, mais pressenties.

Jusqu'à l'heure présente, j'avais considéré le grand tumulus comme mon jardin particulier, ma forêt, ma propriété privée, en un mot. Dierkhof, ma patrie, était situé dans la bruyère proprement dite ; un sentier à peine battu le reliait au monde extérieur, en partant de la forêt, et laissait au loin le tumulus, comme s'il eût éprouvé une certaine appréhension de ce voisinage encore redoutable. Jamais, si loin que pussent remonter mes souvenirs, un pied humain étranger n'avait laissé sa trace dans ces environs... Robinson, dans son île, n'était pas plus solitaire que mon vieux roi dans sa tombe... Et voici que j'apercevais tout à coup une troupe composée d'individus inconnus. Ils enlevaient de grands blocs de terre aux flancs du tumulus, demeuré intact jusqu'ici au travers des siècles. J'apercevais distinctement la pioche levée, dessinant sur le ciel enflammé une fine ligne noire, et quand je la voyais retomber, j'éprouvais l'angoisse indescriptible que j'aurais ressentie si ce fer avait fait son œuvre dans la chair d'un corps aimé et vivant. Il ne faut pas que cette impression soit taxée d'exagération : nul ne mesure l'intensité des sentiments de l'enfance, parce que chacun perd brin à brin, avec l'acuité de ces sensations, la mémoire de leurs effets. Avoir été enfant est le lot de tout le monde ; se souvenir de ce que l'on ressentait quand on était enfant, garder dans sa fraîcheur et sa puissance la connaissance des tempêtes dont on a été le récipient, — si je puis m'exprimer de la sorte, — est le privilège d'un très petit nombre, et il est permis de le revendiquer sans vanité comme sans orgueil, parce qu'il n'affirme et né comporte aucune faculté exceptionnelle.

Sans me rendre compte de ce que j'éprouvais, pas plus que de la scène énigmatique à laquelle j'assistais, et poussée seulement par ce besoin instinctif de mettre fin à une souffrance intolérable, je pris ma course en ligne droite, à la façon des oiseaux. Mon chien Spitz me tint fidèlement compagnie en galopant à mes côtés, et lorsque j'arrivai, à bout d'haleine et de forces, au but qui m'attirait, je trouvai près de moi le vieux Heinz,

nullement essoufflé, mais ayant fait tranquillement ses enjambées de sept lieues.

Ce fut seulement à cet instant que je me sentis envahie par la confusion qui s'empare toujours de l'enfant devant toute chose inconnue, devant tout visage étranger. Je reculai quelque peu, et saisis le pan de la redingote de Heinz. J'acquérais de la sorte la conscience d'un appui et d'une protection.

II.

Trois hommes,— trois messieurs, devrais-je dire, si j'avais connu à cette époque les nuances du langage civilisé, — se tenaient immobiles sur le tumulus et demeuraient dans une attente silencieuse, tandis que plusieurs ouvriers creusaient le terrain et le. déblayaient à mesure que le travail s'avançait, aux aboiements furieux de Spitz, qui avait, sans nul doute, à l'endroit de ma propriété, des idées aussi erronées et aussi arrêtées que les miennes propres. Les étrangers se tournèrent un instant de notre côté ; l'un d'entre eux, le plus jeune en apparence, leva sa canne contre le chien, qui faisait mine de passer du discours à l'action, et d'engager une lutte avec ceux qu'à mon instar il considérait comme d'impudents usurpateurs. Puis il arrêta un froid regard sur Heinz et sur moi, laissa retomber avec insolence son bâton déjà levé, et nous tourna derechef le dos.

On creusait sous l'arbre. Le genévrier, arraché du sol, gisait au loin, et ceci m'apparut tout d'abord comme une insigne profanation, qui me causa une profonde douleur. Hélas ! la réalité était entrée en lutte avec le rêve, et, selon son implacable coutume, l'écrasait du premier coup. J'avais tant souhaité savoir !... Et voici qu'au moment où je pouvais apprendre, je reculais d'appréhension : c'est que la vérité, je commençais à le comprendre, allait tuer le songe.

A la place où s'élevait naguère le genévrier, on voyait une grande ouverture béante, entourée d'amas de terre glaise et de sable jaunâtre, retenant encore des fragments de racines qui représentaient à mes yeux autant de veines du pauvre arbre inhumainement tranchées.

« Nous devons avoir atteint la pierre, » dit l'un des trois messieurs, en écoutant le son rendu par la pioche des ouvriers.

On déblaya incontinent ce côté du tumulus, et l'on mit en évidence un énorme quartier de granit brut.

Les trois messieurs s'écartèrent quelque peu, tandis que les ouvriers s'attaquaient au bloc de granit pour le déplacer. Heinz, au contraire, fit un pas en avant. Les travailleurs ne faisaient pas, selon lui, leur besogne d'une façon satisfaisante. La jambe droite étendue, il levait et abaissait en cadence ses poings formidables, et pendant qu'il se livrait à cet exercice platonique,

sa pipe chômait si peu que je n'aperçus plus les têtes des étrangers, voilées par un nuage bleu. Cela produisit un effet d'une nature si particulière que je ne pourrai jamais l'oublier.

Le jeune homme derrière lequel se tenait mon vieux compagnon s'élança en avant comme si on lui eût asséné un coup aussi violent qu'imprévu. Il se retourna aussitôt pour toiser avec autant de surprise que de dédain ce fumeur malencontreux. Après avoir attaché sur Heinz un long regard, qui en disait plus que les plus longs discours, il prit dans sa poche un mouchoir très fin, et le secoua autour de lui avec une suprême expression de dégoût, comme pour purifier l'atmosphère qui l'entourait, et pour chasser tous les miasmes qui avaient eu l'inconcevable inconvenance de l'environner.

Heinz enleva silencieusement le corps du délit à ses lèvres, qui le quittaient à regret, et laissa sa bonne pipe pendre à son côté. Il était littéralement ahuri. Jamais encore le tabac qu'il fumait n'avait produit un semblable effet sur qui que ce soit. J'éprouvai un sentiment d'une autre nature, qui participait de l'humiliation et de la colère, et éveillait en moi l'injuste mais naturelle notion représentée par la peine du talion : « Dédain pour dédain, » voilà ce que mon sang bruissait dans mes oreilles... et je n'eus plus d'autre désir que celui de m'éloigner bien vite de cette compagnie qui se permettait de mépriser mon ami... Mais, précisément à ce moment, le bloc chancela sur sa base, et fut écarté de la place qu'il devait, selon toute probabilité, occuper éternellement.

Cet événement dissipa toutes mes velléités de retraite et me cloua à ma place.

Tout d'abord je ne pus rien entrevoir, car les trois messieurs se penchèrent avidement sur l'ouverture... D'ailleurs, et même en dehors de cet empêchement, il m'eût été impossible de discerner quoi que ce fût. Le sang se précipitait dans mes veines et faisait battre fiévreusement mes artères. Je détournai même les yeux, tant il me semblait vraisemblable de voir se passer quelque scène miraculeuse dont je n'aurais pas la force de supporter le spectacle.

« Sapristi !... ce serait seulement ça ?... » s'écria Heinz, qui, en dépit de ses habitudes silencieuses, ne put réprimer cette marque de désappointement.

Je regardai bien vite, et il me sembla alors que toutes les lumières et toutes les couleurs de la vaste bruyère s'étaient subitement éteintes, tandis que les papillons bleus perdaient leurs ailes, et les oiseaux oubliaient leur

langage mélodieux, fin ou animé, dont j'avais toujours espéré découvrir la signification mystérieuse... C'était la réalité émergeant, froide, triomphante et laide, de ce sépulcre hanté par mes rêves et mes visions. Le soleil tombait à l'horizon, et dans l'ouverture béante il n'y avait pas de vieux roi au diadème d'or, à la grande barbe d'argent, reposant sur une couverture pourpre. Il n'y avait rien qu'un caveau vide.

Les étrangers ne semblèrent nullement déçus. Tout au contraire, ils parurent trouver que les choses devaient se présenter sous cet aspect. L'un d'entre eux, qui portait sur son nez des lunettes et sur son dos une longue boîte de fer-blanc, descendit dans le caveau, et le jeune homme le suivit, tandis que leur troisième compagnon, grand et mince, examinait soigneusement la partie intérieure du bloc de granit. Je ne pouvais voir son visage, parce qu'il me tournait le dos ; mais, à en juger d'après les apparences, il me parut âgé : en effet, ses mouvements étaient lents, et la bande de cheveux court coupés qui dépassait son chapeau de quelques lignes seulement avait une teinte grise déterminée.

« Cette pierre a été travaillée, » dit-il d'une voix brève, tandis que sa main en interrogeait la superficie.

« Les piliers aussi !... » cria une voix s'élevant des profondeurs du tumulus. « Et quel magnifique toit de granit nous avons au-dessus de nous ! un bloc erratique véritablement gigantesque ! »

Le jeune homme apparut à l'ouverture. Il dut se baisser profondément, et ce mouvement fit tomber son chapeau. Jusqu'ici j'avais vu peu d'hommes, et seulement Heinz, le vieux pasteur du plus proche village, distant de deux heures au moins, puis quelques individus osseux, massifs, parlant aussi peu que leur bétail, et cultivant leur propre sol, qui ne leur rendait pas l'équivalent de leur travail et n'en pouvait mais Je ne savais donc ce qu'était la beauté masculine, n'ayant jamais eu l'occasion de me former un jugement à l'aide de la comparaison. Pourtant il y avait à Dierkhof un portrait de Charlemagne, lequel m'avait toujours paru trop beau pour représenter une réalité, et que j'attribuais à une fantaisie du peintre, inventant ce que la nature ne pouvait lui offrir. Je pensai à ce portrait quand je vis surgir des profondeurs de ce gouffre obscur un front large, pur, et d'autant plus blanc que les boucles brunes dont il était environné lui fournissaient une brusque opposition de teintes. La tête, rejetée en arrière par un mouvement énergique, semblait reposer sur ces belles masses de cheveux sombres et pourtant brillantes.

Le jeune homme tenait un grand vase de grès jaunâtre.

« Doucement, Monsieur Claudius, doucement, » s'écriait le monsieur aux lunettes, qui tenait lui-même plusieurs objets de forme bizarre ; « il faut y mettre beaucoup de précaution ; ces urnes sont extrêmement fragiles au premier moment, mais l'air les durcit promptement. »

Cet effet ne devait pas se produire. Dès que l'urne fut posée sur le bloc de granit, elle se fendit, un nuage de cendre s'en échappa, et l'on vit rouler dans toutes les directions des restes d'ossements.

L'individu aux lunettes poussa un cri de désespoir et de regret. Il releva ses lunettes sur son front, toucha délicatement, avec mille tendres précautions, les fragments épars sur le sol, puis il examina la fêlure de l'urne.

« Ah bah ! le dommage n'est pas bien grand, Monsieur le professeur. Il y a là-dessous encore six urnes au moins, et de tous points pareilles à celle-ci. »

Le visage du professeur se contracta péniblement.

« Voilà un langage que je dois assimiler poliment, » fit le professeur avec effort, « à une profanation. »

Le jeune homme se mit à rire, et c'était, en vérité, un rire merveilleusement gai et gracieux. Il s'en rendit maître très rapidement, et son visage redevint sérieux.

« Je suis par le fait seulement un profane, mais un profane passionné, » dit-il en cherchant à s'excuser. « Cette dernière qualité me vaudra peut-être un peu d'indulgence, et vous excuserez un novice qui prend par-ci par-là le mors aux dents, ne se laisse pas guider par le frein de la science, et galope un peu au hasard a travers l'espace... Je tenais surtout à me renseigner au sujet de la construction intérieure de cette antique sépulture, et... Ah ! que cela est beau !... » s'écria-t-il en s'interrompant brusquement et saisissant l'un des objets que le savant venait d'étaler sur le granit,

Selon toute apparence, il n'avait prêté aucune attention au plaidoyer du jeune homme. Plongé dans une méditation profonde et même laborieuse, il examinait en silence un petit ustensile que tour à tour il exposait à la lumière des derniers rayons du soleil, ou rapprochait pensivement des yeux.

« Hum ! hum !... » murmura-t-il, « c'est un travail fait en une sorte de filigrane d'argent... Hum ! hum !

— De l'argent dans une tombe antérieure à l'histoire de la Germanie, Monsieur le professeur ?... » fit le jeune homme avec une nuance d'ironie.

« Voyez ce beau morceau de bronze ! »

C'était un poignard ou bien un couteau qu'il avait saisi parmi les objets rapportés par le professeur. Il joua avec cette arme comme s'il s'en fût servi pour frapper un ennemi, puis il la soupesa sur la pointe de ses doigts en souriant. « Un poing germain n'aurait pas su employer cette arme délicate, » ajouta-t-il, « il l'eût broyée en la touchant... Pas plus que les barbares de cette contrée n'auraient eu assez de talent pour exécuter la jolie parure en argent que vous examinez... Selon toute vraisemblance, le docteur de Sassen a raison lorsqu'il désigne ces prétendues tombes des Huns comme autant de sépultures phéniciennes. »

M. de Sassen ! le docteur de Sassen ! Je tressaillis vivement. Celui qui venait de parler ne m'avait-il pas désignée du doigt, et tous les regards ne s'étaient-ils pas fixés sur ma pauvre petite personne épouvantée ? Tous ces regards ! Oh ! j'aurais voulu être engloutie au sein de la terre. Comme j'étais... comme je suis restée enfant ! Nul ne m'accordait la moindre attention et ne semblait s'apercevoir de mon existence... Je pus m'en convaincre, et j'allais respirer, lorsque mes yeux tombèrent sur Heintz, le maladroit ami qui se trouvait près de moi. Il me contemplait avec commisération, et s'écria de sa voix retentissante et profonde :

« Hé, ma petite princesse ! ces gens-là parlent de....

— Tais-toi, Heinz, » lui dis-je avec colère, — pour la première fois de ma vie, — et je frappai du pied avec violence pour la première fois de ma vie.

Il parut pétrifié, et me contempla longtemps sans se rendre compte du motif qui lui avait valu une si dure rebuffade, puis il détourna la vue avec repentir et confusion, se disant sans nul doute qu'étant réprimandé, il avait dû commettre quelque faute, et croyant plus aisément à sa culpabilité, même énigmatique pour lui, qu'à mon injustice et à ma dureté. Les ouvriers étaient devenus attentifs. Ils semblaient s'apercevoir seulement en ce moment qu'il y avait là, près d'eux, non pas un buisson d'épines ou quelque autre chose du même genre, mais une petite fille craintive. Ils examinaient avec une curiosité souriante. J'aurais souhaité me sauver en courant ; mais un sentiment indéfinissable me retenait à ma place, et me faisait à la fois désirer et craindre d'entendre encore parler du personnage dont on venait de prononcer le nom.

Je me calmai en découvrant que la malencontreuse exclamation de Heinz n'avait pas attiré l'attention des trois messieurs. L'origine « phénicienne » attribuée à ces objets trouvés dans le tumulus avait allumé des charbons

ardents dans l'âme du professeur à lunettes. Il était, suivant toute apparence, opposé à cette doctrine historique, et défendait son opinion avec des arguments passionnés et verbeux, dont le jeune homme suivait patiemment la déduction.

Le monsieur aux cheveux gris ne semblait accorder aucune attention à ce débat scientifique. Il se promenait tranquillement dans un rayon circonscrit. Puis il examina longtemps la tombe du Hun, et enfin gravit le monticule pour contempler la vaste plaine.

Les flammes du couchant s'étaient peu à peu éteintes, et l'horizon se noyait dans une nappe d'encre violette. Seul un nuage étroit gardait encore la réverbération du soleil, et s'étendait au-dessus du tumulus comme un bras indicateur. Le décor et les accessoires d'un drame appartenant au passé bien lointain s'ensevelissaient graduellement dans une obscurité toujours plus intense, et le ciel éternel dressait majestueusement sa coupole d'un bleu sombre au-dessus des hommes déjà réduits en cendres et des vivants réservés au même sort. La pâle lune entrait en scène et se dorait à mesure qu'elle semblait s'élever.

L'individu qui se tenait sur le monticule tira sa montre.

« Il est temps de partir, » dit-il à ses compagnons. « Il nous faut au moins une heure pour rejoindre la voiture.

— Hélas ! oui, mon oncle !... » répondit le jeune homme sur un mode plaintif. « Une heure, une grande heure interminable. Je voudrais bien avoir cette maudite bruyère derrière moi, » poursuivit-il en jetant un regard de commisération sur ses petits pieds finement chaussés. Le professeur, en entendant cette plainte frivole, haussa les épaules en proférant un « eh ! » méprisant.

« Sommes-nous vraiment obligés de revenir par cet exécrable chemin, aussi ennuyeux qu'impraticable ?... » reprit le jeune homme.

Le professeur haussa les épaules, et répondit froidement :

« Je n'en connais pas de meilleur. »

Son interlocuteur promena sur la plaine un regard de sombre mécontentement. Puis, d'une voix sonore et particulièrement harmonieuse, il récita deux vers naïfs qui me parurent très beaux :

La paix s'étend sur la bruyère, qui repose

Sous les rayons d’un soleil ami.

« Quel pathos ! » ajouta le jeune homme. « Je ne comprends pas que la poésie puisse germer sur ce sol si pauvre, et dont l’aspect seul suffirait pour glacer l’inspiration dans mon cerveau et paralyser mon imagination. Êtes-vous sincère, Monsieur le professeur, dans votre tendresse pour ce coin de terre déshérité ? Expliquez-moi ce que je ne puis comprendre... Montrez-moi autre chose que cette bruyère, et encore de la bruyère, abominable vision uniformément brune. Pas même un chant d’oiseau ! La vie semble suspendue, et l’on aura beau dire, c’est la vie qui est la vraie poésie ! Vous aurez beau dire, Monsieur le professeur, votre bruyère est l’enfant déshérité et repoussé de Dieu. »

Le professeur ne répondit pas un seul mot. Il conduisit seulement le jeune homme à quelques pas plus loin, vers l’endroit où la croupe du monticule s’abaissait pour se réunir au sol. saisit son interlocuteur par les épaules, et l’obligea à regarder au loin vers le sud, par-dessus le monticule éventré.

Là se trouvait Dierkhof. Son toit lourd et solide, parsemé d’autant de touffes de bruyères que d’ardoises, s’élevait entre quatre chênes robustes. Des nuages épais s’élevaient au-dessus des cheminées du vieux toit, et s’évaporaient, lentement absorbés par l’air du soir. Ils encadraient une cigogne vêtue de blanc et de noir, debout sur une seule patte, et plongée en de graves méditations, dont témoignait son bec pourpre pensivement penché sur son sein. Il y avait juste assez de clarté dans le crépuscule pour que l’on pût distinguer des nuances de verdure sombre, et une légère lueur au-dessus du jardin, lequel semblait, par un privilège particulier, avoir retenu plus longtemps que ses alentours la lumière du soleil mourant... L’on voyait même Mieke, laquelle, bien repue et probablement lasse d’attendre mon retour, avait jugé à propos de se mettre en route sans guide et sans protection pour regagner son domicile. La porte cochère était largement ouverte, et pourtant l’animal restait indolemment immobile devant ce seuil si aisé à franchir. Était-ce seulement une sotte irrésolution qui la retenait ? N’avait-elle pas plutôt conscience du rôle important qu’elle remplissait en complétant et animant le paysage trop morne ?

« Eh bien !... » fit le professeur d’un ton triomphant, « qu’en dites-vous ? Que vous semble de cette immobilité, belle précisément de son uniformité et de sa solitude ? L’Océan aussi est uniforme et dépourvu de la vie que

vous réclamez à grands cris. Cela s'oppose-t-il à ce qu'il soit une source d'inspirations pour les poètes ? Revenez ici dans un mois, alors que la bruyère en fleur roule sous le moindre souffle du vent des flots de pourpre : alors son aspect est féerique. Plus tard encore, elle se transforme, et semble couverte d'or en fusion ayant la couleur du miel, et alors « cet enfant déshérité de Dieu » a revêtu une parure digne des enfants royaux. Quelques-uns des petits ruisseaux traversant la bruyère, — en voilà un qui court affairé par là, — contiennent des perles.

— Oui, des milliards de perles liquides qui vont alimenter les rivières et les fleuves pour regagner la mer, » répondit le jeune homme en riant.

Le professeur secoua la tête avec impatience. Je l'aimais depuis un instant, ce vieux savant, en dépit de son visage desséché, de ses mots inconnus et de la grande vilaine boîte de fer-blanc qu'il portait sur son dos. Il plaidait pour ma bruyère bien-aimée, et, en quelques mots simples et exacts, il venait de me révéler à moi-même toutes les beautés que je connaissais, dont je jouissais, mais que je n'aurais pu analyser jusqu'à ce jour. Quant à ce jeune railleur au sourire méprisant et moqueur, dont chaque parole excitait en moi un mouvement de colère, il devait être châtié. Je ne sais pas encore aujourd'hui où je puisai le courage dont je me sentis subitement animée ; mais le fait est que je me trouvai tout à coup à ses côtés, lui tendant silencieusement ma main qui contenait cinq perles.

J'éprouvai à cet instant la tentation que j'aurais ressentie si, en place du sol de ma bruyère, j'avais eu sous mes pieds des charbons ardents. Mes lèvres tremblaient, tandis qu'un sentiment d'angoisse et de confusion m'étreignait le cœur. Mes yeux s'attachaient obstinément au sol, et tout à coup la nuit se fit en moi. Tout le monde m'entourait : le monsieur qui avait quitté le sommet du monticule, les ouvriers, enfin la réunion tout entière vint se grouper autour de moi. Aussi la chaussure gigantesque de Heinz ne resta-t-elle pas en arrière. En s'attachant à la terre, mes regards apercevaient les pieds de mon protecteur, qui m'avait fidèlement suivie.

« Ah ! ah ! voyez, Monsieur Claudius, cette enfant vient porter témoignage contre vous et confondre votre incrédulité... Bravo, petite fille !... » s'écria le professeur surpris et charmé. « L'incrédulité est une vilaine plante. Il faut la déraciner partout où elle pousse, mais principalement dans les jeunes cœurs, car, là, elle étouffe tous les bons germes et réduit le sol à la stérilité. »

Le jeune homme ne répondit pas un mot. Peut-être était-il stupéfait de l'audace déployée par cette petite fille, qui, vêtue d'une chemise grossière et d'un pauvre jupon de laine, était venue se placer à ses côtés. Languissamment et, autant que je pus le conjecturer, à contre-cœur, il étendit vers moi ses doigts d'ivoire aux ongles rosés et brillants. La confusion que j'éprouvais déjà prit la proportion d'un tourment insoutenable : près de cette belle main élégante et bien soignée, ma propre main m'apparut avec la teinte du café brûlé... Je la retirai involontairement, et me sentis fort disposée à jeter mes perles au loin.

« En effet... ces perles ne sont pas percées, » dit le jeune homme en faisant rouler deux de ces petites boules dans le creux de sa main.

« Leur forme et leur couleur laissent sans doute beaucoup à désirer... Elles sont grises et fort irrégulières, » reprit le professeur. « Ce n'est rien de plus que des perles de fort peu de valeur. Nonobstant leurs imperfections, ces perles n'en constituent pas moins l'apparition d'un fait intéressant.

— J'aimerais beaucoup à les conserver, » dit le jeune homme d'un ton poli et avec l'accent de la prière.

« Prenez-les, » répondis-je brusquement sans le regarder. Ce laconisme m'était imposé par la force des choses. En effet, si l'on eût voulu prêter l'oreille un peu attentivement, on eût entendu les battements tumultueux de mon cœur de lièvre.

Il prit soigneusement les autres perles qui se trouvaient encore dans ma main, et je vis le monsieur au chapeau brun, qui se tenait en face de moi, tirer de sa poche un petit sac dans lequel on entendait une sorte de cliquetis.

« Voici pour vous, mon enfant, » dit-il en mettant dans ma main cinq grandes pièces rondes et brillantes.

Lui, je pouvais le regarder. Mes yeux, en se levant, aperçurent le large bord d'un chapeau qui couvrait la moitié de son visage. Après ce chapeau venaient de grandes lunettes bleues qui projetaient sur ses joues un reflet livide.

« Qu'est-ce que cela ?... » dis-je, car, en dépit de ma sauvagerie et de mon effroi, j'étais émerveillée de la forme qu'avaient ces pièces inconnues.

« Qu'est-ce que cela ?... » répéta l'étranger frappé de surprise. « Ne savez-vous pas ce qu'est l'argent ? N'avez-vous jamais vu d'écus ?

— Non, Monsieur, elle ne sait pas ce qu'est l'argent et n'en a jamais vu ni manié, » répondit Heinz en intervenant dans la conversation avec une sollicitude quasi paternelle. « La vieille dame ne permet pas qu'il y ait de

l'argent à la maison ; quand elle en trouve, elle le jette sans pitié dans le ruisseau.

— Comment !... Et qu'est donc cette bizarre vieille dame ? » s'écrièrent les trois étrangers presque à la fois.

« Hé ! c'est la grand'mère de la petite princesse. »

Le jeune homme se mit à rire.

« De cette petite princesse ? » fit-il en me désignant.

Je laissai tomber les pièces d'argent et me sauvai. Méchant, méchant Heinz ! Mais aussi pourquoi lui avais-je conté l'histoire d'une princesse fine et délicate, la Princesse des fèves, et pourquoi avais-je permis que depuis ce jour il m'appelât la petite princesse ? Ce rapprochement s'était fait tout naturellement dans son esprit, parce qu'il trouvait que rien n'était plus délicat et plus mignon que la petite fille aux pieds légers, vagabondant à ses côtés au travers de la bruyère.

Je me mis à courir de toutes mes forces, coupant l'espace en ligne droite afin de rejoindre plus tôt le gîte. Le rire ironique du jeune homme me chassait comme l'aurait pu faire un sirocco pestiféré, et la rapidité de ma course se décuplait quand ma pensée entrevoyait confusément que je pourrais peut-être oublier la raillerie et le mépris dès que je serais abritée sous le vieux toit de Dierkhof.

Isabelle se tenait devant la porte cochère, et m'attendait avec impatience : Mieke était rentrée sans moi. Mon regard s'attacha, du plus loin que cela fut possible, sur cette silhouette qui se dessinait en contours fortement accusés sur le fond crépusculaire du soir... Combien j'aimais cette tête blonde ! Sa chevelure avait exactement la teinte jaune paille qui se voyait encore aux tempes de Heinz, et, comme le front avait revêtu les mêmes tons d'ambre, il n'était pas possible de discerner à quelques pas la ligne de démarcation limitant la chevelure. Son nez était puissant, monumental, tout comme celui de son frère Heinz. Son sang frais et pur déposait sur ses pommettes une sorte de vernis brillant et rosé. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Elle avait des yeux perçants qui frappaient son frère d'une crainte respectueuse, et plus je m'approchais, plus son regard, — que je connaissais bien, — me donnait à penser.

« Es-tu devenue folle, Éléonore ? » s'écria-t-elle avec le vigoureux laconisme qui faisait partie de sa nature.

Elle était en colère, fort en colère, autant du moins que permettait de le discerner l'incroyable domination qu'elle exerçait sur elle-même, et qui lui

permettait de maîtriser en toute circonstance et à toute heure les mouvements de son âme... Mais je jugeais de la situation par un symptôme à moi bien connu : elle m'appelait de mon prénom. Or ce fait se produisait seulement dans ses plus violents moments d'emportement.

Après avoir prononcé ce petit nombre de mots, elle se tut, et dirigea vers moi un regard à la fois impérieux et interrogateur. J'étais accoutumée à la comprendre, même et surtout quand elle ne parlait pas. Aussi son regard glissa-t-elle aussitôt sur ma personne et s'arrêta aux extrémités : mes pieds étaient nus.

« Ah ! Isabelle, mes souliers et mes bas sont restés près du ruisseau, » dis-je avec abattement.

« Démence !... Les aller chercher de suite ! »

Elle rebroussa chemin et se dirigea vers la cuisine, disposée en garde-manger, sans avoir cependant été complètement dépouillée de ses anciennes attributions. Isabelle faisait cuire du lard, que l'on entendait grésiller tandis que dans la grande marmite, remplie de pommes de terre, montaient de grosses bulles d'eau.

Ainsi le souper allait être prêt. Il me fallait faire grande diligence pour me trouver à mon poste dans ce bref délai. Pourtant nulle considération n'aurait pu me décider à repasser le seuil de la porte cochère. Si je quittais la maison par la porte du fond, j'étais cachée et protégée par les bâtiments de Dierkhof, et pouvais atteindre le ruisseau sans courir le risque de rencontrer les étrangers et d'être vue par eux.

III.

Je me dirigeai vers cette porte, située entre la maison et le battoir, et s'ouvrant en pleins champs sur un espace que l'on désignait par les mots de cour plantée. Mais Isabelle vint me barrer le chemin en levant l'index par un geste d'interdiction.

« Tu ne peux sortir par là, ta grand'mère y est, » me dit-elle d'une voix contenue.

La porte était ouverte, et j'aperçus en effet ma grand'mère levant et baissant avec énergie le bras de la pompe... Ce spectacle n'avait rien de surprenant pour moi, car j'y assistais quotidiennement.

Ma grand'mère était une femme de haute stature, fortement charpentée, et dont le visage, depuis la chevelure jusqu'à son cou puissant, était toujours, et en toute saison, uniformément pourpre. Ce teint se joignant à des traits fortement accusés, à une taille élevée en même temps que massive, à une démarche procédant toujours par enjambées prodigieuses, aux mouvements énergiques de ses bras musculeux, composait une apparition effrayante, sauvage, et tout au moins bizarre, même pour ceux qui vivaient près d'elle. Aujourd'hui encore, quand je me représente cet ensemble, je ne puis, en dépit de ses yeux noirs et de son profil oriental, m'empêcher d'évoquer du même coup l'image des femmes cimbres, vêtues de peaux de bête, la hache de combat à la main, s'élançant dans la mêlée humaine en poussant de féroces clameurs, et prenant part à la tuerie.

Elle penchait la tête de façon à recevoir le jet vigoureux de la pompe. L'eau ruisselait sur son visage, sur son cou, et serpentait sur les fortes et épaisses nattes de cheveux gris qui tombaient jusque dans l'auge de la fontaine. Même en plein hiver, et quand il gelait à pierre fendre, elle ne manquait jamais de se livrer à cette ablution, qui semblait être aussi indispensable à son existence que l'air à ses poumons. Aujourd'hui cependant la teinte de son visage me parut plus surprenante que jamais. Même sous ces flots d'eau froide, la teinte pourpre persistait, et même, me semblait-il, s'accusait davantage et brunissait. Quand ce corps puissant se redressa, quand elle dressa fortement sa tête en la rejetant sur la nuque, et que, dans la plénitude de la jouissance, elle respira bruyamment plusieurs

fois, il me sembla que ses lèvres étaient violacées, et que, plus que jamais, leur contraste avec ses fortes dents blanches s'accusait vivement.

Je regardai Isabelle. Elle aussi contemplait cette scène, et paraissait, — contre son habitude, — complètement absorbée par ce spectacle. Ses yeux bleus aux teintes métalliques, à l'expression dure et sévère, reflétaient, chose étrange, une vague et mélancolique inquiétude.

« Qu'a donc ma grand'mère ? » demandai-je avec anxiété.

« Rien, — le temps est lourd, orageux aujourd'hui. » Il lui était visiblement désagréable d'avoir laissé surprendre ce regard d'inquiète commisération.

« N'y a-t-il donc aucun remède, Isabelle, contre cette terrible disposition qui lui porte le sang à la tête ?

— Elle ne veut d'aucun remède, — tu le sais. — Hier soir, elle m'a jeté au nez le bain de pieds que j'avais préparé pour elle. Va-t'en, enfant, va chercher tes effets. »

Elle retourna à la cuisine, et je sortis de la maison par une autre porte. Je me dirigeai en courant vers le ruisseau, qui était séparé de la maison par une trentaine de pas à peine, et cherchai à me glisser au travers des taillis qui couvraient ses rives. Cette entreprise n'était pas aussi aisée qu'on pourrait le croire : toute cette végétation grandissait et s'étendait à sa guise sans être jamais refrénée, taillée ou dirigée par la main humaine. Mais je poursuivis ma route en dépit des difficultés de l'entreprise, car si les branches flexibles cinglaient mon visage, mes mains et mes pieds nus, leur densité me protégeait contre tout regard étranger. J'avais à peine fait quelques pas sous leur abri, que j'eus tout lieu de m'en féliciter doublement : en ligne diagonale, au travers de la bruyère, je voyais venir les trois étrangers, Heinz en tête, se dirigeant vers le ruisseau. J'espérai cependant atteindre avant eux la petite baie où j'avais déposé ma chaussure. Mon attente fut trompée : beaucoup d'obstacles avaient retardé ma marche, et je dus me résigner à me pelotonner à terre sous la protection des taillis.

Il m'était aisé de deviner le mobile qui les conduisait là. Heinz leur signalait l'étroite bande de gazon qui s'étendait près des rives du ruisseau. Cela différait, et beaucoup, de l'âpre et dur tapis que la bruyère étendait sur le sol. C'était une surface voloutée, élastique, telle qu'on l'aurait préparée pour des pieds privilégiés. Les étrangers vinrent tout près de moi et frôlèrent en passant les branches des arbres derrière lesquels je m'abritais. Tout à coup ils s'arrêtèrent.

« Ha ! ha ! » dit le jeune homme, qui avait atteint le pied du bouleau, « ceci est, si je ne me trompe, le cabinet de toilette de la princesse des bruyères. »

Ces mots suspendirent ma respiration... Je me penchai en avant, j'écartai les branches avec la prudence qu'une jeune sauvage eût apportée à cet espionnage, et j'aperçus le railleur ramassant un soulier. En dépit de mon inexpérience et de mon ignorance pour tout ce qui concernait les choses du monde, je savais fort bien en quelle tenue un soulier féminin doit s'offrir aux regards. Je savais des contes dans lesquelles de petites pantoufles en velours rouge, brodées de petites paillettes d'or ou d'argent, jouent un rôle considérable. Le papier fin sur lequel étaient imprimés ces récits merveilleux me semblait encore trop grossier pour servir de semelle à cette chaussure idéale et éthérée. L'informe soulier que l'on venait de relever était taillé dans le plus épais de tous les cuirs. — O Isabelle impitoyable !... Le bois lui-même ne te semblait pas suffisamment solide pour revêtir mes pieds toujours agités.

Le matin même, ces souliers tout neufs avaient été déposés devant mon lit en compagnie d'une roide paire de bas tricotés par Isabelle elle-même avec une laine dure et rêche... C'était son orgueilleux présent d'anniversaire, et j'en avais été tout à fait heureuse. Un plus ample examen avait encore augmenté ma satisfaction, car le cordonnier, rempli de prévoyance, avait rangé sur une semelle épaisse comme son gros doigt un bataillon de clous à tête brillante... lesquels me semblaient à l'heure présente scintiller de lueurs ennemies et déplaisantes.

« Ah !... quelle enfant ! La voilà qui a oublié ses souliers... des souliers tout neufs encore ! » s'écria Heinz en branlant la tête. « Ce sera drôle d'entendre Isabelle, » ajouta-t-il d'un ton anxieux et alarmé.

« A qui donc appartient l'enfant que nous avons vue vers le tumulus ? » demanda de sa voix douce et pénétrante le vieux monsieur à cheveux gris.

« A Dierkhof, Monsieur, à la maison de Dierkhof.

— Oui... fort bien... Mais je vous demande comment elle s'appelle. »

Heinz déplaça quelque peu son couvre-chef de façon à pouvoir gratter son oreille, mouvement qui annonçait chez lui une extrême perplexité... Je sentais naître et venir sa réponse diplomatique... Il n'avait pas oublié ma colère et la vivacité avec laquelle je lui avais imposé silence quelques moments auparavant... Et quand il voulait bien mettre en mouvement son épaisse cervelle, Heinz était plus fin qu'on ne le croyait communément.

« Comment on l'appelle ?... » fit-il d'un air encore plus niais que de coutume. « Hé ? mais, Isabelle l'appelle l'enfant, et moi...

— La petite princesse, » dit le jeune homme, affectant un ton aussi grave et aussi simple que celui de mon rusé Heinz. Il jouait avec mon soulier comme je l'avais vu jouer avec le couteau phénicien et le soupeser du bout des doigts. Mais il affectait cette fois d'employer toutes ses forces à soutenir un poids énorme, et ce jeu, humiliant pour moi, me semblait-il, s'accentuait encore grâce à l'expression moqueuse de ce beau visage.

« Ah !... » fit-il, « les dames de la bruyère tiennent à faire des impressions profondes... à laisser des traces ineffaçables... » Et, s'adressant au vieux monsieur, il ajouta : « Je voudrais bien que Charlotte vît cette chaussure idéalement légère, mon oncle... J'ai bien envie de lui porter cet objet à titre d'échantillon du costume des naturels de la bruyère.

— Point de folies, Dagobert ! » répondit le vieux monsieur d'un ton sévère. Heinz venait de faire entendre un cri d'effroi.

« Non ! non ! Monsieur, » dit-il avec anxiété, « cela ne se peut. Mon Dieu ! que dirait Isabelle ? Des souliers tout neufs.

— Brrr... vous m'inspirez une terreur peut-être salutaire. Cette Isabelle doit être le dragon qui garde votre princesse aux pieds nus. »

Et le jeune homme, riant de tout son cœur de cet incident, laissa tomber le gros soulier. Il frappa les mains l'une contre l'autre pour faire disparaître la poussière qui s'était attachée à ses gants ; puis, saluant Heinz, les étrangers s'éloignèrent, tandis que mon vieux camarade emballait joyeusement cette chaussure malencontreuse dans les vastes poches de sa redingote. Il découvrit aussi les bas suspendus à un arbre, les prit en secouant la tête d'un air mécontent, les envoya rejoindre dans ses poches leurs compagnons naturels, et se dirigea en grande hâte vers Dierkhof.

Je restai encore quelques instants dans ma cachette, percevant l'écho toujours plus éloigné du pas des voyageurs. J'éprouvais une vive émotion dont il m'était impossible d'analyser les causes ni les effets. Ma gorge se contractait, mes tempes se serraient, et mon angoisse s'apaisa seulement lorsque je m'aperçus que mes larmes coulaient... Ce n'était rien moins qu'une profonde contrariété, le regret qu'on éprouve de perdre une occasion qui ne pourra être retrouvée. Oui, par une contradiction inexplicable en apparence, après avoir naguère imposé silence à mon compagnon, je lui en voulais maintenant de sa discrétion. Et quand j'avais entendu sa réponse évasive, inspirée par une prudence digne du grand Salomon, je n'avais pu

m’empêcher de murmurer : « Qu’il est niais !... » En effet, il eût pu dire cette fois que j’étais la fille de M. de Sassen, et l’on aurait vu de la sorte que je n’étais pas la première venue, une petite vagabonde. Mais non, M. Heinz avait fait de la diplomatie, et je me sentais profondément irritée contre lui.

Je quittai le taillis. Aucun nuage de fumée ne s’élevait maintenant au-dessus de la cheminée de Dierkhof. Isabelle avait dressé les pommes de terre sur un plat, et très certainement les plus belles, les plus dorées, soigneusement pelées, étaient placées près d’un verre rempli d’un bon lait écumant... car Isabelle me soignait, et même me gâtait, en dépit de son apparente sévérité. Maintenant elle m’attendait, et pourtant je ne regagnai pas tout de suite le logis. Je voulais d’abord m’assurer de l’état dans lequel les étrangers avaient laissé le pauvre monticule éventré.

Son aspect était meilleur que je ne pensais. Le bloc avait été remis en place, les couches de terre à peu près rejetées dans leur ancienne situation, et les débris de l’urne avaient disparu. L’arbre seul gisait déraciné. Au pied du monticule, on voyait seulement une légère raie grise : c’était la trace de la cendre humaine répandue à cette place. Plus loin je trouvai un petit ossement noirâtre, pour jamais séparé des autres os rendus à la tombe.

Je le pris soigneusement. Le jeune homme avait raison : ce n’étaient point des géants qui avaient dormi dans cette sépulture. Ce devait avoir été un doigt d’enfant, entouré d’une chair blanche et rose, complété par un bel ongle brillant, appartenant à une main fine et bien faite, telle que celle dont j’avais eu la révélation peu d’instants auparavant. Un métal précieux lui avait servi de parure, et peut-être bien des existences avaient dépendu d’un mouvement fait par cette petite main... Je montai sur le monticule, et, écartant la terre fraîchement remuée, j’y plaçai ce pauvre ossement solitaire. Puis, regardant au loin, je contemplai longuement le ruisseau qui se hâtait vers la forêt. C’est par là que. les étrangers se dirigeaient eux aussi, pour rejoindre bien vite le monde, en laissant derrière eux cette solitude méprisée, — du moins par l’un d’entre eux, — qui s’appelait la bruyère, et qui était ma patrie. Le monde... qu’était-ce ? Mes plus lointains souvenirs me retraçaient quelque chose qui faisait partie du monde : une grande chambre sombre et un jardin humide entouré de maisons très hautes. Voilà ce qu’était le monde pour moi. J’avais passé dans cette chambre les trois premières années de ma vie. Des boucles gris-blond flottaient autour du visage dont tous les traits étaient restés gravés dans ma mémoire : j’aurais pu peindre de souvenir la visière verte qui protégeait des yeux affaiblis, le

gros nez retroussé, le teint décoloré de celle qui était M^lle^ Streit, mon institutrice. Un autre visage flottait encore dans mes souvenirs, et se détachait sur leur masse confuse : je le voyais rarement, mais plus tard, quand il m'arriva d'entendre le bruissement de la soie, j'éprouvai un frisson, car un fantôme aux contours indéterminés prenait la parole pour prononcer avec un ton d'impatience une phrase toujours la même : « Enfant ! tu me fais mal aux nerfs ! » Avoir mal aux nerfs et être en colère devinrent dès lors pour moi deux choses identiques. Cette apparition vêtue de soie, qui s'entendait interpeller de la sorte, qui se bornait à traverser la grande chambre dans laquelle je vivais, et posa une seule fois sur mon front une main douce et chaude, était appelée madame par M^lle^ Streit, et l'on m'apprenait à lui dire maman.

Un jour je m'éveillai, — non plus dans la chambre, — mais dans les bras d'un homme très grand, aux tempes garnies d'une chevelure couleur d'ambre, et qui me dit en s'efforçant de rire : « Hé ! hé ! nous voilà réveillée ! »

Près de nous marchait M^lle^ Streit, vêtue de noir et versant de grosses larmes sous son voile de crêpe. Je remarquai aussi que ses mains étaient jointes dans l'attitude de la prière. Nous étions à quelques pas de la maison au nid de cigognes, entourée des quatre chênes. Quand je vis que je ne reconnaissais pas le visage de l'homme qui me portait, je me rejetai en arrière, en donnant toutes les marques d'un effroi intense. Je m'apprêtais à le caractériser en poussant des cris perçants, lorsque mon porteur fit entendre un sifflement particulier, auquel accourut une troupe de poules bigarrées qui sautèrent autour de lui avec une confiance joyeuse dont l'exemple me gagna rapidement.

Là se trouvait aussi une dame très grande, au visage très rouge. Elle tendit la main à M^lle^ Streit et m'embrassa en pleurant, ce qui fit renaître ma terreur. Je l'oubliai bien vite : un veau prenait ses ébats dans la cour, sautait lourdement et retombait sur ses quatre pattes devant son compagnon avec une gaucherie tellement grotesque que l'hilarité me gagna. Sur le toit, les cigognes faisaient entendre le claquement de leurs becs, et Isabelle, — Isabelle aux yeux perçants, — me tendait un petit animal à la fourrure soyeuse. J'y plongeai aussitôt la main et me trouvai en possession d'un joli petit chat, et de toutes parts éclataient les gais rayons du soleil, et le feuillage des arbres s'agitait sous le souffle parfumé qu'envoyait la bruyère.

Je sautai de joie au milieu de ce monde qui se révélait à moi, tandis que M^lle^ Streit, sanglotant et essayant d'étouffer ses sanglots, chancelait sur le seuil de la maison.

C'est ainsi que je fis mon entrée à Dierkhof, sur le bras de Heinz, et c'est seulement de ce jour que commença ma vie. Pendant cette nuit, durant laquelle chacun pleurait sur moi, j'étais devenue une enfant heureuse. J'explorai la bruyère du haut du dos de Heinz, et je faisais chaque jour de cette façon des promenades qui me semblaient délicieuses. Il y avait, dans le coin le plus écarté de la plaine, une petite hutte d'argile au toit de paille si peu élevé que Heinz devait courber sa haute taille pour passer par la porte ; mais la hutte était habitable. La table et les chaises en bois de sapin avaient une blancheur de neige, et derrière les deux grandes portes d'armoire placées sur l'épaisse paroi se trouvaient d'épais lits de plume recouverts d'une toile bien propre, aux ramages bigarrés. Heinz et Isabelle étaient les enfants d'un faiseur de balais. Il avait construit cette hutte de ses mains, les deux enfants y étaient nés, et Heinz entendait bien y mourir. Au mois de juillet, il emmenait dans la bruyère les essaims d'abeilles des maisons environnantes et les surveillait. Il travaillait à Dierkhof pendant quelques jours de chaque semaine.

J'étais devenue bientôt aussi familière dans la maisonnette de Heinz que dans la maison de ma grand'mère. J'aidais Heinz à manger son blé de sarrasin, et j'étais toujours présente quand il ramassait la bruyère destinée aux litières de Dierkhof et qu'il l'y transportait. Il me soulevait bien haut, — au-dessus de sa tête, — pour me faire examiner les ruches qui contenaient ses pensionnaires ailées. Celles de ces ruches qui étaient hors d'usage servaient de poulailler, et je poussais des cris de joie lorsque j'y découvrais de beaux œufs d'une blancheur de neige.

Pendant que je m'initiais de la sorte à la vie primitive, M^lle^ Streit restait dans la chambre d'amis, et brodait, et pleurait toute la journée. Cette chambre avait, il faut bien l'avouer, une apparence des plus rustiques ; les murs étaient simplement blanchis à la chaux, un vieux banc de bois bruni et poli, — seulement par l'usage, —était placé derrière le poêle, et quelques tables massives, grossièrement équarries, garnissaient la pièce. Mais, en l'honneur de M^lle^ Streit, ma grand'mère avait fait venir de la ville un canapé rembourré, et Isabelle avait découvert je ne sais où des rideaux à rayures bleues et blanches, qu'elle avait suspendus aux fenêtres. M^lle^ Streit avait la

coutume de fermer hermétiquement ces rideaux, et s'en excusait en confessant l'effroi que lui causait la vaste et silencieuse bruyère s'étendant à perte de vue sous les rayons du soleil. Il est vrai que, son effroi n'étant pas moindre quand les rayons de la lune avaient succédé à ceux du soleil, les rideaux demeuraient toujours fermés. Quand j'eus atteint ma cinquième année, elle commença mon enseignement, et alors Isabelle apportait son ouvrage et venait assister à mes leçons, afin de s'assimiler quelques bribes de savoir. Elle était entrée à l'âge de quinze ans au service de ma grand'mère, qui alors habitait la ville et lui avait fait apprendre à lire et écrire. Pourtant Isabelle ne s'estimait pas suffisamment instruite et recommençait à étudier près de moi. Bien souvent, le soir, quand j'étais bien fatiguée d'avoir sauté, et couru, et joué, je me pelotonnais sur ses genoux et j'appuyais ma tête contre sa poitrine. Alors Heinz faisait son entrée en compagnie de sa pipe, — éteinte, bien entendu, — et, en se voyant en possession d'un auditoire, M^lle^ Streit retrouvait quelque vivacité, ses joues minces et pâles se coloraient Un peu, ses boucles défrisées tombaient autour de son visage et flottaient singulièrement, tandis qu'elle racontait ce qu'était l'existence dans la maison de mon père. Mes souvenirs si vagues se condensaient pendant ces récits, l'ordre et la clarté se faisaient ainsi dans mon cerveau. J'appris de la sorte que mon père était un homme célèbre, que ma mère, actuellement défunte, était non seulement une femme savante, mais encore une femme poète. Beaucoup de personnages illustres fréquentaient notre maison, et quand M^lle^ Streit disait en soupirant : « J'avais une robe blanche, une ceinture rose et des nœuds roses dans les cheveux pour les soirées de lecture de madame, » elle évoquait mes souvenirs les plus désagréables. J'entendais encore le mouvement qui se faisait dans la maison, et dont j'étais tenue à l'écart dans la chambre sombre. Alors mon souper m'était servi froid, et lorsqu'il m'arrivait de m'éveiller dans mon premier sommeil, je me trouvais absolument seule dans cette vaste et triste pièce. Aussitôt l'effroi me prenait, je poussais des cris perçants, et M^lle^ Streit, vêtue de sa robe blanche, apparaissait à ma vue, plus semblable à un fantôme qu'à elle-même (elle mettait une robe blanche seulement dans les circonstances solennelles), plaçait un bonbon entre mes lèvres, tirait ma couverture sur ma tête, et disparaissait le plus rapidement possible.

A part cela, les « souvenirs célestes » de mon institutrice me touchaient fort peu. Je m'endormais généralement pendant ses narrations, et me

réveillais seulement quand on me tirait inhumainement les cheveux. Mes longs cheveux noirs étaient soumis au même régime que les cheveux gris-blond, clairsemés, de M^lle^ Streit, c'est-à-dire qu'il fallait endurer tous les soirs le supplice des papillotes. Puis je priais pour mon père absent, dont il m'était impossible de reconstituer les traits dans ma mémoire, en dépit des efforts que je faisais à ce sujet.

Quelques années se passèrent de la sorte, et M^lle^ Streit se montrait chaque jour plus inquiète, plus agitée, et pleurait chaque jour davantage. Elle s'arrêtait souvent dans la cour plantée, et, levant les bras au ciel, s'écriait :

« Où allez-vous, nuages légers ? où vous emporte le vent ?

« Ah ! prenez-moi, prenez-moi avec vous ! »

Et j'étais si crédule déjà, que je m'attendais à voir un nuage descendre à terre, se transformer en carrosse et emporter mon institutrice au travers des airs.

Ce ne fut pourtant pas un nuage qui l'emporta, mais un jour on entendit sur son assiette un petit bruit sec. Une dent venait de tomber, et, à mon extrême surprise, ce n'était pas une dent vivante, elle avait une tige de métal en place de racine. M^lle^ Streit joignit les mains avec consternation, quitta la table, et alla emballer ses effets.

« C'est ma faute, ma bonne Isabelle, » dit M^lle^ Streit en pleurant. « J'avais trop présumé de mes forces. J'aurais dû comprendre que je ne pouvais vivre ici sans la moindre perspective. »

Point de perspective dans la vaste, vaste bruyère ! Cette appréciation, prise par moi dans son sens littéral, me pétrifia, et même m'indigna, car j'adorais déjà notre bruyère. Heinz conduisit la malle jusqu'au prochain village, et je l'accompagnai. Après les adieux, je demeurai immobile pendant quelques minutes, suivant du regard la carriole qui emportait ma vieille institutrice jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la forêt. Puis, tout à coup, je pris mon chapeau et le lançai en l'air, je saisis et j'ôtai la veste ajustée sans laquelle M^lle^ Streit m'interdisait d'entreprendre une promenade quelconque, et j'aspirai avec délices l'air qui se jouait sur ma nuque et mes bras. Ce fut dans cet équipage que je regagnai la maison. Isabelle avait déjà enlevé le canapé et l'avait serré dans un cabinet reculé, après l'avoir enveloppé de couvertures. Les rideaux étaient déjà défaits et soigneusement pliés, pour aller retrouver les profondeurs de l'armoire dans laquelle ils devaient se reposer du service actif qu'ils venaient de fournir.

« Isabelle, ceci doit être coupé ! » m'écriai-je en tenant l'une de mes longues et incommodes boucles noires. Et elle se mit à couper toutes mes boucles, et j'écoutais avec délices le grincement des ciseaux qui me délivraient de l'un de mes tourments. Les papillotes furent jetées au feu, la veste alla rejoindre les rideaux dans leur armoire, et dès ce jour je fus vêtue comme Isabelle, seulement d'un jupon et d'un corselet, — en vraie paysanne.

Tous ces incidents se retracèrent à ma mémoire tandis que je contemplais, à l'horizon, le sentier parcouru par les trois inconnus. Le crépuscule s'épaississait, et c'est tout au plus si je distinguais le paysage ; mais j'en voyais assez pour me représenter es trois voyageurs se pressant afin de s'éloigner, comme l'avait fait M^lle^ Streit, de cette bruyère « abominable », et n'y jamais plus revenir. Combien ce jeune homme moqueur aurait ri de la vieille dame au visage rouge s'il eût su qu'elle avait quitté une belle ville populeuse pour habiter cette solitude et ne jamais plus la quitter ! M^lle^ Streit avait toujours pensé que ma grand'mère était atteinte d'une maladie mentale, et son regard sombre lui inspirait une profonde terreur. Pour moi, cette existence bizarre était tout à fait naturelle et tout à fait inséparable de son être, et si les dispositions singulières qu'elle avait s'étaient accentuées et fortifiées, ce résultat s'était produit graduellement, par conséquent insensiblement, tout comme ma croissance. Je croyais, au surplus, que toutes les grand'mères vivaient et agissaient comme ma propre grand'mère. Pourquoi étais-je amenée ce jour-là à réfléchir si profondément sur des faits que j'avais jusqu'ici considérés comme naturels, et qui s'offraient tout à coup à mon esprit comme autant d'énigmes ? La surprise inexprimable manifestée par les étrangers lorsqu'ils eurent entendu parler de cette singulière vieille dame, qui ne souffrait ni or ni argent dans la maison, avait éveillé mon attention... N'était-il pas aussi bien surprenant que depuis un certain nombre d'années elle fût condamnée à un mutisme absolu ?... qu'elle évitât soigneusement toute rencontre avec les personnes qui vivaient sous son toit, et qu'elle leur jetât une terrible réprimande dans un regard effrayant lorsqu'elles se trouvaient sur son chemin ? Pourquoi aussi n'acceptait-elle pas même une bouchée de nourriture de la main d'autrui ? Les œufs qui composaient sa principale nourriture devaient être dénichés par elle, et, pour qu'aucune main humaine ne touchât au vase qu'elle allait porter à ses lèvres, pour qu'aucun souffle n'effleurât sa boisson, elle s'appliquait à traire elle-même sa vache. Elle ne touchait jamais au pain ni à

la viande. Durant la première année de mon séjour près d'elle, ma grand'mère m'avait quelquefois embrassée avec tendresse ; mais depuis longtemps, bien longtemps, elle ne m'accordait plus aucune attention et semblait même avoir oublié qui j'étais.

Mon père ne m'envoya pas une autre institutrice, je n'existais pas pour ma grand'mère ; et le maître d'école du plus proche village, — passablement éloigné, du reste, — n'était pas des plus habiles. Tout cela, selon Isabelle, était mauvais pour moi. Elle ne m'envoya pas à l'école, — comment eût-elle fait ? — et s'imposa la rude tâche de m'instruire. Elle me fit lire des chapitres de la Bible, mais toujours à voix basse et étouffée, s'interrompant souvent pour prêter l'oreille avec anxiété du côté de l'appartement occupé par ma grand'mère. Je fus confirmée par le vieux pasteur du village. A cette occasion, Isabelle se déroba littéralement avec moi, tandis que Heinz faisait bonne garde, et je m'agenouillai dans la petite église, faisant ainsi un acte de foi dont ma grand'mère n'eut aucunement connaissance.

C'est ainsi que j'avais grandi, sauvage et vivace comme les plantes qui garnissaient les rives du ruisseau. Et quand j'examinai d'un coup d'œil la somme des jouissances que j'avais déjà connues, quand je comparai ma vie à celle de ce jeune homme qui cherchait soigneusement les sentiers gazonnés, et, non content de chausser ses pieds, tendait encore une peau d'animal sur ses mains blanches, j'éclatai d'un rire sonore : — c'était ma vengeance.

IV.

L’espace qui, dans les maisons de la partie méridionale de la Saxe, est compris entre la grange et les chambres habitables, et dans lequel se trouve le foyer de la cuisine, s’appelle le fleck. A Dierkhof, le fleck s’élevait de quelques pouces au-dessus du sol argileux de la grange, selon une coutume fort ancienne et à peu près tombée en désuétude ; mais il n’y avait pas de mur, pas même de barrière de planches, pour séparer ces pièces. Sur ce fleck, que j’appellerai un vestibule, quoiqu’il n’en eût pas l’apparence, s’ouvraient une fenêtre et deux portes communiquant aux chambres de la maison. Le vestibule était proprement pavé de petits carreaux. C’était la pièce que je préférais, et nous y dînions toujours en été. Depuis ce vestibule le regard embrassait non seulement toute l’étendue de la grange jusqu’à la porte cochère, mais encore les étables, qui étaient de la sorte commodément surveillées.

Lorsque, de retour de mon expédition nocturne, j’entrai avec Isabelle dans ce vaste espace, la lampe était déjà allumée sur la table et se perdait comme une petite étincelle dans l’obscurité du vestibule enfumé. Près de son étable, Mieke, non encore accommodée de nuit, se tenait passablement gênée, me parut-il, par la parure et les guirlandes dont j’avais décoré ses cornes et son poitrail.

On avait soupé sans moi. Je reconnus, à une montagne de pelures de pommes de terre, la place qui avait été occupée par Heinz. Isabelle, me faisant grâce de tout sermon, enleva l’assiette devant laquelle j’allais me placer, et qui ne contenait plus que des pommes de terre refroidies, auxquelles elle substitua des œufs frais cuits à la coque. J’entendais Heinz errer dans la cour plantée, et Isabelle semblait très affairée. Le moment n’était sans doute pas opportun, mais la jeunesse ne sait, ne peut et ne veut pas attendre. J’avais depuis quelques heures une question sur les lèvres, et ne pus me décider à me taire.

« Isabelle, comment s’appelle l’endroit que mon père habite maintenant ? »

Elle passait précisément devant moi pour se rendre dans la cour plantée, et s’arrêta, frappée de surprise.

« Tu veux lui écrire ?... » fit-elle de son ton bref.

Je me mis à rire.

« Moi ! écrire une lettre ! Oh ! Isabelle, tu te moques de moi. Non, non, je veux seulement savoir comment s'appellent les gens chez lesquels mon père demeure.

— Tu veux le savoir de suite ? »

Je n'osai pas répondre affirmativement, mais Isabelle lut peut-être dans mes traits l'impatience qui me dévorait, et n'eut Pas le courage de m'infliger le supplice de l'attente. Elle se dirigea sans mot dire vers l'une des chambres voisines et en revint avec un coffret.

« Tiens... cherche cette adresse toi-même, je ne l'ai pas en tête. Mais ne perds rien de tout cela et n'emploie pas trop de temps à tes recherches. »

Elle sortit. Comme tous ces petits paquets représentant les derniers liens de Dierkhof avec le monde extérieur étaient bien classés, soigneusement enveloppés, et bien rangés dans ce coffret ! Là, dans une enveloppe bien mince, se trouvaient les lettres écrites par mon père, invariablement adressées à Isabelle, et contenant seulement quelques lignes de politesse, un salut pour ma grand'mère, un mot distrait pour moi, et un refus absolu, catégorique, opposé aux prières qu'Isabelle lui adressait sans cesse, le sollicitant de m'emmener de Dierkhof pour me faire instruire. Tout ce qui concernait la correspondance faisait partie des attributions d'Isabelle, qui, en poussant de gros soupirs, s'appliquait à tracer quelques lignes en caractères informes. Je ne m'étais jamais inquiétée de ces détails, car, quoique je fusse affamée de lecture au point de recommencer sans cesse le petit nombre de livres enfantins qui avaient suivi M^{lle} Streit à Dierkhof, j'avais toujours éprouvé une répugnance bien marquée pour l'écriture, et je lui avais voué une haine éternelle.

Parmi ces paquets se trouvait une enveloppe qui, je le savais, était arrivée tout récemment, et portait cette adresse tracée d'une écriture fine et élégante :

« A Madame la conseillère de Sassen. — Hanovre. »

Une lourde main avait tracé en gros caractères le mot de Dierkhof sous celui de Hanovre, qui avait été biffé. Cette lettre, — la seule que j'aie jamais vue avec cette adresse, — avait été envoyée à ma grand'mère. Quand Heinz, peu de semaines auparavant, l'avait apportée et remise à Isabelle, mon regard avait glissé rapidement sur cette adresse, et je m'éloignai avec indifférence, sans m'enquérir du contenu de la lettre. Le

monde, en dehors de la bruyère et de tout ce qui venait d'elle, n'avait pas le moindre intérêt pour moi. Aujourd'hui les choses avaient subitement changé d'aspect. Le cachet de cette enveloppe était rompu, et je pouvais aisément prendre connaissance de la lettre ; mais il me sembla que je ne devais pas le faire sans l'assentiment d'Isabelle, et je posai cette lettre à l'écart.

Je trouvai bien vite l'adresse de mon père. Quand j'ouvris vivement sa dernière lettre, je lus sous sa signature ces mots : Maison Claudius, n° 64, à K. Un dard aigu passa au travers de mon cœur, et je sentis qu'une flamme envahissait mon visage, tandis que je lisais le nom que le vieux professeur avait prononcé devant moi. Et je déchiffrai couramment l'écriture hâtive, à peine formée, de mon père. Ce nom m'avait tout à coup ouvert les yeux et l'entendement.

Je connaissais le contenu de cette lettre : Isabelle me l'avait communiqué, et pourtant je me mis à l'étudier. Hélas ! j'y retrouvais la sécheresse et l'indifférence dont les lettres de mon père témoignaient sans détour. Il ne demandait pas : « Que fait mon enfant ? Est-elle bien portante ou malade ? Pense-t-elle à moi ?... » A ce moment, je compris clairement ce que j'avais parfois confusément entrevu : mon père ne remplissait pas ses devoirs envers moi.

Ces lignes insignifiantes se terminaient par ces mots : « On ne doit pas répondre à la lettre venue de Naples, et je n'ai pas besoin d'ajouter que cette lettre ne doit pas tomber sous les yeux de ma mère. »

Il s'agissait évidemment de la lettre qui était près de moi sur la table : l'enveloppe portait le timbre de Naples, et cette lettre devenait doublement intéressante pour moi.

Je repliai la lettre de mon père avec un vif désappointement... Pas un mot concernant son séjour chez les gens qui s'appelaient Claudius. Je me levai brusquement, et je jetai la lettre dans le coffret. Eh ! que m'importaient tous ces inconnus ? Tandis que je perdais mon temps à m'occuper d'individus qui n'avaient absolument rien de commun avec moi, la nuit tombait, et Heinz allait et venait encore dans la cour. A l'ordinaire, quand c'était jour de fête et qu'il n'employait pas la soirée à se reposer, je frappais ses doigts, je me suspendais à son bras et le traînais dans le vestibule, où je le faisais asseoir sur l'une de nos massives chaises de bois ; je lui tendais un fragment de bois résineux, et mon vieil ami disparaissait bientôt dans les nuages que sa pipe exhalait. Isabelle allait chercher son linge à raccommoder ; je leur

faisais la lecture, relisant avec un enthousiasme toujours nouveau mes vieux contes d'enfant que je savais par cœur. Si le temps était froid, on entretenait le foyer de la cuisine, et Isabelle nous faisait du thé. On était bien là à écouter la pluie tomber bruyamment sur nos toits solides, et à peupler de visions merveilleuses le grand espace obscur qui s'étendait au delà du vestibule. De temps à autre, Mieke agitait la chaîne qui l'attachait ; un coq, ayant perdu dans son sommeil la notion du temps, s'avisait de saluer le jour quoiqu'il fît nuit ; mon chien Spitz se retournait devant le foyer en poussant un soupir de béatitude... Tout ce que j'aimais était là réuni entre ces quatre murs.

Alors mon âme était tranquille. Rien ne l'agitait, ni désir ni regret. Mon cœur était satisfait et rempli de tendresse pour les deux êtres excellents qui m'aimaient plus, hélas !... que je n'étais aimée de mon propre père. Et pendant quelques instants ma Pensée s'était détachée d'eux pour s'occuper uniquement d'étrangers !... La rougeur me montait au visage lorsque je me retraçais les sentiments dont je venais d'être agitée. Ma conscience était un juge trop inflexible pour se payer de défaites ; il était impossible de lui cacher que j'avais mentalement abandonné mes vieux amis parce que je les avais vus toisés avec dédain par un jeune homme élégamment vêtu. J'avais éprouvé un emportement très vif, j'avais même frappé du pied, j'avais, en un mot, maltraité celui qui depuis tant d'années m'avait donné tant de marques d'une inépuisable patience, d'une sollicitude incessante ; puis, lorsque quelques instants plus tard il avait mis sa placide intelligence à la torture pour s'efforcer de répondre selon ce qu'il croyait conforme à mes désirs, quand il avait éludé la question qu'on lui posait et avait réussi à ne pas faire connaître un nom que je lui avais interdit de prononcer, j'avais éprouvé un mouvement de colère en me voyant si bien obéie... Et pourquoi ? Parce que ma gloriole eût été satisfaite de me rattacher à un père indifférent sans doute, mais célèbre, d'apprendre à ce jeune moqueur que la petite paysanne aux pieds nus était de bonne maison, après tout. Voilà, hélas !... pourquoi j'avais renié mon vieux Heinz, dont les bras m'avaient tenu lieu de berceau.

Quand j'eus bien mesuré l'étendue de ma faute, le remords me parut si insupportable que je voulus confesser sans retard cette faute et en solliciter l'absolution. Comme je m'apprêtais à aller chercher mon vieux compagnon, la porte du vestibule s'ouvrit, et Heinz apparut, suivi de mon chien Spitz.

Je m'élançai vers lui et posai mes mains sur sa large poitrine, ne pouvant atteindre plus haut, à son cou.

« Heinz, tu es fâché contre moi, n'est-ce pas ?

— Moi ? allons donc ! A moins que ce ne soit sans le savoir, ma petite princesse, » ajouta-t-il sans quitter sa pipe.

Il demeura interdit, immobile devant moi, tandis que son cerveau faisait des efforts visibles pour élucider cette question. Était-il ou n'était-il pas fâché contre moi ?

« Tu dois le savoir, tu le sais. Heinz ; va ! gronde-moi, j'en serai bien aise, car cela me soulagera. J'ai été mauvaise pour toi... souviens-toi bien de tout ce qui s'est passé... et j'ai frappé du pied, mon Dieu !

— Mais qu'est-ce qui te prend donc ? Ce n'était qu'une petite plaisanterie.

— Une plaisanterie ? Non pas ! Ne crois pas cela. C'était sérieux, et même très sérieux. Je t'en supplie, ne sois pas si bon pour moi, je ne le mérite pas. Je dois être punie. Je suis trop enfant et emportée, et une enfant ingrate.

— Ho ! ho !... Et quoi donc encore ?

— Un cœur de lièvre, Heinz ! Oui, vois-tu, tout cela est arrivé parce que je n'ai pas de courage. J'étais là, sur ce monticule, comme si j'y avais pris racine, et toutes ces têtes se seraient tournées vers moi, tous ces yeux m'auraient regardée si tu avais dit...

— Je ne l'ai pas dit ! Ha ! ha ! ha ! Je n'ai pas dit une seule syllabe de ce nom. » Et Heinz de son index frappa son front avec un accent de triomphe. « J'ai encore assez de finesse pour savoir me conduire dans une pareille circonstance. Ils auraient pu me questionner longtemps encore, ils n'auraient rien su. »

Et, plongeant sa main dans l'une des immenses poches de sa redingote, Heinz ajouta :

« Quant à cette énorme quantité d'argent, ces gens-là n'ont jamais voulu le reprendre. Tout a été inutile, et j'ai dû le garder. Et le voici, petite princesse. »

« Sais-tu qu’il se passe là dedans d’étranges choses ? » (Page 6.)

Il compta les écus dans le creux de sa main. Ses petits yeux brillaient en s’attachant complaisamment sur ces pièces reluisantes.

Cinq pièces d’argent, — une pièce par perle. — Cela avait été compté ainsi. Le « Ici, mon enfant ! » du vieux monsieur résonnait encore à mon

oreille, et me révélait que l'on avait attribué mon intervention dans la conversation au désir de faire une bonne spéculation... Pourtant j'avais voulu, non pas vendre, mais donner ces perles, et cette erreur m'affligeait au delà de toute expression.

« Je n'en veux pas, Heinz ! » m'écriai-je en repoussant sa main étendue vers moi.

Et pour la seconde fois les écus roulèrent à terre en produisant sur les pavés du vestibule un bruit effroyable que je n'avais jamais entendu, et que Dierkhof ne connaissait plus depuis bien des années.

Je me retournai involontairement, et mon regard s'arrêta sur la fenêtre qui donnait dans le vestibule. Derrière les épais carreaux de cette fenêtre était tendu un tapis de Turquie, qui, si loin que remontassent mes souvenirs, n'avait jamais été soulevé. Ce tapis s'était écarté, et les yeux de ma grand'mère étincelaient sur un fond totalement obscur.

Cette apparition était terrifiante. Je me baissai en tremblant Pour ramasser les pièces d'argent ; mais alors la porte située près de cette fenêtre s'ouvrit rapidement, — on eût dit un ouragan qui passait dans le vestibule, — on me saisit par l'épaule, et je me sentis poussée vers la grange.

« Pas toucher à cela ! »

Quelle étrange intonation avait cette voix qui depuis tant d'années s'était tue ! J'avais fermé les yeux sous l'impression d'une surprise pleine d'effroi, puis je les rouvris, la curiosité étant plus forte encore que la terreur.

Ma grand'mère était debout dans une attitude menaçante, et dirigeait contre Heinz son poing fermé.

« Toi !... » fit-elle les dents serrées.

« Oui, oui, gracieuse dame, » répondit Heinz d'un ton suppliant : « je ramasse ces maudits écus pour qu'ils ne salissent Pas la maison, et vais tout de suite les jeter dans le ruisseau. »

Il tremblait comme la feuille, et je vis pour la première fois de ma vie ce frais et rose visage pâlir jusqu'à la lividité.

Elle lui tourna le dos par un mouvement énergique. Ses longues et lourdes tresses grises fouettaient ses hanches, et j'attendais en frémissant qu'elle revînt à moi. L'un de ses pieds toucha une pièce d'argent : elle le retira comme si elle eût effleuré un serpent, et alors commença une scène que je ne pourrai jamais oublier. Du bout de son pied et avec mille précautions, elle poussa l'une des pièces d'argent, puis une seconde et une troisième, pour les écarter, en y touchant le moins possible. Elle traversa le

vestibule de la sorte... Et quel étrange jeu de physionomie ! comme ses traits étaient expressifs et peignaient les mouvements contradictoires de son âme ! On voyait qu'elle repoussait l'argent avec haine et dégoût, et pourtant, quand l'un des écus roulait et retombait sur lui-même en produisant un son argentin, elle tendait le cou avec une sorte d'avidité, absolument comme si elle s'était efforcée de ne perdre aucune vibration de ce tintement.

Je demeurai immobile, osant à peine respirer ; Spitz lui-même, Spitz si folâtre et si rustiquement familier, avait quitté le voisinage du foyer, la queue basse, et était venu se presser contre Heinz, qui restait pétrifié à la place qu'il occupait, sans se hasarder à faire le plus léger mouvement, mais en dirigeant vers moi ses regards anxieux... Et Isabelle ! où donc était-elle ? Elle seule avait quelque pouvoir sur ma grand'mère. N'entendait-elle donc pas ce tintement insolite qui réveillait les échos de Dierkhof, et n'allait-elle pas apparaître pour nous protéger et nous délivrer ?

Le jeu qui semblait intéresser si vivement ma grand'mère continuait. Elle ne semblait plus s'apercevoir que deux créatures vivantes ; se trouvaient près d'elle, changées en statues. Elle arpentait le vestibule dans tous les sens, et gesticulait en s'adressant à quelque chose d'invisible. Tout à coup un frisson parcourut ses membres : elle avait rencontré durant sa promenade la table du souper, et s'était arrêtée pétrifiée, tandis que ses yeux se fixaient sur l'un des angles de cette table, à la place où j'avais posé la malheureuse lettre venue de Naples, celle-là même qui, d'après l'injonction de mon père, ne devait jamais arriver jusqu'à elle.

« A Madame la conseillère de Sassen ! » prononça-t-elle lentement, mais distinctement, rompant enfin son mutisme. Elle passa ses mains sur son front, et dit en soupirant profondément :

« Madame de Sassen... c'était moi ! »

Je luttai avec moi-même, m'exhortant à m'élancer pour lui arracher la lettre qu'elle venait de saisir. Mais qu'étais-je ? qu'était mon faible petit corps près de cette stature et de cette force herculéenne ? Elle m'eût écartée aussi aisément que j'aurais repoussé un fétu de paille, et cette tentative de résistance l'eût confirmée dans son désir de prendre possession de la lettre. J'adressai à Heinz les signes les plus expressifs. Il me regardait sans me comprendre, et alors ce que je redoutais se produisit : ma grand'mère ouvrit l'enveloppe et y prit la lettre.

« Voyons cela, » fit-elle en dépliant lentement la feuille de papier.

Elle ne lut pas. Son regard tomba seulement sur la signature. Qu'était donc ce nom, quelle pouvait être sa signification, pour qu'une semblable impression se produisît ? Elle fit entendre un cri sauvage en broyant la lettre entre ses doigts...

« Ta Christine ! » répéta-t-elle plusieurs fois en riant d'un rire étrange ; puis elle roula les débris du papier et les jeta au loin dans la grange, se précipita vers sa chambre par un mouvement de bête fauve mortellement blessée regagnant le gîte, poussa la Porte derrière elle et tira le verrou.

Isabelle, qui revenait précisément du dehors en portant un panier de briques de tourbe, s'arrêta stupéfaite sur le seuil.

« N'était-ce pas ta grand'mère ? » demanda-t-elle avec un mélange d incrédulité et d'effroi. La porte qui venait de se refermer brusquement était pour ainsi dire condamnée : on ne l'ouvrait jamais. La serrure et le verrou devaient être rouillés depuis longtemps.

Mes dents claquaient comme si j'avais été en proie à un accès de fièvre ; mais, dès que j'eus aperçu Isabelle, je me sentis rassurée et relativement calme. Je pus donc lui raconter tout bas ce qui venait de se passer. Durant ma narration, je la voyais blêmir et frémir ; mais Isabelle demeura toujours l'Isabelle que je connaissais : sans mot dire, elle posa son panier près du foyer, et se mit à déballer et ranger ses briques de tourbe avec ordre et symétrie. Elle leva la tête seulement en voyant entrer Heinz. La terreur respectueuse qu'inspiraient à celui-ci certains regards de sa sœur fut cette fois pleinement justifiée par l'événement. Ses yeux s'arrêtèrent menaçants, perçants, sur le visage empreint épouvante de mon vieil ami.

« Tu es vraiment un infâme imbécile, Heinz ! » lui dit-elle de sa voix brève. « Depuis bon nombre d'années, je m'applique à ce qu'une pièce de monnaie, fût-elle en cuivre, ne paraisse jamais à Dierkhof, et voici que mon œuvre patiemment poursuivie est démolie en un clin d'œil ! Voici que tu as l'heureuse idée de jeter des pièces d'argent sur les dalles du vestibule, pour que l'on entende bien distinctement leur son, n'est-il pas vrai, idiot ? Quarante coups de bâton sur ton dos, oui, pas un de moins, voilà ce que tu mérites ! »

Les larmes me montèrent aux yeux. J'étais bien de moitié, sinon pour la totalite, dans cette faute, et il supportait patiemment toute la réprimande, sans en rejeter une partie sur moi, sans vouloir s'excuser, afin d'éviter de m'accuser. Je l'entourai de mes bras, et j'enfonçai mon visage dans la manche de sa vieille redingote râpée.

« Oui, oui... console-le, ton Heinz... C'est inouï comme ils s'entendent et se soutiennent, ces deux êtres-lâ ! » murmura Isabelle. Mais son regard et sa voix avaient déjà perdu de leur âpreté.

Elle prit la lampe sur la table et entra dans la grange pour y chercher les fragments de la lettre ; mais elle ne put réussir à les trouver.

Jusqu'à ce jour, je n'avais que bien rarement entendu un mouvement dans la chambre de ma grand'mère. Peut-être aussi n'y avais-je fait aucune attention. Mais en ce moment on entendait s'élever de ce côté-là un murmure monotone, douloureux, entrecoupé de soupirs et d'exclamations prononcées par une voix rauque, qui arriva jusqu'à nous au travers de la fenêtre masquée par le tapis.

« Elle prie, » me dit Heinz à voix basse.

Mais cette prière ne se faisait pas à genoux. Elle se promenait dans sa chambre, et frôlait le tapis en passant près de la fenêtre, tandis que son pas lourd et massif ébranlait le sol.

« Apportez de la lumière ! » cria-t-elle tout à coup d'une voix pleine d'angoisse.

« De la lumière ?... » répéta Isabelle, frappée d'étonnement. « J'ai pourtant allumé ses lampes. »

Elle s'élança dans l'étroit couloir qui s'étendait devant les chambres et aboutissait par son autre extrémité au jardin, et sur lequel s'ouvrait la porte principale de la chambre occupée par ma grand'mère.

Peu après, Isabelle revint, assez calme en apparence ; mais on entendit presque aussitôt le bruit de la pompe de la fontaine mise en mouvement.

« La nuit s'était faite tout à coup devant ses yeux, » répondit brièvement Isabelle à mes questions anxieuses. « Ce sera encore une fois une belle nuit, » murmura-t-elle en se parlant à elle-même, tout en lavant la vaisselle, la rangeant, et emportant le coffret aux lettres.

Ainsi il lui était arrivé bien souvent de passer de mauvaises nuits près de ma grand'mère. C'était là une découverte pénible pour moi. Mon sommeil heureux et paisible n'avait jamais été troublé par les accidents qui se produisaient, paraissait-il, assez souvent. Je me rappelai alors que parfois Isabelle était accablée de fatigue et toute somnolente le matin, quand je me levais rafraîchie par le repos de la nuit. Mais elle attribuait ordinairement cet état aux maux de tête, dont elle se plaignait fréquemment, et je l'avais toujours crue sur parole, avec l'insouciance un peu égoïste qui est le privilège et l'apanage de l'enfance.

Je croisai mes bras sur la table, et j'y appuyai la tête. L'atmosphère me paraissait lourde, et pour ainsi dire chargée de malheurs. Je percevais vaguement le pas régulier de Heinz faisant une dernière ronde autour de la maison. Il surveillait, selon toute vraisemblance, la cour plantée, car l'on n'entendait plus la pompe, il est vrai ; mais rien n'indiquait que ma grand'mère fût rentrée, et la surveillance même que Heinz exerçait prouvait qu'elle était encore hors de la maison. A la place où la cour confinait par l'un de ses angles à la bruyère, ma grand'mère restait souvent pendant plusieurs heures immobile, et contemplait au loin, quoi ?... l'infini, sans doute.

« Va te mettre au lit, enfant : tu es fatiguée, » dit Isabelle en Passant doucement la main sur ma tête.

Jusqu'ici, et grâce à mon heureuse ignorance, j'avais été la créature la plus indolente et la plus inutile que la terre ait jamais Portée... Je le sentis profondément à cette heure solennelle.

« Non, je n'irai pas me coucher, » répondis-je en m'efforçant de prendre un ton ferme. « Isabelle, j'ai aujourd'hui dix-sept ans accomplis, je suis grande, forte, bien portante, je ne me laisserai Plus mettre au lit et je ne dormirai plus tranquillement tandis que tu as tant de peine et de fatigues à endurer auprès de ma grand'mère. »

Je m'étais levée et placée debout près d'elle.

« Vraiment ? » fit-elle de son ton sec. « Il ne me manquait plus que de t'avoir dans mon chemin, mettant des bâtons dans les roues. » Elle me regardait de côté et de haut en bas. « Hein ! il me semble que je me connais mieux que toi en force et santé. Ça arrive à peine de la tête au bord de la table, et piaille au travers du monde comme le pauvre petit oiseau déplumé qui vient seulement de casser sa coquille ! Si ça ne fait pas pitié !

— Isabelle, je ne suis pourtant pas un si misérable être, » répondis-je, vivement froissée par cette comparaison dédaigneuse, mais pourtant quelque peu inquiète, car Isabelle n'était jamais suspecte d'exagération.

« Au surplus, je ne comprends pas du tout ce que tu prétends faire, » poursuivit-elle, sans tenir compte de ma protestation. « C'est ridicule. Ta grand'mère se promène tranquillement dans la cour plantée, et d'ici à une heure dormira aussi bien que nous tous. Seulement il faut que je t'avertisse qu'elle se montre désagréablement agitée lorsqu'elle aperçoit de la lumière tardivement dans le vestibule. »

Elle enleva la lampe, et... et toutes mes velléités héroïques se dissipèrent. Je connaissais trop bien mon Isabelle pour me méprendre sur la signification de certains mouvements énergiques de sa tête, et me sentais radicalement incapable de toute résistance vis-à-vis d'elle. Je puis confesser cette soumission ; je ne sais pas du tout comment des personnes, même plus braves et plus fortes que je ne l'étais, auraient pu résister à Isabelle : il y avait en elle quelque chose du dompteur de bêtes, — ou de volontés.

J'appelai Heinz, qui fermait précisément la porte de la maison ; je lui souhaitai une bonne nuit, et je suivis docilement Isabelle dans la chambre où nous dormions l'une près de l'autre.

V.

La température de cette chambre était lourde et chaude. Isabelle avait fermé les volets des deux fenêtres, et si elle avait eu des rideaux à sa disposition, elle les eût certainement tirés Pour intercepter tout rayon de lumière.

« Voilà, étourdie que tu es, tes souliers neufs, » dit-elle en me désignant la chaise qui était placée près de mon lit. « Si Heinz n'était passé par là et ne les avait rapportés, ils seraient encore dehors, et l'orage de cette nuit les aurait balayés dans le ruisseau. »

Je sentis que mes joues s'enflammaient à l'aspect de ces souliers de malheur, reluisants de clous. Mais la lampe éclairait aussi la gravure qui était suspendue à la muraille et représentait Charlemagne. Ce visage fixait ses grands yeux sur moi ; — je lui tournai le dos, — et je poussai du pied les souliers malencontreux pour les cacher sous la chaise. J'aurais voulu ne plus jamais les voir, ne plus jamais penser à ces étrangers, dont l'apparition semblait coïncider avec une ère d'événements néfastes ou pénibles, faisant irruption dans ma vie solitaire et jusqu'ici insoucieuse et paisible.

Isabelle ne quitta pas la chambre avant de m'avoir vue au lit. Mais quand l'âme est agitée, la jeunesse elle-même ne peut trouver le sommeil. Je repris mes vêtements, j'entr'ouvris les volets du côté qui avait vue sur la cour plantée, et m'assis tout près de cette fenêtre sur le pied de mon lit. L'obscurité trop complète de la chambre se dissipa quelque peu, et je me sentis devenir plus calme ; tout au moins les fantômes qui peuplaient mon imagination disparurent au contact de la réalité.

Ce fut en prenant mille précautions que j'ouvris la fenêtre. Un sorbier, protégé par la muraille, et qui croissait pour la plus grande joie des oiseaux se régalant de ses baies rouges, poussait ses branches jusqu'aux carreaux. Derrière ce vert treillage, je Pouvais voir sans craindre d'être vue, et plonger mes regards non seulement sur le jardin, mais encore au loin, sur la vaste bruyère. Isabelle venait de faire allusion à un orage nocturne ; mais sa prophétie ne semblait pas devoir s'accomplir. Jamais un plus pur ciel constellé ne s'était étendu au-dessus de la bruyère. L'air était aussi calme que l'haleine d'un petit enfant endormi. Pas une feuille ne s'agitait sur les

branches, un silence solennel enveloppait toutes choses ; mais pour moi cette solitude était toujours vivante. Sans doute elle n'était plus, comme jadis, hantée par les chevaux géants qui portaient au travers de l'immensité le roi hun et sa suite. Une hache impitoyable avait tranché, durant ce triste jour dont je saluais la fin, mes illusions et mes visions peuplées de héros habillés d'or et de pourpre. Mais je savais que dans les tiges des bruyères se préparaient des millions et des millions de petites têtes de fleurs, s'apprêtant à surgir à la lumière, à venir demander leur part de vie, à baigner dans les rayons du soleil leurs légères corolles pâles et fatiguées de leur naissance, afin de les colorer d'une belle teinte pourpre. Et, le matin même, j'avais grimpé jusqu'à la cime du chêne le plus élevé, et là, dans le vieux nid de corbeau, j'avais découvert quatre œufs. Tout cela vivait, croissait, et ce travail incessant n'était pas suspendu par l'obscurité et le silence de la nuit. Les petits becs qui heurtaient à la coquille ne demandaient pas si l'heure du repos avait sonné pour toute la nature. Ils savaient que la nature ne se repose jamais, qu'elle travaille et se transforme à toute heure, même quand l'on croit à son immobilité.

Les pulsations de mes artères s'étaient apaisées. J'avais instinctivement ramené ma pensée vers les sujets qui naguère l'occupaient uniquement et suffisaient à la remplir et à la charmer.

Tout était silencieux dans la maison, tellement silencieux que j'avais pu percevoir le cliquetis de la chaîne qui fixait Mieke à sa place. Isabelle avait donc eu raison dans ses affirmations, et je pouvais désormais m'attendre d'un instant à l'autre à la voir revenir dans notre chambre avec sa lampe... Ah ! cette perspective me fit bondir. Deux à trois minutes à peine s'étaient écoulées depuis que j'étais plongée sous l'abri protecteur de mon lit de plume, s'élevant en dôme gigantesque au-dessus de mon visage, lorsque j'entendis au loin une porte se fermer avec une violence telle que la maison oscilla sur sa base.

Je projetais de fermer la fenêtre et me dressais à cet effet, quand j'entendis une respiration bruyante passer tout près de moi. Je vis à portée de ma main la tête grise de ma grand'mère.

« Au feu ! au feu !... » criait-elle en courant et pressant son front de ses deux mains.

Je n'osai pas me faire voir, mais je l'apercevais très distinctement. Elle s'était arrêtée et étendait le bras.

« Oui, le feu !... Il a été allumé par ma colère ! » dit-elle en élevant la voix. « Il brûlera jusqu'au fond de l'enfer, il dévorera le pays avec tout ce qu'il contient, et allumera même les entrailles des montagnes ! »

Elle marchait lentement sous les chênes et atteignit la cour plantée. Elle n'était pas fort éloignée de moi, la nuit était claire, et je voyais distinctement sa robuste silhouettte découpée sur le ciel étoilé. Elle avait quitté le vêtement qui habituellement entourait son buste ; les longues et larges manches de sa chemise flottaient autour d'elle à demi voilées par sa chevelure, dont les nattes étaient défaites.

Je ne pus comprendre les discours qu'elle adressa à la bruyère, à haute et intelligible voix pourtant. Cela me parut un pathos mélangé de termes empruntés à la Bible et d'autres mots pareils à ceux qu'employait le vieux professeur tandis qu'il discutait sur l'origine du tombeau hun. Seulement ces mots avaient une prononciation particulière, étrange, et leur intonation formait presque un chant. Cette déclamation se termina brusquement par un cri, et ma grand'mère reprit sa course en redoublant de vitesse, inaccessible, paraissait-il, à la fatigue. Je crus qu'elle voulait s'élancer vers la pompe, mais je la vis se jeter contre un chêne, comme une aveugle, incapable d'apercevoir les obstacles, puis reculer, reprendre encore une fois sa course affolée, puis enfin tombera terre, accablée, brisée, et, l'on eût dit, terrassée par une main mystérieuse.

« Isabelle ! Isabelle !... » m'écriai-je, ainsi que du plus profond de l'abîme on crie vers le secours. Mais elle n'avait pas attendu mon appel désespéré. Elle était là, et cherchait, avec l'aide de Heinz, à soulever l'infortunée qui gisait à terre. Tous deux, évidemment, surveillaient ma grand'mère. Je sautai par la fenêtre et me trouvai près d'eux.

« Elle est morte !... » me dit Heinz d'une voix contenue en m'apercevant près de lui. Il laissa retomber avec découragement ce corps vigoureux, qui devait, même quand il pouvait s'aider, avoir un poids énorme.

« Tais-toi ! » fit Isabelle d'un ton impérieux. « Allons... ta force m'est nécessaire... En avant ! »

Et elle saisit ma grand'mère sous les bras, et, déployant une vigueur surhumaine, la souleva de terre, tandis que Heinz la tenait par les pieds.

Je n'oublierai jamais l'heure horrible où je les vis tous deux, ployant sous le poids de leur fardeau, traverser le vestibule, que balayait la longue chevelure de ma grand'mère... ce même vestibule où, si peu d'heures auparavant, je l'avais vue se promener avec tant d'agitation.

Je courais en avant, et j'ouvris la porte de sa chambre. Mais il me fallut déplacer un paravent très élevé qui entourait la porte d'entrée d'un demi-cercle afin de protéger cette chambre contre tout regard profane. Je n'avais jamais dépassé la limite tracée par le paravent, même quand j'étais une toute petite fille. En dépit des angoisses et des terreurs de ce moment terrible, je ne pus me défendre d'un mouvement de curiosité : il me semblait qu'un monde nouveau allait s'offrir à ma vue et que j'y ferais les découvertes les plus surprenantes, mais aussi les plus effrayantes. Je compris à ce moment-là les impressions attribuées à la femme de Barbe-Bleue. Je n'ai retrouvé l'impression physique éprouvée cette nuit-là que le jour où je pénétrai pour la première fois dans une église gothique à demi plongée dans les ténèbres, ornée d'objets précieux, garnie de tableaux représentant d'effroyables martyres, et exhalant cette senteur particulière, froide, renfermée, humide, mélangée du parfum de l'encens, qui appartient aux vieilles églises.

Ma grand'mère fut placé sur un lit qui occupait l'un des coins de la chambre. Il était garni à la vieille mode, de rideaux en épais damas de soie vert, broché de fleurettes d'or. Ces rideaux craquèrent sous la main d'Isabelle. Combien ce visage livide, aux yeux fermés, parut plus livide encore dans ce lit tendu de vert foncé !

Heinz s'était trompé. Ma grand'mère n'était pas morte. Elle respirait difficilement, mais elle respirait. Elle ne faisait aucun mouvement ; mais lorsque Isabelle, d'un ton doux et caressant que je ne lui avais jamais entendu employer, se nomma à elle, la malade entr'ouvrit les paupières pendant un instant et la reconnut. Isabelle releva les coussins afin de l'asseoir dans son lit. Cette position la soulagea évidemment : l'espèce de râle qui entrecoupait sa respiration diminua aussitôt.

Sur ces entrefaites, Heinz avait quitté Dierkhof pour aller chercher un médecin. Il devait se rendre dans le village voisin, puis expédier de là une voiture pour ramener le médecin, qui habitait un bourg plus important. Trois à quatre heures pouvaient et devaient s'écouler avant que l'on eût du secours.

La tentative que je fis près d'Isabelle pour l'aider dans les soins qu'elle donnait fut repoussée. Elle écarta mes mains, tout en surveillant la malade, mais m'accorda la permission de rester près d'elle.

Je me pelotonnai au pied du lit, sur un petit tabouret, et restai là immobile, à demi cachée par les grands rideaux. J'examinai la chambre

inconnue dans laquelle je me trouvais. C'était la plus vaste de la maison, et la pièce avait les proportions d'une salle de réunion. Peut-être ma grand'mère avait-elle fait abattre un mur intérieur pour conquérir un espace plus étendu. Les murs étaient tendus de tapisseries à personnages. Mon regard revenait toujours avec sympathie et sollicitude à l'un de ces personnages, un bel enfant représenté en grandeur naturelle, au visage empreint de tristesse et de douce et courageuse patience : c'était le jeune Isaac, soigneusement lié sur son bûcher. Ces tapisseries, abandonnées à leur destinée et privées de tout soin, avaient offert un riche pâturage aux vers. Ils avaient brouté au hasard, et s'y étaient pris de telle sorte qu'un œil manquait au mâle visage d'Abraham et que l'on cherchait vainement sa main levée pour accomplir son sacrifice. Semblables à une assemblée de graves et doctes personnages, des fauteuils et des chaises aux dossiers élevés se tenaient rangés en bon ordre, le dos au mur, comme des grands d'Espagne. Ces sièges étaient garnis de coussins recouverts de velours à grandes fleurs... Plus tard, bien plus tard, j'ai appris à apprécier ces meubles précieux, si admirablement sculptés. Au premier moment, les têtes et les corps de chimères, surgissant du milieu des touffes de feuillage, me causèrent une impression de terreur qui s'augmentait de tout ce qui s'offrait à ma vue dans le même genre sur les bahuts et les armoires, de même style que les sièges.

Tout était sombre, tout paraissait noir dans cette vaste pièce, et les deux lampes qui brûlaient sur la table ne pouvaient dissiper les ténèbres des angles reculés. Le tapis sur lequel reposaient mes pieds, et qui couvrait entièrement le plancher, était sombre. Le plafond, bas et boisé, était presque noir. Les chairs des tapisseries se détachaient seules sur ce fond obscur. Çà et là une étincelle arrêtait pourtant le regard, et alors on apercevait des lustres d'argent à plusieurs branches, garnis de bougies et suspendus au plafond.

La situation de la malade s'améliora pendant les heures douloureuses que je passai près d'elle. Elle ouvrit les yeux à plusieurs reprises, regarda autour d'elle, but quelques gorgées d'eau fraîche, et retrouva subitement la parole.

« Que m'est-il arrivé ?... » demanda-t-elle d'un ton lent et complètement transformé.

Isabelle se pencha sur elle sans répondre, — je crus que la frayeur lui avait enlevé la parole, — et lui passa tendrement la main sur le front pour écarter et lisser ses cheveux.

« Ma vieille Isabelle !... » murmura la malade. Elle essaya de se soulever, mais ne put y réussir, et attacha un regard singulier sur son bras gauche.

« Mort !... » fit-elle en soupirant, tandis que sa tête retombait sur son oreiller.

La douleur me fit oublier toute prudence. Je ne pus réprimer un mouvement, le tabouret recula, et les rideaux s'agitèrent.

« Qui donc est encore dans la chambre ? » demanda ma grand'mère, devenue subitement attentive.

« C'est l'enfant, très gracieuse dame, c'est Éléonore ; » répondit Isabelle avec hésitation.

« L'enfant de Wilibald... oui, je la connais... Elle saute sur ses petits pieds nus au travers de la bruyère, et chante du haut du tumulus... Je ne puis supporter ce chant, Isabelle. »

Je le savais bien. Il m'avait été défendu de jamais faire entendre une note à Dierkhof, et j'aimais tant à chanter ! Il me semblait que mon âme s'élevait avec les sons, et planait dans l'éther infini en se balançant sur des ailes d'or et d'argent. Alors, pour me dédommager, je chantais dans la hutte de Heinz, sur la bruyère, sur le tumulus, partout où je me croyais suffisamment loin de la maison pour n'être pas entendue. Et voilà que mes précautions avaient été inutiles !

Je m'étais levée, et me rapprochai d'un pas en tremblant.

« Petite comme sa mère, » murmura la malade. « Elle a de grands yeux et un petit cœur étroit, froid... Ne lui a-t-on pas versé de l'eau sur le front ?

— Non, grand'mère, » lui répondis-je tranquillement, « je n'ai pas le cœur étroit ni froid ! »

Ma grand'mère me contempla avec stupéfaction. Très évidemment, elle avait cru jusqu'ici que cette petite créature savait seulement chanter. Elle n'imaginait pas qu'elle pût parler, moins encore lui adresser la parole. Isabelle se cacha derrière le rideau, et m'imposa silence par un geste anxieux. Elle craignait sans doute que mon apostrophe intempestive n'eût quelque fâcheux résultat au point de vue de l'état dangereux dans lequel se trouvait la malade. Elle se trompait sur ce point. Ma grand'mère demeura calme, et son regard s'attacha obstinément à mon visage. Ces yeux, qui m'inspiraient une si profonde terreur quand ils s'arrêtaient sur moi avec distraction pour s'en détourner avec impatience, étaient remarquablement beaux. Sans doute un voile déplaisant troublait leur éclat, mais on découvrait une âme et une pensée dans leur expression.

« Viens ici, plus près de moi !... » dit-elle après avoir gardé le silence pendant quelques minutes.

Je m'avançai tout près du lit.

« Sais-tu ce que c'est que d'aimer quelqu'un ?... » demanda-t-elle, et sa voix creuse et brisée eut pourtant une intonation émouvante.

« Oui, grand'mère, je sais cela ! J'aime Isabelle, tant... tant, que je ne sais pas dire combien je l'aime... Et Heinz aussi. »

Une contraction légère agita ses lèvres, et, avec une peine extrême et un effort visible, elle souleva sa main droite pour la diriger vers moi.

« As-tu peur de moi ?... » poursuivit-elle de cette même voix sans vibrations, semblable au son qu'exhalerait un instrument fêlé.

« Non, — plus maintenant, » allais-je ajouter, mais je retins heureusement ces deux derniers mots, et me penchai vers elle sans les avoir prononcés.

« Alors donne-moi ta main et baise-moi sur le front. »

Je fis ce qu'elle me commandait ; et, chose bizarre, à l'instant même où mes lèvres touchaient ce visage qui m'avait toujours causé tant d'épouvante, où ma main se trouva entourée par ces grands doigts, froids et osseux, qui la pressaient doucement, une âme nouvelle prit naissance en moi, et je la sentis palpiter et m'inspirer des sentiments nouveaux. Je compris que je devais occuper cette place, près du chevet de ce lit ; je devinai la puissance des liens du sang, la douceur des devoirs qui lient l'enfant à l'aïeule. Écrasée par cette révélation subite, je me laissai tomber sur le bord du lit, et j'entourai tendrement de mes bras la tête de la pauvre malade.

Un sourire de bonheur glissa au travers de ses traits durs et massifs. Elle se rejeta en arrière dans mes bras, comme un enfant fatigué qui s'accommode pour dormir.

« Chair de ma chair, — sang de mon sang, — ah ! » murmura-t-elle en fermant les yeux.

Isabelle demeurait toujours cachée derrière le rideau du lit. Elle couvrait son visage de ses mains et pleurait amèrement.

Un silence de mort régnait autour de nous. La respiration faible et irrégulière de la malade le troublait seule. Je me trompe, ce silence était aussi régulièrement interrompu par le mouvement d'une grande et haute horloge à poids, dont le cadran, emprisonné dans sa cage en bois de chêne sculpté, nous regardait ironiquement, comme pour nous dire par tous ses

grands chiffres : « Quels que soient vos désirs ou vos craintes, vous ne parviendrez pas à arrêter ma marche. Moi aussi, je respire, et à chacune de mes pulsations je mets en mouvement cette grande aiguille noire qui dévore vos heures, se nourrit de vos vies, et ne cessera de marcher... même quand vous aurez cessé de respirer. »

C'est de la sorte que s'écoula un long et pénible espace de temps. Une heure venait de sonner. A ce moment, la porte cochère s'ouvrit. Je reconnus dans le vestibule le pas de Heinz, suivi d'un autre pas. Il ramenait donc le médecin que nous attendions avec une si vive anxiété.

Isabelle respira plus librement, et me fit signe de lui céder ma place au chevet du lit. Je séparai mes bras roidis, et la tête de ma grand'mère retomba doucement sur ses oreillers. Elle continuait à sommeiller, et ne parut pas s'apercevoir que la porte de la chambre venait de s'ouvrir et que deux hommes avaient passé ce seuil, interdit naguère à tous.

Au milieu de la pièce apparut le vieux pasteur du plus proche village, revêtu de ses habits sacerdotaux. A l'arrière-plan se voyait Heinz, sa casquette à la main, agité de terreur, et visiblement inquiet de se montrer en cette compagnie. Jamais je ne vis spectacle plus imposant que celui de ce bon et digne prêtre, à la taille élevée, tenant en main son livre de prières tout ouvert, et attachant sur nous un regard empreint de pitié et de tendresse.

Et pourtant Isabelle se dressa avec l'épouvante qu'elle eût manifestée en face d'un spectre. Elle adressa au pasteur des signes suppliants pour l'engager à se retirer, mais il était trop tard. Le regard du pasteur, en s'arrêtant sur le lit de la malade, avait agi comme une machine électrique : elle ouvrit immédiatement les yeux...

Je reculai vivement, effrayée par le terrible changement qui s'était produit dans ses traits, naguère adoucis et transformés.

« Que veut cette robe ?... » dit-elle d'une voix brève.

« Vous apporter la consolation qui vous est nécessaire, » répondit le vieux prêtre avec douceur, et sans montrer aucun ressentiment au sujet de la réception qui lui était faite.

« La consolation ?... Il est bien tard. Je viens d'ailleurs de la trouver dans le cœur innocent d'une enfant, se donnant sans demander à ce qu'il aime : « Que crois-tu ?... comment pries-tu Dieu ? » Éléonore, ma chère enfant, où donc es-tu ? »

Cet appel fit battre mon cœur et le ramena à celle dont je venais de m'écarter. Je me rapprochai aussitôt de son lit, afin qu'elle pût

m’apercevoir.

« Vous ne pouvez m’apporter de consolation, » reprit-elle en se tournant vers le pasteur, « car vous êtes de ceux qui m’ont repoussée dans l’horrible désert, là où le soleil brûlant a desséché ma cervelle !... Vous ne m’avez pas accordé une seule goutte d’eau fraîche sur ce chemin qui, vous l’avez dit, conduit à l’enfer. Ah ! oui... on peut suivre celui qui a dit : « Que celui qui est sans Péché lui jette la première pierre... » et qui, seul le pouvant, s’en est abstenu. Mais vous ! vous qui tenez toujours cette pierre, et qui la jetez toujours à votre prochain, qui le jugez sans le connaître et le condamnez sans l’entendre, vous qui vous substituez au Dieu de miséricorde, et vouez à la condamnation ceux qui sont déjà devant leur vrai juge et probablement absous par lui, dites, que pouvez-vous pour moi ? Vous vous dites chrétiens, vous procédez du Dieu de pitié et de pardon, et votre piétisme vous a ramenés au Dieu de vengeance, au Jéhovah implacable des Hébreux, que vous maudissez pourtant... car toute la religion des piétistes consiste à menacer, à maudire, à punir. Oui, vous êtes moins chrétiens que les Israélites si méprisés par vous. Vous leur avez pris tout ce qui abaissait leur sentiment religieux : l’orgueil pharisaïque, la soif du pouvoir, le culte de la domination, la froide cruauté... Le Christ vous avait mis une palme entre les mains... vous l’avez transformée en une verge... »

Le pasteur leva la main pour l’interrompre et lui répondre, mais elle poursuivit aussitôt avec une animation croissante :

« Et avec cette verge vous m’avez flagellée et chassée de votre ciel, en me disant : « Ton père, le juif qui t’a donné le jour, ta mère, la juive qui t’a nourrie, sont maudits de toute éternité. » Homme, écoutez-moi bien : mon père était l’un des plus instruits de la terre. Il avait assemblé et classé dans son cerveau les sciences les plus diverses et les plus vastes. Ceci serait peu de chose, mais j’ai aussi à vous dire qu’il a partagé son pain avec tous ceux qui avaient faim, aidé tous ceux qui avaient besoin de son appui, et que sa main gauche a toujours ignoré ce que donnait sa main droite. Il a détesté le péché du mensonge, le péché d’avarice ; il a pardonné à ceux qui lui ont fait du mal, loin de se venger d’eux... Vous voyez bien qu’il était juif, et non piétiste... Il a aimé Dieu de tout son cœur, humblement, sans avoir le stupide orgueil d’imaginer ou de dire que Dieu s’était fait le serviteur de ses vengeances, et cependant, selon vous, il sera en enfer pour toute l’éternité !... Bien ! bien ! S’il en est ainsi, je veux aller en enfer avec mon père le juif. Mais il n’en est pas ainsi. Seulement vous comprenez maintenant que,

le piétisme ayant repris pour son compte et faisant valoir à son bénéfice tout ce qu'il y avait de cruel, d'antihumain, de contraire à la doctrine chrétienne dans la religion hébraïque, j'aime encore mieux revenir à la croyance de mon père le juif que de prêter l'oreille à vos hypocrites discours piétistes, qui sont en perpétuelle contradiction avec vos actes. »

Une profonde et affectueuse commisération se peignait sur les traits du vieux pasteur.

« Vous vous trompez, ma fille, je ne suis pas un piétiste, » dit-il en se rapprochant d'elle.

« L'individu... peut-être, » murmura la malade d'un air toujours plus égaré ; « mais la doctrine piétiste, elle est ce que je dis... ce que je dis... pire, bien pire que le vieux judaïsme. »

Le pasteur se pencha vers elle.

« Laissez-moi, » dit-elle brusquement, « tout est fini. » Et elle retourna son visage vers la muraille.

VI.

Le pasteur quitta la chambre doucement, comme il y était entré. Je le suivis involontairement. Ce qui venait de se passer me révélait qu'elle avait cruellement souffert d'une injustice réelle... ou rêvée, et son mal se répercutait en moi ; mais je ne pouvais me défendre d'une respectueuse sympathie pour le vieux prêtre dont la main s'était étendue sur mon front pour me bénir, dans l'humble petite église de son village. Il était doux et bon, et ne faisait certainement pas partie de ceux qui hantaient les souvenirs de l'infortunée fille des juifs. Il était troublé et affligé par cette scène, le vieillard vraiment chrétien qui avait marché une partie de la nuit pour essayer de donner à une malade les consolations de la religion.

« Monsieur le pasteur, » lui dit Isabelle qui s'était glissée dans le vestibule, « pardonnez-lui ! ne la rendez pas responsable de tout cela. Elle s'est fait baptiser, et celui qui l'y a engagée était bon et vraiment chrétien, comme elle a été elle-même bonne ; et elle a observé fidèlement la loi du Christ... je le sais bien ! Mais il est venu un homme, — celui-là en répondra devant Dieu ! — qui a voulu faire du zèle, et les malédictions n'ont plus pris de fin. Et depuis ce moment les malheurs ont fondu sur la famille, toujours plus, toujours plus. Et, voyez-vous, tout cela réuni a troublé son jugement. C'est lui qui en répondra devant Dieu.

— Soyez assurée que je ne lui tiens pas compte de tout cela, » répondit-il avec douceur et compassion. « Je sais trop bien que le faux zèle mis en œuvre dans la vigne du Seigneur suffit Pour gâter les meilleurs fruits. Cette femme a beaucoup souffert, — il lui sera beaucoup pardonné. — Dieu, qu'elle semble repousser, la recevra dans sa miséricorde. Je suis affligé seulement de n'avoir pu la calmer et la consoler... Mais notre Maître est plus puissant que nous. Il la ramènera par des chemins qui confondent notre vaine science et nous rejettent dans l'humilité. »

Et il caressa pensivement ma chevelure.

« Allez, mon enfant, » dit-il, « retournez près d'elle. Vous lui manquez, sans doute. Je voudrais pouvoir toucher vos lèvres avec un charbon ardent et en faire sortir toutes les consolations de notre religion pour calmer les angoisses de cette pauvre âme qui lutte et ne peut trouver la vraie paix. »

Je regagnai aussitôt la chambre de ma grand'mère, tandis que le pasteur buvait un verre d'eau. Il quitta immédiatement Dierkhof.

« Où est l'enfant ?... » disait la malade, tandis que je traversais le couloir qui précédait la chambre.

« Me voici, grand'mère !... » Et je me précipitai vers son lit. Elle était toute seule. Heinz, que nous avions laissé près d'elle, avait disparu, sans doute pour éviter Isabelle, dont il redoutait les réprimandes. C'était lui, en effet, qui de sa propre autorité avait introduit le pasteur à Dierkhof.

« Ah ! oui, te voilà, mon petit pigeon brun, » dit-elle tendrement en respirant avec soulagement. « Je pensais déjà que, toi aussi, tu m'avais abandonnée pour t'engager dans la voie de la haine et du mépris. »

Je protestai avec chaleur.

« Il ne faut jamais penser ni parler ainsi, grand'mère ! » m'écriai-je. « Celui-là même que j'ai suivi m'a renvoyée près de toi. Il est bon au delà de tout ce que l'on peut imaginer, et quant à moi... mon Dieu ! je ne sais pas même ce qu'on éprouve quand on hait et que l'on méprise.

— Alors, » dit la malade en souriant faiblement, « tu aimes tout le monde ?

— Mais certainement ! Je te l'ai déjà dit : Isabelle et Heinz, Spitz et Mieke, et le vieux tumulus de là-bas, et le ciel bleu... »

Je m'arrêtai subitement dans cette énumération. Oui, j'aimais le monde entier autrefois ; mais maintenant ? Depuis ce jour même, n'avais-je pas éprouvé des sentiments de colère, de l'emportement ? Fallait-il confesser cela pour demeurer strictement sincère ?

J'étais de nouveau assise sur le bord du lit, et sa main droite tenait ma main ; ses doigts l'enserraient avec tant de force, que rien ne semblait plus jamais... jamais pouvoir nous séparer... Et pourtant ses paupières s'abaissèrent lentement sur ses beaux yeux. Elle s'était jusqu'à présent exprimée avec tant d'énergie, tout en elle accusait une vitalité si intense, et surtout j'étais si dépourvue d'expérience, que je ne prévis, je ne redoutai rien en cet instant suprême. Seulement je posai tendrement mon autre main sur son poignet. En dépit de mon ignorance, je savais qu'à cette place, le mouvement de la vie devait s'accuser régulièrement, sans interruption, et je m'aperçus avec un secret effroi que rien ne palpitait sous la pointe de mes doigts... si pourtant... mais à longs intervalles, que je mesurais le cœur battant, et alors une seule pulsation dure, sèche, irrégulière, se faisait sentir.

« Nous sommes comme l'argile dans la main du potier. Que sommes-nous ? Qu'est notre vie ?... Que sont toutes nos vanités ? » Et ma grand'mère, après avoir péniblement prononcé ces paroles, s'arrêta oppressée. Puis elle reprit avec ferveur :

« Mais toi qui es notre Seigneur, tu es notre Père aussi, et nous sommes tes enfants, et tu auras pitié de tes enfants, parce qu'un père ne peut être impitoyable pour ceux qu'il a créés. »

Elle se tut encore une fois ; mais j'étais en proie à une angoisse indicible. J'eusse donné tout au monde pour voir se rouvrir ces beaux yeux fermés, et j'appuyai silencieusement mes lèvres sur son front. Elle tressaillit, entr'ouvrit péniblement ses Paupières et me regarda avec tendresse.

« Va... appelle Isabelle, » dit-elle d'une voix de plus en plus faible.

Je m'élançai aussitôt, mais, à mon extrême soulagement, j'entendis au même instant rouler une voiture sur le pavé de la cour. Isabelle parut aussitôt, suivie par celui que nous attendions avec Une si vive anxiété.

« Voici M. le docteur, ma gracieuse dame, » dit Isabelle, tandis que celui-ci s'approchait du lit de la malade.

La physionomie de ma grand'mère revêtit aussitôt une expression de fermeté. Elle tendit la main droite au médecin, afin qu'il pût compter les pulsations de l'artère, et fixa sur lui un regard Pénétrant.

« Combien de temps me reste-t-il à vivre ?... » dit-elle d'une voix brève, mais avec un accent plein de décision.

Il garda le silence et évita ce regard... Mais enfin il fallut Parler.

« On ne peut, » dit-il en hésitant, « exprimer une opinion sans avoir étudié la situation... Nous allons faire une tentative, et alors peut-être...

— Non, non ! ne prenez pas cette peine, » fit-elle en l'interrompant brusquement. Elle jeta sur son côté gauche paralysé un regard accompagné d'un sombre sourire... « Ceci est déjà rendu à la poussière, » dit-elle froidement. « Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Répondez sans crainte... Je n'en éprouve aucune.

— S'il en est ainsi... je puis vous le dire... oui... une heure tout au plus. »

Un flot de larmes me monta du cœur aux yeux, tandis qu'Isabelle se sauvait dans l'embrasure d'une fenêtre et appuyait son visage contre les carreaux. Ma grand'mère seule demeura calme ; ses yeux se fixèrent sur les lustres en argent qui étaient suspendus au plafond.

« Allume-les, Isabelle ! » dit-elle de sa voix la plus ferme.

Et tandis qu'Isabelle montait sur une chaise et que les petites flammes des bougies s'allumaient une à une sous sa main, la malade se tourna vers le médecin.

« Je vous remercie d'être venu, » lui dit-elle. « J'ai une prière à vous adresser... un service d'ami à réclamer de vous. Voudriez-vous écrire sous ma dictée ?

— De tout mon cœur, chère dame. Mais, s'il s'agit de vos dernières volontés, je ne puis me dispenser de vous faire observer que l'acte ne serait pas valable en l'absence de toute formalité judiciaire, et que...

— Je sais cela, » fit-elle en l'interrompant. « Mais le temps me fait défaut. Mon fils devra et voudra respecter ma volonté, même si on la lui transmet dépourvue de cette sanction. »

Isabelle apporta une écritoire, et ma grand'mère dicta :

« Je lègue, à Isabelle Wischel, Dierkhof, c'est-à-dire la maison et le domaine entier avec toutes ses attenances...

— Non ! non ! » s'écria Isabelle avec angoisse et terreur, « je ne souffrirai pas cela ! »

Ma grand'mère lui jeta un regard sévère, impérieux, et reprit sa phrase au point où elle l'avait laissée :

« ... comme témoignage de ma reconnaissance pour le dévouement sans bornes dont elle m'a donné tant de preuves. Je lègue à ma petite-fille Éléonore de Sassen tout ce que je possède encore en fait d'actions et obligations, valeurs quelconques, et nul n'aura le moindre droit à faire valoir contre ce legs. »

Isabelle debout suivait du regard les moindres mouvements de la mourante. Celle-ci désigna un bahut.

« Là, » fit-elle, « il y a une boîte en métal. Apporte-la, Isabelle. Je ne sais plus ce qui s'y trouve contenu. »

Isabelle ouvrit le bahut et y prit un petit coffret plat qu'elle posa sur la table. Une clef rouillée était placée sur la serrure.

« Il doit y avoir longtemps, bien longtemps que je n'y ai touché, » murmura ma grand'mère en portant sa main droite à son front par un geste fatigué. « Tout est devenu obscur en moi.... Il fait nuit dans ma tête, je le sens bien ! En quelle année sommes-nous maintenant ?

— En l'année 1861, » répondit le médecin.

« Ah ! dans ce cas, beaucoup de valeurs qui se trouvent là doivent être caduques. »

Sur la prière de la malade, le médecin levait le couvercle du coffret, et comptait les titres qui le remplissaient.

« Dix mille thalers... » dit-il.

« Dix mille thalers !... » répéta ma grand'mère avec une satisfaction visible. « Allons ! cela est suffisant pour se trouver à l'abri du besoin... Il doit y avoir une petite boîte dans le coffret. »

Je vis Isabelle secouer la tête avec étonnement à cette preuve de lucidité subitement donnée par un esprit naguère troublé, actuellement en état de rattacher le présent au passé, tout en s'occupant de l'avenir... qui n'existait plus pour lui. Le médecin prit dans le coffret une méchante petite boîte en bois blanc. Un fil de perles y était renfermé.

« C'est le dernier vestige de la richesse des Jacobsohn, » murmura la malade d'un ton douloureux. « Isabelle, attache ces perles autour de ton petit cou brun... Cela va bien à ton visage, mon enfant ! » me dit-elle, tandis que je frissonnais au contact doux, mais glacé, de ce collier. « Tu as les yeux de ta mère, mais les traits des Jacobsohn. Ces perles ont assisté à beaucoup d'années heureuses, tranquilles, et ont vu l'éclat de la famille... Mais tout cela s'est évanoui, et des années de martyre ont payé les années de bonheur. Tout se paye ! Rien ne se donne ici-bas, tout se paye ! »

La respiration lui manqua.

« Allons ! » fit-elle en secouant la tête, « il faut signer ! »

Le médecin posa le papier devant elle sur son lit, et plaça la plume entre ses doigts roidis. Elle était à bout de force, et cet acte suprême ne peut s'accomplir qu'à l'aide d'une dose d'énergie surhumaine... N'importe ! le nom de Clotilde de Sassen, née Jasobsohn, fut inscrit à grands traits lisibles au bas du testament, que le médecin signa en qualité de témoin, en y ajoutant quelques lignes d'explications.

« Ne pleure pas, ma colombe, » me dit-elle. « Viens encore près de moi, — plus près. »

Je me jetai silencieusement sur son lit, et baisai sa main défaillante. Elle me recommanda d'embrasser mon père pour elle, et fixa sur Isabelle ses grands yeux devenus troubles et vitreux.

« L'enfant ne doit pas s'atrophier dans cette bruyère solitaire !... » dit-elle.

« Non, ma gracieuse dame, » répondit Isabelle, « cela ne sera pas. Laissez-moi prendre ce soin. » Et tandis qu'elle parlait, ses lèvres

tremblaient et se contractaient sous l'effort accompli pour dominer une émotion poignante.

Une fois encore, la main glacée et moite de ma grand'mère passa affectueusement sous mon menton, puis elle m'écarta avec douceur, mais aussi avec la hâte qu'elle apportait désormais à tous ses actes... Ce n'était plus par minutes, mais par secondes que la vie lui était comptée. Elle m'écartait pour se tourner vers la fenêtre, que je lui masquais, et y attacha un regard ardent, comme si l'âme, prête à s'envoler, eût contemplé l'issue qui lui était ouverte.

« Christine, je pardonne !... » cria-t-elle par deux fois en s'adressant à l'espace, peut-être avec l'espoir, tout au moins avec le désir de le traverser et d'atteindre un point éloigné... Alors elle fut réellement prête à partir et visiblement calmée. Elle enfonça paisiblement sa tête dans l'oreiller, leva les yeux et dit avec chaleur, quoique d'une voix qui allait s'éteignant : « Écoute, Israël ! Notre Seigneur, notre Dieu est unique ! Honorons sa puissance et son nom... »

La voix cessa de se faire entendre ; la tête s'inclina doucement et lentement à gauche.

« A présent et dans l'éternité ! Amen ! » dit le médecin, en complétant la phrase que n'avait point prononcée la bouche désormais muette pour toujours.

Il passa doucement la main sur ses paupières, et les ferma sur ces beaux yeux à jamais éteints.

VII.

Je quittai cette chambre. La première grande douleur de ma vie venait de m'atteindre. J'avais jusque-là vécu non seulement dans le rêve, mais encore dans le rêve enfantin, c'est-à-dire lumineux, azuré, paisible, tout en étant animé. On ne sait rien de la vie tant que l'on n'a pas vu mourir. Mais la réalité se vengeait et me ressaisissait d'un seul coup. Je demeurai écrasée en face de l'horrible « irréparable ». Ce qui était un instant auparavant n'était Plus... et pour toujours ! Comment se soutiennent de semblables pensées ?... Comment traverse-t-on de pareilles crises ? C'est le secret de Dieu, de sa bonté et de sa puissance.

Chacun a éprouvé, chacun reconnaîtra, — ou connaîtra, hélas !... les tumultueux sentiments dont je me trouvai agitée lorsque le Premier engourdissement de la douleur se fut dissipé. Il ne faut pas oublier que j'étais pour ainsi dire à l'état de nature. Il faudra donc me pardonner d'avoir ressenti plus vivement qu'aucune autre créature les impressions que la religion et l'éducation peuvent affaiblir et refréner, mais non supprimer. Tout d'abord on ne peut croire à la mort..... puis, quand on ne peut plus douter, la révolte s'empare de notre âme... Il nous semble qu'en nous infligent cette douleur poignante, celui qui nous l'envoie abuse de sa puissance. Je l'éprouvai dans son intensité, ce sentiment si naturel, et je fus saisie d'une sorte d'indignation contre la force qui avait envoyé un pareil fardeau à ma faiblesse. Bien d'autres causes se réunissaient encore pour rendre mon mal plus cuisant.

Depuis quelques heures, je m'étais abandonnée avec une tendresse enthousiaste à la nouvelle affection qui venait de m'être révélée. Je venais de connaître la jouissance infinie consistant à découvrir que le don de mon cœur était considéré comme désirable et précieux. Et maintenant j'étais déchirée par le regret de n'avoir pas suffisamment témoigné à ma grand'mère la tendresse qu'elle m'inspirait. Je devais la convaincre de mon attachement, lui dire que je le lui prouverais quand elle serait revenue à la santé, en l'entourant de soins affectueux... Et je n'avais pas su parler ! J'avais laissé perdre ces heures si courtes que Dieu m'accordait encore pour panser les blessures de ce pauvre cœur, maintenant immobile !... Je lui avais

dit que j'aimais tout le monde !... et le chien et la vache !... Oh ! sotte enfant que j'étais ! j'avais de la sorte diminué la somme de satisfaction qu'elle aurait pu éprouver en apprenant que mon cœur s'ëtait donné à elle. Et maintenant elle était morte ! Et il ne serait plus jamais en mon pouvoir de lui dire que je l'aimais, de le lui prouver par mes soins, mon dévouement... Il était trop tard ! trop tard ! Puisse Dieu préserver ceux qui me lisent de l'angoisse poignante contenue en ces deux mots ! Ils transportent la douleur humaine jusque dans l'infini, parce qu'en surgissant dans la pensée ils reculent les limites du connu. Notre faiblesse et notre impuissance éclatent dans ces mots : « Trop tard ! »

Je traversai la cour et me trouvai en rase campagne ; un souffle énergique saturé de l'humidité de la nuit passait sur la bruyère. Il écartait les voiles épais dans lesquels la nuit s'enveloppe, et garnissait l'horizon d'un léger rideau de dentelle, derrière lequel on pressentait les premiers rayons du soleil. Les cimes des chênes se teignaient d'une nuance rouge dorée, et les carreaux des lucarnes de Dierkhof attiraient et rendaient déjà quelques étincelles.

Les brins d'herbe se baignaient dans la rosée, mais ils s'étaient déjà relevés après avoir été foulés par les pieds de ma grand'mère, durant cette nuit qui avait été sa dernière nuit. Les fenêtres de sa chambre, que j'avais toujours vues fermées, étaient maintenant grandes ouvertes, et je ne saurais exprimer l'impression funèbre que me causa ce vide béant... Je me rapprochai, m'accoudai sur cette ouverture. On le sait : la douleur est avide. Les rideaux avaient pris une teinte d'émeraude sous la clarté blafarde du jour naissant qui les frappait en biais. On les avait écartés jusqu'au mur, et l'air passait librement sur le lit mortuaire. Jamais le visage du jeune Isaac, victime patiente et résignée, ne s'était penché sur une paix si profonde. Le corps robuste, dont les veines charriaient tumultueusement un sang brûlant, était maintenant immobile, plongé dans l'éternel sommeil et voilé sous le suaire... reconnaissable seulement aux longues tresses grises qui pendaient en dehors du bord du lit.

Une grosse mouche effarée passa près de mon visage en bourdonnant, et s'alla poser lourdement sur le lustre, dont les bougies allumées envoyaient çà et là une flamme inquiète, pal pi-tante comme des ailes. Ce fut là tout ce que j'aperçus dans cette chambre solitaire. L'horloge elle-même était sans mouvement. Une main pieuse avait arrêté son balancier à l'heure même où s'arrêtait la vie de la maîtresse de cette demeure.

Et la vie s'éveillait autour de moi ! Les coqs chantaient, et de tous côtés les poules gloussaient et caquetaient. Spitz allait et menait, déjà affairé et faisant entendre les aboiements discrets dont il était coutumier... Mieke mugissait sourdement en réclamant sans nul doute sa pitance, qu'on lui apportait chaque matin. Le chat de la maison apparut tout à coup sur le toit, le traversa de son mouvement souple et gracieux, et s'élança sur l'herbe en attachant des regards empreints d'une sombre convoitise sur le sorbier, dont une branche servait de balançoire à un imprudent petit oiseau. Je me penchai aussitôt et chassai le chat. Là-haut, au-dessus de ma tête, on entendait un cliquetis énergique : les cigognes faisaient leur toilette, et bientôt le couple s'éleva en décrivant, sur le ciel bleu, des cercles toujours plus vastes. Ils allaient chercher leur déjeuner. Ainsi tout se passait comme de coutume ! Parmi tous ces compagnons de ma vie, tous ces camarades de mes jeux, aucun n'était atteint par la douleur qui m'étreignait ! Dans la maison seulement il y avait un spectacle inusité, et qui me fit tressaillir en me rappelant au sentiment de l'implacable réalité : un cheval broutait en pleine campagne, et sur le seuil de la porte se tenait le médecin, qui, les bras croisés derrière le dos, contemplait la bruyère émergeant de la rosée matinale et saupoudrée d'or sous les rayons du soleil naissant.

La petite voiture poudreuse qui l'avait amené gisait dételée près de notre porte. Isabelle, ferme comme toujours, se tenait dans le vestibule. Elle avait dressé un couvert propre. Les tasses et les tartines de beurre étaient étalées sur la serviette éclatante de blancheur, et elle surveillait l'ébullition du café, destiné sans doute au docteur.

Je m'approchai d'elle et lui dis avec émotion :

« Isabelle, comment peux-tu t'occuper de cela en un pareil moment ?

— La mort marche toujours, mais la vie ne s'arrête jamais, » me répondit cette étrange fille. « Faut-il laisser les autres souffrir de la faim et de la soif parce que nous souffrons nous mêmes ? Tu as vu mourir ta grand'mère cette nuit, et tu n'as pas appris d'elle que dans les pires heures il faut savoir porter la tête haute et droite ? »

Confuse de mon apostrophe, je plaçai mon bras autour de son cou. Ce visage, que je pus considérer alors à mon aise, semblait pétrifié dans la douleur. Les vives couleurs qui témoignaient de sa bonne santé avaient disparu, effacées sous le doigt implacable qui avait touché à ces joues, et pourtant ces mains travaillaient comme de coutume, et ne négligeaient pas même le plus infime des détails concernant le bien-être d'autrui.

Le docteur entra dans la maison suivi par le cocher qui l'avait amené. Je les évitai, et me trouvai dans la cour. Tous les canards de Dierkhof s'étaient rassemblés devant la porte qu'on leur ouvrait chaque matin, et dirigeaient leurs becs vers la bruyère. On eût dit un club, si ces bipèdes s'étaient montrés moins patients : ils se bornaient à soupirer en songeant à la terre promise, et surtout au ruisseau dans lequel ils aspiraient à se baigner. Encore un point qui donne tort à la comparaison que je viens de faire et dissipe la ressemblance de ce troupeau avec celui des clubistes, en restituant à nos canards les honneurs de la situation.

Que voyais-je à quelques pas de distance ? Était-ce un bipède en retard ? Cela était blanc et changeait de place... Non pas ! Je voyais la lettre que ma grand'mère avait froissée la veille, jetée au loin, et qu'Isabelle avait vainement et anxieusement cherchée. Le vent l'avait chassée dans la cour. Je me souvins des principes qu'Isabelle venait de m'enseigner par son exemple, plus encore que par ses paroles, et, ne voulant pas faire souffrir les autres parce que je souffrais moi-même, j'ouvris la porte au petit troupeau qui demandait la liberté. Puis je ramassai la lettre. Son aspect promettait peu : les roues de la voiture l'avaient maculée en l'écrasant, et le bec des canards s'y était aiguisé en la déchirant.

J'allai m'asseoir sur le banc qu'ombrageait le sorbier. J'étendis le papier sur mes genoux, et m'appliquai à défaire ses plis et à reconstruire son intégrité, fort compromise. Beaucoup de fragments manquaient, et ce fut à grand'peine que je parvins à reconstituer et à lire les lignes suivantes :

« Je ne t'ai jamais importunée, parce que l'honneur me commandait de parcourir ma voie douloureuse sans appeler à mon aide. L'exilée s'est appliquée à ce qu'aucune ombre de sa vie ne tombât sur la tienne. Jamais le nom de ma famille n'est venu sur mes lèvres, jamais nul n'a pu être mis par mes questions sur la trace des liens qui m'unissaient à la famille de Sassen et à ma patrie ; et pourtant ni ma famille ni ma patrie n'auraient eu lieu de rougir de moi, car, — pense sur ce point ce que tu voudras, — je puis dire avec fierté que l'on m'a surnommée l'étoile la plus merveilleuse de notre époque. »

A cette place, un fragment de papier manquait et fut introuvable. Je continuai à lire l'autre côté du feuillet.

« Mais un grand malheur est tombé sur moi, et à qui dois-je demander aide et consolation, sinon à toi ? J'ai perdu la voix ! ma voix si belle, si précieuse, si vantée, si admirée ! Les médecins me disent qu'une saison

passée dans une ville d'eaux de mon pays pourrait me rendre ce que j'ai perdu. Mais je ne possède rien ! La mauvaise gestion de ma fortune m'a fait perdre, et non par ma faute, tout, absolument tout ce que j'avais... Je suis à genoux devant toi, qui vis dans l'aisance, la sécurité, l'abondance, devant toi qui n'as jamais connu le besoin ni les nuits poignantes peuplées d'angoisses qu'entraîne la misère... Oublie enfin, ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce qu'une heure, que j'ai été désobéissante, et donne-moi le moyen de sauver plus que ma vie. Que sont pour toi quelques centaines d'écus, pour toi qui... ? »

A cette place, les roues de la voiture avaient passé sur le papier et en avaient probablement déchiré un large morceau. Un fragment non encore tout à fait détaché du second feuillet portait intacte et assez lisible l'adresse de la personne qui écrivait cette lettre lamentable, et sur un autre fragment se trouvaient les deux mots que ma grand'mère répétait avec tant de véhémence : « Ta Christine... » et qui étaient sans nul doute une signature.

Qui était cette Christine ? cette merveille, cette étoile des temps modernes ?

La phrase : Je suis à genoux devant toi, produisait sur mon esprit enfantin une impression extraordinairement dramatique. Mon imagination évoqua aussitôt la vision d'une noble damoiselle, à la taille élancée, telle que j'en avais vu une dans les images de mes livres, se précipitant à genoux, et tendant ses mains blanches et fines par un geste suppliant... Et elle avait perdu la voix ! cette belle voix si précieuse, si admirée ! Mes bras s'étendaient involontairement pour entourer le cou de l'inconnue... Combien cela devait être affreux, d'avoir possédé un don merveilleux, de ravir un auditoire rien qu'en élevant la voix, et de s'efforcer vainement aujourd'hui de retrouver quelques sons dans cette source tarie !

M^{lle} Streit, pas plus qu'Isabelle, n'avait jamais prononcé une parole faisant allusion à cette exilée, qui devait tenir de fort près à ma grand'mère puisqu'elle avait occupé sa dernière pensée. Le cri deux fois répété : « Christine, je te pardonne !... » me faisait tressaillir jusqu'au fond de l'âme, et je pensai involontairement à l'Enfant prodigue, errant loin de son père, sujet de douleur et d'alarme, et tenant pourtant au cœur paternel par les fibres les plus sensibles, et demeurant, en dépit de tout et de lui-même, l'enfant bien-aimé.

Je cachai les fragments de cette lettre dans ma poche, et rentrai dans le vestibule. La voiture s'éloignait précisément, et, penchant à gauche d'une

façon inquiétante, s'engageait dans la route peu praticable de la bruyère. Au même instant, Heinz parut à l'horizon en se dirigeant sur Dierkhof. Je m'avisai alors qu'il avait disparu depuis un grand nombre d'heures. Je rejoignis Isabelle, qui avait accompagné le médecin jusque sur le seuil de la porte et qui y était restée plongée dans ses réflexions... Je crus m'apercevoir que l'ami Heinz marchait d'un pas fort indécis. Il s'arrêta devant la grille, très inutilement, me parut-il, et s'y livra à un examen sans but comme sans résultat... le tout afin de retarder le moment où il faudrait nous aborder. Pourtant il fallut bien s'y résigner. L'aspect de nos visages meurtris par les larmes le frappa d'immobilité.

« Eh bien, quelle est donc son opinion, à celui-là ?... » demanda-t-il en désignant du pouce, et par-dessus son épaule, la direction dans laquelle la voiture du médecin venait de s'engager.

« Mon Dieu, Heinz ! tu ne sais donc rien ?... » m'écriai-je-Mais Isabelle m'imposa silence d'un geste impérieux.

« Où as-tu été ? » fit-elle de son ton bref et avec son laconisme ordinaire.

« Chez moi, à la maison, » répondit Heinz sur un ton passablement courageux et même empreint d'opiniâtreté.

Heinz opiniâtre ! Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles. Et pourtant ce rêveur éternel, cet homme doué d'une patience non moins inépuisable que sa soumission, avait un parti pris de résistance... On ne pouvait se méprendre à son ton et à son attitude... Et il avait le courage de soutenir le regard perçant d'Isabelle.

« Vraiment ?... » fit-elle. « Qu'y avait-il de si important chez toi à une heure du matin ? Tu voulais donner à manger à tes oiseaux ? »

Il promena autour de lui un regard incertain.

« Donner à manger aux oiseaux, » répéta-t-il, comme s'il eût voulu avoir le temps de peser la valeur de cette raison, en se réservant de l'adopter dans le cas où il lui aurait reconnu quelque vraisemblance... « Oh ! non, à une heure et demie du matin ! Je ne suis pas si sot... Je me suis mis entre mes quatre murs, » déclama-t-il tout à coup. « Mon père les a élevés de ses propres mains, et, au-dessus de la porte, il a placé une inscription pieuse... Comment aurais-je pu rester à Dierkhof quand une âme juive quitte la terre, — pour l'enfer ? — Isabelle ! si mon père avait su que tu servais une juive ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Heinz, si mon père avait su que tu servais un chrétien, Piétiste, il est vrai, qui te laissait grelotter, mourir de faim, et t'administrait tous les jours

plusieurs soufflets, ou même quelques coups de bâton !... » fit-elle en le parodiant avec une colère dédaigneuse. « Mais ce qui se passe en toi est tout à fait nouveau ! Comment donc ? tu vas tourner au missionnaire, Heinz ? Ces idées-là ne sont pas venues toutes seules dans ta tête, mon pauvre ami ; on les y a placées. Cela doit venir de là-bas... »

Et Isabelle indiquait la direction du grand village dans lequel Heinz avait servi autrefois en qualité de garçon de ferme.

« Oui, tu as raison, » répondit-il en inclinant la tête avec roideur et sans se départir de son opiniâtreté, « cela me vient de là-bas ; mais je l'ai toujours su, — seulement je l'avais oublié ! — Chacun sait que les juifs sont maudits de toute éternité. Mon maître le disait, et c'était un homme riche et un propriétaire. Le pasteur le disait aussi en chaire, et il devait le savoir mieux encore que mon maître, puisqu'il était pasteur ! »

Isabelle fit un pas en avant, et regarda son frère « jusqu'au fond du cœur », comme le disait celui-ci autrefois quand nous Parlions d'elle.

« Maudits ? Ils sont maudits de toute éternité ?... » s'écria-t-elle, « quoi qu'ils fassent, et même s'ils sont bons et honnêtes ? Décidément tu es encore plus bête que je ne pensais. Comment ! c'est Dieu, le Dieu qui nous a commandé de bénir même ceux qui nous maudissent, c'est lui qui demanderait à sa créature un effort qu'il ne pourrait faire lui-même ? lui qui maudirait une partie de ses enfants parce qu'ils le prieraient autrement que quelques autres ? lui qui est toute bonté et toute miséricorde ! Quand je lis la Passion de Notre-Seigneur, sans doute je suis exaspérée contre les Juifs qui l'ont crucifié... mais... retiens bien ceci, contre les Juifs de ce temps-là, qui furent ses contemporains. Comment pourrais-je avoir l'inhumanité et l'infâme injustice de transporter ce sentiment-là aux petits-enfants innocents, qui sont nés depuis ce temps-là et qui ont été élevés par leurs parents dans la religion de leur race ? Hé ! monsieur Heinz, que penserais-tu de moi si, quelqu'un m'ayant fait du mal, je me vengeais de lui en frappant ses enfants ?

— Tout ça, c'est pris dans les livres, » balbutia Heinz, « et peut-être dans les livres impies... C'est la vieille dame qui t'aura mis tout ça dans la tête.

— Je ne l'ai pas lu dans les livres, et personne ne me l'a enseigné, » poursuivit Isabelle. « Je l'ai pris dans ma conscience, je l'ai pris dans mon cœur, je l'ai pris surtout dans mon amour pour le Christ. Comment pourrais-je croire qu'il me commande de pardonner à ceux qui m'ont offensée, que pour lui obéir je puis faire cet effort surhumain, et que lui, source de toute

bonté comme de toute force, ne peut faire cet effort ? Sans doute j'ai souvent causé avec ma pauvre maîtresse, et j'ai essayé, autant que me le permettait mon intelligence, de la consoler quand je la voyais trop tourmentée par l'intolérance... Mais ce n'est pas d'elle que me vient ce que je te dis. Sache-le bien : si les Juifs ont crucifié une fois notre Sauveur, ceux qui interprètent sa parole et qui transforment sa doctrine d'amour en une doctrine de haine, ceux-là le crucifient chaque jour et à toute heure. Ce n'est pas de cette façon-là que l'on convertit les récalcitrants, ni que l'on établit la supériorité de notre croyance, qui est pourtant divine, tant que les hommes ne s'avisent pas de la dénaturer. — Tu connais maintenant mon opinion. J'ai ceci à ajouter : Fi ! fi ! Quelle honte pour toi, cœur ingrat ! Pendant de longues années tu as mangé le pain de Dierkhof... et il me semble qu'il t'a bien profité, le pain de la juive... et maintenant tu laisses la vieille dame seule dans sa chambre mortuaire ! Vas-y tout de suite, et lis dans la Bible le chapitre du bon Samaritain. »

Isabelle se retourna et rentra dans la maison.

J'avais écouté ses paroles avec avidité et, à mesure que je les entendais, je me sentais soulagée, apaisée, transformée. Oui, elle devait avoir raison ! Je le sentais. Si j'avais pu croire que tous ceux dont je procédais, tous mes aïeux, étaient à jamais maudits Par Dieu, je crois que je me serais écriée : « Je veux être maudite comme mes parents ! » Ah ! ce ne sont pas les doctrines implacables qui gagnent les cœurs à la vraie foi. Près d'Isabelle, je me sentais véritablement chrétienne... Les paroles de paix qu'elle venait de prononcer n'étaient-elles pas conformes à la doctrine du Christ ?

« Heinz, » lui dis-je d'un ton froid, « tu as soulevé là une vilaine querelle.

— Ah ! petite princesse, qui faut-il croire ?... » répondit-il en soupirant, tandis que des larmes roulaient dans ses yeux. « C'est un péché mortel de ne pas croire le pasteur, et celui que nous avons depuis quelque temps est vraiment effrayant quand il parle en chaire des tourments éternels, et puis de tout le reste. D'un autre côté, isabelle a l'air de dire que je suis un méchant drôle, Parce que j'agis comme le pasteur le commande. Que faire ?

— Isabelle ne se trompe jamais, tu devrais le savoir depuis longtemps... » Je faiblissais devant cette bonne et honnête figure, et sentais que je ne pouvais persévérer dans ma rigueur : l'intolérance, la cruauté, ne pouvaient croître sur ce sol, on les y avait transplantées.

Mes yeux se reposèrent sur le ciel. La lumière était venue, éclatante. Un baume rafraîchissant baignait mon cœur, et je compris pour la première fois,

après avoir contemplé la mort dans son horrible majesté, le miracle consolant de la résurrection.

Je pris entre mes deux mains la main de Heinz : « Tu ne peux rester dans la cour, » lui dis-je. « Viens avec moi là dedans, Isabelle s'apaisera, tu la retrouveras bonne comme elle l'est toujours... Quant à ma pauvre chère grand'mère... ah ! ne pleure plus ; elle ne t'en veut pas, elle t'a pardonné, puisqu'elle est ans le ciel.

— Dieu sait pourtant combien je regrette la vieille dame, » murmura Heinz en se laissant conduire par moi comme un enfant, tandis que nous quittions le vestibule.

Isabelle se trouvait dans la cour plantée, avait placé un seau sous la fontaine, et levait la pompe... Mais une pâleur livide s'étendit sur son visage lorsqu'elle entendit le premier craquement à nous si bien connu.

« Oh ! Seigneur Jésus ! » fit-elle d'une voix défaillante, « je ne puis entendre le bruit de cette fontaine ! »

Elle rentra dans la maison, se laissa tomber sur une chaise, et couvrit son visage avec son tablier. Mais tout cela dura deux minutes à peine.

« Quelle créature misérable suis-je donc ! » dit-elle, et elle se redressa et replaça son tablier en en effaçant les plis. « Je voudrais voir encore ma pauvre vieille dame à cette fontaine, quand elle essayait de rafraîchir sa tête en feu, et je devrais pourtant remercier Dieu en songeant qu'elle est tranquille là dedans et à jamais délivrée de ses peines.

— Isabelle, est-ce Christine qui a causé ces peines ? »

Elle me jeta un regard aigu.

« Ah ! » fit-elle après avoir gardé le silence un moment, « tu m'as entendue cette nuit ?... Tu sais alors qu'elle a, en effet, causé à ta grand'mère toutes les douleurs que peut donner une fille dénaturée.

— Comment ? Mon père a une sœur ?... » dis-je avec surprise.

« Une sœur de mère, enfant. Ta grand'mère a été mariée en premières noces à un juif, qui est mort très jeune, tandis que Christine était encore au maillot. Deux ans plus tard, ta grand'mère se faisait baptiser ainsi que sa fille, et devenait M^{me} la conseillère de Sassen... Maintenant tu sais tout.

— Non, Isabelle, je sais pas tout. Qu'a donc fait Christine. ?

— Elle s'est sauvée de la maison maternelle et s'est mise avec les comédiens.

— C'est mal !

— Quitter sa mère ! Oh ! Éléonore, ne comprends-tu pas qu'il ne peut y avoir de plus grand crime ? En ce qui concerne les comédiens, comme je n'en ai jamais connu un seul, je ne puis te dire s'ils méritent l'estime ou le mépris. En sais-tu assez maintenant ?

— Isabelle, ne te fâche pas, » lui dis-je en hésitant, « mais je voudrais bien savoir quelque chose encore... Cette Christine est très malheureuse. Elle a perdu sa voix...

— Ah !... Ainsi tu as trouvé la lettre et tu l'as lue ?... » fit-elle de son ton le plus glacial.

J'inclinai affirmativement la tête.

« Et tu n'as pas honte ?... » poursuivit-elle. « Tu m'adresses des reproches parce que je m'acquitte de mon travail, de mon devoir, en des moments où tu trouves que l'on doit être tout entier à la douleur, et c'est dans ces moments-là que tu fais le métier d'espion ?... que tu lis des lettres qui ne t'appartiennent pas ? Sais-tu bien que cela est aussi méprisable que de voler. Au surplus, je ne crois pas un seul mot de toute cette épître, et je t'engage à en faire autant.

— Non ! non ! je ne le puis pas. Elle me fait tant de peine ! Vraiment, ne lui enverras-tu rien ? Oh ! Isabelle, je t'en supplie !

— Pas un kreutzer, pas un pfennig !... Celle-là a emporté plus que la valeur de son héritage, quand elle a quitté nuitamment a maison de ses parents... Et cette action odieuse a bien travaillé à la ruine de l'intelligence de sa pauvre mère.

— Ma grand'mère lui a pardonné, Isabelle.

— Elle le devait... elle le pouvait, elle qui était sa mère, et n'était pour ainsi dire plus de cette terre... Mais cela paraît difficile, cela paraît impossible à nous autres, qui avons assisté heure Par heure au tourment de la pauvre mère, et qui avons porté une Partie de son fardeau... Est-ce que tu prends pour argent comptant tout ce qui était dans la lettre ? Allons donc ! Elle se met à genoux, mais non parce qu'elle sollicite le pardon de ses fautes... Du tout, du tout. Elle s'en est fort bien passée jusqu'ici, et cela ne l'a pas empêchée de vivre joyeusement depuis un grand nombre d'années. Elle implore, non pas la mère, mais la caisse ! Elle veut de l'argent... ce cher argent ! A la bonne heure, cela vaut a peine de se mettre à genoux ! »

Combien tout ceci devait la remuer, pour qu'elle devînt si prolixe et si amère, la discrète et laconique Isabelle !

« La circonstance est favorable pour t'apprendre la raison de l'aversion qu'inspirait à ta grand'mère le son de l'argent, » Poursuivit-elle d'une voix oppressée ; « cela ne peut te nuire. Il faut que tu saches combien de malheurs peuvent provenir de ces maudits écus, avec lesquels tu as fait connaissance hier. Ta grand'mère était la personne la plus riche de la ville de Hanovre. Son premier mari et son propre père lui en avaient laissé des caisses d'argent, et encore des caisses. Plus tard, lors de son second mariage, elle fit à l'homme qu'elle aimait le plus grand des sacrifices selon elle, — celui de sa religion ; — mais il ne lui demanda pas, comme elle s'y attendait et comme elle était prête à le faire, de sacrifier aussi l'or juif ; et elle ne tarda pas à s'apercevoir que cet or avait seul décidé une union qu'elle croyait due à l'affection. Il en fallait beaucoup à M. le conseiller !... et les capitaux de sa femme ne tardèrent pas à être dispersés aux quatre vents de tous les vices.

— C'était mon grand-père, Isabelle ! »

La rougeur de ses joues, qui s'était effacée depuis quelques heures, reparut soudainement.

« Voilà ce que c'est ! tu interroges, tu veux tout savoir, on a la faiblesse de répondre, et les sottes questions amènent des réponses sottes et de sottes découvertes, » fit-elle avec impatience, en se levant pour couper court à la conversation, « Je t'avertis seulement que tu ne dois plus revenir avec moi sur ce qui concerne Christine. Elle est morte pour moi, ne l'oublie pas, enfant ! Et il ne faut plus penser à elle. Ces choses-là ne conviennent pas du tout à ta jeune tête. »

Heinz, repentant et silencieux, se tenait sur sa chaise. Isabelle lui tendit une tasse et lui versa du café, mais sans lui accorder un regard. Puis elle retourna à la fontaine. Je la vis serrer les dents quand elle toucha à la pompe... Mais que lui importait sa souffrance ! Cela devait être fait, et elle le fit. L'eau coula à gros flots et remplit le seau.

Non ! et en dépit de la confiance aveugle que m'inspirait le jugement d'Isabelle, je ne pus lui obéir, ni même lui donner raison sur ce point : éloigner de ma pensée l'image de l'infortunée cantatrice. Elle était pourtant ma tante ! Ma tante ! Je me répétais tout bas ces deux mots, qui me semblaient doux à prononcer. N'était-ce pas tout ce qui me restait de ma famille, puisque aussi bien mon père m'abandonnait ? Et d'ailleurs ma grand'mère n'avait-elle pas pardonné à son enfant prodigue ? Ne lui avait-elle pas envoyé sa dernière pensée dans un suprême élan de tendresse ? Je

me la représentais charmante... Puis je réfléchis tout à coup, et me dis qu'elle était pourtant plus âgée que mon père : ainsi elle avait plus de cinquante ans ! Elle était horriblement vieille ! Mais je ne tardai pas à replacer autour d'elle l'auréole d'une beauté surprenante et d'une grâce souveraine. Elle était cantatrice, et je me disais que sans doute les cantatrices ne vieillissaient belles et avaient le privilège de demeurer toujours jeunes et belles.

Je m'en allai de la sorte, le cœur rempli et la pensée occupée, vers le monticule solitaire. J'attachai un regard douloureux sur le beau ciel bleu. Ma grand'mère voyait-elle mon chagrin ? Oui sans doute, elle ne pouvait être mécontente de savoir que ma pensée s'attachait à Christine : —ne lui avait-elle pas pardonné ?

VIII.

Quatre semaines s'étaient écoulées depuis la mort de ma grand'mère. J'avais assisté à son convoi, je l'avais suivie jusqu'au cimetière dépendant du village voisin. Le bon vieux pasteur pria pour le repos de celle qui avait quitté la terre, et mit à sa prière autant de ferveur qu'il aurait pu en ressentir s'il avait eu là, à ses pieds, la plus soumise de ses ouailles. Heinz aussi semblait avoir oublié que ces quatre planches contenaient une juive baptisée, mais nonobstant vouée aux flammes de l'enfer, de par son origine, dont elle n'était pas responsable : il pleurait amèrement. Et déjà les fleurs croissaient sur cette nouvelle tombe. Elles s'élevaient et s'épanouissaient en plongeant leurs racines dans le sombre empire de la terre, et semblaient être tout à la fois des pensées de deuil et d'espérance qu'envoyait à ceux qui l'avaient aimée celle qui dormait là-dessous.

La solitaire demeure de Dierkhof était précisément en possession de toute sa beauté. Elle reposait sur un vaste lit dont la nuance veloutée rappelait celle de la pêche ; la bruyère commençait à fleurir, et les essaims d'abeilles, qui jusqu'ici avaient hanté les champs de colza et de sarrasin, s'étendaient maintenant sur l'immensité fleurie qui leur offrait une si riche moisson de miel. Et la mélodie séculaire et monotone de la bruyère flottait de nouveau autour du toit de la maison. Et je voyais arriver mes favoris, les papillons bleus, se pressant en hordes si épaisses que l'on aurait pu croire à quelque subite déchirure du ciel, tombant en fragments azurés. Sur les plaques de sable, on voyait passer de gros scarabées dorés, à l'allure affairée, tandis que les prairies et les fleurs des jardins attiraient l'aristocratie des papillons : l'argus-paon, l'amiral, le bel orangé.

Jusqu'ici j'avais poursuivi les papillons et les avais pris. Je jouissais de l'admirable richesse de tons que m'offrait le mouvement de leurs ailes, puis je les rendais à la liberté, à la vie. J'avais passé de la sorte bien des journées entières toute seule dans la bruyère ; mais tout cela avait bien changé. Je restais presque continuellement dans la chambre de ma grand'mère, qui exerçait sur moi un charme tout particulier avec son mobilier antique provenant de la demeure des juifs. Tout était resté placé comme pendant sa vie. La grande horloge, ponctuellement remontée, peuplait le silence

solennel de cette pièce de sa respiration régulière, et, afin que rien n'indiquât la disparition de la maîtresse du logis, les bougies à demi consumées avaient été remplacées par des bougies entières, qu'Isabelle avait soigneusement distribuées dans les lustres et les candélabres d'argent.

De temps en temps Isabelle m'ouvrait un bahut ou une armoire. Tout cela était à peu près vide. En fuyant le monde, ma grand'mère lui avait abandonné tout ce qui y tient une si grande place, tout ce qui représente la vanité et le plaisir : les ajustements de toutes sortes. C'est précisément la rareté de ces objets qui me faisait attacher plus de prix à la découverte d'une branche de fleurs sur laquelle la poussière avait incrusté plusieurs couches représentant les années écoulées, ou bien d'un fragment de lettre Jauni par le temps.

Il y avait dans une armoire quelques robes ayant appartenu à ma grand'mère, mais qu'elle n'avait jamais portées depuis qu'elle était venue s'ensevelir dans la bruyère. Un jour, Isabelle prit dans cette armoire une robe de laine noire, se mit à la découdre et à la recouper, — pendant son séjour à la ville, elle avait appris à faire des robes, et se montrait très fière de ce talent. — J'éprouvai Un sentiment d'effroi quand elle m'enjoignit d'essayer l'œuvre sortie de ses mains. Il me sembla que j'étais tout à coup emprisonnée dans une cuirasse.

« Isabelle, » lui dis-je en protestant avec anxiété contre ce régime nouveau, « pas cela, pas cela, je t'en prie ! » Et je portais mes mains avec angoisse vers mon cou, serré dans l'encolure, tandis que mon coude essayait de percer une manche trop ajustée.

« Allons donc ! tu t'y habitueras, » répondit-elle froidement en Continuant son travail.

Nous nous trouvions dans la cour plantée, sous les chênes, où j'avais placé une table et des chaises. Là-bas, l'immensité était enflammée par le brûlant soleil de midi ; mais ici nous avions de l'ombre, de la fraîcheur et le calme profond, le silence complet que l'on trouve seulement à la campagne. On n'entendait rien, sinon le bourdonnement des abeilles, puis, là-haut, les cris des petits corbeaux dans leurs nids. J'avais entre les mains le grand chapeau de paille brun qu'Isabelle avait fait venir pour moi de la ville depuis cinq ans environ, et je lui enlevais un ruban rose tout fané. — comme on peut le croire. — Mais ce n'était pas pour cette raison qu'Isabelle m'avait engagée à me séparer de ce vieux compagnon : il ne pouvait, selon elle, s'associer à mon deuil.

Heinz revint à ce moment du village voisin, et posa une lettre sur la table devant Isabelle.

Mon père avait répondu à la dépêche télégraphique lui annonçant la mort de ma grand'mère, et s'était excusé de ne pouvoir assister à son convoi. Depuis ce moment, la correspondance entre lui et Isabelle avait été passablement fréquente ; mais je ne savais ce dont il s'agissait, car je ne vis jamais une ligne de ces lettres. Je savais seulement que cinq jours à peine s'étaient écoulés entre la dernière lettre d'Isabelle et la réponse dont elle prenait connaissance devant moi.

« Pas de cela !... » fit-elle en mettant la lettre dans sa poche. « Nous partons après-demain. C'est décidé ! »

Le chapeau et les ciseaux échappèrent à mes mains.

« Nous partons ?... » répétai-je d'une voix entrecoupée.

« Tu veux partir avec Heinz ? Vous allez me laisser seule à Dierkhof ?

— Pauvre Dierkhof ! Il serait bien soigné !... » s'écria-t-elle. Et, pour la première fois depuis la mort de ma grand'mère, un faible sourire passa sur ses traits. « Folle créature ! C'est toi qui dois partir. »

Je me levai avec tant d'impétuosité que ma chaise tomba à la renverse.

« Moi ? où irai-je ?

— A la ville, » répondit Isabelle, retrouvant ses habitudes laconiques.

La bruyère empourprée, ensoleillée, les chênes, tout ce qui m'entourait disparut soudainement pour moi... Je ne vis plus que la chambre noire dans laquelle ma première enfance avait été emprisonnée, et le petit jardin sombre et souffreteux qui s'étendait devant ses fenêtres, prisonnier lui-même entre ses quatre hautes murailles.

« Et que dois-je faire à la ville ?... » demandai-je avec terreur.

« Apprendre.

— Je n'irai pas ! Je ne partirai pas, Isabelle ; cela, tu peux en être sûre !... » m'écriai-je en éclatant en larmes brûlantes et amères. « Fais de moi ce que tu voudras, mais tu verras qu'au dernier instant je me cramponnerai au pilier de la porte... Et nous verrons si tu auras la cruauté de me traîner dehors, de m'emporter loin de cette chère vieille maison. »

Je secouai Heinz, qui demeurait immobile, bouche béante, statue de la Stupeur désolée.

« Tu n'entends donc pas ?... » lui dis-je avec angoisse. « Je dois m'en aller ! Souffriras-tu cela, Heinz ?

— Est-ce donc vrai, Isabelle ?... » dit mon vieil ami en joignant les mains avec désespoir.

« Voyez donc un peu ces deux enfants ! » fit-elle en s'efforçant de plaisanter. « Ne dirait-on pas que je vais couper le cou au plus petit, et que le plus grand me supplie de n'en rien faire ? »

En dépit de ce ton léger, je m'apercevais, non sans un secret espoir, qu'Isabelle luttait elle-même contre une vive émotion.

« Crois-tu donc, Heinz, » poursuivit-elle, « que la vie entière Puisse se passer de cette façon, et que cette enfant continue à vagabonder tous les jours au travers de la campagne pour me revenir le soir pieds nus, ses bas et ses souliers à la main ?... Elle ne sait rien, ne comprend rien, court de tous côtés et se sauve comme un petit chat sauvage dès qu'un visage étranger se trouve sur son chemin. A quoi tout cela pourrait-il aboutir ? Sois raisonnable, enfant !... » ajouta-t-elle en me prenant sur ses genoux et me pressant sur son giron, comme au temps où j'étais une toute petite fille. « Je te conduis chez ton père, tu resteras seulement deux ans loin d'ici, tu apprendras tout ce que ta condition te commande de savoir, et si, même avant ce temps, tu ne peux du tout t'accoutumer là-bas, tu reviendras ici, et nous resterons toujours ensemble... Cela te va-t-il ? »

Deux ans ! une éternité !... Deux fois la bruyère fleurirait, les cigognes partiraient et reviendraient, sans que je sois à Dierkhof Pour assister à ces événements ! Et pendant que tout cela s'accomplirait ici, je serais renfermée entre quatre murailles obscures, enchaînée au tricot que j'exécrais, ou bien placée en face d'exemples d'écriture, occupée à transcrire des versets de la Bible Pour les apprendre par cœur !... Je me balançai en pleurant sur le cœur de mon amie, et chacune des fibres de mon être se tendait pour la douleur, — ou pour la résistance.

« S'il doit en être ainsi, » m'écriai-je au travers de mes pleurs, « il vaut mieux en finir tout de suite... Envoie-moi là-bas au cimetière... j'aime mieux cela que de retourner dans l'affreuse chambre où j'ai vécu.

— Petite sotte ! » répondit Isabelle, « crois-tu donc que ton père l'a emportée dans ses malles ? Il ne vit plus là. Tout cela est changé ; maintenant il habite à K... »

Voici que la tête aux boucles brunes, au front blanc, surgit tout à coup des profondeurs de ma mémoire, et attacha sur moi un regard cruellement moqueur... Et, sous l'empire de ce souvenir, le sang afflua chaud et agité vers les artères de mes tempes.

« Mon père ne veut pas m'avoir près de lui, » répondis-je en cachant mon visage dans le fichu d'Isabelle.

« C'est ce que nous verrons... » fit-elle en comprimant un soupir. Puis elle rejeta la tête en arrière avec un geste de défi et m'écarta d'elle.

« Cela doit-il vraiment être ? Cela ne peut-il s'éviter ? Oh ! Isabelle !...

— Cela doit être mon enfant. Et maintenant tais-toi, et ne me rends pas la vie plus dure encore qu'elle ne l'est. Pense à ta grand'mère !... C'est sa volonté que nous allons accomplir. »

Elle se remit à coudre la seconde manche de la robe noire en redoublant d'activité. Heinz glissa dans sa poche sa pipe qui s'était éteinte, et disparut. Vers le soir, je l'aperçus assis sur le monticule du Hun. Ses bras étaient appuyés sur ses genoux, et il contemplait l'espace... Je courus vers lui, je me plaçai tout près de mon vieux camarade, et alors mes larmes coulèrent librement... La sévérité d'Isabelle m'avait obligée à les retenir pendant cette longue journée. Heinz sanglotait près de moi... Ah ! le beau ciel bleu qui s'étendait au-dessus de nos têtes n'avait peut-être jamais assisté à une douleur plus poignante, à une plus cruelle séparation.

Le lendemain matin, notre chambre offrait un aspect épouvantable : une grande malle en occupait le centre, et Isabelle y plaçait toutes sortes de paquets.

« Regarde-moi cela !... » fit-elle avec orgueil, en me montrant une pile de taies et d'enveloppes en grosse toile bariolée... « N'est-ce pas un vrai plaisir ?... C'est solide, j'espère !... Les toiles d'araignée dont ta grand'mère se servait pour son lit ont toujours été pour moi une source de désolation. »

« Regarde bien cela, ma fille ! C’est un chef-d’œuvre. » (Page 102.)

Et elle repoussait dédaigneusement des piles de linge extraordinairement fin et orné de riches broderies.

« Tu emportes ces bonnes taies neuves. C’est moi qui les ai faites peu à peu, en songeant à l’avenir. J’y travaille depuis que nous sommes venues

habiter Dierkhof... Soigne-les bien ! »

Elle mit ensuite dans la malle tout un régiment de paires de bas, roides, épais, en un mot, semblables à ceux que j'avais étrennés la veille de la mort de ma grand'mère. A eux seuls, ils occupaient une grande partie du contenant, et témoignaient des projets qu'Isabelle formait depuis longtemps pour mon entrée dans le monde. Elle prépara en outre des lits de plume de dimension colossale. Ah ! mais !... c'est qu'il ne fallait pas croire qu'elle me laisserait partir dénuée de tout !

Ces préparatifs ranimèrent toutes mes douleurs... Et pourtant, pourtant, le cœur est si complexe, qu'en certains instants j'y sentais passer des bouffées de satisfaction et de radieuses espérances. Mais cela paraissait et disparaissait à la façon des éclairs, qui placent sur le ciel sombre une signature enflammée, effacée aussitôt que tracée. Par une bizarre coïncidence, mon regard tomba sur mes souliers, maintenant élargis, dans lesquels mes pieds jouissaient d'une entière liberté. J'essayai de me donner le change à moi-même sur cette partie de ma toilette, et de me dire que les clous dont ils étaient garnis avaient perdu quelque chose de éclat qui les désignait quelques semaines plus tôt à l'attention moqueuse des voyageurs. Mais ces illusions ne me soutenaient pas toujours, et, cédant à une inquiétude devenue insupportable, je me hasardai à prier Isabelle de m'acheter, chemin faisant, une autre paire de souliers. Elle m'enleva aussitôt ceux que je portais, et les examina soigneusement à la lumière.

« On chercherait vainement de pareilles semelles et de pareilles coutures !... » dit-elle sentencieusement. « Ce sont là des souliers que tu porteras deux ans encore, et avec lesquels tu iras à la danse tant que tu voudras ! Tu n'as pas besoin de souliers neufs ! »

Ainsi fut clos cet incident.

Et le temps ne s'arrêta pas... le soleil n'éteignit pas ses rayons, le jour vint où je devais quitter mon Dierkhof bien-aimé. Dès l'aube avant quatre heures du matin, je parcourais déjà la bruyère. J'errais les bras largement étendus au-dessus des myriades de tiges d'érica... Spitz m'avait accompagnée. Il bondissait et aboyait follement autour de moi. Mes mouvements inusités lui semblaient devoir être attribués à un nouveau jeu inventé tout exprès pour son divertissement, et qui du reste atteignait pleinement son but. Je tressai une couronne de fleurs et la plaçai sur les cornes de Mieke, laquelle souleva à moitié sa lourde paupière, et qui tenait

trop à ses aises pour me remercier par un léger mugissement ou pour prendre la peine de me dire adieu.

Puis Isabelle m'habilla avec la robe noire, et noua autour de mon cou une grande fraise de batiste d'une blancheur éclatante, prise dans l'un des bahuts de ma grand'mère. Ma tête brune reposait sur les plis immenses de cette fraise, et s'en détachait comme une noisette sur de la neige. Elle couronna l'édifice en me coiffant de mon grand chapeau brun, qu'elle avait garni d'un ruban noir. A coup sûr, tout cela devait composer une étrange toilette de voyage. J'imagine que je ressemblais beaucoup aux pèlerins dont les grands chapeaux m'avaient toujours paru si comiques.

Après avoir pris une tasse de café, sur laquelle mes larmes tombaient à torrents, je vis Isabelle disparaître un instant, et revenir bientôt après en tenant religieusement au bout de ses doigts un chapeau en taffetas violet.

« C'était mon chapeau de parure à Hanovre, » dit-elle en se plaçant devant un miroir pour se coiffer de cette étrange chose. « Dans la ville, on ne peut se montrer sans chapeau. C'est étrange, mais c'est comme cela. Et alors on n'y peut rien. »

Je l'examinai avec une certaine appréhension. Bien entendu, le sentiment de « la mode » n'existait pas pour moi. Je ne soupçonnais même pas qu'il existait ici-bas une puissance à laquelle tous les hommes et toutes les femmes se soumettaient aveuglément sans discuter ses arrêts, ni bien moins encore se permettre de s'y soustraire. Aussi mon respect pour l'édifice à long bec dont Isabelle se trouvait coiffée. ne fut-il en rien ébranlé au point de vue de sa forme extraordinaire. Seulement la boîte dans laquelle il était renfermé depuis vingt ans n'avait pu le préserver des outrages du temps, garantir son éclat et conserver sa nuance intacte. Isabelle ne semblait pas partager mes doutes. Elle tira quelques pensées décolorées de façon à leur faire dominer les touffes de ses cheveux blonds frisés, rejeta les brides en arrière sans les nouer, car cela aurait pu froisser les rubans, couvrit ses épaules d'un grand châle en cachemire noir, et nous nous mîmes en route.

Heinz, aidé d'un garçon de ferme du voisinage, portait nos bagages au village voisin. Mes pieds ne pouvant quitter le seuil de notre demeure, Isabelle me souleva doucement, mais avec une vigueur irrésistible, et m'entraîna à quelques pas. entendis derrière moi le grincement de la serrure dans laquelle tournait la clef. Isabelle chassa les oies et les canards, qui avaient conçu le projet audacieux de nous accompagner, et Mieke, silencieuse jusqu'ici, fit entendre un long mugissement. La Porte du jardin

se ferma à son tour derrière moi, et je quittai le paradis de mon enfance en prenant le chemin suivi autrefois Par M[lle]Streit, quand elle voulut aller retrouver « le monde ».

Je ne saurais raconter de quelle façon je quittai Heinz. Aujourd' hui encore, cette matinée de la séparation demeure pour moi voilée par un torrent de larmes. Je sais seulement que j'entourai de mes bras cet honnête et bon compagnon de mon enfance. Je saisqu'il pleurait avec désespoir, que j'enfouis, — au grand dommage de son visage, — les larges bords de mon. chapeau dans le collet de sa redingote, et que lui, entouré d'un cortège de Petits paysans se moquant de ses larmes, cacha sa figure sous un vaste mouchoir de poche à carreaux bleus, et s'éloigna en faisant ses grandes enjambées, tandis que je montais dans la calèche de louage chargée de nous conduire à la proche station de poste.

Il était midi environ lorsque nous atteignîmes la gare de K..., les membres roidis et écrasées de fatigue, après avoir voyagé en chemin de fer la nuit précédente, et au moins pendant la moitié de la journée précédant la nuit. Les impressions nouvelles, inconnues, qui m'assaillaient m'avaient littéralement anéantie. Le soleil sur plombait de nouveau sur nos têtes en ligne perpendiculaire, et l'on eût dit qu'il voulait pulvériser à la fois nous, le train qui nous emportait, et la ville qui se montrait à nous.

« Chez M. le docteur de Sassen, » dit Isabelle d'un ton de commandement aux deux commissionnaires qui avaient chargé notre bagage sur une petite voiture à bras.

« Connais pas, » répondit l'un des hommes après avoir consulté son camarade du regard.

Isabelle indiqua le numéro de la maison.

« Ah ! à la grande graineterie alors ? Maison Claudius, hein ! Très bien, très bien, » fit-il avec un empressement plein de déférence, et la petite voiture roula prestement.

Un tourbillon de poussière nous enveloppa sur la promenade qui s'étendait entre la gare et la ville. Les pelouses de gazon qui bordaient les allées et les beaux châtaigniers qui s'élevaient au-dessus de nos têtes étaient revêtus d'une épaisse couche grise, comme s'il avait neigé des cendres... Mais, du moins, on sentait ici un souffle d'air, tandis que dans les rues que nous avions à parcourir on aspirait une atmosphère méphitique et lourde. Çà et là l'une de ces rues étroites s'ouvrait brusquement sur une petite place brûlée par le soleil, et dont les pavés, me semblait-il, devaient rendre des

nuées d'étincelles. Oh ! la vaste plaine aux fleurs pourpres, l'air embaumé des bruyères, le feuillage touffu des chênes de Dierkhof !

« Cela est affreusement laid, Isabelle, » murmurai-je, tandis qu'elle saisissait ma main et m'entraînait vivement sur le trottoir, dont une voiture frôlait précisément l'angle.

Jusque-là nous n'avions pour ainsi dire pas rencontré de passants. La chaleur de midi avait transformé la ville en une vaste solitude. Mais tout à coup les tambours et les clairons se firent entendre.

« On relève la garde... » fit Isabelle en écoutant avec un sourire de contentement. Ses souvenirs de Hanovre, vieux d'un quart de siècle, se retraçaient à sa mémoire.

Le bruit se rapprochait, et tout à coup la rue se trouva envahie par un flot de population.

« Hou ! hou ! regarde donc celle-là ! En voilà une qui est accrochée depuis cent ans dans une armoire, et que l'on vient de déballer pour lui faire prendre l'air !... » s'écria un gamin en se campant devant Isabelle. Il plaça ses deux poings l'un sur l'autre au-dessus de sa tête, pour imiter la forme du chapeau de ma compagne, et lui adressa une grimace moqueuse. Tous ses compagnons se mirent à rire, à répéter ses huées, et nos deux commissionnaires eux-mêmes ne purent s'empêcher de les imiter, du moins quant aux éclats de rire.

« Polisson ! coureur de rues !... » fit Isabelle dédaigneusement en relevant fièrement la tête, tandis qu'à mon extrême satisfaction nous nous engagions dans une rue détournée et solitaire. « Il faut avouer, » reprit-elle, « que le peuple est mieux élevé à Hanovre. Pareille chose ne m'y est jamais arrivée. »

Chaque fibre de mon être tressaillait douloureusement en moi, et j'éprouvai l'une des peines les plus intenses de ma vie... Isabelle, ma chère, ma sainte et vénérée Isabelle, venait d'être grossièrement raillée sous mes yeux !... Je serrai tendrement sa main, qui jusqu'ici m'avait guidée, soutenue et protégée, la Portai à mes joues, et commandai à mes pieds fatigués et enflammés de me porter plus avant, — puisqu'elle le voulait ainsi.

Le bruit des clairons s'était éteint derrière nous, et les commissionnaires firent enfin halte dans une rue solitaire, absolument silencieuse, mais bordée de maisons de belle apparence. Nous nous étions arrêtés devant un grand édifice construit en pierres de taille. Toutes les fenêtres du rez-de-

chaussée étaient garnies de barreaux en fer. Un large escalier en pierres blanches, garni d'une belle balustrade de fer, conduisait à la porte du logis. La vieille maison avec sa façade massive pouvait être très imposante, mais je ressentis un profond effroi en la contemplant depuis les grilles du rez-de-chaussée jusqu'aux pierres grises des murailles sur lesquelles un rayon de soleil ne s'arrêtait jamais. La porte en bois de chêne richement sculptée, sur laquelle étincelait un marteau de cuivre, m'apparut comme une sombre et pénible énigme.

« Tu vois, Isabelle ? c'est moi qui avais raison. Il y a là des chambres comme celle où j'étais autrefois. Nous allons nous en retourner ?

— Attendre !... » fit-elle en m'entraînant à sa suite sur les arches de l'escalier extérieur. Les commissionnaires chargèrent nos caisses et nos paquets sur leur dos, et montèrent derrière nous. Isabelle sonna. La porte s'ouvrit aussitôt, tourna doucement sur ses gonds, et un vieux homme nous introduisit dans un vestibule dont l'élévation et la dimension étaient surprenantes. Nous marchions sur une superbe mosaïque en pierre. En pierre aussi étaient l'escalier, aux proportions grandioses, qui se déroulait à l'arrière-plan, ainsi que les colonnes gigantesques dressées au milieu du vestibule et s'élançant vers le toit pour s'y épanouir en arcades aériennes. Une extrême et délicieuse fraîcheur se dégageait de ces masses de pierre, mais on y trouvait cette demi-obscurité que l'on rencontre dans les églises, et que ne dissipait pas même le soleil tombant d'aplomb sur l'escalier.

« La maison Claudius ?... » demanda Isabelle.

Le vieux homme s'inclina silencieusement, et se retourna avec un plaisir évident pour faire place aux commissionnaires.

« M. le docteur de Sassen demeure ici ?

— Non, non, pas ici, » dit le vieux homme avec une grande satisfaction, en étendant le bras pour arrêter les porteurs. « M. de Sassen demeure dans la rue Caroline. Il faut tourner à droite, prendre la rue qui forme un angle, puis...

— O doux Jésus ! faut-il donc nous exposer encore à cette horrible chaleur ?... » dit Isabelle en me jetant un regard de côté.

« Je regrette, » fit le vieux homme d'un ton impassible et en pliant les épaules, « mais le fait est que la rue ne passe pas dans cette maison. »

Puis, se redressant, il ajouta avec une certaine sévérité, en s'adressant aux commissionnaires :

« Vous ne pouvez vraisemblablement ignorer que de pareils fardeaux, et de semblable nature, ne se peuvent introduire par ici, et qu'il y a dans la ruelle voisine une porte dérobée pour ces sortes de choses ! »

A ce moment, et tandis que sa voix s'élevait graduellement jusqu'au ton de la réprimande, un chien se prit à aboyer dans le fond du vestibule. Quelques degrés conduisaient de ce côté-là â une porte devant laquelle se trouvait une vieille dame vêtue d'une robe de soie noire, coiffée d'un bonnet aux rubans de couleurs vives. Elle s'occupait à essuyer soigneusement avec un chiffon les pattes d'un charmant petit épagneul, qui venait sans doute de faire une promenade.

« Laissez donc passer ces hommes, Erdmann, » dit-elle d'un ton bienveillant et conciliant.

« Mais, Mademoiselle Fliedner, voyez donc un peu cette poussière !... » répondit-il sur un ton d'angoisse, en protestant contre cette permission, et en nous contemplant avec l'effroi qu'il eût pu ressentir si nous avions apporté sur nous et avec nous toute la cendre du Vésuve pour la répandre sur le beau pavé de mosaïque... « Et si par hasard M. Claudius se trouvait dans la chambre de derrière, et s'il voyait ces hommes traverser la cour, il pourrait arriver quelque chose, Mademoiselle Fliedner.

— Je vais envoyer Gertrude avec un balai pour nettoyer ici, et quant au reste, je le prends sous ma responsabilité, » répondit la vieille dame avec autant de douceur que de fermeté. « Au surplus, rassurez-vous, M. Claudius ne se trouve pas dans la chambre de derrière, puisqu'il vient de partir, il y a cinq minutes à peine, pour la vallée de Dorothée. »

Elle ouvrit elle-même la porte qui conduisait à la cour, et nous fit signe de traverser le vestibule. Un sourire discret, plutôt gai que moqueur, passa sur ses traits lorsque Isabelle, s'approchant d'elle, inclina majestueusement sa tête couronnée de la citadelle qu'elle s'obstinait à considérer comme un chapeau, puis elle se retourna vivement, et remonta les degrés en tenant dans ses bras le petit chien, irrité par notre présence.

« Une femme raisonnable !... » fit Isabelle d'un ton approbateur, tandis que la porte retombait derrière elle.

Le mot « cour » m'avait littéralement électrisée. Il me semblait voir apparaître le vaste espace inondé de soleil sur lequel le bâtiment de Dierkhof étendait sa façade. Mais cette vision s'évanouit bientôt devant le grand carré glacial où nous fûmes introduits, et qui était formé par le bâtiment du devant, deux ailes latérales et un mur placé dans le fond. L'aile

de gauche était Percée par une vaste porte cochère, au travers de laquelle les maisons de la rue voisine avaient vue sur l'intérieur du bâtiment. D'immenses piles de caisses neuves s'élevaient sur un pavé dont la propreté était irréprochable. L'absence de tout rideau, store ou ornement quelconque, par laquelle se distinguaient les fenêtres de ce corps de logis, le désignait clairement comme le siège des affaires de la maison Claudius.

Au moment où nous pénétrions dans cette cour, un cocher faisait sortir de l'écurie une paire de chevaux de race, pleins d'ardeur et d'élégance, et les conduisait vers une voiture charmante placée en dehors de la remise.

Nos porteurs se dirigèrent vers une porte percée dans le mur, et nous suivions leurs pas.

« Où vont donc ces gens-là ?... » dit tout à coup une voix brève.

Je baissai encore davantage mon chapeau sur mon front, et me gardai bien de retourner la tête : j'avais immédiatement reconnu la voix du vieux monsieur au chapeau brun, quoique cette voix fût ici bien plus impérieuse que sur la bruyère, quatre semaines auparavant... Ainsi il était bien, quoique l'on crût le contraire, dans « la chambre de derrière », et il allait « arriver quelque chose », comme l'avait prédit le vieux homme du vestibute. Les deux porteurs s'arrêtèrent aussitôt, et semblèrent ne plus oser faire un pas en avant, pas plus qu'en arrière. Isabelle seule se retourna résolument.

« Nous allons chez M. de Sassen. — Est-il permis de passer par ici ?... » demanda-t-elle poliment.

Elle ne reçut pas de réponse ; mais le vieux monsieur avait sans doute fait un geste affirmatif, car Isabelle ouvrit la porte sans plus tarder, et y fit passer les porteurs. Cette fois encore elle dut, tout comme à Dierkhof, m'enlever au seuil : j'y restais pétrifiée. Mon regard, accoutumé aux teintes brunes ou bien aux uniformes nuances de la bruyère, demeura à la fois ébloui et interdit devant l'océan de couleurs qui s'étendait à perte de vue. Il m'était tout à fait impossible de comprendre que ces mille nuances mélangées, graduées, ou tout à coup tranchantes, s'élançant de gerbes de fleurs et de grappes de toute dimension, composaient le tableau féerique devant lequel je restais muette d'admiration... A ce moment je compris comment la fantaisie humaine avait pu conquérir ou plutôt créer le monde des fées... Ce merveilleux champ de fleurs semblait flotter là comme une île déserte, inconnue au monde, qui m'apparut tout à coup plus gris, plus terne, plus laid encore que je ne l'imaginais.

Près de mes pieds s'étendait une corbeille d'héliotropes de belle teinte lilas-bleu. Leur parfum vanillé me causa une sorte d'ivresse... J'oubliai aussitôt les rues poudreuses et chaudes, les impressions désagréables du voyage, les gamins impudents, et même l'horreur que m'inspirait la « chambre de derrière ». Mon chapeau ne resta plus cloué sur ma tête : je le jetai joyeusement en l'air.

« Oh ! Isabelle, m'écriai-je, « je voudrais me jeter dans ces fleurs et en être enveloppée !

— Oui, tu en serais bien capable, » répondit-elle d'un ton sec. Et, pour prévenir toute folle tentative de ce genre, elle saisit un coin de ma robe.

Si l'on en excepte le bourdonnement continu d'un essaim d'abeilles et le murmure éloigné d'une fontaine, ce petit coin de terre était tranquille et silencieux. Les oiseaux, assoupis par la chaleur, s'étaient retirés dans les bosquets, et les hommes prenaient leur repas de midi. Seul un vieux ouvrier, auquel, en raison de son costume, on pouvait assigner hardiment la profession de jardinier, sortit d'une serre au moment où nous nous en approchions, et indiqua aux commissionnaires le chemin qui conduisait à la rue Caroline. Isabelle le remercia.

Nous atteignîmes un ruisseau sur lequel était jeté un élégant petit pont de fer. Il limitait l'immense parterre de fleurs. Son autre rive était plantée de bosquets épais, au travers desquels on voyait serpenter des allées sablées, et qui s'écartaient çà et là devant des pelouses couvertes d'un gazon idéalement velouté.

Tout à coup je reculai épouvantée, et me cachai derrière Isabelle. Au moment où nous venions de traverser le petit pont, un éclat de rire avait retenti, sonore, harmonieux, en tout pareil, en un mot, à celui que j'avais entendu quatre semaines auparavant près du monticule, et que je sentais ne pouvoir plus oublier, quelle que dût être la durée de ma vie... Et là où se faisait entendre ce rire étaient aussi deux yeux au regard moqueur qui m'inspirait tant d'angoisse. La charpente large et osseuse d'Isabelle masquait complètement ma personne petite et menue. Nous allâmes de la sorte au travers d'allées ombragées et de frais bosquets. De jeunes voix causant gaiement, des rires et des interpellations plaisantes se faisaient entendre toujours plus près de nous, et nous aperçûmes tout à coup des cercles bigarrés tourner autour d'un rond-point sablé.

L'un de ces cercles perdit sa voie, et alla tomber dans un bosquet. Une jeune personne mince et délicate, et un jeune homme de taille élancée, l'un

et l'autre vêtus de costumes d'été, le suivirent en levant leurs bras armés de légers bâtons, et disparurent dans le bosquet. Le jeune homme était M. Claudius, et la jeune personne qui courait près de lui sur ses petits pieds finement chaussés et presque ailés, tant ils étaient menus, avec ses cheveux blonds flottants, avec ses rires au son argentin, me parut insupportable, quoique je n'eusse pas même entrevu son visage. J'étais mécontente sans pouvoir démêler en moi la cause de cette disposition, et pourtant je respirai avec satisfaction en me disant que je pourrais passer inaperçue, et que je ne courais plus le risque de rencontrer ce jeune homme.

Je me tenais toujours tout près d'Isabelle, et je vis encore plusieurs autres jeunes personnes. L'une d'entre elles les dépassait toutes. Elle était grande et forte, et portait une robe blanche, sur laquelle était jetée une sorte de jaquette couleur de feu, brodée d'or... Son maintien était hardi, mais avec une certaine indolence orgueilleuse qui témoignait d'une grande confiance en elle-même et de la conscience de sa force.

« Bonté divine !... » s'écria-t-elle avec une stupéfaction comique et en frappant ses mains l'une contre l'autre, au moment où Isabelle, avec nos porteurs lui faisant cortège, apparut à ses yeux. Puis elle ouvrit la bouche pour parler, interroger, et ne put parvenir à articuler une syllabe : un rire fou, inextinguible, s'était emparé d'elle et la dominait, sans qu'elle pût lui opposer une résistance efficace.

Isabelle se retourna fort surprise, et chercha vainement autour d'elle l'explication de cette gaieté. Tout lui semblait pourtant en fort bon ordre : les lits de plume se balançaient au-dessus de la tête des commissionnaires, qui pliaient sous le poids des bagages. Tout cela n'indiquait-il pas que nous n'étions pas des gens de peu ?

A cet instant nous fûmes entourées par toutes les jeunes dames qui composaient cette réunion.

« O doux Jésus ! Éléonore, pourquoi donc me serres-tu de si près, et te tiens-tu suspendue derrière ma robe, comme si tu étais un tout petit enfant ?... » dit Isabelle avec une certaine impatience. Elle me secoua un peu rudement et me ramena à ses côtés par un geste énergique.

Quelle confusion s'empara alors de moi ! Je ne puis y songer, même aujourd'hui, sans que la sueur perle à mon front. L'une de mes mains tenait mon chapeau, l'autre était crispée autour de la grande fraise blanche qui s'était détachée de mon cou,.je ne sais comment ni à quel moment... Le pilori lui-même m'eût semblé un supplice moins cruel que l'examen dont

nous nous trouvions l'objet, et j'aurais préféré le bûcher aux regards curieux de toutes ces jeunes étrangères.

« Ah ! ah ! une petite bohémienne ! » s'écrièrent deux voix en même temps, quand je relevai la tête et les yeux.

« Allons donc !... » fit Isabelle, profondément offensée. « Une bohémienne ? ;.. La fille d'un Zigain, peut-être ? Pas du tout. C'est la fille chérie de M. de Sassen.

— Comment ? la momie a des enfants ?... » dit la grande jeune dame avec surprise, tandis que ses lèvres pourpres se serraient avec une expression de malice. Ses compagnes se retirèrent quelque peu en arrière, et me regardèrent d'une façon toute différente, empreinte même d'une sorte de déférence.

A cet instant apparut le jeune homme. Mon regard s'attacha aussitôt à mes souliers, dont la pointe massive s'étalait sur le sable de l'allée, et je m'appliquai à étirer de toutes mes forces ma robe noire, afin de l'allonger, si faire se pouvait, — ne fût-ce que d'un centimètre, — pour cacher un peu cette chaussure malencontreuse.

Tout en marchant, le jeune homme jetait un cercle en l'air, et le rattrapait toujours, par un mouvement aussi adroit que gracieux, en dépit des efforts que faisait de son côté, et pour le même objet, la jeune personne qui était auprès de lui, et qui essayait de s'emparer du joli cerceau aux couleurs éclatantes, tout pailleté d'or. Tout à coup le regard du jeune homme tomba sur moi. Il cligna un peu de l'œil, comme pour dissiper un doute par un examen plus minutieux... puis il s'élança vers moi.

« Mais je ne me trompe pas ! » s'écria-t-il, « c'est bien la petite princesse des bruyères !

— Qui donc ?... » fit la grande jeune personne en ouvrant démesurément les yeux.

« Hé ! tu le sais bien, Charlotte, — la petite princesse des bruyères. — Je t'ai parlé de cette petite créature aux pieds nus, qui se glisse au travers de la bruyère comme un lézard. » Il se mit à rire. « Mais par quelle suite bizarre d'événements la petite marchande de perles se trouve-t-elle ici ? »

L'impudence avec laquelle il se moquait de moi en ma présence, et l'étonnement plein de dédain qu'il manifestait en me voyant dans son jardin, anéantirent tout d'abord en moi toute conscience de ce qui se passait autour de moi. Mais la désignation de marchande de perles me rendit à moi-même en mettant mon sang en ébullition.

« Cela n’est pas vrai ! » dis-je en levant la tête d’un air de défi. « Je ne vous ai pas vendu de perles, et vous savez très bien que j’ai jeté les écus dans le sable devant vous. »

Charlotte sourit, ses yeux brillèrent, et elle s’approcha vivement de moi.

« C’est charmant ! La petite est fière ! » s’écria-t-elle. Elle se baissa et passa sur ma tête ses longues mains fines... absolument comme elle eût caressé un chien griffon un peu ébouriffé... « Que diras-tu de la découverte que nous venons de faire, Dagobert ?... » fit-elle en s’adressant au jeune homme. « La momie a de la famille... Ce petit être que nous voyons là est la fille de M. le docteur de Sassen.

— C’est impossible !... » dit-il en reculant et en donnant les marques de la plus intense surprise.

« Vraiment ?... » dit Isabelle en intervenant de son ton le plus sec. « Et pourriez-vous me dire ce qu’il y a là de si surprenant ? Croyez-vous donc que parce que la petite n’a pas sur son dos une chabraque pareille à celle-là, » elle désignait du doigt la veste brodée d’or qui entourait le buste de Charlotte, « elle ne saurait appartenir à une famille distinguée ? »

La jeune dame se prit à rire de tout cœur. Décidément nous lui fournissions un spectacle très amusant, et le personnage d’Isabelle n’était pas le moins divertissant de tout à ses yeux.

« Mais aussi quelle tournure, quelle tenue tu as, Éléonore ! » poursuivit Isabelle en me toisant du regard. « Il ne te manquerait plus que d’ôter tes souliers et tes bas ! » Elle replaça la fraise autour de mon cou, lissa mes cheveux avec ses mains, mit mon chapeau sur ma tête, et le noua solidement. Je jetai un regard d’angoisse sur l’assistance. En me comparant à toutes ces jeunes filles, je me rendais fort bien compte de l’aspect ridicule qu’offrait mon accoutrement. Sans doute elles riaient de moi... Eh bien, non ! Elles étaient toutes fort sérieuses, absolument comme si elles avaient assisté à la toilette d’une vraie princesse. Un sourire qui ne se pouvait réprimer errait seulement sur les lèvres de Charlotte.

« Pauvre victime !... » dit-elle avec un ton de profonde commisération. « Mais comment tout cela s’arrangera-t-il ?... » poursuivit-elle avec vivacité. « La petite princesse des bruyères va-t-elle vivre chez son papa ?

— Cela va de soi... » répondit catégoriquement Isabelle. « Chez qui donc irait-elle ? Maintenant je vous demanderai de vouloir bien nous livrer passage. Nos pieds sont fatigués. Trouverons-nous enfin quelque part par là

la rue Caroline, si c'est comme cela qu'on l'appelle ?... » Et elle désignait du doigt une bande blanche que l'on apercevait au delà des arbres.

« Je vais vous conduire, » répondit le jeune homme avec une extrême politesse. Il était transformé. Ses yeux eux-mêmes, qui s'étaient fixés avec délices sur la coiffure d'Isabelle et semblaient y puiser toutes les jouissances de la moquerie, avaient changé d'expression et ne se permettaient plus même un regard de gaieté.

Mon cœur battait fortement. Quel homme devait être mon père, pour que son seul nom suffît à arrêter la raillerie, à commander la considération, à nous entourer de déférence, Isabelle et moi, en dépit de la pauvreté et du ridicule de nos ajustements !

Les dames nous saluèrent, et nous suivîmes le jeune homme, qui nous fit traverser un bosquet.

IX.

La route que nous avions à parcourir était courte et se faisait sous un frais ombrage. Isabelle marchait bravement en avant, sans retourner la tête. Dès que le groupe des jeunes dames eut disparu derrière nous, le jeune homme se pencha vivement vers moi, et me dit d'une voix basse et doucement flatteuse :

« La petite princesse des bruyères m'en veut-elle toujours ? »

Je secouai négativement la tête. N'est-il pas surprenant que quelques mots prononcés d'une certaine façon modifient des sentiments que l'on pensait être inébranlables ?

Enfin la rue Caroline apparut à nos yeux... Je n'aurais pas été surprise le moins du monde si la reine des fées s'était montrée à l'une des hautes fenêtres du petit palais que j'apercevais, pour me commander de secouer son lit de plume et de nettoyer ses salles de réception. Un charme était bien certainement tombé sur moi, et l'édifice qui s'élevait devant nous n'était pas fait pour le rompre. Que savais-je alors du style renaissance et des ordres d'architecture ? L'aspect féerique dont je jouissais n'était point troublé et diminué par mes connaissances architecturales. Je contemplais seulement des lignes aux courbes gracieuses, molles et flexibles comme si on les eût pétries dans de la cire au lieu de les tailler dans la pierre. Je voyais des statues, des pilastres, des corniches élégantes. surgir de toutes parts, reliées par des cordons de fruits et de fleurs interrompus par des croisées surchargées de moulures, dont la variété semblait inépuisable... en un mot, un petit château renaissance orné, taillé, décoré selon le plus riche style de cette époque exubérante. Son image gracieuse se répétait dans les eaux limpides qui l'environnaient et étaient enserrées par une balustrade de pierre. Un petit lac et une pelouse, disposée en forme d'éventail, ornée de statues et d'ifs taillés en Pyramide, occupaient toute la façade, et l'on arrivait au petit palais par un chemin qui contournait cette pelouse, et au delà duquel on apercevait des bosquets. Cette charmante demeure était enfouie dans la verdure comme une perle au sein des vagues. Un faisan argenté étincelait dans un bosquet, tandis qu'un paon promenait majestueusement son manteau de cour sur les degrés ombragés de la

maison. Près du lac se tenait une grue couleur de cendre, posée sur une seule patte, la tête penchée en avant et livrée à une profonde méditation. Notre arrivée l'arracha à ses réflexions. Elle vint gravement à notre rencontre, et se livra à un pas de danse qui me parut du plus haut comique, s'interrompant de temps à autre pour faire des révérences grotesques, agissant en un mot comme si elle eût rempli dans cette demeure enchantée les fonctions de maître des cérémonies... Merveilles sur merveilles pour mes yeux ignorants !

Nos porteurs avaient déposé notre bagage dans l'une des salles ouvertes du rez-de-chaussée. On les paya et les congédia, et nous montâmes un escalier. Le premier étage fut traversé... Nous passâmes là devant des portes qui étaient singulièrement garnies de cachets poudreux, grands comme la main, que je sus plus tard être des sceaux de justice. De larges bandes de papier blanc s'étendaient sur les serrures de ces portes, pareilles au doigt qui commande le silence en se posant sur des lèvres.

Nous fîmes halte seulement au second étage. Le jeune homme ouvrit une porte, nous introduisit en s'inclinant poliment, puis il se retira, tandis que la porte retombait sans bruit derrière nous.

Alors seulement je ressentis une angoisse nouvelle. J'avais bien compris, et depuis longtemps, que mon père ne se souciait aucunement de m'avoir près de lui, qu'il me considérait comme un fardeau, et qu'en un mot il préférait à toute autre combinaison celle qui me reléguait dans la bruyère. La surprise manifestée de toutes parts à la révélation de mon existence prouvait surabondamment qu'il n'avait jamais fait la moindre allusion à sa fille. Mais j'avais oublié tout cela sous l'empire des impressions ressenties depuis l'heure où j'avais quitté Dierkhof ; et voici que je me trouvais tout à coup transportée dans sa demeure, dans sa chambre, contemplant de mes yeux étonnés le monde étrange dans lequel il vivait... Comme tout cela me parut bizarre ! Les murs de la vaste pièce dans laquelle nous venions d'être introduites étaient littéralement couverts, depuis le parquet jusqu'au plafond, de livres de toutes dimensions... Il y avait là, me sembla-t-il, autant de livres que de tiges d'érica sur la bruyère. II ne restait de place que pour quatre fenêtres et pour deux porte garnies de tentures vertes. La porte occupant le panneau de gauche était largement ouverte sur une salle immense éclairée par le plafond. Une haute coupole placée au centre de cette salle laissait tomber les rayons du soleil sur des membres humains de teinte blanche, sur une forme humaine, et aussi sur des tableaux

représentant des femmes aux vêtements soyeux, les enveloppant de grands plis brillants.

Dans l'embrasure de l'une des fenêtres de la première pièce, servant évidemment de bibliothèque, se trouvait un bureau devant lequel un individu était placé et écrivait. Il n'avait pas accordé la moindre attention à notre entrée, car, tandis que nous nous arrêtions sur le seuil de la pièce, attendant pour avancer un mot ou seulement un geste, le grincement de la plume sur le papier ne fut pas interrompu... et ne tarda pas à ébranler mes nerfs. J'ignore si le sentiment que j'éprouvais, — la terreur inspirée par mon père, — était partagé par ma compagne, ou bien si l'étrangeté de notre situation suffisait pour l'impressionner, mais le fait est qu'Isabelle elle-même, la vaillante Isabelle, hésita pendant quelques instants ; puis elle prit son parti, saisit ma main, et, d'un air décidé, me guida vers la fenêtre.

« Bonjour, Monsieur le docteur. Nous voici, » dit-elle. Il me Parut que cette voix sonore d'habitude, mais cette fois un peu voilée et presque tremblante, éclatait comme un coup de tonnerre dans cette immensité silencieuse et contre ces murs discrets.

Mon père leva la tête au-dessus des piles de papier qui l'entouraient, puis il bondit comme s'il avait reçu en pleine poitrine une décharge électrique.

« Isabelle ! » cria-t-il en donnant toutes les marques d'une terreur inexprimable.

« Oui, Monsieur le docteur, Isabelle !... » répondit-elle avec calme. « Et voici Éléonore, votre unique enfant, qui n'a pas vu son père depuis quatorze ans... C'est un bien long espace de temps, Monsieur le docteur, et il n'est pas surprenant que vous vous rencontriez sans vous reconnaître. »

Il garda le silence, et passa plusieurs fois sa main sur son front, comme pour chasser les pensées habituelles et rassembler les pensées moins familières. Il cherchait évidemment à comprendre notre arrivée et à s'accoutumer à cet événement extraordinaire. Puis il avança la main, écarta doucement le chapeau qui couvrait ma tête, et plongea son regard dans mes yeux. Je poursuivais de mon côté un contre-examen, et me disais qu'il devait être impossible de trouver un visage plus maigre que celui de mon père. Mais il avait les beaux yeux de ma grand'mère.

« Ainsi tu es Éléonore ?... » dit-il avec douceur en me baisant sur le front. « Elle est petite, Isabelle ; je crois qu'elle est plus petite même que ma femme... » Il soupira. « Quel âge a-t-elle donc ?

— Dix-sept ans, Monsieur le docteur. Je vous l'ai déjà écrit deux fois.

— Vraiment ? » Et il passa de nouveau la main sur mon front. Puis il entrelaça ses doigts et en fit craquer les jointures. Il offrait l'image exacte d'un homme subitement enlevé à un rêve, et ramené en pleine et plate réalité.

« Tu es fatiguée, mon enfant. Pardonne-moi de t'avoir laissée debout si longtemps, » me dit-il d'un ton excessivement poli, après avoir fait quelques pas çà et là dans la bibliothèque. Au milieu de la pièce se trouvait une grande table couverte de livres et de papiers, et entourée de quelques fauteuils. Mon père nous avança deux de ces fauteuils.

« De la prudence, Isabelle, et beaucoup de précautions !... je vous en supplie, » fit-il d'un ton anxieux, en voyant ma compagne poser son panier à tricot sur des feuilles de papier grandes ouvertes au milieu de la table. Ses mains diaphanes dans leur maigreur tremblaient en soulevant ce panier, et l'œil maternel le plus tendre ne pourrait contempler les traits de son enfant avec plus d'inquiétude, et aussi avec plus de satisfaction, que n'en exprimèrent ses traits lorsqu'il se fut assuré que les parchemins n'avaient souffert aucun dommage.

Je regardai Isabelle du coin de l'œil. Son visage n'exprimait ni la confusion ni le ressentiment. Sans doute elle connaissait les bizarreries de mon père.

« Viens, mon enfant, repose-toi un peu, » me dit-il lorsqu'il se fut aperçu que j'hésitais à m'asseoir... « Nous irons ensuite à l'hôtel...

— Dans un hôtel, Monsieur le docteur ?... » demanda Isabelle. « Est-ce que cette enfant peut s'installer dans une auberge ? Ah bien ! cela nous coûterait gros pour un séjour de deux ans. »

Mon père recula.

« Deux ans, Isabelle, deux ans ? Que dites-vous là ?

— Je vous répète seulement ce que je vous dis depuis quelques semaines, ce que contiennent toutes mes lettres. Nous sommes ici avec armes et bagages, et il n'y a plus à revenir là-dessus. Je ne souffrirai pas plus longtemps que cette enfant devienne tout à fait sauvage en restant dans la bruyère. Voyez-la, Monsieur ! Mais regardez donc Éléonore ! Elle sait à peine lire, et quant à écrire, — Dieu nous prenne en pitié ! — mais le fait est qu'elle exécute des jambages inconcevables. Elle sait grimper à tous les arbres et voir ce qui se passe dans tous les nids, mais quant à faire honnêtement une couture régulière ou tricoter le talon d'un bas, on ne saurait l'obtenir d'elle. Avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pas eu

le temps de lui apprendre toutes ces choses nécessaires, et quand elle voit une figure étrangère, elle se sauve comme un petit animal sauvage, sans même consentir à dire poliment : « Bonjour. » Voilà ! Et c'est l'unique enfant de M. de Sassen ! Votre femme doit tressaillir dans sa tombe en voyant ce qui se passe ici-bas à propos de sa fille. »

Mon père ne songea pas même à m'interroger, afin de s'assurer que le signalement donné par Isabelle était exact ou dénaturé.

« Mon Dieu ! tout cela peut être vrai ! » s'écria-t-il en passant convulsivement ses mains dans ses cheveux. « Mais je vous prie, Isabelle, de me dire ce que j'y puis... et comment il faudrait m'y Prendre pour changer cet état de choses. »

Jusque-là j'avais assisté passivement et silencieusement à la conversation dont j'étais le principal ou même l'unique objet. Mais Je ne pus me contenir plus longtemps.

« Oh ! comme tout cela est affreux !... » m'écriai-je d'une voix que la douleur rendait tremblante. « Sois tranquille, mon père, je ne veux plus paraître devant toi ! Tes yeux ne me rencontreront plus. Je veux partir tout de suite, et s'il n'y a pas moyen de faire autrement, eh bien, je regagnerai la bruyère à pied ! Je retrouverai là-bas Heinz, et il sera bien content de me voir revenir près de lui. Et à l'avenir j'apprendrai, je travaillerai, je tricoterai !... Mon père, tu peux te fier à moi. Oui, et j'apprendrai à coudre... Tu verras que jamais, jamais plus je ne serai unfardeau pour toi.

— Tais-toi, enfant !... » dit Isabelle en se levant vivement les yeux voilés de larmes... Mais déjà deux bras m'entouraient et me serraient tendrement. — Je reposais sur le cœur de mon père. —Il saisit mon chapeau, me l'enleva, le jeta au loin sur le parquet, et pressa ma tête contre sa poitrine.

« Non, non, mon enfant, » disait-il en balbutiant ; « non, ma petite fille, ce n'est pas ainsi que j'entendais les choses. » Chose surprenante ! mon discours enfantin l'avait subitement ramené à la pleine conscience de la situation et aux réalités de la vie. « Non ! Désormais tu resteras près de moi. Isabelle, cette enfant n'a-telle pas la voix de sa mère ? Oui, n'est-ce pas ? Le même son argentin, sonore, doux et plein... On dirait une cloche de cristal. Elle restera près de moi, avec moi, et ne doit plus retourner dans la bruyère. C'est une chose décidée. Mais, chère Isabelle, par où commence-t-on une entreprise de ce genre ? Ceci n'est pas ma demeure. Je suis moi-même l'hôte de cette maison, et pour un temps indéterminé. Oui, comment s'y prend-on pour s'arranger en pareil cas ?

— Quant à cela, reposez-vous sur moi, Monsieur le docteur, » répondit Isabelle avec résolution. Elle se retrouvait dans son véritable élément. « Je puis rester éloignée de Dierkhof une semaine entière sans aucun inconvénient. Et quand même Heinz ferait quelques sottises pendant ce temps, je me charge de les réparer. J'arrangerai toutes choses... Et d'ailleurs, l'enfant n'arrive pas les mains vides. »

Elle prit un papier dans sa corbeille à tricot, et le présenta à mon père. C'était le testament de ma grand'mère.

Je levai ma tête, qui reposait encore sur sa poitrine, et lui transmis la dernière étreinte de sa mère.

« Elle avait toute sa tête... ma pauvre mère ? » demanda-t-il.

« Oui, Monsieur le docteur. Elle avait toute sa tête comme aux plus heureux jours de sa vie, et elle a mis ordre à toute chose avant de quitter le monde. Lisez cela, Monsieur. La justice n'a pas passé par là, c'est vrai, mais votre mère a pensé que vous respecteriez ses dernières volontés.

— Bien entendu. Cela va de soi. »

Il ouvrit la feuille de papier, et en parcourut les premières lignes :

« J'en suis bien aise pour vous, ma chère Isabelle. Dierkhof vous appartient de plein droit : vous avez bien mérité cette preuve d'amitié.

— Le croyez-vous réellement, Monsieur le docteur ? Mais il me semble que, si j'étais à votre place, je dirais : « Ha ! ha ! Isabelle est restée près de la vieille dame pour la circonvenir et faire un bel héritage. »

— Pareille idée ne me viendrait jamais, » répondit mon père d'un air stupéfait.

« A vous, c'est possible... Mais cela ne me suffit pas. Je n'accepte pas la propriété de Dierkhof. Avec votre permission, le domaine appartiendra à la petite. Elle doit avoir un asile, un petit morceau de terre qui sera à elle, et sur lequel elle pourra se retirer, si par hasard le monde ne lui plaisait pas. S'il m'est permis de rester à Dierkhof pour y tout maintenir en bon ordre, et si elle veut bien m'y souffrir, cela est tout à fait suffisant. J'aurais bien volontiers détruit ce papier quand ma pauvre dame a eu fermé les yeux ; mais je ne pouvais faire cela, parce qu'il contient encore autre chose. »

Mon père reprit la lecture du testament.

« Comment ? » fit-il avec une extrême surprise, « il y avait encore quelque fortune ? Vous m'avez toujours écrit que ma mère vivait seulement de ses pensions et des produits de Dierkhof.

—C'était la vérité, Monsieur le docteur. Dans les premiers temps, il arrivait encore un peu d'argent du dehors. Mais je ne comprends rien à ces sortes de choses, et du jour où notre gracieuse dame a cessé d'écrire ses lettres, il n'est plus arrivé un kreutzer. Le médecin m'a expliqué tout récemment que l'on doit découper ces papiers imprimés, et qu'en retour de ces morceaux de papier on touche un intérêt.

— Avez-vous apporté ces papiers ?

—Oui, » répondit-elle en hésitant, et après une courte pause : « Mais, Monsieur le docteur, il faut que je vous dise les choses nettement et tout de suite. Cet argent-là ne doit pas s'en aller de la même façon, » — et d'un mouvement de tête elle désigna le laboratoire voisin, « que les grosses sommes sans cesse expédiées de Hanovre à votre adresse par ma chère maîtresse. »

Les joues creuses de mon père se revêtirent d'une rougeur fugitive, et son regard devint incertain et honteux, comme s'il avait été pris en flagrant délit d'une action mauvaise.

« Non, non !... » répondit-il avec vivacité. « Ne vous inquiétez Pas de cela. Cet argent appartient à Éléonore.

— Et vous le serrerez bien soigneusement ? Et vous veillerez pour qu'à chaque trimestre... ?

— Non, Isabelle ! Pour cela, non ! » répondit-il d'un ton bien decidé. » Je ne puis m'encombrer la tête de questions d'argent. Ma vocation s'oppose tout à fait à ce que je...

— Oh ! ne vous tourmentez pas de cela. Vous trouverez des gens pour vous conseiller, Monsieur le docteur, » dit Isabelle avec empressement. Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle paraissait fort aise et semblait délivrée d'une grande inquiétude. « Mais comment les choses sont-elles donc rangées par ici ? Nous ne pouvons pas demeurer dans cette grande pièce à côté. Ça a l'air d'une église plutôt que d'une chambre... Je n'y vois ni commode ni armoire...

— Je vais tout de suite vous conduire à mon appartement. —Un instant, je ne demande qu'un instant de patience ! Je veux seulement enfermer mon manuscrit. »

Il se rapprocha de sa table et examina ses papiers d'un air pensif. Puis il passa sa main à plusieurs reprises sur son front et sur la mouche grise fort clairsemée qui garnissait son menton, et enfin il se laissa doucement tomber dans son fauteuil, saisit aussitôt sa plume et se mit à écrire.

Durant ce temps, Isabelle avait pénétré dans la pièce voisine, et j'y étais entrée sur ses pas. Aujourd'hui seulement je puis me rendre compte de l'étrange effet que nos deux personnes devaient produire dans ce musée d'antiquités. Mais je ne puis oublier de quel œil curieux et avide je contemplai ces trésors de l'art, qui pour moi, créature ignorante et sauvage, n'avaient pas même de nom. Tout cela gisait pêle-mêle et attendait un classement fait par une main habile. Au milieu de caisses éventrées, parmi le foin et la paille, étincelaient des marbres. Des bronzes pompéiens étaient épars sur des tables, côte à côte avec d'antiques terres cuites. Des fragments de poterie avec des traces de dessins coloriés, — je ne leur accordai pas un regard,— jonchaient le parquet. Il y avait surtout une quantité extraordinaire d'objets cassés et brisés. Au-dessus d'une caisse fermée se trouvait même un corps féminin sans pieds et sans bras... c'est-à-dire (mais je l'ignorais) un torse humain.

« Pourrait-on jamais croire à la possibilité de semblables choses !... » murmurait Isabelle avec une sourde colère... « Dans ces pots fêlés, dont je ne voudrais pas même pour ma cuisine, a passé la majeure partie de l'immense fortune des Jakobsohn !... » ajouta-t-elle avec indignation.

Pour moi aussi, cela était inexplicable... Et pourtant je me sentis envahie par une notion confuse de la puissance de l'art. Sur un tronc d'arbre abattu se trouvait un jeune garçon. Son bras gauche levé se rattachait à l'une des branches, et tous ses membres indiquaient la douce mais irrésistible invasion du sommeil. Je contemplai immobile ce beau visage. La respiration passait entre ces lèvres demi-closes. Les paupières alourdies luttaient encore contre le repos, — le sang coulait sous la peau jaunâtre, dans les veines de cette petite main maigre, mais nerveuse... C'était la vie !... le mouvement !... Je reculai.

« Ne vas-tu pas prendre peur maintenant ?... » me dit Isabelle. « Il est vrai que tout cela est vraiment effrayant... Mais va donc voir ce que devient ton père. Il a tout à fait oublié, je crois, que nous sommes ici. »

Au même instant, on frappa à la porte. Mon père n'y fit pas plus d'attention qu'à notre propre entrée, et continua d'écrire. On répéta le même coup, et Isabelle cria de sa voix la plus retentissante : « Entrez ! » Mon père tressaillit, bondit et regarda d'un air effaré le valet de pied en riche livrée qui était entré et s'inclinait respectueusement devant son bureau.

« Son Altesse Ducale envoie ses meilleurs compliments à M. de Sassen, et l'invite à une conférence qui aura lieu dans le salon jaune aujourd'hui, à cinq heures... » dit le domestique en se courbant jusqu'à terre.

« Ah ! oui, vraiment ?... Je suis à ses ordres, » répondit mon Père, en tourmentant sa chevelure.

Le valet disparut silencieusement.

« Nous sommes encore là, Monsieur le docteur, » dit Isabelle depuis le seuil du musée voisin, en voyant qu'il faisait mine de reprendre son travail.

Je ne pus réprimer un mouvement intérieur de gaieté, et en même temps je sentis que mon cœur échappait à une impression Pénible. Je commençais à comprendre mon père. Ce n'était point Par sécheresse et froideur de cœur qu'il avait négligé sa mère et oublié son enfant ; — seulement il vivait dans un autre monde. J'étais certaine qu'il m'aurait aimée si je n'avais été loin de lui, si j'avais vécu à ses côtés. Maintenant il s'agissait de regagner le temps perdu, de reconquérir l'affection qui était mon bien légitime.

« Père, » lui dis-je, tandis qu'il s'avançait vers nous d'un pas hésitant et en se frottant les mains avec confusion, « tu ne te moqueras pas de moi si je te fais une question ? » Et je lui montrai l'enfant luttant contre le sommeil. « Il me semble qu'il va s'éveiller, faire un mouvement... Mais, mon Dieu ! il est vivant !

— Me moquer de toi, ma petite Éléonore, lorsque tu as découvert du premier coup ma perle, mon trésor le plus précieux ?... » s'écria-t-il transporté de joie. Il passa ses mains sur le marbre jaune de la statue, avec plus de tendresse encore que sur mes joues. « Regarde bien cela, ma fille ! C'est un chef-d' œuvre, cela se rapproche de l'œuvre divine. L'équivalent n'existe nulle part dans le monde, nulle part. Quelle découverte ! Dieu seul sait où ces marchands ont trouvé cela... Il y a dans cette maison des trésors inestimables, et où les ai-je trouvés ? où ce chef-d'œuvre incomparable gisait-il jusqu'à avant-hier ? Dans un souterrain presque abandonné, en des caisses où cela reste empaqueté depuis quarante ans et davantage, oublié... ignoré... Quel vol fait à la science ! Oh ! ces âmes de marchands ! »

Tout cela sans doute ne s'adressait pas à moi, enfant de la bruyère, qui venais de jeter un regard timide sur le vaste monde de l'art et de la science ; il s'entretenait plutôt avec sa propre pensée. Mais son discours me parut beaucoup plus compréhensible que le langage semé de mots inconnus tenu par le professeur étranger, près du monticule ; de plus, l'allusion faite « au souterrain » de cette maison de marchands eut tout à coup pour moi le

charme mystérieux de la tombe du roi hun, vision merveilleuse de mon enfance, dont je regrettais la disparition.

Isabelle me jeta un regard inquiet, tel qu'elle aurait pu me l'adresser si elle avait reconnu en moi les symptômes d'une épidémie ayant déjà atteint l'un des miens. Mais elle ne communiqua aucune de ses réflexions, et continua à marcher tout droit à son but : d'un geste éloquent, elle indiqua ses souliers poussiéreux.

« Ce cuir brise mes pieds, Monsieur le docteur, » dit-elle, « et je serais bien contente de boire un verre d'eau. »

Mon père sourit, ferma son bureau, et nous conduisit au rez-de-chaussée. Nous vîmes, chemin faisant, une porte ouverte sur une chambre dans laquelle une jeune femme de chambre, à la physionomie avenante, au tablier à plastron, d'une blancheur de neige, rangeait et nettoyait des meubles.

« M^lle^ Fliedner a commandé d'ouvrir et de préparer deux chambres pour M^lle^ de Sassen, » dit-elle à mon père avec une extrême déférence. — Je ne pus m'empêcher de rire en m'entendant nommer de la sorte, moi qui l'avant-veille encore courais pieds nus au travers de la bruyère. — « Monsieur est précisément absent, et M^lle^ Fliedner ignore quand il reviendra, et quelles sont les dispositions qu'il prendra à son retour ; mais elle s'est permis d'ordonner tout au moins ce qui est de toute nécessité. Je viens de faire poser deux lits et de commander un repas à l'hôtel. »

Mon père la remercia, et nous introduisit dans sa chambre, qui était fort élégante.

Faut-il que je raconte ici comment s'accomplit en moi le miracle de la transformation, comment les instincts féminins s'éveillèrent dans l'âme de l'enfant farouche et sauvage dès qu'elle se trouva en situation de donner quelques soins affectueux ? Il se produisit là une sorte de miracle qui, lorsque j'y songe, me frappe encore d'admiration. Ce que j'ignorais des devoirs filiaux et du monde se révéla tout à coup par la force de l'affection, sans enseignement, sans initiation. Ma main, maladroite quand il s'agissait du maniement d'objets dont j'ignorais l'usage et même l'existence, sut pourtant servir mon père et mettre à sa Portée tout ce qu'il pouvait désirer pendant ce premier repas Pris en commun. Je sus lui faire de minces petites tartines de beurre, peler ses radis, choisir le meilleur morceau de poisson, en écarter les arêtes, me lever pour baisser un store, — et Dieu sait pourtant que je n'avais jamais vu de store ! — pour voiler un rayon de soleil qui

frappait son front ; puis, quand il se leva une heure plus tard, pour retourner dans sa chère bibliothèque, je lui criai de ne pas oublier qu'il était attendu à cinq heures chez Son Altesse... et j'eus même la hardiesse de lui demander s'il ne serait pas bon que j'allasse l'avertir quand l'heure du rendez-vous serait proche.

Il avait déjà atteint la porte, et se retourna les yeux brillants de Joie.

« Merci, Isabelle, » dit-il. « Vous m'avez rendu, en me ramenant mon enfant, les temps heureux où j'avais ma petite femme près de moi. Ma chère Nore, à cinq heures précises tu monteras près de moi. Je suis quelquefois un peu distrait, et, par une suite de circonstances fortuites, mais fatales, je... je ne sais comment cela est arrivé... mais le fait est que j'ai très souvent oublié, mais tout à fait oublié cette invitation. »

Il sortit.

« Les choses s'arrangent, » dit Isabelle avec une évidente satisfaction, et elle releva au-dessus du coude les manches de sa veste.

X.

Près de la pièce habitée par mon père se trouvait la chambre que M^lle^ Fliedner m'avait provisoirement attribuée, et à laquelle une chambre à coucher faisait suite. Le tout occupait l'angle sud-est de la maison. La chambre à coucher avait deux fenêtres, décorées de damas de soie jaune un peu fané, mais très beau. Il s'y trouvait un lit garni d'un couvre-pied piqué, fait en soie jaune, et d'oreillers déjà recouverts de belles taies fines éclatantes de blancheur, une toilette élégante drapée de jaune, et contre le mur épais une armoire étroite, reposant sur des pieds sculptés, et tout incrustée de marqueterie.

« Le lit était inutile, » dit Isabelle en saisissant d'un bras vigoureux nos paquets contenant tout ce qui, selon elle, devait servir à notre coucher, « nous avons nos propres lits, » poursuivit-elle non sans fierté, « et quels lits ! »

Elle enleva les oreillers, en soupesant avec quelque dédain le léger édredon, puis s'écria : « Mais quelle maladresse ! » Elle examina la petite chambre d'un coup d'œil rapide. « Avoir placé ce lit tout près de la fenêtre, de façon à te mettre dans un courant d'air, tandis qu'il y a de l'autre côté un bon grand mur bien à l'abri, qui est occupé seulement par cette armoire niaise ! Hé ! donne-moi un coup de main, mon enfant, nous allons la déloger. »

Nous pûmes aisément écarter l'armoire. Isabelle leva les deux bras au ciel en joignant les mains par-dessus sa tête.

« Que Dieu me prenne en pitié ! » s'écria-t-elle, « les fenêtres sont garnies de soie, et les armoires et les murs de toiles d'araignée et de poussière ! Voilà un ménage bien tenu ! »

Je me souvins alors des caisses remplies d'objets précieux gisant depuis quarante ans dans un souterrain attenant à cette maison, et me dis que, selon toute probabilité, les toiles d'araignée accumulées derrière cette armoire devaient remonter à la même époque. Quand cet espace fut débarrassé des flocons de poussière devenue compacte et des longues araignées qu'Isabelle massacra sans pitié, nous aperçûmes une petite porte tapissée, presque invisible. Isabelle l'ouvrit sans plus délibérer. Dans un espace

excessivement étroit se dressait un escalier fort roide conduisant à l'étage supérieur.

« Donc il y avait une raison pour que cette armoire fût posée là, » fit Isabelle en refermant la porte. « Il faut la remettre en place. »

Elle sortit pour essayer de trouver un balai ou quelque chose d'approchant.

Je rouvris doucement la petite porte. Qui demeurait à l'étage supérieur ? Peut-être la belle Charlotte ? Je m'engageai sur l'escalier et le montai degré à degré. Tout à coup une raie lumineuse trancha vigoureusement sur l'obscurité de l'escalier. Elle provenait d'une porte placée sur la même ligne que la porte du rez-de-chaussée, que nous venions de découvrir. Je conjecturai qu'elle devait, comme celle-ci, s'ouvrir sans bruit, et je pesai sur le pêne... O confusion ! Il se produisit tout à coup des grincements et des craquements tels qu'on peut les attendre de serrures et de gonds qui n'ont pas été huilés depuis un demi-siècle. Ma main retomba avec épouvante, et je faillis tomber à la renverse dans l'escalier. Mais la porte s'écarta lentement et s'ouvrit sur une chambre vide. Un manteau de soie noire couvrait en partie la porte et en avait, selon toute probabilité, amorti les grincements.

Il me sembla que la première aube, celle que je connaissais bien pour l'avoir vue souvent s'étendre sur la bruyère, glissait sur les murs de cette pièce. Ils étaient tendus de mousseline rose plissée. De quelque côté que le regard se portât, il rencontrait une surface jonchée de bouquets de roses : le tapis gris clair, les tabourets recouverts de tapisserie, les rideaux tirés devant les fenêtres, tout était parsemé de roses. Les dernières étaient, il est vrai, seulement des spectres de roses, car le soleil avait pompé leur substance. Près de l'une des fenêtres se trouvait une table de toilette garnie d'ustensiles en argent. En dehors de cette table et des sièges, il n'y avait aucun meuble dans la chambre.

J'entrai avec précaution... Fi !... là dedans aussi on n'avait fait aucun nettoyage depuis bien longtemps. « Voilà un ménage bien tenu !... » eût pu dire Isabelle encore une fois. Charlotte pouvait-elle donc vivre dans cette atmosphère chargée de poussière ? L'un des battants de la porte placée à ma gauche était ouvert, et j'aperçus dans la pièce voisine deux lits posés côte à côte sous un baldaquin violet. Près de l'un des lits se trouvait, sur un pied très simple, une longue corbeille remplie de petits coussins sur lesquels un voile vert était jeté... Cela était étrange !. Qui donc demeurait ici ? Un

silence profond, mystérieux, planait sur ces pièces assombries, aux fenêtres voilées, aux rideaux soigneusement fermés... Puis tout cela semblait abandonné... Je devinais enfin ! La famille qui habitait ici était partie ! Puis je fis quelques réflexions. Je me dis que ma place n'était pas ici. que je ne devais pas y rester, que... Mais quoi ! la curiosité est si forte et si habile ! Comment résister au désir de jeter un coup d'œil sur ce logis abandonné ? Je commençais à penser que je me trouvais dans le palais de la reine des fées, rempli de velours, d'or et d'argent, ce palais qui n'est jamais nettoyé, dont il faut secouer les lits et épousseter la poussière... Justement il y en avait partout. Je me trouvais seule, absolument seule, mais n'éprouvai pas le plus léger effroi. Et si vraiment la reine des fées se trouvait dans la pièce suivante, eh bien, je l'aborderais bravement et lui ferais ma révérence. J'avais pour cela assez de courage, — pour cela, oui, — mais je poussai un cri terrible, répercuté par les échos, et me cachai le visage entre les mains. J'avais poussé encore une porte. Je n'étais pas seule, quoique je ne fusse pas en face de la reine des fées... Une petite créature noire venait à ma rencontre depuis la porte opposée.

J'attendis l'inconnue, le cœur battant. Je pensais que le moment était proche où elle devait écarter mes mains, derrière lesquelles je cachais mon visage, et m'adresser la parole. Mais rien ne vint rompre ce silence sépulcral, aucun bruit de pas ne se fit entendre sur le parquet, et l'on ne ferma pas non plus la porte opposée. Il était temps de mettre fin à cette situation embarrassante. Je me hasardai à regarder devant moi. La créature noire était toujours à la même place, et laissait tomber lentement ses mains brunes, puis elle rejeta en arrière, d'un brusque mouvement, une mèche rebelle d'épais cheveux noirs qui était venue voiler ses yeux... Eh ! maïs je venais précisément d'en faire autant !... Pour le coup, je me mis à rire à gorge déployée : la chambre était entièrement revêtue de glaces s'étendant du parquet au plafond... Tous ces miroirs devaient être stupéfaits en se renvoyant mon étrange image. Je secouai les boucles de mes cheveux, et, continuant à rire follement, je pénétrai dans cette nouvelle pièce.

Elle occupait toute la profondeur de la maison, et avait, tant au nord qu'au sud, trois immenses portes vitrées drapées de soie bleue. Les couleurs s'étaient conservées seulement du côté du nord. Sur le côté du sud, le bleu s'était transformé en gris blanc, d'aspect sale et déplaisant. Du plafond de cette pièce tombait sans doute une pluie de fleurs : il y avait là tant de femmes occupées à secouer des corbeilles de roses et d'épis, tant d'enfants

aux joues rebondies, qui tenaient, les uns des médaillons, les autres des gerbes de fleurs ! De légères mais riches arabesques d'or serpentaient de toutes parts, et paraissaient orner plutôt qu'encadrer ou diviser toutes ces peintures. Les meubles étaient de bois blanc verni, bordés d'or et recouverts de soie bleue.

C'était sans nul doute une galerie de parade, mais on s'en servait comme d'un simple parloir. Les meubles étaient groupés de toutes parts comme pour une causerie intime, non dans un appareil cérémonieux. Près de la fenêtre du milieu de la façade septentrionale se trouvait une grande table-bureau. Elle était couverte de figurines en porcelaine et d'une foule d'objets dont l'usage m'était inconnu. J'y remarquai une écritoire en argent dont le travail me parut superbe : c'était une couronne de feuillage, et l'encrier et le sablier avaient chacun la forme d'une rose. Sur l'une des feuilles de la guirlande était gravé un écusson armorié, surmonté d'une couronne. Devant l'écritoire il y avait un paquet de feuilles de papier à lettres portant les mêmes armoiries. La main légère d'une femme avait sans doute essayé une plume... On lisait en effet, répétés mille fois, placés en tous sens, ces mots : « Sidonie, princesse de K... » et entre ces mots les noms de Claudius et de Lothaire.

Je reculai. Comment ! j'avais pénétré dans la demeure d'une princesse !... Une princesse s'était assise devant cette table et avait écrit avec ce ravissant porte-plume en or qui gisait là, négligemment jeté près d'une feuille de papier ! Ses pieds élégants avaient glissé sur ce beau parquet, là où je marchais avec ma chaussure grossière ! Une confusion inexprimable s'empara de moi, et je ne retrouvai plus, en m'interrogeant, la moindre trace du courage que j'aurais déployé si j'avais rencontré dans ce beau salon la reine des fées, aux longues dents, à la tête branlante, ensevelie dans les coussins de son trône. Je n'osai plus toucher au pêne de la porte voisine, mais j'écartai d'une main tremblante la petite plaque qui couvrait l'ouverture de la serrure, et j'y hasardai un coup d'œil : au travers de la serrure j'aperçus les courbes majestueuses du bel escalier dont nous avions gravi les marches en compagnie du jeune homme... Je me trouvais donc derrière les portes scellées par les bandes de papier et les cachets de la justice ! Ainsi la princesse, pour mieux préserver sa demeure contre tout regard indiscret, y avait fait poser des scellés, qui devaient rester là jusqu'à son retour ? Et cela même n'avait pas suffi... J'avais pénétré dans ce sanctuaire, et mes regards curieux se posaient sur tous les objets que l'on

avait voulu mettre à l'abri de tout œil profane ! Je ne m'adressais pourtant aucun reproche sérieux. Il y avait à toute cette aventure un côté plaisant et intéressant qui me séduisait, et cette particularité de me trouver impunément derrière les scellés constituait pour moi un divertissement dont la saveur me semblait très piquante. Aucune créature vivante ne pouvait pénétrer dans ces pièces somptueuses, moi, moi seule exceptée !

Je voulus poursuivre mes recherches jusqu'au bout, et, entre autres, contempler le paysage que la princesse voyait de ses fenêtres. J'écartai quelque peu l'un des rideaux... A cette grande porte vitrée attenait quelque chose de semblable à un petit cabinet sans plafond, — un balcon, en un mot. — Je n'avais jamais vu de balcon. Combien il devait être délicieux de se trouver de la sorte placée en plein air, bien au-dessus du sol, et d'avoir ce cabinet aérien attenant à la chambre que l'on habitait !

Peut-être apercevait-on de là un coin de la campagne... Je fus assez curieuse et assez étourdie pour tourner la clef dans la serrure et entr'ouvrir la porte du balcon. Une brise d'été pénétra aussitôt par cette ouverture, en apportant sur ses ailes les parfums du jardin...

On pouvait bien y glisser la tête, et voir un peu ce qui se passait au dehors... O ciel ! voici qu'Isabelle sortait du plus proche bosquet, marchant de son pas vigoureux et actif, en brandissant un manche à balai ! Je fermai la porte, traversai les chambres en courant, descendis l'escalier sans avoir conscience de mes mouvements, et n'eus que juste le temps de me jeter sur une chaise, après avoir poussé derrière moi la petite porte tapissée. Isabelle faisait son entrée.

« N'ai-je pas dû. m'en aller jusque dans la cour de là-bas pour trouver un balai !... » fit-elle en grommelant. « Cette maison est Véritablement ensorcelée... Toutes les portes sont fermées, et, de quelque côté que l'on regarde, on n'aperçoit aucun vestige humain... Et puis je n'étais pas au bout de mes peines... la servante ne voulait pas me permettre de prendre un balai... par pur respect... J'ai dû monter sur mes grands chevaux... C'est cet infâme chapeau qui m'a valu ce respect-là... Je voudrais bien ne plus être obligée de le remettre jamais sur ma tête. »

Elle épousseta soigneusement le panneau, ferma la porte à double tour, et remit l'armoire à sa place. Puis elle dressa ses énormes lits de plume, en entassant Ossa sur Pélion. Mon Dieu ! comme ces enveloppes en gros calicot rayé de rouge et de blanc s'étalèrent impudemment près du rideau de damas jaune !... Et avec quel dédain les fins draps de lit furent jetés dans un

coin pour se voir Substituer mon linge personnel, dont je pouvais compter les brins, quoique j'en fusse passablement éloignée !

Isabelle contemplait son œuvre avec un sourire de satisfaction... Tout cela était fort et solide, et c'était l'essentiel à ses yeux.

« Nous irons demain matin dans la maison de devant, » me dit-elle en prenant dans l'une de nos caisses une fraise propre et la Posant sur la table de toilette. « D'après ce que ton père disait aujourd'hui, ces gens-là me paraissent sages et raisonnables. »

Je demeurai stupéfaite de cette interprétation : mon père n'avait fait à ces gens-là d'autre allusion que celle que l'on pouvait inférer de l'indignation avec laquelle il s'était exprimé au sujet de ces âmes de marchands.

« Peut-être, » ajouta-t-elle, « pourrai-je causer de toi avec ce monsieur.

— Pour rien au monde, Isabelle !... Entends-tu bien ? Pour rien au monde ! Je me sauverais sur l'heure, et tu ne me reverrais jamais, plus jamais ! »

Elle m'examina avec une surprise inquiète, et, posant son doigt sur son front par un geste d'interrogation, elle se dit à elle-même :

« Est-ce que les choses n'iraient pas régulièrement de ce côté-là ?

— Pense ce qu'il te plaît, crois ce que tu veux, » répondis-je avec obstination, « mais je ne souffrirai pas que tu parles de moi avec ce jeune homme.

— Eh ! qui songe à ce jeune blanc-bec ? Un dadais bichonné, un nigaud passé au vernis des pieds à la tête, et qui joue avec des cerceaux comme un petit garçon ! Il ne me manquerait plus que cela ! »

Mon visage s'empourpra... La douleur, la confusion, et même une sorte de ressentiment s'emparèrent de moi et me percèrent de dards aigus... Vraiment Isabelle était par trop méprisante, et quelquefois trop grossière.

« Je parlais du vieux monsieur qui était à une fenêtre quand nous traversions la cour.

— Ah ! bien, bien ! Tu peux lui parler de moi tant que tu voudras, — il est vieux, extrêmement vieux.

— Peu m'importe. Mais sont-ce véritablement les individus qui sont venus dans la bruyère, il y a de cela quatre semaines ? »

J'inclinai affirmativement la tête.

« Et c'est ce vieux qui t'a donné ces écus de malheur ?

— Oui, Isabelle. »

Je me rapprochai de la fenêtre, et regardai au dehors... J'étais en situation de me faire bientôt railler par ma compagne : des larmes remplissaient mes yeux. Isabelle savait que j'avais la coutume de pleurer quand elle se montrait trop acerbe pour Heinz. Mais c'était pourtant tout à fait différent. J'aimais celui-là depuis ma première enfance, mais que m'importait ce jeune étranger, inconnu ? En quoi pouvais-je m'avouer froissée parce qu'il lui avait plu de le traiter de jeune nigaud, de blanc-bec et de fat ?... Et pourtant, en me retraçant ces expressions méprisantes, je ravivais ma peine et me sentais encore plus profondément et surtout différemment atteinte qu'aux moments où Isabelle secouait rudement mon bon vieux Heinz.

XI.

Quand je me réveillai le lendemain matin, je me trouvai dans une situation bizarre. Tant d'événements surprenants, d'impressions nouvelles m'avaient la veille entraînée dans un tourbillon si vertigineux, que j'avais éprouvé tous les symptômes de l'ivresse, et m'étais mise au lit sans trop avoir conscience de moi-même. La Pure lumière du matin avait chassé toutes les visions, et je me sentais redevenue le lézard timide qui vit dans une caverne pour éviter le regard humain.

Tout à coup un petit consolateur ailé vint se placer sur la corniche de ma fenêtre : un oiseau entonna son chant matinal. Je me dis avec une joie douloureuse qu'il venait peut-être de la bruyère, et qu'il avait quitté le sorbier pour m'apporter des nouvelles de Dierkhof... Mais le silence qui règne à l'approche de l'aube fut encore troublé d'une autre façon, à mon extrême sur-Prise. Derrière le mur contre lequel l'armoire était posée s'éleva soudainement une voix masculine, profonde, bien timbrée, et chantant un verset de cantique. La porte de ma chambre s'ouvrit en même temps, et Isabelle s'avança doucement. Elle me souhaita le bonjour par signes et se tint debout, les mains jointes, en prêtant l'oreille...

« Un homme pieux, » dit-elle en s'approchant de mon lit, quand la dernière syllabe fut prononcée. « Ainsi il y a dans cette maison d'autres habitants que ton père... Et quels habitants !... Et moi qui croyais hier que cette maison était vide et ensorcelée ! »

Elle se tut, car la voix entonnait un deuxième verset... Le cher petit chanteur de la corniche gardait le silence depuis longtemps. Sans doute cette voix sonore l'avait mis en fuite.

« Maintenant, lève-toi, mon enfant, » dit Isabelle, après avoir écouté pieusement le second verset. « Je suis plus aise de ce voisinage que si j'avais découvert un trésor ! Cela a été une belle prière matinale ! Et maintenant à l'œuvre du jour ! »

Elle leva les stores et regarda au dehors. Je sautai hors de mon lit. Des milliers d'étincelles d'or couraient et se poursuivaient sur le miroir du lac, les arbres et les arbrisseaux pliaient sous les gouttes brillantes de la rosée, et sur les pelouses se promenaient des paons et des faisans dorés.

Tandis que je m'habillais, la voix s'éleva de nouveau.

« Hé !... » fit Isabelle, tandis qu'un pli de mécontentement se marquait entre ses sourcils blonds, « celui-là est-il donc payé pour cela ? Cette chanson-là doit, à la fin, impatienter notre Seigneur. Ce n'est pas, je pense, pour l'employer de cette façon qu'il nous donne la précieuse matinée. »

Isabelle avait, en effet, déjà vaqué au travail. Elle s'était fait ouvrir une cuisine, et, en dépit des supplications de la jeune femme de chambre, elle s'était obstinée à préparer notre déjeuner. Isabelle ne pouvait à aucun prix, disait-elle, prendre du café étranger, c'est-à-dire du café qu'elle n'aurait pas préparé elle-même, Le salon attenant à ma chambre était déjà nettoyé et rangé. Le lit qu'elle s'était dressé sur un sofa, près de ma porte, avait disparu dans je ne sais quelles profondeurs inconnues, la table était soigneusement mise et déjà garnie d'un joli service envoyé par M^{lle} Fliedner.

Je frappai avec précaution à la porte de mon père.

« Entre, mon enfant, entre, ma petite Nore ! » s'écria-t-il. Dieu merci, il n'avait pas oublié mon arrivée, et l'on n'avait pas à procéder à une seconde présentation. Il me prit par la main, m'attira près de lui, et s'excusa de nous avoir laissées seules la veille, en nous disant que Son Altesse l'avait retenu jusqu'à onze heures passées. Isabelle lui apprit qu'elle avait le dessein de s'entendre avec M^{lle} Fliedner pour ce qui me concernait, et il approuva chaleureusement ce projet. M^{lle} Fliedner était une personne très respectable, tout à fait méritante, et il serait très heureux qu'elle voulût bien s'occuper de sa fille. Plus tard il lui ferait une visite pour lui adresser lui-même cette prière. Aujourd'hui cela lui était tout à fait impossible. Il était occupé d'un travail excessivement important, et se voyait obligé d'épargner même les minutes.

Il était beaucoup moins distrait ici que dans sa bibliothèque, près de son bureau, et, quoiqu'il m'appelât deux ou trois fois par le prénom de ma défunte mère, et qu'il s'informât trois ou quatre fois de mon âge, je sentais qu'il s'était accoutumé à la perspective d'avoir son enfant près de lui, et qu'il en éprouvait de la satisfaction. Cette conviction retrempa mon courage et ma confiance. Il tint constamment ma main dans la sienne, et je dus l'accompagner sur l'escalier, parce qu'il était accoutumé à prendre son café dans sa bibliothèque.

Nous rencontrâmes dans le vestibule un vieux monsieur. Il avait une chevelure blanche comme la neige, une cravate aussi blanche que sa

chevelure, et était vêtu de noir des pieds à la tête, — mais d'un noir particulier, me sembla-t-il, — tout à fait immaculé, et brillant comme du satin frappé d'un rayon de soleil. Il ôta son chapeau, il est vrai, en saluant profondément, mais en gardant une attitude hautaine et compassée, tandis que le regard de ses yeux, d'un bleu pâle et effacé, s'arrêta d'une façon hostile et dédaigneuse sur la toilette fort négligée de mon père.

« Qui est-ce là ?... » demandai-je tout bas, tandis que l'inconnu longeait le petit lac d'un pas actif, mais mesuré. Cette apparition m'avait causé une impression pénible, et pourtant indéfinissable.

« C'est le vieux teneur de livres de la maison Claudius, » répondit mon père. « Il est ton voisin... Tu dois l'avoir entendu chanter... » Et un sourire moqueur passa sur les lèvres de mon père, tandis qu'il suivait du regard le diligent chanteur, qui disparaissait dans un bosquet.

Deux heures plus tard, je pris le même chemin en compagnie d'Isabelle, — c'est-à-dire le chemin qui conduisait à la maison de devant. — Isabelle portait sous son châle noir le petit coffret de métal qui contenait les valeurs ayant appartenu à ma grand'mère. Elle avait complété sa toilette de voyage par une paire de gants en coton brun, ce qui lui donnait un aspect tout à fait solennel.

La place sablée était vide aujourd'hui, mais le jardin semblait fort animé. Le rouleau faisait grincer le gravier des allées ; entre les parterres circulaient des travailleurs en blouse, disposant les fleurs en bouquets, et derrière les haies de rosiers, disposés en espaliers, se dressaient des têtes humaines qui nous contemplaient avec surprise.

Quand nous nous approchâmes de la grande serre, le vieux teneur de livres apparut près de la porte. Il était nu-tête, et son front, d'une blancheur éclatante, semblait, non pas recevoir, mais épandre la lumière. Il causait avec le jeune homme, qui, à en juger d'après les apparences, se disposait à sortir, et marchait près de lui. Ils ne firent aucune attention à nous, quoique nous fussions éloignées de quelques pas seulement et que nous nous trouvions engagées derrière eux dans la grande allée qui conduisait à la porte de la cour.

« Vous êtes des têtes folles... vous et votre sœur... Votre vol s'élève trop haut...

— Vous nous blâmez ?...

— Et le nid dans lequel vos ailes ont poussé vous semblent maintenant trop étroit... Je le comprends depuis longtemps !... » poursuivit le vieux

homme sans tenir compte de l'interruption. Même en parlant, sa voix était sonore et agréable ; seulement il parlait d'une certaine façon, avec une complaisance tellement marquée, qu'il donnait lieu de croire qu'à ses yeux chacun des mots qu'il prononçait valait son pesant d'or.

« Cela n'est pas tout à fait exact, » répondit le jeune homme. « Mais nous voudrions éviter certaines choses qui nous humilient, Charlotte et moi, qui peuvent être de nature à nous nuire, non seulement dans le monde, mais aussi, ce qui est plus grave, dans ma carrière... des choses que nous considérons comme un boulet paralysant nos mouvements... Si seulement mon oncle pouvait se décider à rompre avec sa boutique ! »

Il leva sa canne légère et en frappa un magnifique œillet rouge, qui se penchait curieusement en avant, en assénant un coup si vigoureux, que la tête de l'œillet alla rebondir au loin. Je poussai un léger cri, et mes mains se portèrent involontairement à mon cou, absolument comme si j'avais moi-même reçu le coup adressé à l'œillet.

Les deux causeurs se retournèrent. La terreur peinte sur mon visage, et plus encore mon mouvement, firent naître un sourire moqueur sur les lèvres du jeune homme.

« Ah ! là petite princesse des bruyères est donc sentimentale ?... » dit-il en levant le chapeau qui couvrait ses boucles brunes... « Je lui apparais certainement comme un Vandale, un barbare, Dieu sait quoi encore... et me voilà perdu de réputation dans le présent et l'avenir, » poursuivit-il en me jetant un regard souriant. « Il ne me reste d'autre ressource que de soutenir que c'est là ma façon de cueillir les fleurs... et d'appeler celle-ci aux plus grands honneurs qu'elle ait pu rêver. »

Il ramassa l'œillet et le passa dans sa boutonnière.

« Cela ne réparera pas le mal fait à cette pauvre chose... » dit sèchement Isabelle en passant près de lui.

Il se mit à rire.

« Ne vous appelez-vous pas Isabelle ?... » fit-il d'un air moqueur.

« Pour vous servir. Oui, Isabelle Wichel, si vous le permettez, » dit-elle en se retournant de son côté. La réponse et le ton étaient empreints d'aigreur, mais je n'osai me représenter ce qu'ils eussent été l'un et l'autre, si elle avait su que, dans la bruyère, le Jeune homme avait attaché au nom d'Isabelle l'image d'un dragon !

Où prenait-elle le courage de regarder ces fiers yeux bruns avec autant de sang-froid et d'indifférence que s'ils avaient appartenu au premier petit

marchand de balais venu, auquel elle donnait un morceau de pain lors de son passage devant la porte de Dierkhof ? C'était pour moi une énigme inexplicable. Oui, Isabelle était plus brave qu'un soldat, et personne au monde ne devait essayer de se mesurer avec elle, moi moins que personne, car à ce moment-là mon cœur de lièvre battait si fort, que j'imaginai attirer par là l'attention de M. le teneur de livres, lequel m'examinait de la tête aux pieds.

Je crois que le jeune homme allait dire à son compagnon qui étais, mais Isabelle ne lui en laissa pas le temps. Elle inclina la tête, reprit sa marche en avant, et j'imitai tous ses mouvements.

Ces messieurs s'avancèrent lentement derrière nous.

« Une voiture tourne le coin, » dit le jeune homme en s'arrêtant subitement. « Oui, oui, je reconnais le pas des chevaux. L'oncle Éric revient de la vallée de Dorothée ! »

Ils pressèrent le pas et gagnèrent avant nous la cour, dans laquelle entrait déjà l'élégante calèche que j'avais aperçue la veille. Le vieux monsieur au chapeau brun, aux lunettes bleues, était dans la voiture. Il avait exactement le même costume, le même aspect que dans la bruyère ; seulement il sauta par-dessus le Marchepied de la voiture avec une vigueur, une souplesse et une témérité qui me surprirent lorsque je rapprochai ce mouvement juvénile de l'âge du vieillard.

« Bonjour, mon cher oncle ! » s'écria le jeune homme.

« C'est toi, oncle Éric ? » dit au même instant la voix de Charlotte, que j'aperçus à une fenêtre.

Le vieux monsieur adressa un salut à sa nièce, puis serra les mains que lui tendaient son neveu et son employé. Nous passions précisément près de là, mais l'on ne nous accorda aucune attention, car un homme de haute stature, portant sur son dos une besace de voyageur, se présentait en même temps et tendait son chapeau d'un air humble et suppliant.

Je vis le jeune homme tirer aussitôt sa bourse, et y prendre une pièce d'argent pour la jeter dans le chapeau du mendiant. Mais son oncle détourna cette main charitable.

« Quelle est votre profession ?... » demanda-t-il au mendiant.

« Je suis menuisier.

— Avez-vous cherché de l'ouvrage dans la ville ?

— Oui, Monsieur... oh ! oui... je n'en ai trouvé nulle part... et Dieu sait combien j'aurais désiré de l'occupation. Je suis tout à fait las d'errer.

— Bien, bien. Venez ici, en attendant. J'ai de l'ouvrage à vous donner, » il indiqua les piles de caisses placées autour de la cour, « et je paye bien.

— Oui, oui, Monsieur, » répondit l'ouvrier en grattant sa chevelure en désordre, « mais je voudrais retourner d'abord à l'auberge...

— Eh bien, allez-y !... » répondit le vieux monsieur en se détournant.

« Ho ! ho ! En voilà un qui a la langue bien pendue, et qui s'en sert à ravir, » dit Isabelle, émerveillée, tandis que nous montions les degrés conduisant au vestibule. Pour ma part, j'étais indignée. Le mendiant semblait abattu, désolé, et, par le fait, il avait été traité avec cruauté. N'est-il pas déjà affreux de tendre la main ?... Mon cœur s'était serré quand j'avais vu cet homme robuste se courber humblement devant le riche orgueilleux... Vraiment le jeune homme avait plus de charité et de noblesse... il voulait faire l'aumône sans dresser une enquête... Je ne pouvais blâmer le menuisier s'il ne revenait pas. Qui donc aurait pu se décider à affronter les étincelles de ces horribles lunettes bleues ?

Charlotte nous avait évidemment vues passer. Elle descendit l'escalier et nous salua dans le vestibule. Je ne pouvais détacher mon regard de cette apparition. Une fanchon en dentelle, légère et transparente comme si elle eût été tissée par une araignée, était jetée sur sa chevelure sombre, et éclaircissait l'ovale un peu trop puissant, mais beau cependant, de son visage. Une robe du matin, de couleur claire, tombait en plis gracieux autour de sa haute stature. Une ceinture étroite fixait seule ces draperies flottantes et dessinait le contour d'une taille peut-être un peu trop forte pour une jeune fille.

« La petite princesse des bruyères veut-elle me faire l'honneur d'entrer chez moi ?... » me dit-elle gracieusement en saisissant ma main sans attendre ma réponse.

« Nous irons certainement chez vous, Mademoiselle, mais en second lieu. Il nous faut d'abord visiter M^{lle} Fliedner, » répondit Isabelle. Elle aussi fixait son regard avec complaisance sur cette belle personne : ce qui était grand et fort obtenait son respect et son admiration, car elle était elle-même robuste, fortement charpentée, et sa tête énergique reposait sur de larges épaules. Entre ces deux femmes aux larges proportions, je me sentais si grêle, si rapetissée et si faible, que je baissai les yeux avec humilité.

Charlotte inclina la tête en souriant, et ouvrit une porte voisine... Dieu merci, la dame qui apparut à nos yeux, et que je reconnus aussitôt pour être celle qui était intervenue la veille en notre faveur, n'avait pas la corpulence

qui distinguait mes deux compagnes. M^lle^ Fliedner, vêtue de sa robe de soie tout unie, coiffée d'un petit bonnet blanc, la ceinture garnie d'une chaîne de montre en or, avait la tournure distinguée et discrète que j'avais déjà remarquée la veille. Elle vint à notre rencontre avec un sourire accueillant et bienveillant.

Je disparus incontinent près d'Isabelle dans les épais coussins de duvet appartenant à un grand divan recouvert de perse à ramages bariolés. Charlotte se laissait tomber dans un fauteuil, et Prenait sur ses genoux, pour lui adresser un sermon, le petit épagneul, qui s'appliquait depuis notre arrivée à arracher un lambeau de ma robe.

Isabelle, sans s'arrêter aux préliminaires, se lança à fond de train clans la narration de tous les détails qui concernaient ma vie. Ma tête étourdie, mes mains brunies qui se dérobaient au devoir du tricot, et la détestable tendance que j'avais de courir pieds nus au travers de la campagne : tout cela fut mis sur le tapis, et représentait les principaux traits de l'image qu'elle traçait,. afin de démontrer la nécessité de l'éducation qui devait m'être donnée pendant deux ans... Je restais immobile et silencieuse, le regard fixé en face de moi, sur une armoire vitrée remplie de personnages en porcelaine, ventrus, hideux, qui riaient à gorge déployée, — sans doute de moi, — et qui avaient l'impolitesse de remuer la tête affirmativement à chacune des accusations qu'Isabelle portait contre moi. Puis, détournant mes yeux de ces visages railleurs, je comptais les innombrables rangées de clefs qui étaient fixées sur la muraille... Grand Dieu ! cette énorme quantité de clefs, petites, grandes, et de formes et d'usages si variés, devait être classée aussi dans la petite tête de M^lle^ Fliedner ! Elle devait savoir tout ce qu'elles ouvraient, tout ce |qu'elles fermaient ! Un cerveau humain et féminin était-il vraiment capable d'accomplir une pareille tâche ? J'éprouvai un sentiment d'effroi et de lassitude en découvrant qu'il y avait un si grand nombre de serrures dans cette maison... Oh ! mon cher Dierkhof, si gai, si riant ! tu n'avais qu'une seule clef, celle de la porte de la maison, et bien souvent on ne songeait pas même à te faire tourner dans ta serrure pendant la nuit !

« Volontiers, très volontiers... de tout cœur, » répondait M^lle^ Fliedner, « je m'occuperai avec plaisir de M^lle^ de Sassen, » ajouta-t-elle lorsque Isabelle eut terminé sa harangue en posant sur la table la petite boîte de métal contenant les valeurs. « Mais je ne suis pas compétente en matière d'argent ; cela est une chose sérieuse dont je ne pourrais prendre la

responsabilité, et pour laquelle, si vous m'en croyez, vous demanderez conseil à M. Claudius.

— Au nom du ciel, pas aujourd'hui, chère Fliedner !... » s'écria Charlotte avec vivacité. « L'oncle Éric est plus que jamais en proie à la marotte du travail... Peu s'en est fallu qu'il n'entraînât tantôt dans son tourbillon un malheureux ouvrier, lequel a été assez fin, du reste, pour échapper à cette presse du travail... Il serait capable de reléguer ce pauvre être dans la chambre de derrière, et de l'obliger pendant toute sa vie à fabriquer des couronnes mortuaires avec des fleurs desséchées. »

Je la regardai, les yeux agrandis par l'épouvante.

« Oui, oui, regardez-moi, petite, » fit-elle en examinant ses longs doigts blancs si bien soignés... « Je tremble toujours pour les créatures infortunées qui vivent ici, et m'attends à les voir un beau jour confisquées et enfermées dans la chambre de derrière.

— Allons, vous n'avez pourtant pas trop à vous plaindra Charlotte, » dit M^lle^ Fliedner avec une grande douceur, mais non sans une certaine pointe de malice.

Le visage d'Isabelle exprima une perplexité extrême. En dépit des apparences de sévérité inflexible qu'elle déployait, ma vieille amie m'aimait trop profondément et trop vivement pour supporter la pensée de m'abandonner dans cette ville à la possibilité du malheur... Sans doute elle dépeignait avec les plus sombres couleurs mon ignorance, ma maladresse et mon étourderie ; mais elle se disait tout bas qu'elle était responsable en partie de ces vices d'éducation, n'ayant jamais trouvé en elle la force de me plier au travail et d'enchaîner les inclinations qui me faisaient trouver des charmes si puissants dans ma vie vagabonde, écoulée en plein air et en rase campagne.

« Vous pouvez être tout à fait tranquille, » lui dit M^lle^ Fliedner en souriant. « M^lle^ Claudius aime parfois à se divertir. Monsieur est sévère, mais non despote : vous pouvez causer avec lui en toute sécurité.

— Je le veux bien, si tel est votre avis, » répondit Isabelle respirant librement. « Je ne sais d'où cela vient, mais j'ai confiance en cet homme. Je ne connais pas même son visage, puis que tantôt il me tournait le dos ; mais la petite, qui l'a aperçu dans la bruyère, il y a de cela quatre semaines environ, m'a dit qu'il était plus que vieux, c'est-à-dire un vieillard. Je pense donc qu'il doit avoir une grande expérience des choses, beaucoup de Prudence et de sagesse. »

Charlotte n’avait pas attendu les derniers mots d’Isabelle pour lever les bras au ciel et se pâmer de rire.

« L’oncle Éric remerciera Votre Altesse du jugement que vous avez porté sur lui, petite princesse des bruyères ! » s’écria-t-elle, tandis que M^lle^ Fliedner me regardait avec un sourire doucement railleur.

« Prenez votre coffret, » dit-elle à Isabelle, « et venez avec moi. » Elle jeta un mantelet sur ses épaules, tira quelque peu ses manchettes de toile unie pour leur faire dépasser son poignet dans une certaine mesure, et lissa de ses deux mains ses cheveux gris.

« Je veux assister à cela, » s’écria Charlotte en bondissant hors de son fauteuil et jetant le petit chien dans sa corbeille capitonnée.

« En toilette du matin ?... » demanda M^lle^ Fliedner, dont les yeux s’ouvrirent tout grands.

« Hé quoi ! cette toilette n’est-elle pas fraîche et jolie ?... » repartit Charlotte en s’arrêtant devant une glace pour mieux ajuster sa fanchon de dentelle.

La vieille demoiselle leva les épaules, et nous conduisit dans le vaste vestibule, qu’elle traversa pour nous ouvrir doucement une Porte placée sur le côté opposé.

XII.

J’aurais bien préféré, — si j’avais eu voix consultative, — me détourner de ce seuil et courir au dehors, afin de m’assurer que le soleil de juin étincelait encore sur un ciel sans nuages... Mon Dieu ! que cette chambre aux fenêtres garnies de barreaux était sombre et glaciale ! Sur le côté opposé de la rue on voyait, il est vrai, briller une façade de maison gaie et claire, mais cet aspect servait de repoussoir, comme disent les peintres, et augmentait encore, à l’aide du contraste, l’impression causée par les tentures de cuir qui tombaient depuis le plafond voûté de cette pièce. On y respirait un air lourd, chargé, semblait-il, des atomes de toutes les fleurs de l’univers ayant expiré dans cette vaste salle.

Près d’une longue table était assis le vieux teneur de livres. Il avait les bras recouverts de manches en toile grise, et choisissait de petits paquets de papier dans un grand tas. Plusieurs individus étaient occupés près de lui.

« Bonjour, Monsieur Eckhof ! » dit Charlotte, qui, en passant, lui tendit cavalièrement la main avec la familiarité d’un étudiant rencontrant un camarade. Il la salua affectueusement, — mais s’inclina devant M^{lle} Fliedner avec la roideur et la froideur que j’avais remarquées en lui lorsqu’il avait salué mon père.

Après avoir traversé cette salle, nous atteignîmes un espace qui y attenait, et qui était consacré à un seul homme, quoique plusieurs pupitres fussent rangés contre la muraille.

Le chef placé là voyait toute la salle et jusqu’à la porte par aquelle nous étions entrées. Il leva la tête, puis quitta son pupitre, un peu frappé, me parut-il, de notre apparition. Il avait un visage mince, noble et un peu pâle.

Charlotte se hâta de nous dépasser pour le rejoindre.

« En coiffure du matin, Charlotte ?... » dit-il, tandis qu’une paire d’yeux bleus étincelants s’arrêtaient avec mécontentement sur la jeune fille. Les vives couleurs de ses joues s’accusèrent encore davantage, et même, si je ne me trompe, envahirent jusqu’à son front.

« Ah ! cher oncle, tu es seul ! » dit-elle sur le ton de la prière, tandis que son regard inspectait la pièce... « Permets-moi de manquer une fois, une seule, à la consigne de la maison... Je voulais absolument me trouver auprès

de toi au moment où tu ferais connaissance avec des personnes fort intéressantes. »

Je m'étais depuis longtemps réfugiée derrière Isabelle.

« Ce n'est pas le monsieur qui m'a donné des écus dans la bruyère, » lui dis-je à voix basse.

L'ouïe particulièrement fine de Charlotte avait saisi ces mots au passage.

« Oncle, » dit-elle, en se délectant intérieurement et s'amusant d'avance de l'effet qu'elle comptait produire, « une jeune dame t'a vu, il y a quatre semaines dans la bruyère de Lünebourg, et désire maintenant converser avec le vieillard qu'elle a rencontré, c'est-à-dire avec le vieux M. Claudius. »

Mais Isabelle ne se souciait pas de s'égarer dans les détours d'une joute de langage.

« Ah ! mon Dieu... » fit-elle d'un ton résolu, « il est, en définitive, tout à fait indifférent que ce monsieur soit ou ne soit Pas celui que la petite a rencontré. Je désire parler à M. Claudius, et c'est vous qui êtes Monsieur Claudius ? »

Il inclina affirmativement la tête, tandis qu'un léger sourire Passait sur ses lèvres.

Et alors Isabelle recommença son exposé. Elle l'avait sans nul doute appris par cœur, comme un pasteur apprend son sermon, car tous les faits déjà énoncés devant M^{lle} Fliedner se déroulèrent et se classèrent exactement dans le même ordre, en suivant la même progression et aboutissant aux mêmes conclusions.

Tandis que tout cela se passait, je restai derrière mes compagnes, et j'examinai attentivement le maître de céans. Il avait bien la stature souple et fine du vieux monsieur coiffé d'un chapeau brun, et aussi sa voix... mais il était impossible que ce fût la même tête. Sur un front jeune et parfaitement lisse se Pressait une épaisse chevelure blond cendré, ondulée et bouclée en anneaux, lesquels prenaient pourtant, quand le jour les frappait de biais, une teinte argentée. Ses sourcils bruns tranchaient une façon saisissante sur ce front blanc et cette chevelure de teinte claire. L'expression des grands yeux bleus était ferme, hardie même, et donnait à ce visage pâle, distingué, quoique sans beauté plastique, un grand caractère de force. Je voyais que de temps en temps un petit pli se creusait entre ses yeux... Les communications d'Isabelle lui déplaisaient évidemment. Il n'avait nulle envie de se mêler de tout cela. De temps à autre il glissait un regard de convoitise vers les

registres ouverts autour de lui, et il n'était pas nécessaire d'avoir une grande pénétration pour comprendre qu'il lui était pénible de voir interrompre son travail... quoiqu'il s'appliquât à conserver un maintien attentif et obligeant.

« Je ne puis que vous conseiller, » dit-il avec froideur, quand Isabelle, forcée de reprendre haleine, fit une pause, de placer cette jeune dame le plus tôt possible dans un pensionnat.

— Non, mon oncle !... » s'écria Charlotte. « Il serait cruel de renfermer cette jeune créature, accoutumée jusqu'ici à une entière liberté, dans cette prison, dans cette caserne qu'on appelle un pensionnat. La vie y est épouvantable !

— Épouvantable, Charlotte ?... » dit-il profondément atteint. « Et jusqu'ici ta vie s'est passée presque tout entière dans un pensionnat... Pourquoi n'as-tu jamais parlé ? »

Elle leva les épaules.

« A quoi donc auraient servi mes plaintes ?... » fit-elle, non sans une nuance d'amertume.

Il lui jeta un regard sévère, pénétrant, mais sans prononcer une parole. A cet instant la porte du cabinet s'ouvrit. Le vieux teneur de livres se montra, suivi d'un jeune homme de taille élevée et de fort belle figure. Celui-ci s'arrêta effrayé en apercevant des dames, et fit mine de reculer.

« Entrez donc ! » cria M. Claudius. Ses sourcils se froncèrent un peu. Il tira sa montre et la fit voir au nouveau venu.

« Il est fort tard, Monsieur Helldorf, » dit-il froidement.

Charlotte avait accueilli le salut du jeune homme par un mouvement de tête indifférent ; mais elle rougit à cette observation de son oncle, et son regard exprima la colère.

« Excusez-moi, Monsieur Claudius, » répondit le jeune homme d'une voix un peu tremblante en s'asseyant devant un pupitre. « Un enfant de mon frère est tombé très malade depuis quelques heures.

— Cela m'afflige... Y a-t-il du danger ?

— Dieu soit loué ! il est hors de péril. »

M. Claudius se retourna vers Isabelle.

« Je ne sais vraiment pas comment je pourrais me rendre utile dans cette circonstance. La renommée, les occupations, les habitudes d'esprit de M. de Sassen s'opposent à ce qu'on lui impose la tâche de faire l'éducation d'une jeune fille qui, ainsi que vous l'avez dit vous-même, est presque à l'état sauvage.

— Je m'en chargerais volontiers, » dit M^{lle} Fliedner.

« Et moi aussi, » fit Charlotte avec vivacité.

« Il s'agit principalement, » reprit M^{lle} Fliedner, « de l'emploi du petit héritage de la grand'mère de M^{lle} de Sassen.

— Mais elle a son père, et, strictement, c'est à lui qu'incombe cette affaire.

— Il refuse absolument de s'en occuper, » dit vivement Isabelle, « et cela me convient tout à fait, à cause... » — elle s'arrêta un instant, comme pour chercher une forme de langage atténuant le fond de sa pensée ; — « eh bien, à cause des morceaux de Pierres cassées et des tessons qu'il va toujours achetant, » ajouta-t-elle résolument.

Elle posa le coffret sur une table, et l'ouvrit. M. Claudius prit les papiers qui y étaient contenus, et les examina d'un coup d'œil rapide.

« Il y a beaucoup de coupons qui ne peuvent plus être réclamés, » fit-il en replaçant les papiers dans le coffret, « mais les valeurs sont bonnes. Vous désirez que j'administre cette somme ?... Voulez-vous que les intérêts s'ajoutent au capital ?

— Oh ! oui, Monsieur ! » s'écria chaleureusement Isabelle. « Faites autant d'économies que possible. Bien entendu, M. le docteur étant très distrait, il faudra donner de temps en temps quelques kreutzers à la petite pour son entretien.

— Où est la jeune personne ?

— Mais voyons, » s'écria Charlotte, « ne vous cachez pas avec tant d'obstination. » Et avant que j'aie pu comprendre ce qu'elle voulait, elle m'avait enlevé mon chapeau, avait passé la main sur ma chevelure rebelle, et me poussait en avant par les deux épaules, comme on le fait d'un enfant appelé à réciter le compliment versifié qu'il a appris en vue de la fête de ses parents. Et pourtant je n'éprouvai aucune confusion. Cet homme froid, sévère, inflexible comme une règle d'arithmétique, ne m'en imposait pas du tout. Je le regardai avec l'indifférence que m'avait inspirée le vieux monsieur de la bruyère, et je suis persuadée que j'aurais eu le courage de lui tenir tête s'il avait voulu m'astreindre à une règle qui m'eût semblé trop dure.

Au moment où nos yeux se rencontrèrent, je lus dans son regard qu'il me reconnaissait.

« Ah ! » s'écria-t-il avec surprise, « c'est la bizarre petite fille qui n'avait jamais vu d'argent !

— Oui, mon oncle. C'est la petite princesse des bruyères, comme dit Dagobert... la petite, l'indépendante alouette de la bruyère, qui a jeté votre argent à terre, et ne se laissera pas volontiers mettre en cage, » dit Charlotte en riant. « Voyons, petite ! faites donc la révérence à ce vieillard ! »

Une légère rougeur monta au visage de M. Claudius.

« Point de plaisanterie, Charlotte !... » dit-il avec la fermeté sévère et sérieuse dont il avait usé avec Dagobert, lors de la déplorable découverte de mes souliers.

« Consentez-vous, » me dit-il avec bienveillance, « à ce que cet argent me soit confié ? »

Rien ne me parut plus étrange que d'être consultée pour la première fois de ma vie en matière pareille, et je me mis à rire.

« Cela m'appartient-il vraiment ? » demandai-je.

« Hé ! sans doute !... Et à qui cela serait-il ? » répondit Isabelle avec emportement.

« Cela m'appartient autant que ma main ou mes yeux, et je puis en faire ce que je veux ?... » demandai-je avec une anxiété telle que la respiration s'arrêtait dans ma gorge.

« Non, » répondit M. Claudius, « vous n'en êtes pas encore maîtresse absolue. » Il avait repris le ton doux qu'il avait dans la bruyère. « Vous êtes maintenant beaucoup trop jeune pour disposer de ce qui vous appartient. Si je me charge de l'administration de votre fortune, vous devrez me rendre compte de l'emploi de chacune des sommes, — si peu importante qu'elle soit, — dont vous voudriez disposer.

— Ah !... » fis-je avec abattement, « tout cela m'est alors bien indifférent.

— Aviez-vous un désir particulier ?... » fit-il en se penchant pour m'examiner.

« Oui, Monsieur Claudius, mais je préfère ne pas vous le faire connaître, car vous ne le comprendriez pas.

— Vraiment ?... Hum !... Vous tirez votre conclusion comme cela d'avance ?

— Parce que j'ai vu tantôt que vous avez renvoyé, sans lui faire la charité, ce pauvre ouvrier qui s'était adressé à vous, » répondis-je courageusement.

« Ainsi vous voudriez secourir quelqu'un ?... » poursuivit-il tranquillement, sans paraître aucunement atteint par mon reproche indirect.

« Mais qu'est-ce qui prend à cette petite ?... » s'écria Isabelle, arrivée au point culminant de la stupéfaction. » Qui veux-tu donc secourir ? Tu ne connais personne au monde !

— Isabelle, tu le sais !... » dis-je en m'adressant à elle d'un ton suppliant. « Tu sais fort bien qu'il y a quelque part une Personne dans le besoin, et qui compte toutes les heures jusqu'au Moment où on lui enverra un peu d'argent.

— Écoute, Léonore, » fit-elle en passant de l'étonnement à la colère intense, « il est temps de s'expliquer catégoriquement. Une fois pour toutes, on n'enverra pas là même un kreutzer.

— Alors gardez votre argent, » répondis-je avec emportement, tandis que les larmes obscurcissaient mes yeux. « Moi non plus, je n'en prendrai pas même un kreutzer... Jamais, jamais ! Tu Peux y compter, Isabelle... J'aimerais mieux faire, dans la chambre de derrière, et pendant toute ma vie, des couronnes mortuaires pour M. Claudius. »

Il me regarda.

« Qui donc, » me demanda-t-il, « vous a parlé de la chambre de derrière ? »

Mes yeux se fixèrent involontairement sur Charlotte, qui rougit et sourit.

« Charlotte a plaisanté, Monsieur, » dit M^{lle} Fliedner de son ton conciliant et indulgent. Quand les larmes m'avaient gagnée, elle avait placé son bras sur mes épaules pour m'attirer près d'elle. Isabelle, au contraire, se montrait exaspérée de « mon inconcevable enfantillage ». Elle posa lourdement sa large main sur le couvercle du coffret, comme pour le sceller à jamais et pour retenir éternellement son contenu sous les verrous.

« Monsieur Claudius, » dit-elle d'un ton solennel, « ne permettez jamais que Léonore envoie de l'argent ! Je vous le dis et vous en avertis : si elle en envoie une fois, une seule !... vous pouvez être certain que de tout son héritage il ne lui restera pas même une Pièce de monnaie... Je ne puis vous expliquer tout cela, c'est une vilaine histoire de famille qui doit rester ensevelie... O Jésus ! faut-il qu'une bouche d'enfant comme celle-ci oblige à montrer les plaies que l'on voudrait cacher à tous les yeux !... Bref, il s'agit d'une parente qui a accumulé sur la maison la honte, le scandale, le malheur, qui a été repoussée, reniée...

— Connaissez-vous cette parente ?... » dit M. Claudius en se tournant vers moi.

« Non, je ne l'ai jamais vue, et je connais son existence seulement depuis quatre semaines.

— Elle demande un secours ?

— Oui... par une lettre adressée à ma grand'mère... Mais personne ne consent à lui donner quelque chose. Elle est allée avec les comédiens, dit Isabelle, et maintenant elle est cantatrice... »

Une vive rougeur passa comme une flamme sur le visage de mon interlocuteur. Il tourna coup sur coup les feuillets du registre qui se trouvait à sa portée.

« ... Mais elle a perdu sa voix !... sa voix magnifique, » continuai-je, en cherchant avec anxiété à rencontrer ses yeux, qu'il détournait obstinément. « Combien il doit être affreux, » dis-je avec insistance, « de ne pouvoir plus tirer un son de l'instrument qui frappait d'admiration tous ceux qui l'entendaient ! Oh ! Isabelle ! tu es si bonne ! comment peux-tu te décider à refuser tout secours à celle qui endure la misère ?

— A combien se monte la somme que vous demandez ?... » dit M. Claudius, interrompant de sa voix douce mon ardente prière.

« Quelques centaines d'écus, » répondis-je courageusement.

Isabelle leva les bras, et joignit convulsivement les mains au-dessus de sa tête.

« Vous n'avez évidemment aucune connaissance de l'importance, — absolue ou relative, — de cette somme, » dit M. Claudius.

Je secouai la tête.

« Peu m'importe, » répondis-je « je la donnerais avec bonheur, quelle qu'elle soit, si cela pouvait l'aider à retrouver sa voix.

— Oui, je le crois ! je n'en doute pas ! » s'écria Isabelle. « Une tête d'enfant comme celle-ci ne voit que le moment présent, et ne se doute pas même des conséquences.

— Je veux vous donner cet argent, » dit M. Claudius.

Isabelle fit entendre un cri d'épouvante.

« Soyez donc tranquille ! Je prendrai les mesures nécessaires Pour que M^{lle} de Sassen n'éprouve aucun dommage... J'en suis garant... » Il ouvrit un tiroir et y prit quatre billets de banque. Puis il traça quelques lignes sur une feuille de papier : « Ayez la bonté de signer cette quittance, » me dit-il en me présentant sa plume.

« C'est Isabelle qui doit faire cela. J'écris trop mal, » répondis-je franchement.

Un sourire fugitif passa sur la physionomie de M. Claudius.

« Cela ne serait pas régulier ni valable, » dit-il. « Si je remets la somme en vos mains, la signature de M^lle^ Isabelle ne peut suffire... Vous savez pourtant tracer votre nom ?

— Oh ! oui, mais vous verrez que mon écriture est affreuse. »

Je montai sur l'estrade, m'assis sur le fauteuil à pivot qui s'y trouvait, et qu'il me tourna du côté du pupitre, et de cette hauteur je laissai tomber un regard de satisfaction sur Charlotte et M^lle^ Fliedner, qui riaient toutes deux. Et en effet combien devait être risible l'aspect de cette petite fille au cou emprisonné dans une fraise de conseiller, à la chevelure inculte, aux boucles ébouriffées, posée sur ce fauteuil solennel, devant les graves registres au-dessus desquels son nez s'élevait à grand'peine... Je ris de bon cœur avec celles qui riaient de moi. Que m'importait, en effet ? J'étais si heureuse d'avoir bravement lutté et obtenu cet argent pour ma tante !

M. Claudius appuya son bras sur le pupitre, de telle sorte qu'il me séparait tout à fait de l'assistance. Je pris la plume et essayai de graver un E...

« Cela ne peut pas aller, » dis-je en m'interrompant, lorsque je m'aperçus qu'il me regardait. « Vous ne devez pas surveiller ma main.

— Vraiment ? cela est défendu ? Puis-je au moins demander la raison de cette interdiction ?

— Hé ! ne la comprenez-vous pas de vous-même ?... Parce que vous avez l'air si sévère et même si méchant, » dis-je, impatientée de me trouver obligée à lui donner cette explication.

Il s'inclina en souriant, tourna la tête, et je me mis rapidement à écrire... Vraiment il y avait un trop grand nombre de lettres dans mon nom !

Voilà que la porte s'ouvrit, et que le jeune homme entra rapidement. L'œillet pourpre resplendissait à sa boutonnière, et m'atteignit comme l'eût fait un jet de flamme. Je laissai tomber la plume et me couvris les yeux de ma main. Tout ce qui m'entourait me parut être entraîné dans un tourbillon.

« Oncle ! » s'écria-t-il avec hâte, « j'ai dépassé avec le comte Zell la limite par toi indiquée, mais de quelques louis d'or à peine. Cela te convient-il ? Veux-tu voir Darling encore une fois ? Je l'ai fait amener dans la cour.

— M. Helldorf vient de te saluer, Dagobert, » dit M. Claudius, en désignant le jeune commis et sans répondre à son neveu.

Dagobert inclina légèrement la tête vers le commis, puis s'arrêta, vivement diverti, me parut-il, de ma position en face du pupitre.

« Grand Dieu ! Dagobert, » lui dit sa sœur, « tu portes un œillet à ta boutonnière ? Cela est bien vulgaire ! Comment cette fleur a-t-elle été appelée à un pareil honneur ? »

Dagobert sourit mystérieusement en m'adressant un fin coup d'œil. Isabelle, qui voyait tout, saisit le regard au passage.

« Ah ! je vous en prie, » lui dit-elle sèchement, « ne faites donc pas semblant d'avoir reçu cette fleur de la petite qui est perchée là-haut !... Il a décapité cette pauvre plante sous nos yeux d'un coup de canne, et la fait sécher à sa boutonnière pour la dédommager !... » ajouta-t-elle d'un ton indigné, en adressant cette explication à tous les assistants, visiblement amusés.

Le jeune homme prit le parti de se joindre aux rieurs.

« Qu'en dis-tu, oncle Éric ? » poursuivit-il en reprenant sa négociation. « Ne veux-tu pas consentir à venir avec moi ?

— Patience. Il faut d'abord terminer une affaire d'argent, » répondit M. Claudius. « Eh bien, où en sommes-nous ?... » reprit-il en se tournant vers moi.

La plume gisait encore sur la quittance. J'avais maintenant placé mes deux mains sur mon visage, car je le sentais devenir pourpre.

« Je ne peux pas... » murmurai-je tout bas.

« Va en avant, Dagobert, afin qu'il ne se produise aucun désordre dans la cour, » dit-il à son neveu. « Je te rejoindrai dans quelques instants.

« Bien. Maintenant écrivez, » dit M. Claudius en arrêtant sur moi son regard bleu, rigide, impérieux, mais pourtant bienveillant.

Je complétai les derniers traits de ma signature, et lui tendis la feuille de papier ; mais en même temps je saisis sa main : c'était la première fois de ma vie que cela m'arrivait vis-à-vis d'un étranger.

« Cela ne peut pas aller », dis-je, « vous ne devez pas surveiller ma main. »
(Page 127.)

« Je vous remercie, » lui dis-je du fond du cœur.

« Pourquoi donc ?... » répondit-il avec bonté, mais en repoussant la main et le remerciement. « Nous sommes purement en affaires, et l'on ne se

remercie pas quand on traite ensemble. »

Je descendis de mon poste élevé, et posai mon bras autour du cou d'Isabelle. Son visage sombre me tourmentait par-dessus toute chose.

« Isabelle, sois bonne, » lui dis-je. « Cela devait être fait. Vois-tu, je pourrai maintenant dormir tranquille.

— Oui, oui. Isabelle est mise de côté et n'a plus voix au chapitre, » grommela-t-elle, mais pourtant sans me repousser. « Ainsi cela devait être ? Soit ! Je m'en lave les mains. Dans la bruyère, tu ne savais pas même compter jusqu'à trois, et tu étais si farouche que tu te sauvais quand on te saluait, et voilà que tout à coup, dans les circonstances où te devrais baisser la tête en te trouvant en grande compagnie, tu te mets à bavarder comme une Pie, et tes joues brûlent comme une pomme cuite... Ceci ne tournera pas à bien pour toi... je te le prédis, souviens-t'en... Et plus tard ne viens pas m'apporter tes plaintes, puisque tu as repoussé mes avis. »

Elle défit mon bras, qui tenait toujours son cou, prit ma main dans la sienne, et s'apprêta à quitter la chambre avec moi.

« Attendez ! » s'écria M. Claudius, qui s'était replacé devant son pupitre et avait tracé quelques lignes sur une feuille de Papier. « Voulez-vous donc laisser en mes mains toute la fortune de M^{lle} de Sassen sans que je vous en donne un reçu ? »

Cette fois ce furent les joues d'Isabelle qui devinrent brûlantes « comme une pomme cuite ». Elle était confuse d'avoir négligé une précaution importante, elle qui se flattait d'être la prudence incarnée, et qui pour cette raison pouvait toujours porter haut la tête.

« C'est une faute, c'est vrai, Monsieur Claudius, seulement il faut vous en prendre non à moi, mais à l'honnêteté de votre visage. Avec tout autre, je n'aurais pas négligé cette formalité, » dit-elle en recevant le papier, tandis que, rappelée de mon côté à la réalité, je mettais dans ma poche les billets de banque que j'avais oubliés sur le pupitre. Le négociant régulier, exact et minutieux, devait avoir conçu à ce moment-là une belle opinion des habitants de la bruyère !

« Dieu, quel pédantisme !... » murmura Charlotte, quand nous fûmes dans le vestibule. « Comme si le monde entier ne savait pas que la maison Claudius n'irait pas se salir pour quelques misérables milliers d'écus ! Mais non ! on imagine ici qu'il faut enregistrer chaque centime et inscrire l'entrée et la sortie de chaque somme !

— L’ordre est indispensable dans toutes les situations possibles... peut-être le comprendrez-vous un jour, » répondit M^lle^ Fliedner, en essuyant avec son mouchoir une légère trace de poussière qui s’était attachée au mantelet couvrant ses épaules.

La jeune dame rejeta la tête en arrière avec impatience.

« Maintenant nous allons voir Darling ! » s’écria-t-elle en bondissant sur les degrés du perron.

Telle fut son unique réponse à M^lle^ Fliedner.

XIII.

La cour était vide ; mais les deux battants de la porte du Jardin étaient largement ouverts, et de ce côté-là s'élevaient des cris et un bruit pareil à celui d'une course effrénée.

M. Claudius nous avait suivies. Il prêta l'oreille un instant avec un air de surprise, puis pressa le pas et nous dépassa en se dirigeant vers le jardin.

Mon cœur battait avec angoisse et chagrin au spectacle que j'apercevais par la porte du jardin. Un cheval devenu sauvage galopait au milieu des parterres de fleurs. Cette créature souple et nerveuse, dont les reins offraient, ainsi qu'un miroir frappé par le soleil, les nuances étincelantes de l'or, fuyait au travers des corbeilles diaprées, et y semblait un éclair dévastateur courbant et brisant tout sur son passage. Ses pieds ailés défiaient à la course tous les hommes qui le poursuivaient. Ses ruades déracinèrent avec délices une vaste corbeille de giroflées, puis firent voler en éclats les vitres de la serre. Il s'arrêta un moment, pétrifié devant la réverbération de la grande porte vitrée qui donnait accès dans le bâtiment. Mais cela ne dura qu'un instant. Il s'élança en sens inverse avec la rapidité de la flèche, et se rua contre un espalier couvert de milliers de roses merveilleuses qu'il détruisit en un clin d'œil.

Tous les aides jardiniers, tous les employés de tout grade attachés à la maison, et même deux chefs de comptoir qui avaient été attirés par ce tumulte, erraient en compagnie de Dagobert et d'un jockey pour essayer d'arrêter cette dévastation. Charlotte elle-même, qui jusqu'ici était restée près de moi en contemplant cette scène d'un regard enflammé, s'élança vers le jardin.

On eût dit que cette jeune fille, à la taille élevée, entourée des draperies flottantes de son vêtement blanc, venait de surgir brusquement des entrailles de la terre, précisément au milieu de l'allée que parcourait le cheval atteint de vertige... Il s'arrêta en soufflant bruyamment devant cette apparition, et s'apprêtait déjà à rebrousser chemin, lorsque d'un seul et vif mouvement de ses longues, fines, mais fortes mains, Charlotte saisit la bride. Elle se laissa même entraîner quelque peu par l'animal furieux. mais ne lâcha pas prise,

jusqu'au moment où de tous côtés on vint à son aide, et l'on se rendit enfin maître du cheval.

« Charlotte, tu es une fille admirable !... » s'écria Dagobert, qui respirait avec difficulté, mais dont la physionomie exprimait la joie et l'orgueil. Il la baisa avec enthousiasme sur le front. Près de lui se tenait le jeune commis retardataire, blême, livide, les yeux baissés. C'était lui qui était accouru le premier à son secours. Le regard de Charlotte glissa un instant sur ce visage bouleversé. Elle rougit, mais se détourna avec une contenance tellement indifférente, que ce mouvement équivalait à la plus insouciante de toutes les exclamations, à un bah ! dédaigneux.

Les assistants ne tarissaient pas d'éloges sur son courage, sa présence d'esprit, le sang-froid dont elle avait fait preuve. Moi-même, si elle l'eût permis, j'aurais baisé avec enthousiasme ses blanches mains si vaillantes. M. Claudius seul n'eut pas un mot d'approbation à lui adresser.

« Qui donc a ouvert les deux battants de la porte du jardin ?... » demanda sévèrement M. Claudius en se rapprochant du groupe d'ouvriers, qui se rangèrent aussitôt avec déférence.

« Je voulais renouveler les fleurs chez M. le banquier Fressel. et j'avais commandé pour cet objet deux porteurs avec le grand brancard, qui ne peut passer si l'on n'ouvre entièrement la porte, répondit le jardinier en chef, avec cette voix douce que j'avais remarquée la veille quand il nous avait indiqué le chemin à parcourir. « Il est probable, » poursuivit-il, « que le cheval aura pris peur devant les grands lauriers-roses qui étaient précisement portés sur le brancard. »

M. Claudius garda le silence. Il n'adressa pas un mot de reproche à Dagobert, qui avait fait amener le cheval dans la cour consacrée aux expéditions d'affaires, et ne gronda pas non plus le jockey pour son manque de surveillance. Les dégâts causés au jardin ne provoquèrent pas non plus une seule remarque de sa part. Il examina le bel alezan doré, baigné de sueur, aux flanc-palpitants, aux naseaux largement ouverts. C'était un animal superbe, mais il y avait dans son attitude et dans le mouvement de sa tête une expression sournoise, méchante, et, me parut-il, perfide.

Sur ces entrefaites, Dagobert s'était élancé sur le cheval, et la bête et le cavalier furent emportés dans la cour... Le spectacle fut magnifique... Après une courte lutte entre ces deux forces qui essayaient de se maîtriser l'une l'autre, l'animal se soumit à son maître et seigneur, et devint obéissant au moindre geste.

Tous les hommes qui se trouvaient là, et jusqu'au jeune et beau M. Helldorf, furent effacés à cet instant, diminués, rapetissés, Par l'apparition de ce jeune Tancrède, de ce héros aux boucles brunes ! Une légère rougeur montée à ses joues rappelait seule la lutte qui venait d'avoir lieu, en témoignant l'émotion joyeuse causée par le triomphe.

« Oncle ! » s'écria-t-il en s'approchant, « pardonne à Darling toutes ses incivilités pour l'amour de ses qualités incomparables !... N'est-il pas admirable ? Vois-le donc ! Mais regarde-le ! Vois ce corps élastique, cette petite tête fine sur son cou flexible, comme celui de la plus gracieuse des femmes... Et du courage, du feu, autant qu'un héros ! Oncle, sa possession me rend le plus heureux des hommes !

— J'en suis bien fâché, Dagobert, car je ne l'achète pas. Le comte son maître n'a qu'à le monter lui-même, » répondit M. Claudius d'un ton de regret, mais avec une fermeté qui écartait toute Velléité de discussion. Puis il se rendit dans le jardin pour examiner les dégâts qui avaient été commis.

Dagobert sauta à terre, et tendit les rênes au jockey, qui souriait malicieusement,

« Saluez le comte de ma part, et dites-lui que j'irai lui parler de cette affaire, » dit le jeune homme d'une voix oppressée au jockey, qui se remit en selle et s'éloigna, tandis que tous les assistants se dispersaient pour regagner chacun leur poste et se lettre au travail, interrompu par cet incident.

Charlotte se suspendit au bras de son frère, et examina tendrement son visage enflammé. Elle l'entraîna vers le jardin. Isabelle et M^{lle} Fliedner venaient précisément d'y entrer, en se dirigeant vivement vers la serre éventrée. Tout le monde m'avait totalement oubliée. Je laissai le frère et la sœur, qui s'engagèrent dans le sentier conduisant au pont.

« Eh bien !... » disait Dagobert les dents serrées, « me voilà encore une fois tancé comme un écolier, et devant toute la maison Claudius assemblée ! »

Sa voix étranglée semblait passer péniblement au travers de sa gorge.

« Ce qui me paraît plus insupportable encore que tout le reste, » reprit-il avec un redoublement d'irritation, « c'est ce calme inaltérable... Il refuse d'acheter le cheval pour deux raisons : la première, parce qu'il lui a fait tort de quelques bouquets de fleurs et de quelques cornets de semence valant bien une demi-douzaine de kreutzers ; la deuxième, parce qu'il ne veut pas commettre son orgueil bourgeois en traitant avec le vendeur, qui appartient

à la noblesse. Il préfère de beaucoup être trompé par le premier juif venu... Mais il ne dit mot de tout cela ! Il se tait, ne semble accorder aucune attention au dommage commis, et se retire du marché sans daigner motiver sa reculade. Et cette subite expérience de la race chevaline, n'est-ce point d'un ridicule achevé ? Lui qui n'a jamais été à cheval, sinon sur le fauteuil à vis de son comptoir, il se pose en connaisseur !... Il examine d'un air compétent cette bête admirable, et se permet d'y trouver matière à critique.

— Tu vas trop vite, et je crois que tu te trompes dans les jugements que tu portes, » répondit Charlotte. « Je soupçonne, au contraire, notre oncle d'avoir mené à Paris la vie cavalière et mondaine des oisifs du lieu, non par passion, — il n'a pas de passion, celle du travail exceptée, — mais par complaisance pour les décrets de la mode ou pour les désirs de son entourage, que sais-je ! »

Elle leva les épaules et montra d'un geste l'espalier de roses que l'on redressait d'après les ordres et sous la direction de M. Claudius.

« Nous ne pouvons rien contre ce bouclier de fer, cette enveloppe glacée, impassible, impénétrable... Rien, » poursuivit-elle les dents serrées, en pressant de sa main son cœur agité, « jusqu'au moment où une étoile de délivrance se lèvera à notre horizon ! »

Elle m'avait aperçue en se retournant pour contempler M. Claudius, et me tendit la main avec empressement. Dagobert, au contraire, sembla reculer avec effroi devant ma petite personne. Il lui semblait périlleux d'avoir un témoin de cette petite scène. Et pourtant s'il avait pu pénétrer les sentiments dont j'étais agitée en ce moment-là ! Mes doigts frémissaient sur les billets de banque qui étaient contenus dans ma poche... J'aurais voulu les jeter à la face de cet homme qui se tenait là-bas impassible devant la palissade de rosiers, tout comme je lui avais jeté ses écus dans la bruyère. Ce bloc de glace, avec tous les dehors de l'amitié et toutes les apparences de la bonté, humiliait et tyrannisait les deux jeunes gens, leur faisant sentir en toute circonstance le poids brutal de sa force ! N'avaient-ils donc personne au monde que ce vieil oncle au cœur durci et racorni ?... J'étais, sans qu'ils le soupçonnassent, leur alliée enthousiaste.

Dagobert prit congé de nous près du pont. Il se rendait en ville. Comme il devait être bon et noble ! En dépit de tout ce qui venait de se passer et de son juste ressentiment, il rejoignit son oncle et prit congé de lui comme s'il ne s'était rien passé entre eux.

Charlotte marchait lentement près de moi, et me dit qu'elle allait chercher un livre dans la bibliothèque.

« Venez ici, petite, » ajouta-t-elle en posant son bras sur mon épaule. Elle me rapprocha d'elle si bien que, chemin faisant, j'entendais les battements précipités de son cœur... « Vous me plaisez. Vous avez du caractère et un cœur vaillant dans votre personne lilliputienne... Il faut déjà du courage, et même beaucoup, rien que pour regarder l'oncle Éric dans les yeux et lui demander quelque chose.

— N'avez-vous donc pas de père... ou tout au moins de grand'mère ?... » lui dis-je, tout en me pressant affectueusement contre elle et regardant son beau visage que ma question semblait avoir troublé. En ce moment je compris qu'en dépit des bizarreries de ma grand'mère, ou même de son insanité d'esprit, j'avais été près d'elle une enfant heureuse.

Elle sourit en baissant les yeux sur moi.

« Non, petite princesse, pas même de grand'mère qui puisse me laisser dix mille thalers... O Dieu ! s'il en était ainsi, comme Je secouerais la poussière de mes souliers !... Nous sommes devenus orphelins de fort bonne heure. Mon père a été tué dans le Maroc, à Isly, en 1844. Il était officier français. Quand il quitta la France, j'étais encore au maillot... et n'ai pas même gardé le souvenir de sa physionomie.

— Il ressemblait peut-être à M. Claudius... puisqu'il était son frère. »

Elle s'arrêta, retira le bras qui m'entourait et joignit les mains en se mettant à rire. « Oh ! enfant de la nature, » s'écria-t-elle, « que vous êtes délicieusement naïve !... Un Claudius au service de la France !... un fils de la respectable maison de graineterie quitter les cornets de semences pour l'épée !... Quelle supposition comique à force d'invraisemblance ! Non, non ! Il n'y a pas en nous un atome, une parcelle de ce sang allemand, épais, lourd, commercial... commercial surtout, en tout, partout ! Dagobert et moi nous sommes Français de sang, de cœur et d'âme. Dieu merci, nos veines ne charrient aucune goutte de ce liquide qui tient lieu de sang aux poissons ! Nous sommes des enfants adoptés par l'oncle Éric... Dieu seul sait pourquoi, mais, à coup sûr, pas parce que son cœur a été ému de compassion et de tendresse... Peut-être est-ce bien mal à moi de dire cela. N'importe, comme je ne puis avoir de doute à cet égard, je ne m'avilirai pas jusqu'à l'hypocrisie en témoignant en sens inverse de ce que je crois être, de ce qui est la vérité. »

Elle m'entoura de nouveau de son bras et avança à pas lents.

« Il nous a recueillis dans sa maison. Cette action est noble. digne d'éloges, et je ne serais pas la dernière à le reconnaître, oh ! non, certes !... » poursuivit-elle, « s'il n'avait en même temps déployé le despotisme le plus odieux. Il nous a octroyé son nom : tandis que nous nous appelions Méricourt, il a fallu nous résigner à porter le nom de Claudius. Claudius ! quel nom ridicule, roide, bourgeois ! Nous n'avons certes pas de sujet de lui être reconnaissants pour ce travestissement qui nous affuble d'un nom si absurde. Il nous marque au fond d'un indélébile cachet mercantile, et nuit beaucoup à la carrière militaire de Dagobert.

— Il est soldat ?... » m'écriai-je avec étonnement. M^lle^ Streit avait souvent parlé de l'uniforme militaire, de ce costume composé de deux couleurs, orné de boutons brillants. Des militaires étaient, nous disait-elle, reçus dans la maison de mon père.

« Eh bien !... qu'y a-t-il de surprenant dans ce fait ?... Ah ! c'est vrai ! vous ne l'avez pas vu dans son uniforme de lieutenant. J'aurais cru cependant que l'on reconnaissait toujours un militaire, fût-il en habit civil. Il est en garnison à Z... et pour le moment en congé de plusieurs mois. Je suis fière de Dagobert. Nous nous entendons en tout et pour tout, et sommes frère et sœur comme on l'est rarement. Nous nous aimons peut-être d'autant plus que nous avons été longtemps, bien longtemps séparés. Depuis la troisième année de ma vie, j'ai été confinée dans un pensionnat, et l'ai quitté il y a seulement deux ans, tandis que lui a été placé chez un professeur, puis dans une école de cadets. »

Nous arrivions devant le petit château renaissance.

« Viens, Hans, viens !... » cria Charlotte en appelant la grue qui se tenait à son poste près de l'étang, mais l'abandonna aussitôt pour s'élancer vers elle, tandis que les paons et les pintades suivaient de tous côtés son exemple. Çà et là brillait aussi le plumage doré ou argenté d'un faisan ; mais il se retirait aussitôt dans le feuillage, effarouché qu'il était par ma présence.

« Voyez !... » dit Charlotte en riant, « contemplez cette affection désintéressée, et par conséquent aussi rare que précieuse ! Comment l'ai-je conquise ? Je ne les nourris pas, je ne les caresse pas, et cependant ces animaux accourent à ma rencontre et me font cortège. N'est-ce point singulier ? »

Je ne trouvais pas cela singulier du tout. Moi-même, je trottais déjà près d'elle comme un être conquis, un petit chien fidèle et enthousiaste. J'étais

beaucoup trop inexpérimentée pour analyser l'origine de l'empire qu'elle exerçait, et trop frappée d'admiration Pour essayer de m'y soustraire. Je crois que son attitude pleine d'assurance et de force, et sa voix vibrante et bien timbrée m'en imposaient beaucoup et me disposaient à considérer chacun des mots qu'elle prononçait comme parole d'Évangile. Qu'elle pût se tromper ou avoir quelques torts à se reprocher me semblaient choses inadmissibles et, pour ainsi dire, absurdes.

« Dans quel pays sont donc allés les gens qui logeaient là dedans ?... » demandai-je en lui montrant les portes scellées, tandis que nous montions le premier étage du petit château.

Charlotte me regarda les yeux grands ouverts, et avec l'expression indécise dont se revêt la physionomie au moment où l'on croit être en face d'une personne prise d'un accès de délire. Puis elle se mit à rire bruyamment.

« Est-ce que dans le pays d'où vous venez, » dit-elle, « on met les scellés sur les portes quand on entreprend un voyage ? Isabelle aurait-elle cacheté les portes de Dierkhof ? Ha ! ha ! ha !... où sont allés les gens qui logeaient là dedans ?... Dans le ciel, Petite. »

Je fus saisie d'effroi.

« Ils sont morts ?... » demandai-je d'une voix tremblante.

« Non pas eux... mais lui. Un jeune célibataire, nommé Lothaire, le frère aîné et unique de l'oncle Éric, un bel officier, habitait ce premier étage. Vous pourrez faire connaissance avec lui, car son portrait, un fort beau tableau à l'huile, ma foi !.. est placé dans le salon de la maison de devant.

— Et il est mort ?

— Mort, enfant... réellement, irrévocablement. Les documents officiels nous apprennent qu'il a succombé à une attaque d'apoplexie... mais il s'est mystérieusement logé une balle dans la tête. Le monde établit un lien entre cette mort et une princesse de la maison ducale...

— Elle s'appelle la princesse Sidonie !... » m'écriai-je avec étourderie.

« Hé ! la petite sauvage de la bruyère a, il faut en convenir, d'étranges connaissances en fait de généalogies !... Elle s'appelait, petite !... car la princesse Sidonie est morte, elle aussi, peu de jours avant la mort du bel officier. Tout ce monde a disparu depuis longtemps, et nul ne sait rien de bien positif sur son compte, moi moins que personne. Je sais seulement que les scellés sont toujours sur les portes, et qu'ils doivent y rester, d'après les dispositions prises par les derniers habitants jusqu'à... jusqu'à la fin des

siècles, s'il plaît à Dieu !.. J'aimerais bien à jeter un coup d'œil là dedans, à la dérobée ; mais cela est fermé, scellé, barricadé pour l'éternité, et l'oncle Éric veille en véritable Argus sur l'intégrité des cachets. »

Dieu ! si cet homme impitoyable, au regard incisif et observateur, pouvait jamais soupçonner que l'étrangère venait de prendre ses ébats derrière les scellés ! Un frisson parcourut mon corps, et je serrai mes lèvres l'une contre l'autre avec force, afin que ce maudit secret ne pût s'échapper malgré moi et me foudroyer en se révélant. A peine étais-je entrée en rapport avec le monde, que j'avais déjà quelque chose à cacher, quelque chose à redouter, et qu'il me fallait veiller soigneusement sur mes paroles, libres jusqu'ici d'aller frapper tous les échos d'alentour, libres de flotter, comme mes boucles sauvages, à tous les vents de la bruyère !

Sur ces entrefaites, Isabelle avait monté derrière nous les degrés de l'escalier, en me reprochant d'avoir disparu « comme un feu follet », tandis qu'elle était allée se lamenter avec tout le monde sur les désastres de la serre.

« C'est un beau chef-d'œuvre qu'a fait là cet abominable animal !... » ajouta-t-elle. « Deux des grandes vitres sont brisées en miettes, un bel arbre a été déraciné... les belles fleurs rouges jonchent le sol comme si elles avaient été fauchées et dépecées par la grêle... Et, devant cela, cet homme reste muet comme une souche. Cela m'a stupéfiée !

— L'oncle Éric a des camélias rouges de rechange, » dit Charlotte d'un ton léger et railleur. « Ces quelques fleurs brisées ne comptent pas... Au surplus, ne croyez pas qu'elles soient perdues ; on saura en tirer parti et profit, n'en doutez pas. On les montera sur de petites tiges de fil d'archal, on en fera des bouquets, qui sont commandés en grande quantité pour un bal donné ce soir. Rien ne se perd chez nous... vous pouvez en être certaine et demeurer en pleine sécurité. »

Elle ouvrit la porte de la bibliothèque. Je me glissai à sa suite, et courus à la fenêtre de l'angle, là où mon père était assis devant son bureau. Non, elle ne devait pas le voir tel qu'il était là, avec son habillement en désordre, étranger au monde vivant et réel, risible à force de distraction et d'indifférence, elle ne devait pas pouvoir se moquer de lui ! Je ne l'aurais pas souffert, même d'elle !

« Mon père, nous voilà de retour, » lui dis-je en posant mon bras autour de son cou. De la sorte, il ne pouvait m'échapper ni fuir la réalité. Aussi ne l'essaya-t-il pas ; il ouvrit les yeux et sourit en voyant mon visage penché

vers lui. J'étais pleinement heureuse... Ainsi il reconnaissait ma voix, et j'avais quelque pouvoir sur lui !

« C'est ainsi, petit supplice, que tu viens me tourmenter ?... » fit-il en frappant doucement mes joues. « Si cependant tu veux devenir de tous points pareille à ta maman, tu devras te borner à poser doucement, bien doucement ta main sur mon front, ou bien à laisser tomber une fleur sur mon manuscrit, puis à t'éloigner silencieusement, avant de m'avoir tout à fait distrait. »

Ces observations me causèrent le serrement de cœur que j'éprouvais toujours quand il me parlait de ma mère, qu'il devait avoir aimée par-dessus tout, et qui avait pour lui mille attentions gracieuses et ingénieuses... tandis que pour elle son enfant solitaire n'existait pas, pour ainsi dire.

Mon père aperçut tout à coup Charlotte. Il se leva aussitôt et s'inclina devant elle.

« Je vous ai ramené votre fillette, Monsieur le docteur. Il vous faudra permettre que les ignorants, les illettrés de la maison de devant viennent un peu bourdonner ici autour de la petite sauvage des bruyères. »

Il la remercia avec effusion, et lui donna des pouvoirs illimités pour tout ce qui me concernait. Tout à coup il se frotta le front d'un air de perplexité.

« Je me rappelle maintenant... Oui, oui... je suis quelquefois un peu oublieux, un peu distrait... J'ai un peu causé hier avec la princesse Marguerite. Je lui ai annoncé ton arrivée, mon enfant, et elle a exprimé très vivement le désir de te voir la semaine prochaine. Elle a connu ta mère quand elle était demoiselle d'honneur à la cour de L...

— Heureuse, heureuse personne !... » s'écria Charlotte. « Un beau vieux nom, un père célèbre, une mère qui a été demoiselle d'honneur à la cour... Réellement les dieux ont secoué sur vous la corne qui contient tous les biens ! Et cela ne vous cause pas des transports de joie et de reconnaissance ?

— Non, j'ai peur de la princesse, » dis-je en me pressant avec confusion près d'Isabelle.

« N'aie pas peur, ma petite Nore, » dit mon père en cherchant à me consoler. « Tu l'aimeras très vite. »

Charlotte avait froncé ses beaux sourcils, qui semblaient tracés au pinceau.

« Fleur de bruyères, ne faites donc pas d'enfantillages, » dit-elle de son ton impérieusement familier. « La princesse est adorable. Elle est la sœur de

la princesse Sidonie, dont nous nous entretenions tantôt, et la tante du jeune duc. Comme celui-ci n'est pas encore marié, elle fait les honneurs de la cour de son neveu ; elle est particulièrement bonne, indulgente et accueillante pour les petites jeunes personnes timides, et, — ne prenez pas ceci en mauvaise part, — un peu étourdies, qui redoutent leur présentation à la cour. Vous pouvez être tranquille, petite ! »

Elle me prit par les épaules et me tourna en tous sens comme elle l'eût fait d'une poupée.

« Voulez-vous présenter votre fillette à la princesse dans cet accoutrement ?... » demanda-t-elle à mon père, en lui montrant, dans le plus malicieux des sourires, une rangée de dents éblouissantes.

Il la regarda d'un air indécis sans comprendre le sens de sa question.

« Allons ! faites un effort pour descendre à ma portée. Croyez-vous que la petite puisse aller à la cour avec ce costume antédiluvien ?

— Écoutez bien, Mademoiselle, » répondit Isabelle, non sans aigreur. « Cette robe a servi pour le deuil que ma pauvre défunte dame a porté quand elle a perdu son mari. Elle était fière, riche, de bonne famille, et pourtant elle a trouvé que cette robe était assez bonne pour elle. Cela ne peut causer aucun dommage à M^{me} la princesse de recevoir la petite avec cette robe. »

Charlotte lui rit au nez.

« Combien d'années se sont-elles écoulées depuis ce temps-là, Mademoiselle Isabelle ? »

Une lumière soudaine frappa tout à coup mon père. Il se frotta le front.

« Hum ! hum !... » fit-il, « c'est de cela qu'il s'agit ? Oui, je crois que vous avez raison, Mademoiselle Claudius, l'enfant n'est pas présentable vêtue de la sorte. Je me rappelle... oui... Ma femme avait un goût exquis, et je l'ai conduite bien souvent à la cour, mais habillée d'une autre façon. Tout peut s'arranger ! Chère Isabelle, il y a au rez-de-chaussée, parmi mes effets, deux caisses remplies d'objets de toilette... La femme de charge les a emballés après... l'événement douloureux.

« Que Dieu nous prenne en pitié ! » s'écria Isabelle en joignant les mains par un geste désespéré. « Il y a de cela quatorze ans !... Et l'on n'a pas ouvert ces caisses, nettoyé et aéré ces objets une seule fois ? »

Il secoua négativement la tête.

« Oh ! la pauvre créature ! » dit Charlotte en m'entourant de ses bras. « Il faut que je veille sur elle, que je la protège, si je ne veux que la cour ait un

divertissement à nul autre pareil... Je veillerai à tout cela, Monsieur le docteur !

— Vraiment ?... » fit Isabelle de son ton le plus sec. « Et qui payera tout cela ? »

Un nuage d'anxiété s'étendit sur le visage de mon père. Il croisa les doigts et en fit craquer toutes les articulations.

Rien de tout cela n'échappa à Charlotte.

« Je vais en causer immédiatement avec mon oncle, » dit-elle.

« Il ne peut donner à la petite d'autre argent que celui dont elle est propriétaire, » dit Isabelle impérieusement, « et alors nous serons vite tondues. Tout son petit héritage s'en ira en chiffons et rubans, sur les ailes de tous les vents, avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître.

— Soit ! cela m'est bien égal, » répondit Charlotte avec emportement. « Gardez votre argent dans votre poche. Je vais lui donner ma plus nouvelle toilette, celle que la couturière m'a livrée hier. Quant à laisser aller la petite à la cour dans ce costume, qui la ferait accueillir par un éclat de rire général, depuis les antichambres jusqu'aux galeries de présentation, non ! Je ne le souffrirai pas ! J'aime déjà trop l'enfant pour consentir à ce que l'on se moque d'elle ! »

Je tournai un peu la tête de côté et baisai affectueusement, à la dérobée, la belle main blanche qui s'appuyait sur mon épaule. Isabelle, à qui rien n'échappait, — elle avait des yeux jusqu'aux talons, disait parfois le pauvre Heinz en ses jours de culpabilité, — Isabelle surprit ce mouvement. Elle secoua la tête, tandis que son visage prenait une expression inquiète et douloureuse que je ne lui avais jamais vue. Je crois qu'elle regrettait profondément, et pour la deuxième fois de la journée, de m'avoir amenée dans la maison de « gens sensés ».

Au surplus, elle n'avait encore aucun motif d'inquiétude. Dans l'élan de gratitude qui avait porté mes lèvres à la main de la belle Charlotte, il n'y avait pas le moindre germe de frivolité ou de vanité. Je n'imaginais pas un seul instant que je serais plus belle quand on m'aurait délivrée de la fraise épaisse que les mains d'Isabelle avaient fait épanouir autour de mon cou... Mon visage noirâtre ne devait pas être plus blanc quand bien même je le verrais entouré d'une dentelle aussi transparente que celle portée par Charlotte, et mes petites oreilles, qui s'empourpraient et s'enflammaient sous l'empire de la moindre émotion, se détacheraient tout aussi visiblement sur la dentelle vaporeuse que sur les vagues de mousseline

blanche qui les entouraient présentement. Non, je ne pensais à rien de tout cela, mais seulement à l'affection qui m'était généreusement donnée.

Charlotte prit congé de mon père sans songer à emporter le livre qu'elle était venue chercher. Ma présentation à la cour semblait avoir évoqué un tourbillon de pensées de toutes sortes dansant la sarabande derrière son front blanc. Elle m'assura une fois de plus dans le vestibule qu'elle se chargerait de tous les soins à prendre, m'exhorta encore une fois, et fort sérieusement, à vaincre mon humeur sauvage et mon angoisse, que rien n'autorisait, puis se hâta de retourner dans la maison de devant.

« Tu ne mettras pas des habits d'emprunt, » me dit Isabelle tandis que Charlotte disparaissait dans le bosquet de l'autre côté du petit lac. « Défunte ta grand'mère en tressaillerait dans sa tombe... Oh ! Seigneur Jésus ! voilà qu'il me faut aller demander à M. Claudius, — moi-même, — de donner de l'argent pour des fanfreluches !... On va faire de toi un beau chien paré dans cette maison de devant ! »

Quand nous entrâmes dans le salon qui nous était attribué, la jeune servante dressait le couvert, et le bon vieux jardinier en chef vint au-devant de nous pour me dire qu'il avait disposé une jardinière dans ma chambre, sur les ordres de M. Claudius.

Je cherchai et trouvai à grand'peine quelques mots de remerciement. Je ne voulais pas du tout des fleurs de M. Claudius... Il aurait mieux fait de les vendre, cet oncle parcimonieux ! Je n'entrai pas même dans ma chambre pour les voir... moi qui les aimais tant ! Mais pourtant, après le dîner, pendant l'une des heures les plus brûlantes de la journée, et les plus anxieuses de ma vie, je m'assis près de ces fleurs, qui ornaient et ombrageaient ma table à écrire... Ma table à écrire ! quelle amère et cruelle ironie d'avoir fait orner et disposer pour moi une table à écrire ! Et pourtant j'étais assise à cette table, et je frémissais, à bout de patience et de courage, car je devais et voulais écrire une lettre, — la première de ma vie. — Isabelle s'était montrée impitoyable.

« Arrange-toi comme tu voudras, fais comme tu l'entendras... Tu as voulu agir en dehors de mes conseils... Quant à moi, je ne veux pas avoir la moindre responsabilité dans toute cette affaire, et je ne remuerai pas un doigt pour m'en mêler ! »

C'est avec ce discours qu'elle m'avait abandonnée à mes propres forces, face à face avec mon entreprise téméraire.

« Chère tante ! J'ai lu ta lettre. J'ai mal jusqu'au fond du cœur en songeant que tu as perdu ta belle voix ; et comme ma chère grand'mère est morte, je t'envoie l'argent. »

Voilà ce qu'il y avait dans les lignes noires qui formaient, sur cette feuille de papier blanc placée devant moi, des méandres si bizarres et des zigzags si fantastiques. Mon commencement me parut fort heureusement trouvé. Il avait le mérite de dire en peu de mots tout ce que j'éprouvais, et je fermai les yeux, afin de mieux m'isoler du monde extérieur et de chercher ce que je pouvais dire encore, après avoir tout dit, me semblait-il. Seulement je n'avais jamais vu de lettre si courte, et je reconnaissais qu'il fallait l'allonger de toute nécessité.

Tandis que j'étais là, les yeux fermés, un parfum délicieux m'entoura. La brise avait passé sur ma table à écrire. Il y avait là de magnifiques roses-thé, d'un jaune pâle, qui se penchaient lourdement en avant, et... ô ciel ! autour de ces roses, de ces azalées, de ces camélias orgueilleux, se trouvait une bordure de bruyères ! Je jetai ma plume loin de moi, et plongeai mes deux mains dans ces tiges amies... Et tout à coup je revis le vieux toit entouré d'abeilles affairées, et dont chaque tuile avait une bordure de bruyères. Puis de la cime des chênes tombait sur notre cour silencieuse le cri des pies. Au loin, sur l'immense tapis rouge et lilas que la bruyère étendait sur la plaine, le genêt piquait de place en place une étoile d'or... Des papillons bleus ! Je les poursuivais jusque sous le bouleau, parmi les aulnes et les saules, et mes pieds gonflés, enflammés, se baignaient dans l'eau fraîche du ruisseau... Mais je m'éveillai de ce beau rêve, je repris ma plume avec colère, et la trempai avec dégoût dans cette exécrable liqueur noire que les hommes avaient composée et fabriquée pour mon tourment.

Allons ! il fallait continuer.

« Je demeure avec mon père, chez M. Claudius, à K... ; c'est là qu'il faudra m'écrire, si tu consens à le faire. Peut-être voudras-tu me dire si la poste t'a remis fidèlement l'argent. »

Point, à la ligne. Cela prenait tournure, et me paraissait suffisamment long. C'était assez... Mais pourrait-elle lire cette lettre, qui m'avait donné tant de peine à tracer ? Isabelle répétait toujours que l'on ne pouvait découvrir aucun sens dans ce que j'écrivais, parce que les lettres d'un mot avaient l'habitude incorrigible d'aller se mêler à celles des mots voisins.

Ah ! voici que la grue commençait là-bas un pas de danse, et quelques pintades se sauvaient au loin. Dagobert sortait du bosquet. Il fendait l'air

avec la baguette flexible qui lui servait de canne, et se dirigeait rapidement vers le petit château. Je me courbai avec terreur, car il fixait obstinément les yeux sur la fenêtre près de laquelle j'étais placée. Non, non ! il n'entra pas... C'eût été une action sotte et niaise d'écouter mon premier mouvement et de me précipiter sur la porte pour la fermer au verrou... Il monta à la bibliothèque... et j'entendis son pas ferme et retentissant ; je l'écoutai jusqu'à la dernière marche de l'escalier de pierre... Mon Dieu ! comme il se passait des événements extraordinaires dans le monde ! Combien il y avait de choses à voir, à écouter, et pourtant il y avait des hommes qui écrivaient du matin au soir, courbés sur un papier immobile, privé de vie, comme, entre autres, M. Claudius sur ses immenses registres, dans la maison de devant !

Maintenant il fallait signer : « Ta nièce, Éléonore de Sassen, » Puis placer l'adresse, que je traçai péniblement lettre par lettre, en la copiant sur la lettre déchirée de ma tante... Dieu soit loué ! Ceci était ma première lettre, mais certainement aussi la dernière que j'aurais jamais à écrire. Je ne recommencerais jamais plus une pareille besogne ! Je me le promis solennellement. La plume fut posée près de l'encrier, là où je l'avais trouvée, et je lui adressai du fond du cœur les adieux que mérite une éternelle séparation.

Isabelle dut apposer, bon gré, mal gré les cinq cachets sur l'enveloppe, puis elle la prit avec colère du bout des doigts, comme si elle eût redouté ce contact à l'égal d'une brûlure, soigneusement pourtant, car on ne pouvait confier à personne une somme si importante, et la porta au bureau de poste.

Cette malheureuse lettre et les conséquences de son envoi m'ont toujours fait songer à un innocent petit oiseau qui porte en son bec une mauvaise graine devant donner naissance à une Plante malfaisante, et la laisse tomber inconsciemment dans un parterre de fleurs.

XIV.

La maison Claudius était extrêmement ancienne. Elle était déjà célèbre et puissante quand la passion des tulipes s'étendit de la Hollande aux pays voisins, c'est-à-dire dans la première moitié du dix-septième siècle, à l'époque où l'on payait trois oignons du Semper augustus la somme insensée de trente mille écus. Mais c'est de cette époque que datait le grand développement de la fortune des Claudius. La maison s'était adonnée à cette partie de l'industrie horticole, trafiquait des plus belles tulipes, et avait acquis pour cette spécialité la plus haute notoriété de l'Europe. On se racontait combien d'espèces rares et curieuses avaient pris naissance sous la direction des Claudius, avaient émigré en Hollande, y avaient été adoptées, et s'étaient de là répandues en Europe, où elles avaient été vendues à des prix fabuleux, comme étant d'origine hollandaise. Plus les richesses des Claudius devenaient considérables, plus les chefs de la maison vivaient modestement, simplement, à l'écart du monde et de ses jouissances. Ils avaient établi, et, ce qui est plus rare, maintenu chez eux une règle austère, invariable, transmise de génération en génération par des dispositions testamentaires qui imposaient à chaque héritier l'observance rigoureuse des habitudes économiques introduites dans la maison, l'obligation du travail, la haine du luxe, le tout à peine d'être déshérité en cas de désobéissance.

Ce fut en conséquence de ces traditions, de ces interdictions et de ces recommandations que la grande et sombre maison de pierre, isolée dans une rue écartée, qui était bordée de murs plus que d'habitations, ne connut jamais une restauration ni un embellissement... Ils devaient tous vivre là dedans de père en fils, et le comptoir, c'est-à-dire la grande galerie voûtée tendue de cuir brun, avait aujourd'hui encore un aspect identique à celui de l'époque où l'on y déballait les précieux oignons dont la possession et la floraison donnaient la fièvre à tous les amateurs de tulipes, et se cotaient dans les bourses les plus sérieuses.

Les vieux chefs de la maison Claudius, qui d'une main touchaient délicatement aux fleurs les plus précieuses de leur époque, et de l'autre forgeaient pour leur postérité la plus éloignée des liens et des chaînes qui devaient comprimer, dans les siècles des siècles, les instincts, les

préférences et l'indépendance de leurs héritiers, auraient cependant dû savoir mieux que personne qu'on ne saurait amener les espèces, ni même les individus en faisant partie, à un type uniforme, en leur imposant une culture identique. Ils avaient obtenu des résultats surprenants, Précisément en variant les moyens de culture, et auraient agi sagement en se conformant au même principe en ce qui concernait l'éducation des hommes.

Éberhard Claudius, homme d'une intelligence fort large, avait dû souffrir plus que pas un de se trouver emprisonné dans les limites étroites tracées par les traditions de la famille. Mais il avait su les reculer sans les renverser. Ainsi qu'on le racontait, sa jeune et belle femme, charmante, distinguée, avait été prise de langueur dans les pièces tristes et sombres de la vieille maison. Un jour, sans que le monde en fût informé, des ouvriers étrangers, dirigés par un architecte français, étaient venus Prendre possession du terrain immense, boisé, entouré de murs, qui faisait partie de l'établissement des Claudius. Ils avaient coupé quelques vieux arbres centenaires, et, du sein des bosquets dont ils dessinèrent les contours, s'élança bientôt la merveille que l'on appelait le petit château, maison à laquelle le soleil souriait de toutes parts, capitonnée de soie à l'intérieur, revêtue de tous côtés de grandes glaces destinées à refléter la beauté d'une femme adorée... conte de fées réalisé dans l'intérieur de la famille qui, plus que toute autre, tenait à l'honneur de rester éternellement rivée à la réalité froide, nue, désolée ; merveilleux petit palais équivalant à un poème... celui de la pure tendresse conjugale.

Éberhard Claudius était aussi le fondateur du musée d'antiquités, de la riche bibliothèque et de la collection de manuscrits. Il avait visité et étudié la France et l'Italie, s'était épris d'art et de sciences, avait acquis des trésors et les avait enfouis dans son mystérieux petit palais.

Après lui, vint Conrad son fils, qui remit en vigueur les vieilles traditions de la famille, et les appliqua même à sa vie intérieure avec une rigueur puritaine. Il avait fermé et verrouillé le petit palais, dont il considérait la construction comme un dangereux acheminement vers le luxe efféminé interdit aux Claudius. Les trésors artistiques contenus dans le bâtiment ne lui étaient pas seulement indifférents, ils lui étaient odieux, et il s'en détournait avec cette confusion douloureuse qu'inspirent aux enfants les erreurs et les fautes de leurs parents. Mais la variété puritaine fut de nouveau interrompue en son petit-fils Lothaire Claudius.

Celui-ci s'était de bonne heure décidé à rompre avec la maison Claudius. Lui et son jeune frère Éric avaient perdu leurs parents durant leur enfance. Son tempérament ardent le portait vers la carrière militaire. Il avança rapidement, fut anobli et devint l'aide de camp favori du souverain du pays. Le petit palais se rouvrit. Il convenait admirablement aux goûts, aux habitudes, à l'existence du jeune déserteur du négoce, et comme pour rompre plus complètement avec la maison de devant et établir une indépendance totale, une porte se fermant solidement fut percée près de la tête du pont, à côté du petit palais.

Ce fut là que s'établit le jeune et bel officier dans un isolement complet, tandis que le teneur de livres Eckhof continuait à gérer les affaires de la maison de devant, en attendant que le frère cadet, Éric Claudius, eût terminé ses voyages, après avoir fait ses études, et, fidèle aux vieilles traditions, vînt reprendre et imposer à autrui le joug de fer des Claudius.

En ce qui concernait le musée d'antiquités, le jeune et frivole officier avait aussi peu de discernement, de connaissances et d'inclinations que son prédécesseur. Les caisses placées dans le souterrain demeurèrent intactes pendant de longues années jusqu'à l'avènement du jeune duc. Celui-ci était épris d'archéologie. Mon père, dont l'autorité en semblables matières était considérée comme souveraine, fut appelé à K... et tout à coup les amateurs d'antiquités surgirent de toutes parts dans le duché. Ce fut quelque chose comme l'éclosion subite des champignons. Les propos de la cour roulaient, même pendant les bals, uniquement sur les antiquités grecques, romaines, étrusques, et des mots très longs, très difficiles à prononcer, aussi bien qu'à définir et à comprendre, tels que la numismatique, la glyptique et l'épigraphie, tombaient dru comme grêle, même des lèvres roses des Plus charmantes valseuses de la cour.

La nouvelle de cette manie d'antiquités, qui emportait toute la cour dans un tourbillon irrésistible, fut apportée par Dagobert dans la maison des Claudius, rendue au commerce et ayant rompu avec les pompes et les frivolités mondaines. M^{lle} Fliedner, qui, du vivant de la mère de Lothaire et d'Éric, avait été chargée de gouverner la maison, connaissait tous les détails concernant la famille, et avait été désignée par testament pour continuer à s'occuper de l'administration du logis. Elle n'avait pas oublié l'existence des antiquités reléguées dans le petit palais, et y faisait Parfois allusion dans ses récits. Dagobert, à son tour, avait fait connaître ces particularités à mon père, qui racontait plus tard comme il s'était arrêté hésitant devant cette

maison à physionomie bourgeoise et sévère, et comme il avait pourtant persévéré dans son entreprise en dépit des apparences, qui n'étaient pas de nature à lui révéler l'existence de trésors artistiques. Il avait demandé au propriétaire la permission de faire quelques recherches... M. Claudius y avait consenti, non sans déplaisir.

Le lendemain matin, mon père abordait le souterrain du petit Palais. On ne le revit plus de toute la journée. Il était resté là, sans boire ni manger, dans un état d'ivresse indescriptible : la mine qu'il venait de découvrir était abondante et précieuse... Il fallut l'en arracher. Cédant à ses supplications éloquentes et Passionnées, M. Claudius autorisa le transport des caisses dans les salles consacrées au musée et à la bibliothèque, puis il l'engagea à habiter le rez-de-chaussée du petit palais, afin d'être plus rapproché des objets qu'il chérissait.

Je n'appris pas toutes ces particularités d'un seul coup, ni durant les premiers jours de mon installation à K...

Je ne pouvais m'orienter si rapidement, et d'ailleurs j'en étais empêchée par une sorte d'affaissement moral. En effet, quand l'impression causée par la singularité et la nouveauté des objets Se fut un peu émoussée, je fus envahie par l'intense nostalgie de la bruyère... Isabelle, il est vrai, était encore près de moi. Elle s'était accordé quelques jours de plus, afin d'établir un peu d'ordre dans ce qu'elle s'obstinait à nommer « le ménage » de mon père, Puis aussi pour me voir prendre solidement racine sur le sol dans lequel je me trouvais transplantée. Mais tout cela n'apaisait Pas mon cœur. Je savais qu'elle devait partir, me quitter prochainement, et cette perspective inévitable me causait une angoisse indescriptible.

On était bon pour moi au delà de toute expression dans la maison de devant ; mais je détestais cette sombre et froide maison, et n'y pénétrais qu'entraînée par M^{lle} Fliedner ou par Charlotte. Quant à m'y rendre de mon propre mouvement, je n'aurais jamais pu m'y résoudre. Par contre, je me rapprochais toujours davantage de mon père. Je n'avais pas oublié son affectueux sermon, et je n'interrompais plus ses travaux en me jetant vigoureusement à son cou ; je n'osais pas même imiter ma mère en jetant une fleur sur son manuscrit ; mais depuis que je m'étais un peu enhardie, il y avait chaque matin sur son bureau un vase contenant un bouquet de fleurs des bois, et, en. passant près de lui sur la pointe des pieds, je touchais doucement à sa chevelure grise. Je restais volontiers dans la bibliothèque, plus volontiers encore dans la salle du musée, qu'Isabelle appelait

irrévérencieusement « la chambre des pots cassés ». Tous ces visages muets prirent peu à peu tant d'empire sur moi, qu'il m'arriva souvent d'oublier en leur compagnie la bruyère fleurissant là-bas en plein silence et en plein soleil.

Mais j'étais bien souvent effarouchée dans ce musée. Dagobert, qui était devenu un antiquaire passionné et se vantait avec fierté d'être le disciple familier de mon père, séjournait de longues heures dans la bibliothèque et dans le musée. Dès que je reconnaissais son pas dans la bibliothèque, je me sauvais par la porte opposée, me précipitais sur l'escalier en descendant les degrés quatre à quatre, et, ne me trouvant pas en sûreté même lorsque j'avais mis un étage entre lui et moi, je continuais à me sauver, jusqu'au moment où j'atteignais la forêt, à bout de forces et d'haleine.

Ce petit bout de forêt était délicieux dans son apparente négligence. Les vieux Claudius l'avaient acheté enclos de murs, non pour le faire servir à leur industrie, mais uniquement pour avoir à leur portée, sous leur clef, un lieu de promenade pour le repos du dimanche, où ils pussent se rendre et demeurer en toute sécurité, c'est-à-dire sans avoir à redouter la rencontre d'un visage étranger. C'était l'unique luxe qu'ils se fussent permis. L'ardente tendresse que je ressentais pour la vaste bruyère, — qu'aucun mur ne pouvait enclore, — m'avait tout d'abord fait envisager froidement cette forêt, dont je n'avais pas encore appris à con naître la beauté. Mes regards ne s'élevaient pas au-dessus de moi... Un ciel vert ! fi donc ! Mais ils s'attachaient avec d'autant plus de tendresse aux fleurettes qui me regardaient du fond de la mousse, en attachant sur moi leur œil bleu ou me montrant coquettement leurs collerettes blanches. Quand je les comparais Pourtant aux bruyères s'étendant sans voile sous les rayons du soleil, ces fleurettes écloses à l'ombre, émergeant entre deux Pierres, ou s'enveloppant d'un tapis de mousse, me semblaient aussi timides, aussi peureuses que je l'étais moi-même.

Tandis que j'avais exploré la bruyère sans jamais éprouver une crainte quelconque, je me sentais fort circonspecte dans cette forêt et n'osais pénétrer sous ces voûtes sombres. Je ne dépassais pas les limites les plus rapprochées de la maison, et ma station préférée avait lieu dans les touffes d'arbustes qui croissaient sur les rives d'un ruisseau, car là je pouvais me faire tout à fait illusion et me croire encore dans mon Dierkhof bien-aimé ; mais j'y avais été troublée dès le deuxième jour de mon arrivée. Quand Isabelle s'était décidée à porter ma lettre à la Poste, je l'avais accompagnée

jusqu'au pont. Sous l'élégante arche de ce petit édifice, l'eau coulait aussi claire, aussi calme, aussi Pure que celle du ruisseau de Dierkhof. Je m'élançai dans le taillis. Il y avait là des aulnes et des saules, parmi lesquels on voyait scintiller les troncs blancs de quelques bouleaux. Sans doute je n'apercevais pas de coquillages sur le fond du ruisseau, mais il était garni de beaux cailloux, bien lavés, nets et propres, et la rive humide était revêtue de renoncules blanches et d'une foule de fleurettes mignonnes... Une tache bleue, aux contours dentelés, frissonnait sur les ondes du ruisseau, — c'était le ciel qui se mirait à mes pieds. — Tout était pareil à ce que je connaissais, à ce que j'aimais et regrettais si profondément. Je me déchaussai en un tour de main, et l'eau coula bientôt sur mes Pieds, lesquels, emprisonnés comme ils l'étaient depuis quelques jours, avaient pris, à mon grand regret, une teinte plus blanche. Il me sembla tout à coup que les chaînes et les liens sous lesquels je souffrais tombaient autour de moi et s'en allaient emportés par le courant de l'eau. La joie débordait hors de moi, et j'agitai l'eau avec tant de vigueur, qu'elle rejaillissait en gouttes bleues. Un mouvement se fit dans le taillis. Spitz était venu bien souvent de Dierkhof sans y être convié par moi. Il avait toujours su retrouver ma trace et s'élancer dans l'eau dès qu'il m'y apercévait. J'étais si complètement soumise à l'empire du souvenir, et j'avais si bien reconstruit autour de moi, par la puissance de l'imagination, le milieu aimé et regretté, que je crus naïvement à la soudaine apparition de mon compagnon de promenades... Je l'appelai par son nom à haute voix... Bien entendu, Spitz n'accourut pas ; mais là où j'avais entendu un mouvement dans les branches, je vis les saules s'agiter, et le bras d'un homme vêtu d'un habit de couleur claire se retira vivement en arrière.

Je regagnai la rive d'un seul bond. Il s'en fallut de peu que je n'éclatasse en pleurs. Dès les premières heures des deux années qui devaient être employées à m'instruire et à me civiliser, j'étais retombée dans les funestes habitudes qu'il s'agissait de combattre et de vaincre. Dagobert avait retrouvé le petit lézard de la bruyère... On allait rire et s'amuser à mes dépens dans la maison de devant... Mais pourtant il portait un habit de couleur foncée quand je l'avais entrevu le jour même près du bureau de mon père. De plus, n'avais-je pas remarqué un éclair se détachant sur le taillis ? Je l'avais déjà vu, cet éclair, précisément dans la salle voûtée, tandis que j'étais penchée sur le bureau de M. Claudius... Il provenait d'une bague que M. Claudius portait à son doigt... Je respirai avec soulagement. Oui, ce

devait être, c'était M. Claudius. Il avait perçu l'agitation du ruisseau, et il était venu aus. sitôt s'enquérir de ce qui se passait, voir quelle personne téméraire osait faire ployer les branches de ses saules et déplacer les cailloux de son ruisseau. Il pouvait désormais être tranquille, le maître sévère de ces lieux... je ne recommencerais pas, à coup sûr.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée. Nous étions au dimanche. A Dierkhof, nous entendions faiblement la petite cloche de l'église... De quelle émotion je fus saisie lorsque le son grave d'une cloche puissante fendit l'air et m'écrasa littéralement en m'enveloppant d'une harmonie qui me parut céleste !

Isabelle se prépara pour aller à l'église, et tandis qu'appelée par les sons de la cloche, elle s'éloignait avec solennité, je restai dans le vestibule, la suivant du regard... Le vieux teneur de livres sortit à cet instant de sa chambre. Il avait un gros livre sous le bras et, tout en marchant, tendait sur sa main un gant gris-perle. Le vieux monsieur resplendissait littéralement de propreté et d'élégance.

Quand il fut près de moi, il s'arrêta. Il ne salua pas. Son chapeau, luisant comme un miroir, semblait vissé sur sa tête ; mais il me toisa des pieds à la tête d'un regard dédaigneux et réprobateur. Je me mis à trembler, et, sans raisonner mon impression, au moment où il entr'ouvrait ses lèvres pour me parler, je pris la fuite et me réfugiai dans la forêt.

Quel homme effrayant !... Et s'il m'avait poursuivie ? Je m'arrêtai hors d'haleine et me risquai à jeter un regard furtif par-dessus mon épaule. Le chemin que j'avais parcouru tombait derrière moi en ligne directe dans le bosquet. Sans m'en douter, j'avais monté devant moi assez haut. Tout était rassurant, c'est-à-dire silencieux, en dessous de moi. L'homme dévot s'était sans nul doute dirigé vers l'église. Devant moi, le sentier étroit aboutissait à une prairie. Les brins d'herbe étaient encore courbés sous le poids de la rosée, et de tous côtés, sur la lisière de la forêt, j'apercevais un ourlet rouge. C'étaient des fraises, que personne ne venait cueillir dans cette solitude. Leur parfum embaumait l'air. Des pins à longue chevelure croissaient de toutes Parts. Un silence plein de grandeur régnait autour de moi.

Ici avait élu domicile un esprit mystérieux, dont j'essayais vainement de surprendre l'essence. Le silence était aussi complet à cette place que dans les salons mis sous scellés du petit palais. Un léger craquement se faisait entendre dans le bois... Une chose blanche et brune errait au travers des troncs d'arbres, paraissant et disparaissant tour à tour... Puis tout à coup

deux yeux doux et timides se fixaient sur moi : c'était une biche qui traversait la Prairie et me regardait avec inquiétude avant de regagner son abri.

J'avançai... J'ignore combien de temps se prolongea mon voyage d'exploration dans ce nouveau monde. Plusieurs heures devaient s'être écoulées depuis que j'avais gravi la pente du terrain et que j'errais dans cette solitude. Je ne savais pas du tout où je me trouvais ni où j'allais ; mais je n'éprouvais aucune crainte. Le charme de la forêt m'avait pleinement conquise. La montagne était derrière moi, je me trouvais dans un vallon, mais j'ignorais où il aboutissait. Les sentiers se croisaient en tous sens, et je ne pouvais réussir à m'orienter. Tout à coup j'entendis dans le taillis, à ma gauche, la voix d'un homme. Je la reconnus immédiatement. C'était la voix du bon vieux jardinier, qui s'appliquait du ton le plus caressant à calmer les cris d'un enfant. Je suivis la direction des sons et me trouvai en face d'un mur qui marquait la limite du bois. Je souhaitais passionnément entrevoir le petit bonhomme ; mais le mur bornait la vue... Il était élevé et n'offrait pas la moindre aspérité. Mais cela ne m'inquiétait pas beaucoup. Je savais grimper sur les arbres comme un chat sauvage ; c'était même le passe-temps qui m'agréait le plus après les bains de pieds pris dans une eau courante. Je mesurai du regard les arbres qui m'entouraient, je fis rapidement mon choix, et quelques secondes plus tard je me trouvai au sommet d'un orme.

Je regardai au loin. A ma droite s'étendait la ville fortifiée, encadrée de promenades magnifiques. Puis venait le large ruisseau, celui-là même qui coulait au travers de la propriété de M. Claudius... Je me trouvais, sans le savoir, tout près du petit palais, car le ruisseau coulait à deux cents pas de distance tout au plus. Un large pont de pierre s'arrondissait au-dessus du cours d'eau. Sur ce côté du ruisseau, à perte de vue et jusqu'à la lisière de la forêt, s'étalaient d'élégantes villas, de belles maisons de campagne, des jardins bien aménagés. A ma gauche, et si près de moi que j'aurais pu communiquer aisément avec le premier étage, s'élevait un joli petit chalet. Le terrain sur lequel le chalet était construit était restreint. Devant la façade s'étendait un étroit parterre de fleurs. Par derrière, un superbe marronnier étalait ses branches sur une petite pelouse de gazon. C'était le seul arbre croissant dans cette petite propriété, laquelle n'était séparée du mur de la forêt que par un étroit sentier.

Schafer, le vieux jardinier de M. Claudius, se promenait dans l'ombre projetée par le balcon du chalet. Il avait jeté sur son épaule un petit manteau rose, et tenait un petit drôle dans ses bras avec les soins qu'aurait eus la plus tendre et la plus expérimentée des nourrices, en lui chantant tous les refrains qui lui venaient à la mémoire. Une petite fille de quatre ans environ jouait sur la pelouse derrière la maison. Elle était vêtue d'une robe blanche. De longues boucles blondes tombaient sur son dos, plus bas que la ceinture. L'enfant était absorbée dans son jeu. Elle arrachait des deux mains des touffes d'herbe qu'elle plaçait sur une petite voiture d'osier. Pendant quelque temps elle ne se laissa pas distraire de son occupation, même par les cris de l'autre enfant. Mais ces cris se prolongeant et redoublant d'intensité, elle passa sur le devant du jardin, cueillit une giroflée à moitié fanée et la tendit à son petit frère indiscipliné.

« Tu ne dois jamais cueillir de fleurs, Marguerite, papa l'a défendu, » dit une voix masculine partant du balcon.

L'angle méridional du balcon était couvert d'une vigne vierge tellement épaisse qu'aucun rayon de soleil ne pouvait la pénétrer et arriver jusqu'à la table dressée sur le balcon. Le jeune homme que j'avais entendu appeler M. Helldorf, en un mot, le commis de M. Claudius, se pencha en dehors du feuillage de la vigne vierge. Je ne l'avais pas aperçu jusqu'ici. Il tenait un livre à la main, et, quoique son intonation fût sévère, un sourire de tendresse passa sur son visage au moment où son regard rencontra celui de la charmante petite fille.

J'aperçus sur le pont, et se dirigeant vers le chalet, un monsieur qui donnait le bras à une dame. Ils s'arrêtèrent un instant prêtant l'oreille... puis la dame, quittant son compagnon, s'envola littéralement pour arriver plus vite près de l'enfant, qui continuait à crier. Elle venait probablement de l'église, car elle posa Précipitamment un gros livre sur la plus proche table du jardin, et saisit le petit garçon, qui s'était tu subitement en l'apercevant, et agitait joyeusement ses pieds et ses mains. Elle couvrit l'enfant de baisers, puis elle entoura de son bras gauche la petite fille et la serra contre elle. Elle était très frêle, cette jeune mère, et l'on ne pouvait comprendre en l'examinant où elle trouvait la force de porter son énorme garçon. Elle ôta son chapeau de paille dont les brides bleues excitaient la convoitise de l'enfant, et j'aperçus un fin visage d'une blancheur de lis, entouré d'une épaisse chevelure blonde, de même teinte que celle qui resplendissait sur le dos de la petite fille.

Sur ces entrefaites, le mari abandonné avait rejoint sa femme. Il ressemblait beaucoup au jeune commis de M. Claudius, et ces beaux jeunes gens étaient évidemment frères. Il saisit sa fille dans ses bras, et la fit sauter en l'air. La petite robe blanche bottait semblable aux graines errantes que le vent transporte sur son aile. Les boucles dorées brillaient au soleil, semblables à des Vagues dorées, et elle s'écriait près du balcon, que ses petites mains atteignaient presque : « Oncle Max, me vois-tu ? »

J'étais en proie à une admiration se mélangeant d'une sorte de surprise douloureuse : je voyais pour la première fois de ma vie le tableau d'une heureuse famille. Tout en prenant fiévreusement part à ces pures joies, je ressentais jusqu'au fond de l'âme un amer et indéfinissable regret. Jamais une mère ne m'avait serrée avec tendresse contre son cœur. Je n'avais jamais su ce que savait si bien ce gros enfant à peine né, c'est-à-dire qu'un baiser maternel suffit pour suspendre ou même supprimer toute souffrance. J'avais aussi examiné curieusement l'expression de bonheur surhumain qui se peignit sur le visage de la jeune mère au moment où elle serrait ses enfants dans ses bras. Oui, cela devait être bien doux, de sentir le bras d'un enfant se suspendre à son cou, de savoir que toute tendresse, tout secours, tout appui, toute sécurité et toute joie ne peuvent lui venir que par sa mère, et d'être cette mère !

Marguerite retourna à sa charretée de foin et reprit son jeu, tout en se tenant de longs discours. Les autres rentrèrent dans la maison. Je me glissai doucement à bas de l'orme, et je longeai le mur... et vraiment mon espérance n'était pas vaine : je me trouvai près d'une porte qui ouvrait sur la campagne. La clef était dans la serrure, couverte, il est vrai, d'une épaisse couche de rouille qui devait s'opposer à ce qu'on pût la faire jouer. Mais mon désir de voir la petite fille de plus près et de lui parler était de ceux qui triomphent de tous les obstacles. Il me communiqua l'adresse, même la force musculaire, et après quelques efforts patients la clef tourna dans la serrure : la porte s'ouvrit devant moi.

XV.

Je traversai le sentier en courant, et m'arrêtai devant la Palissade qui entourait le chalet. Marguerite me regarda les yeux grands ouverts, puis, quittant sa petite voiture, elle se rapprocha vivement de moi.

« Tu as ouvert la porte ?... » me dit-elle en montrant le mur qui était derrière moi. « Est-ce que cela t'est permis, petite ? »

Je répondis affirmativement en souriant.

« Mais, écoute, » reprit-elle en secouant ses boucles blondes et gonflant dédaigneusement son petit nez, « ton jardin n'est pas joli du tout. » Elle désignait d'un mouvement de tête l'épais ombrage qu'elle apercevait par l'ouverture de la porte... « Tu n'as Pas même la moindre fleur là dedans... Vois un peu les nôtres ! M. Schafer a beaucoup, beaucoup de fleurs, plus de cent mille peut-être !

— Oui, mais tu n'en peux cueillir aucune.

— C'est vrai. Il n'en faut pas cueillir, » répondit-elle avec abattement. Puis elle mit dans sa bouche le bout de son petit index.

« Et moi, je connais de belles clochettes bleues et lilas, et de belles fleurs blanches que tu pourrais cueillir, des fraises que tu Pourrais prendre... Il y en aurait assez pour remplir ta grande charrette à foin ! »

Elle prit aussitôt le timon de sa voiture, vint à moi, et mit avec confiance sa main dans la mienne. Il me sembla y tenir tout à coup un doux petit oiseau. J'étais transportée de joie, et m'en allai avec ma petite compagne, sans même songer à refermer sur nous la porte que j'avais ouverte. J'emmenai la petite fille dans le taillis, là où la terre était jonchée de fraises et de fleurs. L'enfant se mit à cueillir avec ardeur et à pleines mains tout ce qui se trouvait à sa portée, comme si elle eût entrepris d'emporter chez elle toute la forêt de M. Claudius.

« O mon Dieu !... » fit-elle en soupirant de joie. « Quelle quantité de fraises ! »

Et elle travaillait avec tant d'ardeur que la sueur perlait sur son front blanc et pur comme les corolles des fleurs qui nous entouraient. Tout en travaillant, elle chantait doucement.

« Je sais aussi chanter, Marguerite, » lui dis-je.

« Des chansons aussi belles que les miennes ? Cela, je ne le crois pas. C'est l'oncle Max qui me les a apprises... Voyons ! chante un peu pour voir ! »

Je devais avoir donné de fort bonne heure quelque preuve de mes dispositions musicales, car M^lle^ Streit m'avait enseigné, dans la terrible « chambre de derrière », habitée en sa compagnie, quelques-unes des chansons que je savais. J'aimais par-dessus tout celle qui commençait par ces mots :

Le paysan avait un pigeonnier...

et, m'étant assise sur un banc de pierre, je la commençai. Dès les premières notes, la petite fille abandonna sa voiture, et, posant ses coudes sur mes genoux, se mit à m'écouter sans oser respirer.

Cela était surprenant... Je ne reconnus pas ma propre voix. Dans la bruyère, elle résonnait faiblement : les courants d'air, en se combattant sur cette vaste étendue, emportaient et dispersaient les sons dans toutes les directions. Ici les murailles de verdure remplissaient l'office de coulisses et concentraient les vibrations. Ma voix s'éleva grave et pleine et résonna comme le timbre d'une cloche de cristal.

C'est une jolie chanson que celle du Pigeonnier. Elle est fort gaie, et Marguerite riait à gorge déployée, en frappant ses mains l'une contre l'autre dans des transports de joie.

« Cela n'est pas fini ?... » me demanda-t-elle avec inquiétude. « Le pigeon va recommencer à parler ? »

Je recommençai encore une fois ma chanson ; mais tout à coup le son s'éteignit dans mon gosier. Du haut de mon siège de pierre, j'embrassais du regard un sentier assez étendu conduisant au petit palais. Même, quand le vent soufflait d'une certaine façon et écartait les branches, je voyais étinceler les fenêtres de la maison... Sur ce chemin je venais d'apercevoir le vieux teneur de livres qui venait de notre côté à pas lents... Je ne pus m'empêcher de songer au nuage qui contenait la foudre et passait au-dessus de la bruyère en temps d'orage. Le visage que Je voyais là, sous ces cheveux d'un blanc d'argent, était sombre et menaçant, précisément comme

le nuage en question, et m'inspira moralement l'angoisse que je ressentais physiquement lorsque les arbres de Dierkhof se courbaient sous le souffle lourd de la tempête qui se préparait.

Marguerite surprit et suivit la direction de mon regard. Son visage s'empourpra... Elle poussa un cri de joie, s'élança vers M. Eckhof et entoura ses genoux de ses petits bras.

« Grand-papa ! » s'écria-t-elle en rejetant la tête en arrière, Par un mouvement empreint de tendresse et de câlinerie enfantine.

Il s'arrêta pétrifié, puis se baissa vers l'enfant, les deux bras étendus comme s'il se fût trouvé sur le bord d'un abîme et que le Pied dût lui manquer s'il avait fait un pas de plus. Un frisson d'horreur passa sur son visage déjà si blême. On eût dit que le contact de l'une des boucles dorées qui garnissaient la tête de la petite fille lui auraient été odieux à l'égal de l'attouchement d'un serpent.

« Oh ! oui, tu es mon grand-papa ! D'abord Louise l'a dit... » reprit l'enfant.

« Qui est-ce Louise ?... » dit M. Eckhof d'une voix éteinte. Je crois qu'il voulait par cette question changer la direction des idées de Marguerite et écarter une explication.

« Mais, grand-papa, c'est notre Louise ! Tout le monde sait cela ! Elle portait toujours mon petit frère dans ses bras quand il était tout petit, au maillot... Mais elle n'est plus avec nous. Nous ne pouvons pas avoir une bonne pour les enfants, maman dit que cela coûte beaucoup trop d'argent.

Le visage du vieux teneur de livres se contracta, et sa taille se courba un peu comme s'il venait de recevoir un coup.

« Comment t'appelles-tu ?

— Oh ! grand-papa, est-ce que tu ne le sais pas ? Caro, le chien de M. Schafer, le sait très bien ! Et Minette, notre chatte, le sait aussi. Je m'appelle Marguerite ; mais j'ai encore beaucoup d'autres noms : Anne, Marie, Hélène, Marguerite Helldorf : voilà comment je m'appelle ! »

Elle comptait chacun de ses noms sur l'un de ses petits doigts, avec quelle grâce et quel charme irrésistible... je renonce à le décrire. Et je compris que le vieillard ne pouvait résister à la séduction toute-puissante de l'innocence. En effet, sa main se posa sur la tête blonde, et il se pencha... Sans doute il voulait baiser l'enfant au front... Peut-être, s'il avait eu le temps de soulever la petite fille dans ses bras, de sentir son cœur battre contre le sien, de se dire que c'était son sang qui animait la charmante petite

créature, peut-être y eût-il eu là un spectacle auquel les anges auraient applaudi dans le ciel. Mais un mauvais esprit semble prendre plaisir à accumuler les obstacles pour s'opposer aux bons mouvements et pour replacer les hésitants sous le joug des mauvais sentiments.

J'éprouvai instinctivement un mouvement de crainte et de regret lorsque je vis passer par la porte que j'avais eu le tort de laisser ouverte une jeune femme vêtue d'une légère toilette de couleur claire. Elle s'approcha en courant, s'arrêta à quelques pas de ce groupe, poussa un cri et se couvrit le visage de ses deux mains. C'était la jeune mère qui habitait le chalet.

Le vieillard se redressa. Je n'oublierai jamais l'expression de mépris et de haine qui ravagea tout à coup son visage, bouleversé naguère par des émotions douces et bienfaisantes.

« Ha ! ha !... » fit-il avec un rire amer, « la comédie était bien montée. Encore un peu, je m'y laissais prendre. C'est que la petite est bien stylée, bien dressée, vraiment elle a beaucoup de dispositions. Cela promet une bonne actrice. »

Et il repoussa l'enfant si rudement qu'elle chancela.

La jeune mère se précipita vers Marguerite et la prit dans ses bras.

« Père, » dit-elle en tremblant, mais avec une sorte de fermeté farouche, « tu peux faire de moi ce qu'il te plaît, me jeter à terre, me fouler aux pieds ; je le supporterai docilement... Mais tu ne dois pas toucher rudement mon enfant. Je ne souffrirai pas que tu oses faire cela ! »

Marguerite, dont les lèvres pâlies par la terreur ne laissaient pas même passer un cri d'effroi, tremblait dans les bras de sa mère.

« Je ne sais pas du tout qui a pu amener cette enfant ici, sur ton chemin, » poursuivit la jeune femme en se redressant avec indignation, sans doute au souvenir de l'accusation de comédie.

« Moi ! » dis-je d'une voix tremblante. « Pardonnez-moi. »

En dépit des émotions poignantes qu'elle endurait, la jeune mère trouva pourtant la force de se retourner de mon côté pour m'adresser un faible sourire de bienveillance.

« Je venais chercher l'enfant pour la faire rentrer à la maison, » reprit-elle en s'adressant au vieillard avec une fermeté toujours croissante. « Elle n'était plus là et la porte du mur était ouverte. Je suis entrée ici en proie à une terreur indescriptible, afin d'éviter que tu aperçoives ma fille... Je suis arrivée trop tard... Père, je me suis résignée, après des luttes bien douloureuses, à ce que tu me traites de fille dénaturée, ingrate, Perdue... J'ai

supporté sans me plaindre toutes tes accusations, auxquelles le monde a donné son approbation et sa sanction, je ne puis que te répéter : « Fais de ta fille ce que tu voudras... mais ne touche pas à la mère ! » Quoi ! moi, moi ! j'aurais dressé mon trésor, ma richesse, » elle serra l'enfant convulsivement contre elle, « j'aurais perverti ce cœur pur et innocent en lui apprenant à jouer la comédie ! Ceci est une accusation que je n'endurerai pas, que je repousse, et dont je demande à Dieu justice contre toi ! »

Elle se retourna, et reprit le chemin qui conduisait à sa demeure.

Je crus qu'il allait s'élancer sur ses pas, la prendre dans ses bras, lui accorder son pardon en sollicitant le sien, et tout effacer, tout oublier, en serrant sur son cœur la mère et l'enfant Par lui outragées. Malheureusement le vieillard était de ces hommes chez lesquels la vanité est haineuse et demeure implacable, qui n'admettent jamais la possibilité d'une erreur par eux commise, et qui, lorsque l'évidence se produit pour les convaincre de cette erreur, se réfugient dans la dureté plutôt que de la racheter par l'humilité.

Il suivit la jeune femme d'un regard amer, puis se retourna vers moi le visage empourpré par la colère. Quand je le vis tout près de moi, je reculai dans le taillis pour mettre au moins quelques pas de distance entre nous.

« Écoutez, vous ! Comment avez-vous osé vous permettre, clans une maison étrangère, sur un sol qui ne vous appartient Pas, d'ouvrir une porte solidement fermée, sans avoir reçu l'autorisation d'y toucher ? »

Sans doute ce langage était brutal et grossier par lui-même ; mais l'accent, mais l'expression du visage en décuplaient la brutalité et la grossièreté, et dénonçaient un ressentiment couvé, comprimé, trouvant enfin un motif, — ou un prétexte pour éclater et se satisfaire.

Je demeurai immobile sans oser répondre, sans oser fuir... O mon Dieu ! et voilà que ce bourreau, déjà suffisamment fort, voyait arriver un aide ! Tout près de moi se dressa tout à coup M. Claudius. Il sortait évidemment du taillis. Je le regardai avec un redoublement de terreur. Il portait ses effrayantes lunettes bleues, et semblait là-dessous plus pâle encore que je ne l'avais vu dans son bureau. Lui ne me pardonnerait certainement jamais d'avoir osé ouvrir sans permission la porte de son jardin, et d'avoir introduit chez lui, sans son assentiment, des personnes étrangères... Ces deux marchands si sévères allaient me juger, et, lâche que j'étais !... je ne trouvais pas même en moi la force de fuir : la terreur m'avait anéantie...

N’essayerai-je donc pas de faire une tentative pour appeler à mon secours Isabelle ou mon père ?

« Monsieur Claudius, » dit le teneur de livres, très surpris, et non moins interdit de cette brusque apparition, « vous me trouvez dans une agitation extrême !... »

Sa voix n’était plus du tout grossière ni acerbe.

« ... Je faisais ma promenade habituelle du dimanche, lorsque...

— J’ai assisté à tout ce qui vient de se passer, » dit M. Claudius en l’interrompant tranquillement. « Je me trouvais derrière ces buissons.

— Tant mieux !... Vous excuserez alors, Monsieur, le trouble que je n’ai pu encore dominer. Il y a d’abord ce fait très grave de l’ouverture d’une porte trop éloignée pour que l’on puisse la surveiller, et qui peut donner accès dans la propriété à... toutes sortes de vagabonds.

— Cela, en effet, mérite quelque attention... Mais je regrette, Monsieur, que votre zèle vous ait fait oublier que M^{lle} de Sassen était la fille de mon hôte, et que vous ne deviez pas vous permettre de lui parler comme vous venez de le faire. »

Je crus rêver, et j’essayai de voir un peu ce qui se passait dans le regard caché derrière les lunettes bleues. Les choses prenaient une tournure tout à fait opposée à celle que j’attendais. Le teneur de livres recula d’un pas avec une expression de surprise attestant qu’il n’avait jamais entendu cette bouche tenir un langage semblable. Il fronça ses sourcils blancs, tandis qu’un mouvement sardonique contracta ses lèvres.

« M^{lle} de Sassen... » répéta-t-il avec un accent de raillerie. « Est-ce la noblesse que je dois respecter dans cette enfant grotesquement vêtue ?

— Je n’ai pas songé un seul instant à la noblesse de M^{lle} de Sassen... J’ai voulu uniquement vous rappeler que vous devez de la politesse à chacun des hôtes de ma maison sans exception.

— C’est bon ! c’est bon ! Vous vous apercevrez bientôt quelle bénédiction ces hôtes attireront sur votre toit honorable. J’ai veillé et prié longtemps... Cela a été inutile ! Les tableaux profanes ont revu la lumière, et là-bas, dans le petit palais, demeure un homme qui ne connaît pas Dieu et veut relever tous les faux dieux, toutes les idoles du paganisme ! Et celui qui tient le sceptre dans sa droite, le jeune homme irréligieux qui est sur le trône et règne sur cette contrée, celui qui devrait, s’il connaissait son devoir, s’appliquer à conduire son peuple dans la voie du Seigneur, à l’élever dans la crainte de Dieu et à transformer son pays en un vaste temple, où chacun

ne vivrait que pour Dieu, il s'emploie à relever le veau d'or ! Il y a un cri qui s'est élevé montre Sodome et Gomorrhe, et leurs péchés sont grands ! Le Seigneur est patient, mais l'heure viendra où le ciel versera des torrents de feu et de soufre ! »

M. Claudius garda le silence, tandis qu'une expression de commisération se peignait sur ses traits. Il n'interrompit pas le vieux fanatique, qui, du reste, semblait profondément convaincu, et n'avait jamais peut-être exprimé avec tant de vigueur qu'en ce moment d'émotion les croyances sombres et haineuses auxquelles il abandonnait son âme.

« Le Seigneur m'a permis de prévoir où et comment les incrédules seraient frappés de cécité et de surdité, » poursuivit-il avec véhémence en dirigeant le bras, par un geste menaçant, vers le petit palais. « Cette maison a été construite dans le péché, et en tout temps a toujours été un bourbier de vices... Et ceux qui ont péché là contre les commandements du Seigneur ne peuvent trouver la paix... Ils errent de tous côtés en gémissant et annonçant le malheur de la maison, marquée pour toutes les hontes et tous les vices ! »

M. Claudius leva la main pour mettre fin à cet interminable sermon.

« N'ai-je donc pas entendu ? » poursuivit le vieillard avec une ardeur toujours croissante, « mes oreilles n'ont-elles pas entendu un cri effroyable derrière ces portes fermées pourtant, closes par les scellés ? N'ai-je pas vu de mes yeux vaciller la lampe qui est suspendue au plafond de ma chambre, lequel fléchissait sous les pas de l'être inquiet errant là-haut sans trêve ni repos ?... Je le sais bien : ils sont sortis de leurs tombes, ils sont damnés, et leurs péchés les condamnent à revenir ici-bas pour dessiller les yeux des aveugles... Monsieur Claudius, le jour même où cette jeune créature, » et il me désignait, « a passé le seuil du petit palais, tout s'est animé dans ce logis silencieux et abandonné, et d'étranges bruits se sont fait entendre dans les pièces où nul ne peut pénétrer ! »

Grand Dieu ! Cet homme m'avait espionnée ! Tandis que je parcourais étourdiment ces pièces où j'espérais assister à un conte de fées en action, ses yeux bleus pénétrants étaient fixés sur sa lampe, et il comptait chacun de mes pas par chacune de ses oscillations ! Il avait entendu le cri que j'avais poussé devant la glace qui me renvoyait mon image, et utilisait cette découverte dans l'espérance de nuire à mon père près du propriétaire de la maison !

Mon regard chercha involontairement celui de M. Claudius, qui était tourné de mon côté ; mais les verres bleus cachaient si complètement ses

yeux qu'il me fut impossible d'y voir l'impression causée par la dénonciation du vieux teneur de livres. Il s'était avancé d'un pas vers moi. Peut-être s'était-il aperçu de la terreur exprimée par mon visage, et craignait-il un évanouissement... En s'apercevant que je me soutenais sans peine, il se retourna vers son sombre interlocuteur.

« Je ne puis vous exprimer, » dit M. Claudius d'un ton dans lequel la sévérité se mêlait à la commisération, « la peine que j'éprouve, Monsieur Eckhof, en vous voyant vous abandonner à ce mysticisme effroyable. Hé quoi ! notre christianisme n'est-il pas assez pur, assez lumineux, assez beau, pour que nous le comprenions sans peine, et faut-il donc que votre faiblesse, votre vanité, d'autant plus condamnable qu'elle se masque d'humilité, y introduisent des éléments qui le dénaturent !... La haine, les doctrines féroces, le mépris du prochain, que nous condamnons, à l'exemple du pharisien, blâmé cependant par notre Dieu ! En fait d'humilité, Monsieur, il est un principe qu'il faut connaître, garder, pratiquer : nous valons moins que les pires d'entre nous dès l'instant où nous nous préférons orgueilleusement à eux, où, trouvant une jouissance de vanité à compter leurs péchés, nous oublions que nous commettons nous-mêmes le pire de tous les péchés, celui de l'orgueil, qui s'aggrave encore par la fausse humilité, laquelle nous transforme en hypocrites. De grâce, Monsieur, prenez la peine de réfléchir sur ces matières bien simples, et revenez sur vos pas. Depuis quelque temps déjà on a attiré mon attention sur ces dispositions de votre esprit. Je n'ai à aucun degré la volonté ni le droit de peser sur vous en matière de conscience ; seulement j'ai le droit et le devoir de vous demander de ne pas faire intervenir vos doctrines dans le maniement de mes affaires, pas plus que dans l'administration intérieure de ma maison.

— Je me conformerai à vos ordres, Monsieur Claudius. Je n'y manquerai pas, » répondit le vieux teneur de livres avec un accent d'humilité qui contenait cependant une intonation malicieuse et sarcastique. « Mais vous me permettrez de vous adresser ici une prière. J'habite le petit palais depuis un grand nombre d'années, et il m'a toujours été permis de célébrer ici le jour du Seigneur dans la paix, le silence et la solitude, avec le respect qu'exige le jour saint. Je vous demande donc instamment de donner les ordres nécessaires pour que la fête du dimanche ne soit plus à l'avenir troublée par des jeux inconsidérés et des chants inconvenants pareils à ceux

qui viennent de scandaliser le jardin... Je pense qu'un vieillard peut se permettre de demander que l'on ait pour lui au moins ces égards. »

Les lunettes bleues se braquèrent encore une fois de mon côté. Je m'attendais à un froid reproche... à une sévère interdiction concernant l'avenir... Pas du tout ! Rien de tout cela ne se produisit.

« Je n'ai assisté à aucun jeu inconsidéré ni entendu aucun chant inconvenant, » répondit tranquillement M. Claudius. « J'ai vu, il est vrai, une scène inconvenante qui m'a profondément scandalisé. Cette jeune fille, » poursuivit-il en me désignant d'un mouvement de tête, « n'a point péché contre les commandements de Dieu en faisant entendre un chant innocent et enfantin, mais vous, Monsieur Eckhof, vous qui sortez de l'église, vous qui êtes, — vous venez de me le répéter encore aujourd'hui, — un homme pieux, impeccable, s'attachant à conformer toutes ses actions aux commandements de Dieu, comment avez-vous pu, en ce saint jour, vous montrer si dur et si impitoyable envers votre enfant ? »

Un mauvais regard étincela sous les sourcils blancs du teneur de livres.

« Je n'ai plus d'enfant, Monsieur Claudius ; nul ne le sait mieux que vous. »

Il aiguisa ce dernier mot comme s'il s'en fût servi comme d'une arme devant faire une plaie profonde.

Il s'inclina profondément et reprit à pas rapides le chemin qu'il venait de parcourir. J'avais clairement compris que M. Claudius devait être profondément atteint par la réponse qui venait de lui être faite, et le regardai aussitôt : la flèche avait atteint son but ; le fer était dans la plaie.

XVI.

Oui, le vieux teneur de livres avait réussi à blesser profondément M. Claudius. Après avoir jeté à son interlocuteur un regard qui dégagea la flamme de l'éclair, il demeura immobile en fixant ses lunettes bleues sur M. Eckhof, jusqu'à ce que celui-ci eût disparu dans le taillis.

Je voulus profiter de cet instant pour m'éloigner à mon tour ; mais, quelque précaution que j'eusse apportée à l'exécution de ce dessein, M. Claudius se retourna brusquement à mon premier mouvement, si léger qu'il fût.

« Restez encore, » dit-il en étendant le bras comme pour me retenir. « Ce vieillard était dans une grande surexcitation. Je désire qu'il ne vous rencontre pas encore une fois, dans cet état d'esprit. »

Il parlait avec sa bienveillance et sa tranquillité accoutumée... Devais-je profiter de ce moment pour lui faire ma confession Pleine et entière en ce qui concernait l'incident du premier étage du petit palais ?... Non, je n'avais aucune confiance en lui, et il me semblait que près de lui mon cœur se glaçait jusque ans ses profondeurs les plus vivaces et les plus ardentes. Le même élan qui m'avait portée vers Charlotte m'éloignait de cet homme aux mobiles et aux actes compassés, qui n'avait jamais un sentiment excessif et ne le tolérait pas plus chez les autres qu'il ne se le permettait à lui-même. Certes, cela était estimable. En bien des cas, et pour un esprit plus formé que ne l'était le mien, cela pouvait même paraître admirable, mais cela était trop contraire à mes instincts enthousiastes et irréfléchis. Il s'était exprimé en vrai et bon chrétien, et si tout autre avait tenu ce langage, j'aurais accueilli ses paroles avec une ardeur reconnaissante et sympathique. Mais, en venant de lui, ces paroles me semblèrent émaner d'un froid esprit d'équité, du raisonnement, en un mot, bien plus que du sentiment, et voilà pourquoi je ne lui en sus aucun gré, voilà pourquoi, tout en l'approuvant, je ne me sentis pas pénétrée pour lui de l'admiration sympathique que j'étais capable de ressentir, puisque je l'avais vouée à Charlotte... sans compter ceux que j'aimais ardemment depuis mon enfance.

Il m'avait prise sous sa protection ; mais j'étais assez enfant et assez obstinée dans mes préventions pour me dire qu'il avait agi avec cette

apparence de générosité seulement parce que j'étais la fille de son hôte, seulement afin d'établir une fois de plus sa domination sur tous ceux qui vivaient à l'ombre de son toit, et d'imposer sa volonté à tous ceux qui l'entouraient... Oh ! j'étais déjà une élève trop docile de Charlotte pour ne pas trouver une explication ingénieuse tendant à diminuer le mérite apparent de cet homme et à lui dénier toute intention bonne et généreuse.

Cette fois pourtant je lui obéis, et j'attendis docilement près de lui que le bruit des pas de M. Eckhof se fût évanoui au loin. Je soulevai machinalement le sable de l'allée du bout du pied et le pressai entre mes deux abominables souliers, qui apparaissaient de la sorte dans tout l'épanouissement de leur laideur. Mais que m'importait cela ? Il n'y avait près de moi que M. Claudius, et son regard seul pouvait s'arrêter sur le gros cuir de ma chaussure ferrée.

« Je veux aller fermer cette porte, » dis-je tout à coup pour rompre un silence qui me semblait pénible. Je venais de me souvenir que je l'avais laissée grande ouverte... Je voulus essayer de lui demander pardon de mon inqualifiable étourderie ; mais les paroles expirèrent dans mon gosier sans arriver à être prononcées.

« Bien. Venez, » répondit-il. « Je ne puis comprendre comment vous avez pu, avec ces petites mains, ouvrir cette porte massive et faire tourner une clef qui devait être rouillée.

— L'enfant, » dis-je, « était de l'autre côté du mur, » et je ne pus m'empêcher de sourire à l'image de la jolie petite fille qui avait été pour moi un aimant irrésistible. « Je voulais la voir de près, elle et les personnes qui semblaient si heureuses de vivre ensemble. Je ne savais pas comment se passaient les choses quand les parents aimaient tant leurs petits enfants.

— Mais comment aviez-vous entrevu ce tableau de famille ? »

J'indiquai d'un mouvement de tête la cime de l'orme, non sans éprouver une grande confusion ; mais j'eus la franchise d'ajouter à mi-voix :

Je m’assis sur un banc de pierre et commençai ma chanson. (Page 158.)

« Je les avais vus de là-haut. »

Il sourit à la dérobée, et, en dépit des lunettes bleues, je m’aperçus que son regard glissait sur le côté gauche de ma robe. Je suivis involontairement la même direction... O douleur ! L’orme vindicatif avait employé l’une de

ses branches à ouvrir dans ma robe un grand triangle, aussi régulier que si on l'avait tracé au compas.

« Mon Dieu !... Isabelle !... » m'écriai-je sans pouvoir en dire davantage.

« Soyez tranquille, M^me^ Isabelle ne vous grondera pas. Nous ne le souffririons pas, » ajouta-t-il amicalement, mais du ton Protecteur qu'il eût employé s'il se fût adressé à la petite Marguerite, et cette nuance me froissa. Je n'étais vraiment pas aussi enfant, aussi incapable de me défendre qu'il lui plaisait de l'imaginer, et je ne pus m'interdire de faire en ce moment une comparaison qui était toute à l'avantage de Dagobert. Il me traitait, surtout depuis qu'il était instruit de ma prochaine pré-station à la cour, tout à fait en grande personne.

« Au surplus, » ajouta M. Claudius, « M^me^ Isabelle s'occupe déjà de ces détails. Elle m'a demandé précisément hier une somme pour préparer votre toilette de cour. Et puisque l'occasion s'en présente, je dois attirer votre attention sur ce point. Il est tout à fait régulier que votre compagne s'occupe de ces soins, et que l'argent passe par ses mains tant qu'elle est près de vous ; mais plus tard je vous prierai de vous adresser directement à moi dans les circonstances de cette nature.

— Cela ne peut-il s'éviter ?... » répondis-je sans chercher à cacher la contrariété que j'éprouvais.

« Non, cela ne peut s'éviter, Mademoiselle de Sassen, la régularité des affaires le veut ainsi.

— S'il en est ainsi, ma chère grand'mère avait bien raison de ne pouvoir souffrir l'argent... Bon Dieu ! que de formalités à remplir pour faire passer quelques écus d'une main dans l'autre ! »

Il me regarda de côté en souriant.

« Je m'arrangerai pour vous épargner les difficultés autant que aire se pourra, » dit-il avec bonté.

—Mais pourtant je devrai entrer dans votre sombre bureau pour chaque pièce de monnaie dont j'aurai besoin ?

— Oui, certainement... Cette galerie vous semble donc bien laide ?

— Oh ! non pas la galerie, » dis-je en cherchant à m'excuser. « C'est toute la maison de devant. Elle est si froide, si obscure !... Comment Charlotte et M^lle^ Fliedner peuvent-elles demeurer là dedans ? »

Et, revenue par un détour imprévu à mes accès de sauvage franchise, je posai mes mains sur ma poitrine comme pour l'aider à supporter un poids trop lourd ou bien à surmonter une oppression.

« Cette vilaine vieille maison... Elle a déjà une fois mis en péril l'existence d'une femme, » répondit-il en souriant faiblement. « Et c'est donc elle qui est responsable du déplaisir que vous éprouvez à rester parmi nous ?

— Oh ! ce n'est pas du déplaisir. Il y a ici des choses que j'aime beaucoup : le jardin surtout ! » m'écriai-je vivement. « Il m'apparaît comme un livre rempli de contes de fées. Je suis quelquefois obligée de fermer les yeux tout à coup, de rester bien immobile pour lutter contre la tentation... Oui, si je ne faisais ainsi, je me jetterais au milieu d'un parterre de fleurs pour m'y plonger, comme dans le ruisseau !

— Faites-le, » dit-il tranquillement.

Je le regardai avec stupéfaction.

« Ce serait du beau !... » répondis-je sans pouvoir m'en empêcher. « Vous gronderiez beaucoup. Combien de bouquets à un sou seraient détruits, et puis... mon Dieu ! il y aurait une quantité de petits paquets de semences qui seraient perdus. »

Il se retourna, ferma la porte devant laquelle nous étions arrivés, et mit soigneusement la clef dans sa poche.

« Vous devez sans doute la connaissance des bouquets à un sou à la personne qui vous a déjà fait connaître l'existence de la chambre de derrière ?... » me dit-il posément, mais non sans une nuance d'amertume.

Je gardai le silence. Je ne voulais pas nommer Dagobert. C'était de lui que je tenais la particularité du débit des bouquets de fleurs, et M. Claudius ne me pressa pas à ce sujet ; il reprit la conversation.

« Mais la maison que vous habitez et la forêt vous déplaisent-elles ?

— Cela est très beau.

— Mais non aussi beau que la bruyère ? N'est-ce pas ce que vous pensez ?

— Je ne sais pas. Mais comme je regrette Dierkhof ! En y pensant, je souffre tant et je ressens une angoisse tellement douloureuse que j'éprouverais, je crois, du soulagement à me briser le front contre ces arbres. »

Cette plainte monta involontairement à mes lèvres. Ceux qui m'entouraient n'avaient jamais songé à me faire la question qui venait de m'être posée. Selon eux, sans doute, — et suivant tout le monde, — le changement était tout à mon avantage.

« Pauvre enfant !... » soupira M. Claudius.

Non, non ! Il n'était pas compatissant, cela n'était pas possible, j'avais trop de preuves de son inflexibilité. Seulement la nature lui avait donné une voix pleine de douceur.

Nous longions précisément le parterre voisin du palais. Là se trouvait le vieux Erdmann, ce serviteur qui avait voulu, le jour de notre arrivée, interdire à Isabelle et à moi le passage de la maison de devant. Il tenait sur son bras gauche un petit baquet et jetait sur le gazon des poignées de grain destinées aux volatiles. M. Claudius doubla le pas en l'apercevant, et arrêta le bras du domestique s'apprêtant à lancer le grain.

« Vous prodiguez beaucoup trop le grain, Erdmann, » dit-il. « Allez un peu là, dans le bosquet, vous verrez que cela germe de tous côtés. Avec la meilleure volonté du monde, les animaux ne peuvent consommer tout le grain que vous leur jetez. Je l'ai remarqué tantôt avec beaucoup de mécontentement. »

Il prit dans le baquet une poignée de grains et les fit glisser au travers de ses doigts minces.

« Mais c'est du blé pur !... Erdmann, ceci mérite une réprimande. Vous savez qu'une prodigalité aussi effrénée est pour moi un sujet de vive contrariété. Le blé se perd. ici, et il y a quelque part de pauvres enfants qui désirent vainement un petit pain blanc. »

Je me sentis envahie par l'amertume et l'indignation. Avec quelle hypocrisie cet homme déguisait son avarice ! Ainsi ce n'était pas parce que l'on perdait quelques kreutzers qu'il réprimandait si durement un serviteur à cheveux blancs... Non ! non ! mais son cœur saignait en pensant au pain blanc que l'on aurait pu faire pour un pauvre enfant.

Le vieux Erdmann s'excusa en affirmant qu'il n'y avait plus un seul grain d'orge dans toute la maison. Il rentra sa tête entre ses deux épaules, comme un coupable pris en flagrant délit, et chercha à gagner l'abri protecteur d'un bosquet voisin... Dieu ! comme ces effroyables lunettes bleues étincelaient en le suivant !... Moi aussi, j'aurais voulu, comme le vieux domestique, me détourner de cet aspect terrifiant. Je me mis à examiner les arbustes voisins, auxquels j'arrachai distraitement quelques feuilles que j'éparpillai sur le gazon.

« Que vous a donc fait ce pauvre cacaotier ?... » dit près de moi M. Claudius d'une voix aussi douce et aussi calme que si rien ne s'était passé. « Songez un peu que ces feuilles, par vous arrachées au tronc sur lequel

elles vivent, vont peut-être ressentir un peu de la nostalgie qui vous tourmente. »

Je me baissai, ramassai soigneusement toutes les feuilles éparses et les posai en tas près du tronc de l'arbuste, sous la plus proche branchée.

« Maintenant, » dis-je, « elles mourront du moins dans leur patrie. » Et je regardai bravement au milieu des lunettes bleues.

« Pourrez-vous supporter de vivre ici ? » demanda-t-il.

« Il le faut bien. Il faut que l'on m'instruise, et il paraît que deux ans sont nécessaires pour cela... »

Je joignis les mains en soupirant.

« Deux ans ! deux longues années ! Mais rien ne peut m'en dispenser. Je comprends qu'il me faut étudier... car j'ai grandi vraiment trop ignorante dans la bruyère. La petite Marguerite du chalet en sait plus que moi. »

Il se mit à rire doucement.

« Je crois en effet que vous devez faire quelques études, quand ce ne serait que pour épargner à votre petite main les difficultés qu'elle rencontre lorsqu'il s'agit de signer votre nom. En deux ans vous pouvez apprendre beaucoup de choses ; mais votre père, et peut-être aussi quelques autres personnes, doivent désirer que Vous n'ouvriez pas votre jeune âme à tout ce que le monde enseigne, surtout dans une ville qui sert de résidence à une cour... M^me^ Isabelle m'a demandé hier de surveiller vos actions. »

Je fus saisie de terreur... Non, je ne souffrirais pas cela ! Tout mon être se révoltait contre une semblable sujétion. Jamais je ne consentirais à mettre volontairement ma tête sous le joug qui pesait si lourdement sur Charlotte et sur Dagobert. Et pourtant je ne trouvai pas en moi le courage nécessaire pour lui exposer de suite la ferme résolution que je prenais au sujet de cette tutelle despotique et impitoyable.

« Je ne comprends pas du tout ce qui passe par la tête d'Isabelle, M^lle^ Fliedner s'est depuis longtemps chargée de cela, » dis-je, « et Charlotte aussi. Et j'aime tant Charlotte que je lui obéirai toujours et en tout.

— C'est précisément ce qu'il s'agit d'éviter, » répondit-il avec un accent fort sérieux. « Vous ne sauriez tomber en meilleures mains que celles de M^lle^ Fliedner. Quant à Charlotte, elle a beaucoup à apprendre pour son compte personnel, et l'on ne pourrait pour cette raison lui confier le soin de vous diriger. Pour lui Permettre de prendre une influence sans bornes sur une jeune âme inexpérimentée, il aurait fallu que je la considérasse elle-même comme une créature à peu près parfaite. Tel n'est pas le cas. C'est

une noble nature, mais il y a des scories dans son âme. Je le sais. Je la connais, et je devrais, le cas échéant, intervenir entre vous deux pour interposer mon autorité et imposer ma volonté. »

S'il y avait eu en moi une étincelle de sympathie pour cet homme, ce discours l'eût étouffée. Qu'il était habile et hypocrite ! De même qu'il affublait tantôt son avarice du masque de la philantrophie, il mêlait l'éloge à la calomnie pour donner à celle-ci les apparences et l'autorité de l'impartialité. En ce moment il Se vengeait des confidences que Charlotte pouvait m'avoir faites, et essayait de frapper d'avance de nullité toutes celles qu'elle tenterait de me faire. Et c'était entre les mains de cet homme dur et méchant, de ce chiffre rouillé, n'ayant que les apparences humaines, qu'Isabelle prétendait remettre la direction de mes actions ! C'était lui qui allait devenir l'arbitre de ma destinée et même le maître de ma conscience ! Cette pensée était insurmontable, et l'avenir se teignit pour moi des plus sombres couleurs. allait me tenir enfermée entre quatre murs, m'obligerait a étudier pendant les plus belles heures de la journée, m'astreindrait à copier d'exécrables exemples d'écriture, et désormais tout ce que je ferais serait soumis à l'inspection et à la surveillance de ces horribles lunettes bleues ! C'est de ce moment-là que j'appréciai l'amertume de ma situation.

Tout en causant de la sorte, nous étions entrés dans le vestibule du petit palais, puis dans le corridor sur lequel ouvrait la porte de mon appartement. M. Claudius enleva ses lunettes et les mit dans sa poche. Et, quoiqu'il fût ce M. Claudius que décidément je ne pouvais souffrir, il me fallut reconnaître qu'il avait des yeux magnifiques, lesquels me rappelèrent par plus d'une analogie le ciel sans nuages d'un beau jour d'été bien ensoleillé. Ce ciel est pur et doux, et cependant, quand on essaye de le fixer, les paupières se baissent, parce que l'œil est ébloui du feu qu'il dégage.

Maintenant j'étais devenue silencieuse. Les lunettes étaient mon bouclier, l'écran derrière lequel je me sentais forte et vaillante. Quand elles disparaissaient, mon courage s'évanouissait et ma force de résistance se trouvait brisée. Aussi ne trouvai-je pas en moi l'énergie de protester contre les arrangements qui m'indignaient, et je subis passivement la domination qui me semblait haïssable. Le gravier craqua au dehors sous le pas de personnes qui se rapprochaient de la maison.

« Ne le prenez pas en mauvaise part, Mademoiselle. » C'était la voix d'Isabelle qui se faisait entendre. « Mais je ne puis m'empêcher de vous

dire que c'est là une mode épouvantable !... être une jeune et belle dame, et fumer comme une cheminée !

— Oh ! je vous entends bien !... » répondit Charlotte en riant. « Vous déguisez votre pensée, voilà tout. En ce moment, vous tremblez pour le sort des belles pensées qui ornent votre chapeau et pourraient être fanées par la fumée du tabac, Madame Isabelle.

— Quelle folie ! Je n'y songeais même pas. Mais vraiment cela peut-il gâter mes fleurs ? Non. Vous plaisantiez, selon votre coutume. Je dois seulement vous dire que si je pensais que la petite dût jamais mettre entre ses lèvres un rouleau de papier comme vous le faites en ce moment, je l'emballerais aussitôt et la ramènerais dans la bruyère. »

Elle se tut, car elle avait passé le seuil de la maison et arrivait près de nous. Charlotte, qui la suivait, avait entre ses lèvres pourpres une cigarette allumée, et son visage radieux était enveloppé dans un nuage de fumée, dont elle exagérait encore l'intensité dans le dessein de contrarier et de tourmenter Isabelle. Elle recula pourtant en apercevant M. Claudius, rougit et quitta sa cigarette. Sa grâce, sa beauté, sa gaieté me frappèrent d'enthousiasme, et je trouvai que tout était charmant en elle, tout, jusqu'à la cigarette.

M. Claudius ne sembla pas l'apercevoir.

« Vous avez raison, Madame Isabelle, » dit-il avec sa froideur accoutumée, « il ne faut pas souffrir cela. Votre chapeau n'a rien à redouter de la fumée du tabac ; mais cette fumée a des conséquences plus graves : elle flétrit la grâce et la douceur féminines. »

Charlotte, par un mouvement rapide, jeta la cigarette derrière elle dans l'étang.

« As-tu songé aux invitations, Charlotte ?... » dit-il de son ton impassible, et en faisant semblant de ne pas apercevoir la contrariété qui crispait les doigts de la pauvre fille et qui enflammait son regard.

« Pas encore. Erdmann les portera vers le soir.

— N'oublie pas d'envoyer une carte à Helldorf.

— A M. Helldorf, mon oncle ?... » fit-elle, ne pouvant, paraît-il, se fier à son ouïe. Une vive rougeur s'étendit sur son visage.

— Oui, je désire qu'il dîne demain avec nous, As-tu quelque objection à faire sur ce point ?

— Pas la moindre. Seulement cela est nouveau, et par conséquent surprenant, » répondit-elle avec un peu d'hésitation.

Il leva légèrement les épaules, leva poliment son chapeau en s'inclinant devant nous, puis monta l'escalier. Il n'entra pas pourtant dans la bibliothèque, car je l'entendis ouvrir la serrure d'une autre porte.

« Le monde est donc renversé ?... » dit Charlotte, frappée de stupeur et demeurée les bras ballants au milieu du vestibule, écoutant les pas de M. Claudius qui s'éloignait, et se hasardant à Parler seulement quand elle eut entendu la porte qu'il avait ouverte se refermer derrière lui. « Allons, si Dieu ne nous prend en Pitié, nous assisterons à un beau remue-ménage. Ou je me trompe fort, ou M. Eckhof se chargera demain de saler le potage.

— Eh ! pourquoi donc le vieux teneur de livres se mêlerait-il de la cuisine ?... » s'écria Isabelle avec impatience. L'infatigable chanteur qui était notre voisin avait beaucoup perdu dans l'estime de ma compagne depuis le premier jour de notre arrivée.

Charlotte se mit à rire à gorge déployée.

« Chère dame Isabelle, » dit-elle, « je veux essayer de vous faire connaître quelques-uns des rouages mystérieux qui mettent en mouvement l'univers au sein duquel nous vivons. Sur la voûte azurée qui représente la maison Claudius... saluez !... garvite un satellite important, lequel n'est autre que M. Eckhof. Sans doute, l'oncle Éric agit en toute chose comme bon lui semble. Cependant il tient compte des vœux de son satellite, et il a pour la sagesse de ses conseils une considération telle qu'en fin de compte M. Eckhof remplit ici le rôle d'une manière de régent... Eh bien, M. Helldorf est son ennemi mortel, à tort ou à raison, je n'en sais rien et ne m'en occupe guère, parce que cela m'est souverainement indifférent, parce que je ne connais pas du tout ce jeune homme. Je sais seulement que jusqu'à aujourd'hui M. Helldorf n'a jamais mis le pied dans les salons de réception de M. Claudius, et cela pour cette simple raison que M. Eckhof n'aurait pas souffert qu'il y fût admis... Voici qu'il assistera demain à un dîner... dîner de gala, s'il vous plaît !... que l'oncle Éric donne en l'honneur de deux puissants négociants américains, ses correspondants !... Comprenez-vous l'importance de ce fait ? Il s'agit d'une révolution ! C'est un coup d'État dirigé contre Eckhof, car l'oncle Éric, très circonspect, comme vous aurez déjà pu vous en apercevoir, est peu prodigue de ces sortes de marques de distinction, et les accorde seulement aux représentants des plus puissantes maisons de commerce de l'ancien et du nouveau monde... Cette distinction allant chercher M. Helldorf est tout un événement, et l'univers, — je parle du nôtre, — en sera totalement

bouleversé. Après ceci, on peut s'attendre aux choses les plus extraordinaires, et je ne serais pas surprise de voir ces personnages de pierre, » elle désignait les statues placées près de l'étang, « quitter leurs piédestaux, venir nous faire une révérence et nous affirmer que nous sommes de ravissantes jeunes filles ! »

Je ne pus m'empêcher de rire, et Isabelle elle-même ne réussit pas à réprimer un sourire.

« Que fait donc M. Claudius là-haut ? » demandai-je avec curiosité.

« Probablement il regarde dans ses télescopes, » répondit Charlotte avec une sorte d'indifférence dédaigneuse. « N'avez-vous donc pas encore remarqué qu'il y a deux dômes au-dessus du petit palais ? L'un forme la coupole du musée d'antiquités, l'autre a été disposé en observatoire pour le compte de l'oncle Éric. Cela semblerait indiquer, n'est-il pas vrai ? qu'il prend intérêt aux choses élevées. N'en croyez rien, au nom de Dieu ! Ses rechercha n'ont d'autre objet que de compter là-haut les pièces d'or qui sont parsemées sur la voûte du ciel, tout comme il compte dans sa caisse les pièces d'argent qu'il récolte ! »

Elle mit la main dans sa poche, et en tira un étroit petit paquet.

« Je suis venue pour vous apporter ceci, » dit-elle. « Voici une douzaine de bas que j'ai commandés pour vous. Je viens de les recevoir à l'instant même. La couturière vous apportera demain votre toilette.

— Ne vous laissez pas mettre dedans, Mademoiselle ! » s'écria Isabelle avec terreur. « Il n'y a jamais eu une douzaine de paires de bas là dedans !... » ajouta-t-elle en pesant le paquet dans sa large main. « C'est tout au plus s'il contient une seule paire de bons bas solides. » Elle écarta le papier et aperçut un tissu aussi vaporeux, aussi fin qu'une belle dentelle.

« Comme cela... » fit-elle d'un air pincé, « c'est possible. C'est fort beau assurément... Seulement la petite ira pieds nus à la ville comme dans la bruyère. Oh ! ce sont des bas tout à fait distingués ; ils ne connaîtront jamais la cuve ni la lessive... Après la première promenade qu'ils auront faite, on n'aura plus d'autre parti à prendre que celui de les envoyer à la hotte du chiffonnier... O mon Dieu ! où va l'argent de ma pauvre dame ! »

Elle se mit à se promener avec agitation dans mon petit salon.

« Ne vous laissez pas induire en erreur, petite !... » dit Charlotte de son ton le plus décidé.

« Je n'en porte jamais d'autres, en dépit du petit nez de M^{lle} Fliedner, qui se fronce souvent au spectacle de cette prodigalité... Vous devez être vêtue

et chaussée suivant votre position dans le monde, et cela doit suffire pour couper court à toutes les observations. ».

Elle nous quitta, et je suivis Isabelle, non sans avoir le cœur un peu oppressé. Elle avait quitté son livre de prières, son chapeau, et se tenait, le visage couvert d'une rougeur foncée, devant ma table à écrire. L'aspect en était fort négligé, j'en conviens. Je ne m'étais pas occupé des fleurs qui garnissaient les jardinières, quoique Isabelle les eût formellement commises à mes soins. Aussi ces fleurs, privées d'eau depuis leur reclusion, avaient-elles un aspect non seulement languissant, mais encore lamentable.

Isabelle, sans dire mot, me montra du doigt ces tiges courbées et ces calices penchés. Mais le démon de la résistance s'empara de mon être et me dicta ma réponse.

« Eh ! que m'importe cela ?... » répondis-je avec emportement. « Je ne vois pas du tout pourquoi je me tourmenterais en m'imposant la tâche de cultiver ces fleurs. Je ne les ai pas demandées à M. Claudius, pourquoi les a-t-il fait placer dans ma chambre ? il n'a qu'à les faire soigner, si cela lui plaît !

— C'est cela... De mieux en mieux, » dit Isabelle d'une voix éteinte. « Les pieds chaussés de dentelles, et le cœur ingrat. Éléonore, tu ne reviendras jamais à Dierkhof, et même je ne veux pas t'y recevoir. »

Je poussai un cri de douleur en me jetant sur sa poitrine. Mon cœur avait été traversé par un coup de poignard.

« Ta grand'mère t'a appelée une colombe, » poursuivit-elle impitoyablement, mais pourtant sans me repousser. « Une colombe ! Si elle avait su ce qu'il y avait en toi, elle t'aurait appelée...

— Un démon ! oui, un démon, » m'écriai-je en sanglotant. « Oui, Isabelle, voilà ce que je suis. J'ai un cœur mauvais, une âme méchante ; mais je n'en savais rien, et je m'en aperçois seulement maintenant. »

XVII.

Mon père me dit le lendemain que la princesse Marguerite souhaitait me voir le jour même, à six heures du soir. Pour plus de sûreté, un valet de pied vint m'indiquer l'heure de ma présentation, la princesse ne se fiant pas à la mémoire de mon père. Il est vrai que depuis la veille il se montrait plus distrait et plus taciturne que jamais. Dans l'après-midi, un individu très élégamment vêtu, et tenant un coffret sous son bras, était monté à la bibliothèque, et lorsque plus tard mon père sortit pour se rendre chez Son Altesse, il oublia totalement de me dire adieu. Je vis alors qu'une rougeur fébrile couvrait ses joues. Son regard étincelait d'une façon bizarre, et le désordre de ses cheveux disait que ses mains s'y étaient promenées sans relâche à son insu.

Nous prenions notre repas. Je ne pouvais manger, et me sentais abattue et effrayée par la perspective de cette présentation. La Princesse, que je ne pouvais me représenter autrement que vêtue d'une robe de brocart d'or, assise sur un trône, couronne en tête et sceptre en main, m'inspirait une terreur invincible. De Plus, la singulière attitude de mon père me causait une grande préoccupation. Il ne prenait pas même une bouchée de nourriture, roulait sans relâche entre ses doigts de petites boules de Pain, et regardait fixement dans le vide. Il luttait contre lui-même, me semblait-il, et ne pouvait se décider à aborder un sujet qui lui tenait fort à cœur. Son regard glissait parfois à la dérobée sur Isabelle, et s'en écartait aussitôt comme un oiseau effarouché s'enfuyant à tire-d'aile. Elle seule mangeait avec appétit, tout en répétant qu'il n'y avait en aucun lieu du monde des pommes de terre aussi bonnes, aussi farineuses que l'étaient celles de Dierkhof, en raison de son sol sablonneux.

« Chère Isabelle, j'ai une prière à vous adresser, » dit tout à coup mon père en prenant son courage à deux mains, et brûlant ses vaisseaux.

Elle leva ses yeux fixés jusqu'ici sur l'assiette placée devant elle.

« Vous avez apporté, n'est-il pas vrai, les valeurs représentant l'héritage de ma mère ?

— Oui, Monsieur le docteur, » dit-elle en lui prêtant tout à coup une sérieuse attention, et déposant la fourchette dont elle s'était si bien servie

jusque-là.

Il mit la main dans la poche de son habit, et en retira avec précaution un objet enveloppé de papier. Ses mains tremblaient, son regard étincelait, tandis qu'il écartait l'enveloppe en papier de soie qui contenait une fort grande médaille.

« Voyez cela, Isabelle ! Qu'en dites-vous ?

— Cela doit être quelque chose de beau, » répondit-elle avec complaisance en balançant sa tête.

« Et pensez que cela est d'un bon marché ridicule. Pour trois mille écus, je puis acquérir une médaille qui, entre connaisseurs, en vaut douze mille, au bas mot ! »

Sa physionomie, ordinairement douce et calme, avait une animation extraordinaire.

« C'est, « poursuivit-il avec feu, » la première occasion heureuse qui se soit offerte à moi dans le cours de ma vie. Jusqu'ici j'ai acquis ce que je possède avec beaucoup de difficultés, et souvent avec de grands sacrifices... Et cela se présente précisément au moment où je n'ai pas à ma disposition une somme suffisante... Chère Isabelle, vous me combleriez de reconnaissance pour le reste de mes jours si vous consentiez à me remettre trois mille écus sur la somme qui vous a été confiée. Cette opération ne compromettra en rien les intérêts d'Éléonore, car je vous donne ma parole que la valeur de cet objet est au moins triple de celle de son prix d'achat.

— Oui, oui... cela peut être possible ; mais cela a-t-il cours ?... » fit-elle en frappant la médaille du bout de ses doigts, mouvement qui causa à mon père une crispation nerveuse.

« Comment l'entendez-vous ?... » dit-il languissamment.

« Hé ! comme tout le monde. Les marchands prendraient-ils cette monnaie-là quand on voudrait s'en servir pour les payer ? »

Mon père tressaillit.

« Non, Isabelle, » répondit-il avec abattement, après avoir gardé le silence pendant quelques instants, « vous faites confusion. Cette sorte de monnaie ne se dépense pas ; on ne peut que la revendre.

— Bien. Alors les trois mille écus restent dans une armoire, et sont là seulement pour être vus et regardés sans plus d'utilité que les pots cassés qui sont là-haut ? L'enfant ne peut pas se nourrir de la vue de cette médaille, qui ne lui donnera pas non plus de la chaussure et des vêtements... Monsieur le docteur, Je vous l'ai dit en arrivant, on ne touchera pas à cet

argent ! Lorsque, étant à Hanovre, je portai à la poste paquet sur paquet... tous avec leurs cinq cachets, et qu'à la fin je revenais mécontente et la mine allongée, ma pauvre maîtresse me disait toujours : « Isabelle, tu ne peux comprendre cela ! Mon fils est un homme célèbre, et ce que je lui envoie lui est nécessaire. »

« Et, Monsieur le docteur, j'ai continué à lui obéir sans comprendre pourquoi ma maîtresse devait s'appauvrir, devait vendre la belle argenterie des Jakobsohn et les bagues, les bracelets, les agrafes de pierreries, le tout parce que vous étiez un homme célèbre !... Et il n'entrerait pas davantage dans mon épaisse cervelle que l'enfant dût aussi employer son pauvre petit héritage à travailler à votre célébrité. Ne le prenez pas en mauvaise part, Monsieur le docteur, mais il m'a toujours semblé que cet argent, cette énorme quantité d'argent, tombait dans un trou sans fond, qui avale tout sans que l'on en revoie jamais rien... Je ne dis pas qu'un jour tout ce que vous avez acheté à poids d'or ne rende quelque chose, quand cela sera vendu... »

Mon père bondit sur son siège. Il pouvait supporter toutes choses, excepté la pensée que sa collection serait un jour dispersée, et que l'édifice construit avec tant d'amour s'en irait par miettes en des mains étrangères... Il tendit ses deux mains vers Isabelle, par un geste d'effroi et de supplication dont l'éloquence toucha, — pour un instant, — ma compagne obstinée.

Elle se tut... mais reprit cependant son discours avec un redoublement d'énergie.

« Au surplus, » dit-elle, « je n'ai plus le pouvoir de vous satisfaire, Monsieur le docteur, l'argent n'est plus entre mes mains ; je l'ai déposé dans la maison de devant. Vous ne vouliez Pas le prendre, et je l'ai remis à M. Claudius. Celui-ci n'est pas un homme dont on puisse se jouer, qui reçoit l'argent un jour, le rend le lendemain, ou bien le refuse pour le redemander, comme d'autres le feraient. »

Mon père replia le papier sur la médaille sans mot dire, et la remit dans sa poche. Son silence et l'abattement que je remarquai en lui me percèrent le cœur... Mais je n'y pouvais rien. La contenance d'Isabelle témoignait qu'elle avait la persuasion d'avoir accompli son devoir, et qu'elle considérait le dépôt comme placé en lieu sûr. D'un autre côté, j'avais peur de ses yeux limpides et fermes et n'osai pas intervenir dans le débat. Mon père regagna la bibliothèque.

A quatre heures, la jolie petite femme de chambre qui servait Charlotte entra dans ma chambre. Elle portait une corbeille, ou plutôt une sorte de manne couverte, et quand je levai la mousseline qui l'enveloppait, j'aperçus de petites vagues de gaze blanche parsemées de feuilles noires extrêmement fines et délicates.

« M^lle^ Claudius m'envoie pour faire une répétition, » dit-elle en déballant le contenu de la corbeille. Tout en se livrant à cette occupation, elle racontait à Isabelle que l'on ne pouvait y tenir aujourd'hui, clans la maison de devant.

« Figurez-vous, » disait-elle en parlant avec volubilité, « que nous avons un dîner d'hommes qui met tout sens dessus dessous... Et voici que, pour ajouter à toute cette besogne déjà si compliquée, M. Claudius s'est avisé de commander dès l'aube que l'on transportât ailleurs les bureaux de la grande galerie, et cela non seulement vite, mais tout de suite ! Tous les hommes de la maison sont dans un état indescriptible. Je vous demande un peu ! La grande galerie dans laquelle tous les Claudius ont travaillé de père en fils depuis plus de deux cents ans, sans que pas un d'entre eux se permît seulement de déplacer l'un des casiers !... Et voilà que l'on a transporté vite et vite tout le vieux mobilier des bureaux dans une belle pièce bien claire... Ce mobilier va être bien étonné ! Puis, comme M. Claudius a la vue faible et ne peut supporter une trop vive lumière, le tapissier a été mandé pour clouer de grands rideaux verts. Maintenant expliquez cela, si vous pouvez ; tout le monde y a renonce dans la maison. Mais le vieux Erdmann erre de tous côtés, pâle et languissant, et nous annonce que la fin du monde est proche. »

Je ne prêtai qu'une oreille distraite à tout ce bavardage. Que m'importait le bureau de M. Claudius ?... Mes regards se fixaient sur les choses merveilleuses qui se dépliaient sous les doigts de la femme de chambre. Isabelle, de son côté, surveillait attentivement l'opération, et sa main tirait en tous sens, — à mon grand effroi, — le tissu léger dont était faite ma robe, pour en reconnaître la solidité et en supputer la durée. Mais lorsque la femme de service prit au fond de la corbeille une paire de mignonnes bottines en satin noir, et me les présenta au bout de ses doigts en souriant, Isabelle quitta la chambre sans mot dire, pour protester par son silence et son éloignement contre de semblables abus.

Il faut croire que j'étais déjà singulièrement endurcie, car cette sortie, si majestueuse qu'elle fût, ne fit pas la moindre impression sur moi. Bien plus,

je me sentis comme dégagée d'un gros poids lorsque la robe d'Isabelle eut disparu dans l'embrasure de la Porte. Le remarquable chef-d'œuvre du cordonnier de la bruyère fut aussitôt jeté à droite pour la première partie, à gauche pour la deuxième, et je me hâtai de chausser ces bottines brillantes comme un miroir. Grâce aux bas « de dentelle », comme disait Isabelle, et à la jolie chaussure de satin, il me semblait que je goûtais la vive jouissance d'errer pieds nus. Je me demandai même, à cet instant, si la coupable inclination que j'avais manifestée pour ce mode primitif et sauvage n'était pas due au poids effroyable des souliers ferrés et au rude contact des gros bas de laine dans lesquels Isabelle avait toujours prétendu emprisonner mes pauvres pieds.

La femme de chambre me passa ensuite la robe de gaze, et Posa çà et là des nœuds en rubans de taffetas noir. Mon Dieu ! que signifiait tout cela ? Cela flottait sur mes épaules, sur mes bras, et jusqu'à la pointe de mes pieds. Et je devais rester là dedans, moi !... C'est pour le coup que je trouvais que l'on ne pouvait y tenir !...

« Arrêtez ! arrêtez ! » criait la femme de chambre, « il manque un nœud sur l'épaule gauche ! On ne peut se montrer dans cet état ! »

Mais j'étais sourde à ses cris et à ses remontrances. Je m'enfuis au travers du vestibule, gagnai le pont, traversai le jardin, et je sentais flotter autour de moi quelque chose de pareil aux nuages blancs et lumineux de l'été.

Aujourd'hui je n'avais pas peur de la maison de devant. Je montai l'escalier et j'arrivai, toujours courant ; à la chambre de Charlotte. Dans le corridor obscur se tenait, il est vrai, le vieux Erdmann, qui semblait sculpté dans un bloc de bois, et restait là immobile avec une serviette sur le bras. Il ouvrit tous grands des yeux au regard étonné, et même il me parut qu'il avait étendu la main comme pour me retenir par un pan de ma robe au moment où je m'envolais devant lui... Mais que m'importait ce vieux radoteur maussade ? Je me précipitai dans la chambre.

Ses fenêtres s'ouvraient sur la cour et le jardin, et, quoiqu'elle fût assombrie par d'épais tapis et des tentures de damas de soie brun, c'était de beaucoup la pièce la plus agréable de la maison. Un magnifique piano à queue s'avançait dans la chambre. Charlotte était assise devant ce piano et posait ses mains sur les touches, comme si elle s'apprêtait à en jouer. Près d'elle se trouvait M^{lle} Fliedner, simplement et superbement vêtue, selon sa

coutume. Elle portait ce jour-là une robe en soie gris-perle et un léger bonnet de dentelle. Je ne vis rien de plus.

« Oh ! Mademoiselle Charlotte, » m'écriai-je, « regardez-moi donc !... Que dites-vous de cela ?... » Et je saisis l'un des bouillonnés de ma manche... « N'est-ce point comme si j'avais des ailes, mais de vraies ailes ? Et les bottines... ah ! il faut que vous les voyiez. » Je relevai légèrement l'ourlet de ma robe pour faire miroiter le satin de ma chaussure. « Maintenant on n'entendra plus ploc ploc, comme lorsque j'avais mes souliers ferrés. Écoutez : je suis sûre que vous ne saisirez pas le moindre bruit quand je marcherai sur le parquet. »

Et, d'un pas ferme et roide comme celui d'un soldat, je me dirigeai vers elle.

« N'est-ce pas, » lui dis-je, « que je ne suis plus l'enfant grotesquement vêtue dont parlait M. Eckhof ?

— Non, petite princesse des bruyères, non certainement ! » s'écria-t-elle. « Qui eût pu croire que la poupée noire contenait un pareil papillon ? »

Et elle se mit à rire de si bon cœur, si fort, si fort, qu'elle dut s'en tenir les côtes, tandis que M^lle^ Fliedner, la bouche cachée sous son mouchoir, tournait un regard souriant vers je ne sais quoi, le mur, me sembla-t-il.

« Vous êtes-vous regardée au miroir ?... » me demanda Charlotte.

« Dieu m'en garde ! Je n'ai pas eu le temps ; et puis, à quoi bon ? Je vois très bien la robe et les bottines, et n'ai pas besoin pour cela d'un miroir.

— Soit. Mais vous ne pouvez vous dispenser de connaître l'ensemble de votre toilette, » répondit-elle en me désignant l'immense glace qui occupait l'espace séparant les deux fenêtres. J'y courus naïvement et regardai devant moi... Je poussai un cri et me cachai la tête dans mes bras... O Dieu ! je n'avais pas pensé un seul instant à la réunion qui se tenait chez M. Claudius, et voici que je me trouvais au milieu d'une nombreuse compagnie ! Derrière moi, et faisant face à la glace, se trouvait une porte conduisant aux appartements de réception. Jusqu'ici je l'avais toujours vue fermée ; aujourd'hui les deux battants étaient largement ouverts, et sur le seuil se tenait Dagobert. Ses yeux bruns et souriants se fixaient sur les miens. Un col rouge garnissait le tour de son menton, l'or brillait sur son épaule et sur sa Poitrine : il était en grand uniforme. Derrière lui s'assemblaient beaucoup d'autres hommes, qui riaient, et sur un canapé d'encoignure, près d'un homme âgé, M. Claudius était assis.

J’aperçus tout cela d’un coup d’œil rapide. Je me pris à trembler, tandis que des larmes de confusion remplissaient mes yeux. Tout à coup deux mains douces et froides se placèrent sur mes bras et les séparèrent de mon visage, qui y était caché. M. Claudius avait quitté sa place, et se tenait debout près de moi.

« Vous avez été saisie de frayeur, Mademoiselle de Sassen, » dit-il. « Charlotte s’est rendue coupable d’une fort mauvaise plaisanterie, dont elle doit vous demander pardon. »

Il me conduisait à un fauteuil, et me força doucement à m’y asseoir.

« Charlotte, » dit-il, « il me semble qu’il est temps de faire amende honorable.

— Tout de suite, mon oncle. »

Elle s’élança vers moi, tomba à genoux, saisit ma main et me teint ce discours :

« Votre Altesse daignera-t-elle accorder quelque indulgence à une pauvre pécheresse ? C’est de vous seule, princesse des bruyères, que j’ai à solliciter un pardon... Tous ceux qui m’entourent me doivent au contraire de la reconnaissance pour la satisfaction que leur cause la présence de Votre Altesse. »

Je ne pus m’empêcher de rire, en dépit des larmes qui voilaient encore mon regard. Où avait-elle trouvé le courage de jouer devant une si nombreuse compagnie cette petite scène plaisante ? Je ne pouvais le comprendre, car je me serais estimée bien heureuse de pouvoir me cacher dans un trou de souris. Elle passa affectueusement sa belle main dans les boucles de ma chevelure, puis se releva et alla se placer devant le piano.

Elle jouait d’une façon correcte, mais avec un trop grand déploiement de force physique. L’instrument résonnait sous ses doigts nerveux, et je me disais que j’aurais préféré entendre ce bruit en plein air, car les parois de la pièce le renvoyaient en faisant tressaillir péniblement l’auditoire, me semblait-il. Mais j’étais reconnaissante du fond du cœur pour cet intermède musical : il avait détourné de moi l’attention de la réunion. Après m’être tenue immobile pendant quelques instants dans le profond fauteuil où j’étais blottie, j’osai lever les yeux autour de moi.

Le premier individu que j’aperçus était le vieux teneur de livres. Il était assis dans l’embrasure d’une fenêtre, et à moitié caché par le rideau. Charlotte ne s’était pas trompée : il était furieux-La veille, son ressentiment avait revêtu une forme grandiose ; il était apparu à mes yeux comme une

sorte de prophète, et son style biblique, son pathos mystique m'avaient troublée et remplie d'effroi. Aujourd'hui il n'était plus qu'un homme profondément irrité, qui dominait à grand'peine une explosion de ressentiment. Son profil, très noble, très pur, à moitié tourné de mon côté, était défiguré par la contraction de sa bouche, et la compagnie tout entière semblait être tombée dans sa disgrâce, car il lui tournait le dos en appuyant son menton sur sa main gauche garnie de bagues étincelantes.

L'objet de sa haine, le jeune M. Helldorf, s'appuyait à la porte par laquelle j'étais entrée. C'était évidemment le plus attentif et le plus reconnaissant de tous les auditeurs, car il restait immobile, les yeux invariablement fixés sur la pianiste. Il avait, en fait de musique, un goût diamétralement opposé à celui de M. Claudius, car celui-ci fronçait presque douloureusement les sourcils à chaque accord trop bruyamment plaqué sur le piano... Il faisait semblant de se connaître en choses d'art, ce marchand ! Et, comme toujours, il jouait un rôle savamment étudié.

Je sentis tout à coup un léger mouvement imprimé au fauteuil sur lequel j'étais assise, et regardai près de moi. Dagobert était là, posant familièrement son coude sur le bras de mon siège. Il rencontra mon regard effarouché, plongea ses yeux dans les miens, et, protégé par un passage très bruyant du morceau de musique, murmura à mon oreille :

« Vous allez aujourd'hui chez la princesse ? »

Je penchai affirmativement la tête.

« Pensez un peu à moi dans le paradis où vous vous rendez... Je voue en prie ! »

Il me sembla que j'étais entraînée dans un tourbillon. Ces paroles douces et suppliantes exercèrent sur moi une influence indescriptible. Lui, que j'avais vu si moqueur dans la bruyère, lui qui, revêtu de son brillant uniforme, avait, dans sa beauté souveraine, l'aspect d'un roi parmi tous ces marchands, il m'adressait une sollicitation ! Le sang afflua à mes tempes, et, sans répondre un seul mot, je fis de la tête un signe de consentement. J'étais heureuse et fière, mais nul ne devait s'en apercevoir.

Quand le morceau de musique fut terminé, les compliments et les remerciements distribués selon les règles du savoir-vivre, la compagnie se dispersa en totalité. M. Helldorf avait déjà pris son chapeau, lorsque M. Claudius l'arrêta d'un geste, et je l'entendis lui dire tout bas :

« Restez encore, je vous prie. Je voudrais vous entendre chanter. On parle beaucoup de votre belle voix de baryton. »

Tandis que l'on se dispersait, je me réfugiai dans la chambre voisine, avec l'espoir de découvrir une porte qui me conduirait dans le corridor. L'aventure qui m'avait amenée au milieu de cette réunion était presque ridicule, et je redoutais la raillerie de Charlotte se donnant carrière quand nous serions seules. Je Préférais de beaucoup l'éviter pour le reste de la journée.

A la chambre que je traversai attenait une grande galerie dans laquelle le dîner avait eu lieu. Une porte s'ouvrait là sur le corridor, et j'apercevais déjà le vieux Erdmann qui montait la garde... Sur la table principale de la galerie et sur les buffets avoisinants, il y avait, en fait d'argenterie ciselée, une richesse immense... Mon regard glissa sur ces objets sans s'y arrêter, mais se fixa sur le mur sans pouvoir s'en détacher.

C'était le bel officier, comme disait Charlotte, qui s'épanouissait là au milieu d'un cadre sculpté et doré. Il était vraiment beau, de mine haute et fière, avec un sourire joyeux et triomphant fixé sur ses lèvres entr'ouvertes. Et cette main blanche, qui s'appuyait d'un geste ferme et gracieux sur une table, était celle qui avait chargé et déchargé l'arme meurtrière avec laquelle l'infortuné avait mis fin à ses jours en brisant ce front si pur !... Avait-il commis ce crime dans le petit palais ? Mon pied avait-il effleuré la place où il était venu tomber le crâne béant ? Combien de fois Heinz ne m'avait-il pas raconté que les suicidés ne peuvent trouver la paix, et qu'ils errent toujours, la cherchant vainement ! Et si c'était vrai pourtant ? Si, traversant les pièces vides du premier étage, il descendait l'escalier dérobé aboutissant à ma chambre ! s'il ouvrait la porte cachée derrière l'armoire, s'il m'apparaissait à minuit !... Je chancelai à cette vision, et détournai le visage de ce portrait qui me regardait fixement. M. Claudius entrait dans la galerie. Tout entière aux pensées qui m'agitaient, et agissant avec l'étourderie dont j'avais déjà donné tant de preuves, je m'adressai à lui en désignant le tableau.

« Ce malheur s'est-il passé dans le petit palais ?... » dis-je.

Il recula en rougissant, tandis que ses yeux lançaient des éclairs.

« Enfant, » répondit-il d'une voix sourde, « à quoi touchez-vous là !... Je me verrai forcé d'engager tous les indiscrets à modérer leur bavardage... »

Il garda le silence pendant quelques secondes, en fixant son regard sur le portrait de son frère.

« Non, » reprit-il avec douceur, « ce malheur n'a pas eu lieu au petit palais. Cette pensée vous préoccupait ?

— Moi ?... J'ai grand'peur des revenants, et Heinz aussi, et même Isabelle ; seulement elle ne l'avoue pas. »

Il sourit faiblement.

« Moi aussi, je vois quelquefois des revenants qui me font peur, et en ce moment plus que jamais, » dit-il, sans qu'il me fût possible de comprendre s'il plaisantait ou bien s'il parlait sérieusement. « Vous allez aujourd'hui à la cour ? »

Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il me posait la question que Dagobert m'avait faite, et de sourire de ce rapprochement.

« Oui, » répondis-je, « et même il va falloir que je me dépêche pour me trouver au château à six heures précises. »

Je m'apprêtais à descendre l'escalier en courant, lorsqu'il m'arrêta doucement.

« Veillez sur vous, afin de ne pas vous pervertir dans l'air de la cour, » me dit-il en levant l'index et d'un son de voix tout particulier. Chose bizarre... cette voix m'alla au cœur, et pour la première fois, depuis que je l'entendais. Mais quelques instants de réflexion suffirent pour dissiper une impression si fausse. Cet homme était tellement égoïste qu'il n'avait pas de meilleure recommandation à me faire que celle de veiller sur moi, de penser à moi ! Quelle différence avec les ardentes paroles de Dagobert !

Je secouai la tête en signe d'indépendance, m'élançai hors de la galerie et descendis l'escalier en courant. Heureusement Isabelle n'avait pas été témoin de cet inconvenant mouvement... Quel sermon en plusieurs points j'aurais subi si elle avait pu apercevoir cette nouvelle marque d'indiscipline et d'irrévérence !

XVIII.

La femme de chambre m'attendait encore dans mon appartement. Elle mit la dernière main à l'œuvre de ma toilette, fixa les nœufs indispensables, et posa sur mes cheveux bouclés un petit chapeau de paille blanche.

Je jetai un coup d'œil sur le miroir, et m'avisai, pour la première fois de ma vie, que ma chevelure, exécrée jusqu'ici comme un fardeau et une gêne incessante, flottait sur ma nuque en fort beaux anneaux d'un noir brillant, tranchant d'une façon tout à fait agréable sur les rubans blancs de mon chapeau. L'œil scrutateur d'Isabelle me surprit dans cette occupation, et j'aperçus tout à coup dans la glace, au-dessus de ma tête, son visage aux pommettes saillantes, rouges comme la brique, aux lèvres serrées par le mécontentement.

« Eh bien ! » dit-elle de sa voix rude et brève, « cette sottise doit-elle se prolonger longtemps encore ? La femme qui se mire et se demande si son nez sied bien à son visage ne sera jamais une honnête femme. C'est un péché, sais-tu cela ?... Si ma pauvre dame avait enlevé à temps Christine à son miroir, les choses auraient tourné autrement. Avant de partir, je ferai déménager cette glace, je t'en avertis ! »

Il n'était pas, je crois, nécessaire d'en venir à cette extrémité. Je ne savais pas que je commettais un péché en regardant dans une glace la figure et la personne que Dieu m'avait données comme enveloppe terrestre. Seulement je trouvais un grand amusement à m'adresser à moi-même quelques doux regards. Mes yeux me stupéfiaient, et je rougissais en les voyant, tout comme si j'avais dit quelque sottise.

La femme de chambre s'éloigna en m'adressant un regard de commisération empreint de moquerie, et j'allai chercher mon père dans la bibliothèque.

Avant d'ouvrir la porte, je entendis marcher avec agitation, et parler à voix haute. J'en conclus qu'il n'était pas seul, et j'entrai doucement... Personne n'était avec lui, mais il était méconnaissable. Il arpentait sans trêve ni relâche le parquet de la vaste pièce, en tourmentant sa chevelure avec ses deux mains. Quand il passait près d'une certaine table, il prenait la médaille d'or qu'il avait montrée à Isabelle, l'examinait, les yeux

étincelants, comme s'il eût voulu transpercer le métal, puis la replaçait en soupirant sur la table, qu'il frappait de ses mains maigres et fines, et reprenait sa course. Il ne m'apercevait pas, quoique plusieurs minutes se fussent écoulées depuis que j'étais entrée dans la bibliothèque.

« Père... qu'as-tu donc ?... » lui dis-je enfin en tremblant.

Il se retourna brusquement. Son vague regard s'attacha sur moi, sans me reconnaître tout d'abord sous ma nouvelle toilette. Je me mis à rire, et m'élançai vers lui. Son visage sombre, tourmenté, enflammé, s'éclaira tout à coup d'un sourire de bonheur... Ce fut comme un rayon de soleil traversant un horizon nuageux.

« Hé ! voyez donc !... c'est Éléonore, » s'écria-t-il d'un ton joyeux. « Comme tu es une jolie petite fille ! »

Il saisit mes deux mains, et m'examina de la tête aux pieds. Mon cœur s'élançait vers lui avec tendresse et reconnaissance. En dépit dés préoccupations les plus ardues de la science, à laquelle il avait voué sa vie, mon père avait pourtant des yeux Pour moi !

« N'allons-nous pas partir, mon père ?... » lui dis-je en rassemblant tout mon courage. Et je mis ordre à sa chevelure, puis ramenai sous son menton le nœud de sa cravate de satin, qui se trouvait sous son oreille. « La princesse attend peut-être... Et je ne puis plus respirer, tant l'angoisse fait battre mon cœur vite, toujours plus vite !

— J'attends quelqu'un que je veux conduire chez le duc, » dit-il d'une voix brève, sans accorder la moindre attention à ma dernière observation. Son ton affectueux s'était transformé. Il s'affranchit de mes mains, qui essayaient de mettre ordre à sa toilette, et reprit sa promenade désordonnée. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées sans que sa chevelure, soigneusement rangée par moi, flottât à tous les vents.

« Ne me diras-tu pas, » lui demandai-je d'une voix suppliante, « ce qui te tourmente ou t'occupe si vivement ? »

Il vint à moi, les bras croisés derrière le dos.

« Non, mon enfant, je ne puis te dire cela... Je ne saurais pas du tout comment m'y prendre pour me faire comprendre de toi... J'ai déjà soutenu aujourd'hui, et vainement, un vrai combat de géants contre Isabelle, » ajouta-t-il avec impatience et en se détournant. Mais je ne me laissai pas éconduire de la sorte.

« Il est vrai, » répondis-je, « je suis restée effroyablement sotte dans la bruyère ; mais, qui sait ? je te comprendrai peut-être bien mieux que tu ne le

penses... Essaye seulement. »

Il sourit avec un peu d'impatience et de déplaisir, mais enfin il prit la médaille et la tint devant moi.

« Eh bien, regarde ceci !... C'est une pièce, non pas rare, mais unique. On l'appelle une médaille. Elle ne figure pas dans ma collection parce que je n'ai jamais pu la trouver. »

Et, les yeux animés du feu de la passion, il exposa la médaille à la pleine lumière.

« Admirable !... » s'écria-t-il. « Elle a gardé son empreinte pour ainsi dire intacte !... Le monsieur que j'attends est un marchand de médailles, s'occupant et trafiquant seulement des pièces les plus précieuses... Me comprends-tu, mon enfant ?

— Pas tout à fait, père, mais je comprends très bien ce que tu désires, et cela c'est l'essentiel. Tu ne voudrais pour rien au monde te séparer de ce morceau d'or ?

— Enfant, je donnerais avec joie plusieurs années de ma vie pour conserver cette pièce ! » s'écria-t-il avec exaltation. « Malheureusement, je suis hors d'état de l'acquérir... Dans une heure, au plus tard, le duc aura acheté cette médaille pour son cabinet, et moi... »

Il se tut, car l'individu au petit coffret, celui-là même que j'avais aperçu la veille, entrait dans la bibliothèque. Je regardai mon père : il pâlissait.

« Eh bien ! où en sommes-nous, Monsieur de Sassen ?... » dit le marchand.

« Je... je me vois forcé de renoncer.

— Père, » dis-je avec vivacité, « je te procurerai ce dont tu as besoin.

— Toi, ma fillette ? Eh ! comment t'y pendrais-tu ?

— Cela me regardé. Mais je veux avoir à l'appui cette médaille, qui me sera une preuve de ce que j'aurai à dire. »

Quelle résolution, quelle décision s'étaient subitement révélées en moi ! Oh ! si Isabelle m'avait vue en cet instant, quelle n'eût pas été sa surprise !

Mon père sourit avec incrédulité. Mais cependant je lui tendais ce brin de paille auquel les naufragés se suspendent anxieusement. Il adressa au marchand un regard d'interrogation. Celui-ci baissa affirmativement la tête, enveloppa la médaille dans une feuille de papier de soie et me la tendit. Je la mis dans ma Poche, que j'enserrai convulsivement de ma main droite, — mon Père n'avait-il pas dit que cette pièce était sans prix ? — et m'en allai en courant vers la maison de devant.

Comme j'allais adresser à M. Claudius une prière pressante, irrésistible, pour qu'il me donnât trois mille écus sur la somme qui m'appartenait ! Comme j'allais lui retracer avec éloquence le tourment et la souffrance que mon père endurait ! Un enfant ne peut voir souffrir son père sans essayer de le soulager. Il comprendrait cela, et s'il n'avait un cœur de pierre, il entendrait, il exaucerait mes prières, il se laisserait toucher par les supplications d'une fille qui veut voir son père heureux. Je n'avais Jamais éprouvé, sans doute, une angoisse pareille à celle qui étreignit mon cœur lorsque je repassai en suppliante le seuil de cette froide maison que je venais de quitter avec des sentiments hostiles à son maître... Mais n'importe, en avant !... Cela ne Pouvait s'éviter ; il fallait m'humilier, et j'aimais déjà trop mon Père pour ne pas goûter dans son intensité la joie du sacrifice, celui-ci se présentât-il même sous le masque glacial que j'allais essayer d'émouvoir... Puis, tout cela se passerait peut-être mieux que je ne l'imaginais. N'avait-il pas consenti facilement à me donner les quatre cents écus destinés à ma tante ? Pourquoi me refuserait-il ces trois mille écus ? Je n'aurais qu'une simple signature à donner, et tout se trouverait arrangé.

Erdmann et un autre domestique descendaient l'escalier en Portant une manne remplie d'argenterie. Je montai rapidement. La porte du salon était encore grande ouverte. Si M. Claudius se trouvait encore dans la chambre de Charlotte, je pourrais peut-être lui faire signe depuis le salon. Je ne me souciais pas d'avoir des témoins de la démarche que je venais de tenter.

J'allais m'avancer, lorsque deux voix magnifiques frappèrent mon oreille, et m'arrêtèrent sur le seuil de la porte, quoique le sol brûlât mes pieds et que chaque minute perdue accélérât les battements de mon cœur.

Oh ! si je te voyais dans la bruyère,
Au sein de la tempête !
S'il m'était donné de te protéger
Sous mon manteau !...

Charlotte chantait ces vers avec Helldorf. Je les aperçus, — charmants tous deux, — debout l'un près de l'autre, tandis que Dagobert les accompagnait au piano.

O ma bruyère ! Les orages du printemps, la tempête passant sur Dierkhof, cherchant à s'attaquer aux angles de ses épaisses murailles, et pesant sur les croisées... arrachant aux chênes leur perruque de feuillage desséché, léguée à l'année nouvelle par les années écoulées, et la dispersant en milliers d'atomes, tandis qu'Isabelle fermait soigneusement toutes les portes et chassait les poules vers leur abri !... Alors je me sauvais en courant, j'atteignais la vaste campagne, et je suivais la puissance à laquelle tout cédait en cet instant. Ce n'était pas une tempête pareille aux tempêtes de l'hiver... c'étaient des milliers de voix déchaînées qui se résumaient en une seule voix et s'élevaient gaiement vers le ciel. L'eau bruissait, heureuse de s'être affranchie de la glace qui naguère la retenait prisonnière ; la forêt s'agitait, afin de démontrer qu'elle était redevenue vivante, et je croyais percevoir des milliers, et encore des milliers de sons de clochettes s'exhalant de chaque branche de bruyère. Je me laissais prendre par la main puissante de l'ouragan et entraîner au loin. J'arrivais ainsi jusqu'au monticule contenant le tombeau du roi hun, et, moitié effrayée, moitié joyeuse, j'entourais de mon bras l'arbre qui croissait à son chevet. Nous fléchissions, nous pliions ensemble, le vieux arbre et mon petit corps, mais l'arbre se redressait toujours, et je narguais au passage les nuages épais qui, l'échine courbée, étaient contraints de parcourir l'espace sous le fouet vigoureux de la tempête. Celle-ci essayait bien, il est vrai, de mordre ma robe, et se vengeait de son impuissance en secouant ma chevelure, la répandant sur mes épaules et s'en servant comme d'autant de lanières pour cingler mon visage... Mais je n'avais besoin d'aucun « manteau » pour me protéger. Il y avait dans mes pieds et mes mains d'enfant un ressort métallique. Je luttais bravement en défiant par mes cris, — à l'instar des héros d'Homère, que je ne connaissais pas, — la puissance contre laquelle j'avais engagé le combat, et je raillais en imagination le prudent Spitz, qui se tenait à l'abri derrière le fourneau de la cuisine.

Et si même l'orage m'apportait
Le malheur dans son tourbillon,
L'orage serait le bienvenu...

C’étaient les chanteurs, dont les voix s’unissaient en s’élevant, comme l’orage atteignant son degré culminant. J’étais littéralement transportée dans un autre monde par ces paroles, par la musique, par les voix des deux chanteurs... Mais il me fallait secouer ce charme et refouler les larmes douces et douloureuses de la nostalgie... Je pensais à mon père, je le voyais par les yeux de l’âme se promenant avec agitation dans la bibliothèque et attendant anxieusement mon retour. J’entrai donc résolument.

J’aperçus dans l’un des coins de la chambre M. Claudius enseveli dans les profondeurs d’un fauteuil. Il était seul. Son bras reposait sur l’accoudoir du siège qu’il occupait, et sa main cachait son front et ses yeux. Les épaisses boucles blondes de ses cheveux retombaient sur ses doigts blancs. Je reculai tout interdite. La teinte cendrée de sa chevelure augmenta encore l’impression glaciale qu’il me causait, et je ne pus réussir à me rappeler aucune des phrases du discours éloquent que j’avais composé avec tant de facilité pour le lui adresser. En examinant arbitre de mes destinées, je comprenais nettement qu’il allait refuser de me satisfaire avec infiniment de politesse et de bienveillance, il est vrai, mais avec tant de gravité et de fermeté que toute insistance serait superflue. Et, quoiqu’il fût en ce moment soumis, si l’on en jugeait d’après les apparences, aux vives jouissances que donne l’art, je savais bien que son cerveau n’était accessible qu’aux chiffres, et qu’aussitôt ma demande énoncée, il me dirait de sa voix posée : « Vous ne comprenez pas du tout ce que trois mille écus représentent d’argent. »

En dépit de tout cela, je me trouvai subitement près de lui. Je ne sais pas du tout, en y réfléchissant, où j’ai trouvé le courage de faire les quelques pas qui me séparaient de son fauteuil. Je me penchai vers lui en l’appelant par son nom... Grand Dieu ! je n’avais pourtant pas eu le dessein de lui causer une si grande frayeur. Ma voix s’était faite basse, c’est tout au plus si l’on m’entendait. Pourtant il bondit sur son siège comme s’il eût entendu résonner à son oreille la trompette du jugement dernier. Il me regarda et sourit... Quant à ce sourire, je le compris aisément. Comment pouvait-on, en effet, ressentir quelque frayeur de ce pauvre petit être qui s’était approché en sautillant comme l’aurait fait un roitelet ?

Il n’était pas fâché contre moi : cela, je le vis aussi ; mais je ne pus forcer mes lèvres à prononcer une seule parole. Encore, s’il avait porté ses horribles lunettes bleues, si son chapeau brun à larges bords avait couvert son front... Mais, tel qu’il était, il me semblait si jeune... puis ses yeux bleus

avaient tant de feu !... Littéralement, je demeurai devant lui sans pensées, sans paroles, et il n'eut pas même la charité de deviner ma perplexité et de m'aider à en sortir.

Les chanteurs continuaient leur duo. Quand ils l'eurent fini, il me dit à mi-voix :

« Vous désirez me parler ?

— Oui, Monsieur Claudius, mais non ici. »

Il se leva aussitôt et me conduisit dans le salon voisin, dont il referma les deux portes.

Les yeux fixés sur une belle rosace du parquet fait en point de Hongrie, j'exposai l'affaire qui m'avait conduite près de lui-Je retrouvai, en m'animant un peu, non seulement les impressions auxquelles j'avais obéi, mais encore les paroles à l'aide desquelles je comptais les rendre. Je lui racontai quelle était l'ardeur avec laquelle mon père souhaitait cette médaille ; qu'il ne pouvait ni boire ni manger tant qu'il en serait privé. Je l'assurai que je ne pouvais supporter cela plus longtemps, et qu'il m'était impossible de le voir souffrir... pour rien au monde... et que j'étais venue près de lui pour demander conseil, et aussi trois mille écus, seul remède à cette situation ; puis j'osai lever les yeux sur lui et le regarder.

Il avait exactement l'aspect que je connaissais déjà : celui de l'auditeur froid, patient, calme, du commerçant assis devant ses registres, en un mot, il était tel que je l'avais vu dans son bureau.

« Est-ce votre propre impulsion que vous suivez ? » me dit-il. « ou bien la pensée de disposer d'une grosse partie de votre capital vous a-t-elle été suggérée par M. de Sassen ? »

Ce langage mesuré, inquisiteur et positif contrastait péniblement avec les sentiments auxquels j'obéissais en cet instant. Il me sembla avoir reçu tout à coup une douche glacée. Mais, en face de ce ferme et clair regard, le mensonge était impossible, et l'on ne pouvait pas même recourir à un subterfuge.

« Mon père, » répondis-je en hésitant, « a exprimé ce désir à Isabelle ce matin.

— Elle a consenti à le satisfaire ? »

Je gardai le silence avec un profond découragement : dès cet instant je compris que ma cause était perdue.

« N'avez-vous pas prévu, Mademoiselle de Sassen, que, la situation étant donnée, je ne pouvais vous livrer cette somme d'argent ? »

J’oubliai tout à coup les plans d’humilité que j’avais faits, et les supplications auxquelles je m’étais d’avance résignée vis-à-vis de la dureté commerciale à laquelle je me voyais forcée de me heurter. Je sentis mes joues s’enflammer et mon mauvais cœur battre avec violence dans ma poitrine.

« J’ai prévu tout cela, » répondis-je avec emportement, et, montrant d’un geste le seuil de la porte, j’ajoutai : « Je me suis arrêtée là pendant quelques instants pour m’exhorter à supporter ce que j’endure maintenant... Mais j’aime mon père, et je lui ai fait volontiers même ce sacrifice. »

L’émotion m’imposa silence pendant un instant. Il ne prononça Pas un mot. Cet homme était véritablement de marbre. Toutes mes ardentes paroles, tous mes discours passionnés n’avaient Pu l’émouvoir... Le moyen de ne pas se sentir enflammée de colère ?.. de ne pas essayer de lui rendre un peu de l’humiliation que son impassibilité infligeait à ses interlocuteurs ? Oh ! Charlotte le connaissait et le jugeait bien !

Tout à coup il me parut que je ne pourrais empêcher mes pieds de trépigner sur ce beau parquet. Je m’en abstins pourtant, Parce que ce mouvement eût été ridiculement enfantin ; mais, lui tournant à demi le dos, je lui parlai par-dessus l’épaule et lui dis :

« Je ne veux plus du tout de cet argent. Il serait pour le moins singulier que je dusse mendier près d’un étranger l’argent dont ma grand’mère ma fait présent !... Mais je ne le ferai pas, ni à Présent ni jamais. Jamais plus je ne vous demanderai quoi que ce soit de ce qui m’appartient légitimement, quoique j’aie tous les droits possibles à le réclamer.

— Vous n’avez pas le droit de réclamer maintenant même une pièce de monnaie, » répondit-il de son ton sérieux, irritant à force d’être impassible. « Et je dois vous avertir que, si vous vous conduisez en petite fille indomptée et sauvage, vous n’obtiendrez absolument rien de moi. Vous pouvez grimper sur les arbres tant que cela vous conviendra, et courir pieds nus dans la rivière, on ne vous coupera pas les ailes... Mais il faut éloigner de votre cœur l’élément farouche et sauvage. »

Ainsi il m’enserrait vraiment de sa main de fer ! Il se déclarait mon maître !... Il se proclamait mon dominateur durant les deux années douloureuses que je devais passer sous sa verge de fer ! Cette perspective ne pouvait s’endurer.

« Oui... » dis-je d’un ton amer et provocant, « oui... si je le supporte ! Heinz avait pris un jour un corbeau, et quand il a voulu lui couper les ailes,

l’oiseau lui a mordu la main jusqu’au sang.

— Seriez-vous assez vaillante pour imiter cet exemple, petite alouette des bruyères ?... » demanda-t-il en souriant et jetant un regard sur ses doigts minces. « Ce méchant corbeau ne pouvait comprendre que Heinz voulait l’élever et faire de lui un commensal de la maison... Mais revenons à la question d’argent. Je ne puis pas plus disposer de votre avoir que vous ne le pourriez vous-même ; mais je suis tout à fait disposé à fournir à M. de Sassen la somme nécessaire à l’empiète qu’il désire faire. N’avez-vous pas dit que le marchand se trouvait près de M. votre père ? »

Je mis la main dans ma poche avec un peu de confusion, et lui tendis la pièce de métal.

« Ah ! » fit-il, « une médaille impériale contemporaine des Antonins. Un bel exemplaire !... » s’écria-t-il.

Il se rapprocha de la fenêtre et l’examina minutieusement en la tournant de tous côtés... Il voulait sans doute faire croire qu’il s’entendait aux sciences comme aux arts !

« Venez avec moi, » dit-il en ouvrant une porte latérale.

Je le suivis dans une chambre tendue de soie, laquelle n’était pas moins sombre que toutes les pièces de cet interminable corps de logis. Près de la fenêtre se trouvait une armoire en bois sculpté, garnie de ferrures et de serrures d’argent finement ciselé.

M. Claudius ouvrit cette armoire magnifique et y prit un long coffret, lequel contenait, rangées sur un fond de velours, un certain nombre de médailles semblables à la pièce dont mon père disait qu’elle était inestimable.

Il prit l’une de ces médailles, la posa sur la paume de sa main, Près de celle que j’avais apportée, les compara longtemps, puis me les fit voir. Ces médailles se ressemblaient comme un œuf ressemble à un autre œuf. Seulement celle que M. Claudius venait de prendre dans le coffret était beaucoup plus usée.

« Celle-ci est bien plus belle, » dis-je en désignant la médaille que mon père désirait si ardemment.

« Oui, vous avez raison ; mais elle ne me plaît pas. »

A cet instant la porte qui donnait accès sur la galerie où l’on avait dîné s’ouvrit, et, en nous retournant tous deux, nous aperçûmes Dagobert. M. Claudius fronça le sourcil avec mécontentement, mais le jeune homme ne

parut pas s'en apercevoir. Il s'approcha, et ses yeux bruns se fixèrent avec surprise sur les médailles.

« Dieu ! que cela est beau !... » s'écria-t-il avec enthousiasme. « Mon oncle, tu es donc un collectionneur ?

— Quelque peu, comme tu le vois.

— Et tout le monde l'ignore ?

— Est-il donc nécessaire que je mette l'univers dans la confidence de mes petites passions ? »

Quel orgueil était contenu dans ces paroles dédaigneuses !

« Mon Dieu !... sans doute, cela n'est pas nécessaire, » poursuivit Dagobert, « mais à une époque où la cour et la ville s'intéressent fiévreusement à ces questions, il est permis d'éprouver quelque surprise du mystère que tu fais de cette passion.

— Tu crois ?... C'est que, vois-tu, je ne puis trouver de jouissance à ce qui se brocante sur le marché, parce que la mode et l'engouement favorisent tels ou tels articles, et que, d'un autre côté, beaucoup d'individus s'occupent de ces sortes de choses avec des vues tout à fait étrangères aux intérêts de la science. Enfin je me tiens sur mes gardes en ce qui concerne mes penchants, et je ne les divulgue pas, de peur de ne plus pouvoir les dominer. Quand on s'en fait une parure et que l'on en tire vanité, on ne tarde pas à devenir l'esclave de ses passions, à les ériger, — principalement quand la science leur donne des titres de noblesse, — en idolâtrie, et à leur vouer un culte qui peut entraîner des résultats fâcheux.

— Les économies de tes ancêtres, » dit Dagobert en riant, « te mettent à l'abri de ce péché, et surtout de ses résultats fâcheux. »

Il secoua la tête.

« Incroyable ! c'est incroyable ! » poursuivit-il, « tu t'intéresses aux antiquités, et tu abandonnes pendant de longues années une collection magnifique qui moisit dans tes caves. »

M. Claudius haussa légèrement les épaules.

« Tu comprendrais peut-être ces contradictions bizarres si tu prenais connaissance du testament de mon grand-père. D'après sa volonté, nettement exprimée, ces antiquités ne doivent pas voir le jour.

— Vraiment ? Eh bien, M. de Sassen doit être bien fier d'avoir pu faire fléchir par ses prières et son éloquence les traditions d'obéissance et de discipline de la maison Claudius.

— Ce n’est pas seulement à l’éloquence et au savoir de M. de Sassen que cette infraction aux volontés du chef de la maison doit être attribuée. En y réfléchissant beaucoup, » dit M. Claudius de son ton impassible, « j’ai acquis la conviction que mon grand-père n’avait pas plus que moi le droit de priver l’humanité d’une parcelle de sa richesse, du patrimoine commun de la science. »

J’étais sur les épines durant cette conversation... le temps, un temps précieux, se perdait. Enfin Dagobert, entendant rouler une voiture, se rapprocha de la fenêtre. M. Claudius replaça sa médaille dans le coffret, celui-ci dans l’armoire, qu’il ferma, et me tendit la pièce que j’avais apportée.

« Je suis bien fâché, » me dit-il, « de devoir retirer la parole que j’avais donnée ; mais je ne puis aider à l’acquisition de cette médaille : elle n’est pas authentique. »

Dagobert se rapprocha précipitamment.

« Qui donc veut acheter cette médaille ?... » demanda-t-il.

« M. de Sassen.

— Comment, mon oncle, il juge cette médaille authentique, et tu es d’un avis opposé ?... Pardonne-moi ma surprise et l’observation que je me permets : ton affirmation n’est pas polie pour M. de Sassen. »

M. Claudius sourit doucement.

« Je ne t’en veux pas du tout, » répondit-il, « tout au contraire, car tu viens de corroborer mon opinion, d’après laquelle tout profane doit celer soigneusement la petite portion de science qu’il possède ou croit posséder : on ne lui permet pas d’avoir un avis contraire aux autorités, et lorsqu’il se permet de l’exprimer, il excite une surprise désobligeante, ou se fait taxer d’ignorant. »

Je quittai la chambre, sans perdre une parole pour essayer de gagner le procès de mon père, et m’en allai sans saluer M. Claudius. Dagobert me suivit.

« Impertinent !.. » murmura-t-il entre ses dents, mais pourtant de façon que je pusse l’entendre. Il se dirigea vers l’appartement de sa sœur tandis que je sortais de cette maison maudite.

Oui ! une impertinence venait d’être faite à mon père, à un savant célèbre dans le monde entier, honoré, considéré comme un oracle par tous ses confrères ! Je traversai les jardins comme si j’avais été poursuivie, et j’atteignis le petit palais en proie à une émotion toujours croissante.

« Eh bien ?... » dit mon père, qui respirait à peine.

« M. Claudius juge que la médaille n'est pas authentique, » répondis-je d'une voix entrecoupée.

Le marchand fut pris d'un rire inextinguible, et donna toutes les marques d'une gaieté extravagante. Mon père leva dédaigneusement les épaules.

« Science de commerçant !... » fit-il. « On ne doit pas se commettre avec de telles gens. »

Il saisit son chapeau, le posa avec emportement sur sa chevelure en désordre, et m'offrit son bras.

« Partons, » dit-il d'un ton résigné.

XIX.

Mon père traversa les jardins d'un pas pressé. Quelques secondes à peine s'étaient écoulées, et il avait totalement oublié qu'une pauvre petite fille hors d'haleine piétinait à ses côtés. et, suspendue à son bras, ressemblait à un flocon de neige emporté par un tourbillon. Il parlait sans relâche au marchand de médailles. A mon extrême regret, je ne comprenais absolument rien à leur conversation, qui était émaillée de termes étrangers, pareils, me semblait-il, à ceux que le vieux professeur avait employés dans la bruyère, près du tumulus éventré.

Au moment où nous traversions la cour, la voix magnifique de M. Helldorf vint jusqu'à nous. Il chantait seul. Mon père, surpris, ralentit un peu son pas gymnastique. Jusqu'à ce moment, je n'avais jamais cherché à m'orienter dans cette cour, mais seulement à la traverser pour atteindre le plus vite possible l'un ou l'autre but, la maison de devant ou le petit palais. Cette fois, nous nous dirigions vers la porte principale, et par conséquent nous longions le corps de logis situé à gauche, dans lequel se trouvait cette porte. Mon regard s'arrêta sur le rez-de-chaussée de ce bâtiment. L'un des côtés de chacune des quatre fenêtres qui se suivaient était ouvert. Un essaim de jeunes filles y étaient rassemblées. L'accoudoir des fenêtres était très peu élevé, et l'on apercevait leurs mains qui travaillaient sans relâche. Près de l'une de ces fenêtres, une ouvrière examinait une couronne de myrte à demi terminée, et y fixait une nouvelle branche.

C'était là, sans nul doute, la chambre de derrière, avec laquelle Charlotte m'avait fait si grand'peur dès le lendemain de mon arrivée. Cette pièce ne me parut ni sombre ni effrayante L' air et la lumière y entraient librement, et les jeunes filles me semblaient très propres et très convenablement habillées. Toutes ces têtes blondes ou brunes respiraient le contentement, toutes ces jeunes bouches chantaient.

Tout à coup j'aperçus un mouvement d'effroi passer sur la réunion, et courber tous les fronts comme un vent d'orage ploie les arbustes sur son passage. Toutes les jeunes filles se penchèrent sur leur ouvrage, et l'ouvrière qui examinait la couronne de myrthe repoussa doucement du coude le battant de la fenêtre, tandis que son visage, envahi par une rougeur

subite, se tournait vers l'intérieur de l'atelier. Une porte retombait bruyamment sur sa serrure, et la voix grondeuse du vieux teneur de livres se fit entendre.

« Quel abominable courant d'air !... » s'écria-t-il. Sa voix sonore retentit dans la cour d'autant plus nettement que M. Helldorf ne chantait plus. « Ah ! oui ! oui !... On a ouvert les fenêtres, et l'on prête l'oreille aux tentations de Satan... Et l'on se croise les bras... Folles que vous êtes ! Vous aussi, vous entendrez : en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ! Mieux vaut écouter la réprimande des sages que d'écouter le chant des fous. »

Tout en récitant ces versets et maximes, il fermait les fenêtres et pesait sur l'espagnolette, afin qu'il ne restât aucune issue Par laquelle les sons scandaleux des plaisirs mondains pussent avoir accès dans l'atelier. Il nous aperçut tandis que nous longions les fenêtres ; mais son regard glissa sur nous avec orgueil et dédain : il ne prit pas la peine de nous saluer.

Mon père secoua ironiquement la tête.

« Voilà un type que les vrais chrétiens contemplent avec stupeur et tristesse, » dit-il. « Type ancien, du reste, et qui Pourrait presque figurer avantageusement dans ma collection : c'est le sépulcre blanchi, le pharisien, qui s'humilie orgueilleusement en paroles et croit avoir de cette façon acquis le droit de s'estimer par-dessus tout et de mépriser son prochain... Type destiné à disparaître quand tous les hommes comprendront enfin la doctrine de paix, d'amour, de charité et d'humilité que le Christ est venu leur révéler... Mais ces temps ne sont pas encore proches, et chaque victoire de l'hypocrisie en éloigne l'accomplissement. »

Combien je plaignis les pauvres jeunes filles enfermées dans la chambre de derrière et soumises à cette tyrannie ! A elles aussi on avait coupé les ailes avec cruauté. Leur âme ne contenait plus le moindre germe de l'élément sauvage ; mais elles étaient prisonnières et avaient abdiqué toute indépendance. Elles baissaient la tête avec soumission, et supportaient même que l'on supprimât l'air qui rafraîchissait leurs poumons et leur apportait les sons d'une belle mélodie. Et c'était le désagréable et matinal chanteur du petit palais qui avait la mission de leur couper les ailes et de veiller à ce que ces ailes ne repoussent pas... Oh ! Monsieur Claudius, je vous donnerai vraisemblablement beaucoup plus de peine ! Je sais courir comme un lièvre, et si je ne dois pas trouver ici un toit qui consente à m'offrir un abri protecteur, je m'en irai un beau jour là d'où je suis venue,

peut-être pas à Dierkhof, car Isabelle m'y recevrait mal, mais je me sauverai dans la petite hutte de terre glaise, aux fenêtres garnies de vitres vertes, où Heinz me recevrait, me nourrirait, et d'où je pourrais prendre tous les jours mon vol dans la bruyère, avec mes ailes intactes.

Nous avions laissé derrière nous la maison Claudius, et je traversais la ville poudreuse qui m'avait semblé si laide et que je ne voulais plus revoir. Je revins un peu de mon impression première ; mais aussi bien des choses étaient changées : mon regard ne rencontrait plus un seul sourire moqueur. Des dames passaient près de nous et regardaient sous mon chapeau en souriant avec bienveillance au petit visage qui surgissait du fond de sa chevelure bouclée... Mais ce qui me communiqua tout à coup une assurance extraordinaire, oui, et même une sorte de fierté qui me conseilla de me redresser de quelques lignes et de lever ma tête aussi haut que me le permettait ma petite taille, ce fut l'air et la façon dont on saluait mon père. Cet homme qui pressait le pas, à la toilette négligée, aux cheveux en désordre, n'avait, semblait-il, rien de bien imposant, et pourtant les officiers les plus ridiculement roides, les hommes les plus élégants, s'inclinaient sur son passage avec un empressement respectueux. Les dames les plus distinguées, qu'emportaient rapidement leurs brillants équipages, se penchaient hors de leurs voitures pour le saluer de la tête et de la main comme un ami bien cher... Je ne pus m'empêcher de comparer avec amertume cette déférence générale aux procédés du commerçant qui était le chef de la maison Claudius... Chacun honorait l'homme célèbre, le savant, l'érudit... Tous se courbaient devant lui, excepté le négociant qui avait, parait-il, toutes les prétentions, y compris celle de posséder une science plus étendue que celle de M. de Sassen !

Je me retraçais avec ressentiment l'épisode de ma négociation relative à la médaille, et ce qui m'irritait le plus peut-être, c'était l'impression que j'avais moi-même ressentie et subie... Cet homme parlait devant ses médailles avec une assurance aussi calme, avec une simplicité et une fermeté aussi puissantes que si chacune de ses paroles avait été appuyée sur une base aussi solide que celle de la maison Claudius, et, — chose affreuse et incompréhensible, — le brillant officier lui-même, en dépit de son élégance et de sa beauté, avait été pour un instant éclipsé et rejeté à l'arrière-plan par ce commerçant en redingote noire. Quelle duperie !... Et comment avais-je pu prendre le change à ce point sur cet homme, qui me

paraissait tellement insignifiant près du tumulus, que je ne lui avais pas même accordé un regard d'attention ?

Nous marchâmes assez longtemps avant d'atteindre le château ducal. Un huissier vint au-devant de nous pour nous guider, et, tandis que le marchand de médailles attendait dans une antichambre qu'on le fît appeler, je suivis mon père au travers de salons et de galeries qui me parurent innombrables. Il passa encore une fois sa main dans ses cheveux, non pour les ramener, comme il y comptait, je pense, à l'ordre, mais en les éparpillant dans toutes les directions, puis il me fit passer le seuil d'une pièce dont l'huissier venait d'ouvrir doucement la porte à deux battants.

Le moment terrible était enfin venu, ce moment que l'enfant des bruyères envisageait avec tant d'angoisse et de terreur. Je débutai, il faut le dire, d'une façon tout à fait déplorable. Charlotte m'avait enseigné comment je devais m'y prendre pour saluer convenablement... Mais, mon Dieu !... Spitz s'acquittait bien mieux de tous les petits tours que Heinz lui avait appris. Mes semelles si légères me semblèrent de plomb, et ne purent réussir à quitter la place où mon père m'avait amenée. Sous mes paupières, obstinément baissées, j'apercevais seulement un Petit coin de parquet brillant et poli comme la glace. J'entendis le frôlement d'une robe de soie, et demeurai immobile en dépit des adjurations que je m'adressais et du mécontentement que j'éprouvais contre moi-même, et qui prenait des proportions inquiétantes. Bientôt, en effet, il me fallut lutter, à mon extrême effroi, contre les flots de larmes qui s'apprêtaient à couler, surtout lorsque je me disais à moi-même que je devais présenter l'aspect grotesque d'une grossière idole de bois... Tout à coup une voix féminine, aux sons argentins et mélodieux, frappa mon oreille : — la princesse adressait la parole à mon père, —et en même temps une petite main passa sous mon menton et releva doucement mon visage penché. Cette fois j'osai regarder devant moi. Je ne vis pas de couronne étincelante de pierreries, mais seulement d'épaisses et magnifiques boucles brunes encadrant un visage rosé ; puis une paire d'yeux bleus, de même nuance que mes chers papillons de Dierkhof, se fixèrent sur moi en souriant. Je savais que la princesse ne pouvait être jeune, puisqu'elle était la tante du duc régnant, et j'en conclus que cette dame à la taille élancée, flexible, au teint velouté, au profil juvénile, n'était pas la princesse Marguerite. Mon père me détrompa bientôt.

« Votre Altesse, » dit-il, « voit en cet instant à quel point j'avais raison de réclamer toute son indulgence... Ma pauvre petite plante sauvage courbe la

tête avec découragement...

— Nous changerons cela bien vite, » répondit la princesse en souriant. « Je m'entends à ces sortes de transformations, et vous garantis que je sais apprivoiser les petites filles timides... Allez, cher docteur, le duc vous attend. Nous nous reverrons pour prendre le thé ensemble. »

Mon père quitta le salon, et me laissa livrée à moi-même sur le sol glissant de la cour et dans son atmosphère dangereuse. Je m'aperçus alors que la princesse n'était pas seule. A quelques pas d'elle, en arrière, se tenait une jolie jeune fille. La princesse nous nomma l'une à l'autre, et j'appris de la sorte qu'elle était demoiselle d'honneur et s'appelait Constance de Wildenspring. Avant que j'aie pu soupçonner son dessein, je me sentis dépouillée de mon chapeau et de mon mantelet par la jolie demoiselle, et me trouvai assise en face de la princesse, tandis que la jeune fille se retirait dans une embrasure de fenêtre, derrière un rideau, et prenait un ouvrage de tapisserie.

Quel art exquis avait la princesse Marguerite pour apprivoiser les petites filles sauvages et les délivrer du boulet de la timidité ! Elle me parla de ma mère, qu'elle avait vue souvent à la cour intime et familière de L... Elle me dit combien ces temps avaient été gais et joyeux, quelle rare instruction et quels talents ornaient M^{me} de Sassen, et quels vers remarquables elle avait composés. Elle me montra un volume relié en maroquin rouge, doré sur tranche. Il contenait des vers et un drame composés par ma mère, et publiés peu de temps avant sa mort. Beaucoup de jeunes filles auraient été heureuses, dans ma situation, de se trouver placées sur un terrain si favorable. Je n'éprouvai rien de pareil. Ce fut avec une sorte de douloureux regret que je regardai ce volume : les poésies qu'il contenait avaient déshérité mon enfance des caresses maternelles. Tandis que leur auteur s'abandonnait, dans son salon clair et lumineux, aux délices de la composition, l'âme de son enfant se desséchait entre les quatre vilains murs de l'obscure chambre de derrière.

Y a-t-il une sorte de puissance de divination mise au service des personnes qui possèdent à un haut degré ce que l'on appelle usage du monde ? Je serais tentée de le croire, et j'imagine que la princesse avait lu quelques-unes des pensées qui se heurtaient derrière mon front. Interrogée par elle, je lui avais répondu que je ne pouvais, malgré mes efforts persévérants, retrouver dans ma mémoire les traits du visage de ma mère. Elle détourna insensiblement la conversation, et l'amena sur l'existence qui

m'avait été faite. Je me dépouillai alors des derniers vestiges de ma timidité. Je racontai tous les événements de ma vie, et ma narration fit défiler au travers du salon de la princesse, Heinz, Isabelle, Spitz, et jusqu'à Mieke en personne, sans oublier les pies qui bavardent sur la cime des chênes. Le tumulus joua son rôle dans ce récit, et j'évoquai les ondines, qui traînaient l'ourlet humide et lourd de leurs draperies blanches sur la bruyère nocturne et silencieuse. Je déchaînai les ouragans de neige sur le vieux toit de Dierkhof, et, tandis que la tempête sévissait au dehors, je m'asseyais près de Heinz sur le banc du poêle, et nous écoutions ensemble le crépitement des pommes de terre qui cuisaient dans la marmite.

De temps en temps la jolie demoiselle d'honneur se redressait avec effroi derrière son rideau, et fixait sur moi un regard où la surprise se mélangeait d'un peu de raillerie ; mais cela ne me troublait pas du tout. Les grands yeux bleus de la princesse prenaient une expression toujours plus encourageante, plus affectueuse, et elle prêtait l'oreille avec autant d'attention, j'oserai dire avec autant d'intérêt qu'Isabelle, et Heinz lui-même, lorsque je leur lisais un conte de fées.

Je n'oubliai pas les abeilles, les lézards, ni même les fourmis, qui avaient été les jouets de mon enfance, et dont je connais les mœurs, les habitudes, les allées et venues, aussi bien que celles des habitants de Dierkhof. J'avouai que j'aimais tous ces animaux, même les plus petits, même les plus laids, parce qu'ils avaient vécu dans ma bruyère, et qu'ils représentaient l'un des intérêts les plus passionnés que j'eusse trouvés dans ma solitude. J'ignore comment cela se produisit, mais le fait est que ma narration me conduisit sur le tumulus, que je m'y trouvai assise au milieu des genêts, les bras croisés sur mes genoux, et chantant dans l'immensité.

La princesse saisit mes mains, m'attira près d'elle et me baisa au front.

« Je voudrais savoir, » dit-elle, « comment la voix de la petite fille résonnait dans la bruyère. »

Je frémis, et mon sang se glaça dans mes mains à la pensée que ma voix allait s'élever sous ce plafond doré. Mais j'étais comme enivrée par mes souvenirs, en proie à un charme vertigineux. Je rassemblai tout mon courage et chantai une petite mélodie.

Je demeurai interdite une fois au milieu de ma chanson ; les yeux gris de la demoiselle d'honneur brillaient d'une étrange façon derrière les rideaux, et je ne pus m'empêcher de trouver que ce regard ressemblait étrangement à celui du chat de Dierkhof fascinant un pauvre petit oiseau posé sur le

sorbier... Mais que m'importait le déplaisir de la jeune dame ? Je ne chantais pas pour elle, et par conséquent ma voix ne devait pas trembler... aussi lui donnai-je plus d'essor, et je chantai bravement ma mélodie tout entière.

Pendant que la princesse m'avait conduite sur le terrain que je venais de parcourir si brillamment, c'est-à-dire pendant que je lui racontais avec tant de prolixité les événements de mon enfance, les domestiques, glissant autour de nous comme des ombres discrètes, avaient apporté une table à thé toute servie. Au moment où je venais de donner la dernière note de ma mélodie-un monsieur en habit noir entra, s'inclina profondément, puis se redressa comme mû par un ressort, et ses deux mains gantées applaudirent avec une grâce indescriptible.

« Merveilleux ! Altesse, c'est merveilleux, splendide !... » s'écrit t-il, ravi en extase, tandis qu'il se rapprochait de la princesse comme un tourbillon silencieux, — car on n'entendait pas le bruit de ses pas. — « Mais quelle cruauté envers nous tous, Altesse !... » ajouta-t-il d'un ton lamentable en laissant tomber ses bras gracieusement enlacés, car cette vieille apparition semblait avoir copié et adopté les mines et les façons enfantines d'une toute Jeune fille. « Des années, et encore des années se sont écoulées depuis que nous sollicitons à deux genoux le bonheur d'entendre quelques sons de ce gosier de rossignol... Inutile !... Il faut rester en dehors, comme un voleur ou comme un malheureux exilé, pour Jouir enfin, mais à la dérobée, d'un plaisir divin vainement sollicité. Ceci, une voix malade, ruinée ? Ha ! ha ! ha ! Cette douceur et cette puissance, ces sons veloutés et vibrants à l'égal de ceux d'une cloche !... Altesse, oh ! Altesse ! »

Il leva les yeux au ciel en baisant ses doigts. J'étais littéralement frappée de stupeur. Cette variété de l'espèce humaine m'était aussi inconnue que l'aurait pu être un habitant d'Otahiti. Sa voix assez forte et deux favoris soigneusement entretenus fixèrent. mon opinion flottante. En l'absence de ces témoignages, j'aurais été persuadée que j'avais devant moi une dame de la cour vêtue d'un habit noir.

« Mon cher Monsieur de Wismar, ». répondit la princesse en réprimant un sourire, « je m'appliquais autrefois à continuer mes études de chant en dépit de ma voix ingrate et insuffisante. Vous ne devriez pas me le rappeler, puisque enfin j'ai racheté Cette erreur en m'arrêtant à temps... Au surplus, je m'aperçois avec plaisir que l'on a oublié mes méfaits musicaux, car notre

chambellan a confondu mon contralto avec un magnifique soprano, et la linotte avec le rossignol. Sidonie a bien chanté ; moi, jamais ! »

Le noble chambellan était fort déconfit ; son long visage me Parut délicieusement plaisant, et je crus tout à coup revoir en lui mon vieux Heinz déconcerté par l'un des nombreux tours que je lui jouais.

M^lle^ de Wildenspring s'était levée vivement en entendant les derniers mots prononcés par la princesse. Elle jeta un amer et mauvais regard sur mon visage, qui exprimait, je dois l'avouer, une vive satisfaction, puis se plaça derrière la table à thé.

« Mais, Altesse, » dit-elle, tout en s'occupant de la théière, « on aurait pu aisément s'y tromper, et, entendant un rossignol, croire que la princesse était revenue sur la détermination de ne Plus chanter. Chacun sait que Votre Altesse a merveilleusement chanté... La comtesse Fernau est aujourd'hui encore tout feu et flamme quand elle parle de ce talent.

— Est-ce là l'unique témoignage que vous puissiez invoquer, Constance ?... » répondit la princesse en souriant. « Cette bonne vieille Fernau est sourde comme un pot depuis plus de vingt-cinq ans.

— Mais mon père et ma mère s'en souviennent aussi, » répondit la demoiselle d'honneur, tout en baissant les yeux devant l'expression sarcastique qui était empreinte sur le visage de sa maîtresse.

« Tournez, s'il vous plaît, vos regards et vos compliments à droite, Monsieur de Wismar, » dit la princesse en me désignant. « Voici le rossignol. »

Le chambellan recula. Il ne m'avait pas encore aperçue, parce qu'un groupe de plantes gigantesques cachaient totalement ma petite personne. La princesse me nomma. Je me soulevai devant la profonde inclinaison du vieux chambellan, et lui fis une révérence si profonde et si comique que Charlotte s'en serait pâmée de rire. Le démon de l'espièglerie et de la gaieté, qui s'était endormi dans mon âme depuis la mort de ma grand'mère, s'agita tout à coup en moi et me rendit la vivacité de mes mouvements.

M. de Wismar m'adressa une grande quantité de compliments, parmi lesquels je crus comprendre que la plante sauvage dont mon père essayait d'excuser la transplantation à la cour s'était transformée en un ravissant bouton de rose, en willis, en fée vaporeuse. Puis il se plaignit amèrement du « bon docteur », qui avait trop longtemps privé la cour de ma présence en me reléguant dans un pensionnat.

« Dans quelle institution avez-vous été élevée, gracieuse demoiselle ?... » demanda-t-il finalement.

« Dans un village perdu au sein des bruyères, Monsieur de Wismar, » s'écria M^lle^ de Wildenspring avec un sourire innocent et enfantin.

Le chambellan tressaillit, mais un regard jeté sur le visage bienveillant de la princesse lui indiqua la voie à parcourir, tout comme l'aiguille aimantée dirige le navigateur perdu dans les écueils.

« Ah ! » s'écria-t-il, « de là cette délicieuse fraîcheur printanière... ces sons cristallins, purs comme les ruisseaux solitaires. Oh ! l'air de la campagne... rien de tel, Altesse ! Quelle acquisition pour les concerts de la cour ! Et cette fleur de jeunesse, de pureté....

— Quelle étrange idée vous avez là, Monsieur de Wismar ! » dit la demoiselle d'honneur en l'interrompant. « M^lle^ de Sassen ne peut rivaliser avec les prime-donnes du théâtre ducal... Si elle en avait le dessein, je la plaindrais.

— Veillez au thé, Constance, » dit la princesse, « je crains qu'il ne soit un peu amer... Au surplus, tranquillisez-vous, je m'oppose absolument à l'exécution de ce projet. On ménage certains hôtes, et je veux garder pour moi seule, en véritable égoïste, ce souffle d'air pur et vivifiant qui nous vient du village Perdu dans les bruyères. »

M^lle^ de Wildenspring garda le silence. Elle vida la première eau de sa théière avec un mouvement tellement saccadé que des gouttes brûlantes se répandirent sur la nappe blanche.

« Et vous demeurez avec votre père dans la maison Claudius ?... » demanda le chambellan avec d'autant plus d'empressement qu'il avait saisi à la dérobée le regard mécontent adressé Par la princesse à la maladroite demoiselle d'honneur. M. de Wismar semblait être à la cour une manière de paratonnerre.

« Nous habitons le petit palais qui dépend de la propriété de M. Claudius, » répondis-je.

« Ah ! oui, oui... la ravissante demeure de ce pauvre Lothaire, » fit-il en s'adressant à la princesse sur un ton de commisération. « Vous habitez son appartement ?

— Mais non ! » m'écriai-je, « pas là dedans, ces chambres sont placées sous scellés. »

Je m'aperçus qu'une légère rougeur passait sur le visage de la princesse comme un nuage rosé. Elle saisit une touffe d'héliotropes qui s'épanouissait

dans une jardinière à sa portée, et la respira longuement en y plongeant son visage.

« Sous scellés ?... » fit la princesse d'un ton indifférent. « Et Pourquoi ? » ajouta-t-elle en s'adressant au vieux chambellan, « son frère n'était-il pas son unique héritier ? »

M. de Wismar leva légèrement les épaules. Il assura qu'il ne savait absolument rien de tout ce monde. Tout cela était si ancien déjà ! Et le nom de Claudius était prononcé çà et là à la cour seulement depuis que M. de Sassen avait fait des découvertes intéressantes dans la maison du commerçant.

« Les cachets doivent rester éternellement sur la porte, » dis-je timidement. J'appréciais dans toute son énormité mon péché de curiosité, et j'en éprouvais beaucoup de honte. Pourtant je ne voulais pas manquer de donner à la princesse tous les renseignements qu'elle semblait désirer... « Le défunt l'a voulu ainsi, » poursuivis-je. « M. Claudius ne souffrira jamais que l'on touche à ces cachets. Il est si sévère, si horriblement sévère !

— Ha ! ha ! » fit le chambellan, « ceci semblerait indiquer que vous avez peur de lui, Mademoiselle.

— Peur de lui !... Moi ? Non, non... » m'écriai-je. « Je n'ai pas peur du tout... Mais je ne puis le souffrir, » ajoutai-je sans qu'il me fût possible de réprimer cet élan.

« Personne n'aime cet homme-là, » dis-je en m'animant et bavardant comme une petite pie enivrée, « et cela parce que lui-même n'aime rien, sinon le travail, — à ce que dit Charlotte, — et son grand registre épais... Il a des fleurs, de bien belles fleurs, et en telle quantité qu'il pourrait s'y ensevelir, lui et sa vilaine maison ; mais il n'y a pas une seule branche verte dans la pièce qui lui sert de bureau et dans laquelle il perche depuis l'aube jusqu'au soir... C'est la montre à la main qu'il poursuit tous ceux qui ont le malheur de vivre dans sa dépendance pour les réprimander, s'ils sont en retard de quelques minutes, et il emploie les nuits à examiner les étoiles pour les compter dans le ciel comme il compte les pièces d'or sur sa table. Il est avare, et ne fait jamais l'aumône à un pauvre...

— Arrêtez, mon enfant, » dit la princesse, « je dois m'élever contre ce témoignage ! Les pauvres de notre ville n'ont pas de bienfaiteur plus généreux et plus éclairé, quoiqu'il se montre original, peut-être même

bizarre, et que, conséquent avec une ligne de conduite qu'il s'est tracée, il refuse son aumône aux quêtes et sa signature aux listes de bienfaisance. »

Je gardai le silence avec un peu de confusion.

« Pourtant, » repris-je en hésitant, « il a le cœur dur et se montre glacial pour... pour Charlotte, » dis-je rapidement, « et il prétend savoir toutes choses mieux que tout le monde.

— Voilà un beau réquisitoire, » répondit le chambellan en souriant. « Et pourtant il faut avouer que cet homme nous a prouvé tout récemment qu'en certaines choses il avait plus de pénétration qu'on ne pouvait en attendre de lui. Notre comte Zell, si rusé, si habile, a été fait échec et mat à notre extrême satisfaction. Son Darling, qu'il avait ramené tout dernièrement d'un voyage, est une bête merveilleuse de beauté et d'élégance, mais en réalité c'est un cheval vicieux ; on disait même que ce devait être un cheval de cirque à cause de certaines habitudes extraordinaires. Zell, qui avait été dupé, en dépit de sa propre ruse, — et cela arrive tôt ou tard à ceux qui font des dupes, — Zell aurait bien voulu s'en débarrasser, et mieux encore, à un bon prix. Dans notre cercle, personne n'a mordu à l'amorce, car nous connaissons tous Zell et sa duplicité ; mais on était discret... A quoi bon se faire une affaire avec Zell, et avouer que nous avons par-ci par-là, quelques brebis galeuses dans la noblesse ? On n'est que trop disposé à généraliser ce qui, après tout, n'est que l'exception !... Le jeune lieutenant Claudius était feu et flamme pour cette bête, magnifique, il faut l'avouer ; quelques bons amis de Zell ont attisé le désir du jeune homme et l'ont poussé à cette acquisition ; mais M. son oncle a vu Darling, et a décidé d'une façon fort heureuse pour le jeune homme, car, il y a de cela une heure à peine, le fils du banquier Frescel a été désarçonné par lui et en a reçu des ruades déplorables.

— Je dois vous dire, Monsieur de Wismar, que cette discrétion observée dans votre cercle n'est autre chose à mes yeux qu'une complicité presque criminelle, et, en tout cas, fort blâmable, » s'écria la princesse, ses grands yeux tout brillants d'indignation, « et le comte Zell n'a qu'à veiller sur lui quand il Paraîtra devant moi ! La chute peut-elle avoir des suites dangereuses ?

— Pas précisément... du moins, je ne le crois pas, » balbutia le chambellan. « Votre Altesse peut être tranquille en songeant au cavalier ; c'est un sang vivace, avec charpente solide, » poursuivit-il en souriant, après avoir légèrement toussé. « Il n'y a pas à dire, les gens de cette race

sont plus robustes. Il en sera quitte pour quelques contusions et quelques marques bleues. Vous parliez tantôt d'une Charlotte, » dit en se tournant vers moi M. de Wismar, visiblement désireux de changer le cours de la conversation, « serait-ce, la belle et imposante jeune fille... ?

— N'est-il pas vrai que Charlotte est bien belle ? » m'écriai-je avec joie en l'interrompant, contre toutes les lois de la politesse, que je n'avais pas apprises, hélas !... Et je pardonnai incontinent au vieux chambellan ses façons mignardes et enfantines, qui me semblaient si grotesques, en faveur de cet hommage rendu à mon amie.

« Quant à moi, je la trouve un peu trop colossale, un peu trop... émancipée, un peu trop remuante et agissante, » dit la princesse. « Je l'ai rencontrée quelquefois en des assemblées de charité. »

Mais la princesse s'adressait au chambellan plus qu'à moi. L'épithète d'émancipée n'avait jamais frappé mon oreille et ne m'offrait aucun sens. Je discernai le blâme plutôt dans le ton de la princesse que dans les termes employés par elle, et j'en fus profondément affligée.

« Il y a des choses bizarres dans cette maison, » reprit la princesse. « Comment et pourquoi Claudius en est-il venu à adopter les enfants d'un étranger, d'un Français, je crois ? »

M. Wismar leva encore une fois les épaules en signe d'ignorance désespérée.

« Ceux qui ont été l'objet de cet arrangement n'éprouvent aucune reconnaissance de cette adoption, » s'écria tout à coup M^{lle} de Wildenspring. « Charlotte se défendait toujours avec colère contre le nom de Claudius, qu'on lui avait imposé, et tous ses cahiers portaient celui de Méricourt. Les pensionnaires avaient assez de méchanceté pour la désigner aussi souvent que possible par le nom détesté de Claudius, rien que pour se donner le plaisir de voir ses yeux étinceler de colère.

— Ah ! vous connaissez cette jeune fille, Constance ?... » demanda la princesse.

« Autant que peuvent se connaître des pensionnaires de condition différente réunies dans une même institution, princesse, » répondit la demoiselle d'honneur avec un mouvement dédaigneux qui fit bouillir mon sang dans mes veines... « Nous avons passé deux années ensemble dans un pensionnat de Dresde. Lors de son retour ici, elle a cherché à renouer nos rapports, qui avaient été dus seulement à la force des choses, et m'est venue faire visite avec beaucoup d'empressement.

— Eh bien ?... » dit la princesse, tandis que la demoiselle d'honneur s'arrêtait.

« Mon père n'a pas voulu consentir à la continuation de ces rapports, et je me suis bornée à mettre une carte à sa porte. »

Elle se tut subitement, se rangea de côté et fit une révérence très profonde et très gracieuse. Un beau jeune homme au visage sérieux entrait dans le salon, en compagnie de mon père et de deux autres hommes qui le suivaient. C'était le duc.

La princesse l'accueillit avec une tendresse toute maternelle, Puis me présenta à lui. Je n'eus pas besoin de faire appel à mon courage pour lever les yeux sur une Altesse sérénissime et répondre tranquillement aux questions bienveillantes qu'il m'adressa. Je m'étais rapidement transformée, et le sol mouvant sur lequel Je marchais, qui m'inspirait naguère tant d'appréhensions, me semblait maintenant tout uni et fort solide sous mes pas. La « plante sauvage » levait la tête avec beaucoup trop d'assurance, et mon père, qui m'examinait avec une vive surprise, passa doucement la main sur mes cheveux.

Son visage était de nouveau fort enflammé. Je jetai un regard d'aversion sur les médailles d'or que le duc plaça devant sa tante. Il fut dit que cette collection lui coûtait déjà une somme importante ; mais aussi le cabinet ducal, qui avait une ancienne réputation à soutenir, s'était enrichi de pièces rares, surtout après l'acquisition qu'il venait de faire le jour même, et qui lui donnait une médaille unique, presque fabuleuse selon tous les amateurs, connaisseurs et numismates.

Un mouvement nerveux contracta le visage de mon père, et me fit éprouver une peine indescriptible. Je me rendais parfaitement compte du chagrin qu'il devait éprouver en voyant le trésor convoité passer de main en main, exciter l'admiration générale, et finalement aller se fixer loin de lui en devenant la propriété d'un autre. Mon ressentiment contre la dureté du chef de la Maison Claudius, qui n'avait pas voulu me permettre d'éviter ce chagrin à mon père, s'augmenta à tel point que j'oubliai toute retenue.

« Voyez, » dis-je à mi-voix à la princesse, qui tenait précisément la médaille et la contemplait avec admiration, « M. Claudius n'est-il pas bien ridicule en se mêlant de juger ce qui dépasse son savoir ? Il prétend que cette médaille n'est pas authentique ! »

Le duc tressaillit, et, à mon extrême effroi, son regard perçant s'arrêta sur mon visage en exprimant la surprise et la colère.

Mon père se mit à rire, et écarta du bout des doigts les cheveux qui retombaient sur mon front.

« Quel excellent diplomate j'ai là ! » dit-il en riant. « Il est heureux pour moi que je sois solidement en selle, car ce bavardage suffirait pour me créer bien des difficultés. Cela est risible, » poursuivit-il en s'adressant à M. de Wismar, lequel s'efforçait de donner à son visage une expression méditative et solennelle, quoiqu'il n'eût pas la moindre expérience à apporter dans le débat. « Oui, risible ! Cet homme se connaît en numismatique à peu près autant que moi en oignons de tulipes. Pour la tranquillité générale, j'ajouterai pourtant que le vendeur de la médaille quitte aujourd'hui la ville de K..., en emportant dans son portefeuille plusieurs lettres d'introduction par moi signées et remises. Il se rend dans plusieurs cours et universités sous l'égide de mon nom... Cette garantie suffit-elle pour prouver que la confiance de Son Altesse n'a pas été surprise ? »

M. de Wismar se mit à rire, et assura qu'il n'avait pas donné place au doute dans sa pensée, même pour un instant, et il s'éleva de toutes parts parmi les assistants un chœur de malédictions contre les amateurs, leurs prétentions et leur demi-science, toujours sujette à l'erreur. Nul ne parla plus haut en ce sens que M^{lle}de Wildenspring, laquelle s'évertuait à placer çà et là quelques termes scientifiques dont je n'étais pas en état d'apprécier la justesse, mais qui, je m'en aperçus fort bien, firent sourire mon père plus d'une fois.

« Les amateurs ont toujours été, » dit-il, « et seront toujours la plaie des savants. Jusqu'ici, pourtant, je n'ai pas eu à me plaindre de Claudius, le commerçant. Il se montre suffisamment réservé, évite soigneusement de me rencontrer sous son propre toit, et me laisse agir comme bon me semble avec ses trésors artistiques. Par contre, il y a là celui qui prétend être mon familier, s'intitule mon disciple, et me rend la vie assez amère.

— Ah ! ah ! Le beau lieutenant ?... » demanda l'un des assistants en riant.

« Précisément. Il goûte à la science comme un papillon pompe le suc des fleurs. Si l'on en appelle quelque peu à sa réflexion, paf !... le voilà parti, et l'on ne peut remettre la main sur lui. Il assimile complètement le noble goût des antiquités, dont la cour a donné l'exemple, à l'une des éphémères et changeantes folies de la mode, et il est antiquaire aujourd'hui par la même raison qu'il portait en breloques avant-hier une petite selle d'or avec ses étriers, hier un scarabée, et aujourd'hui peut-être un nid d'oiseau. Il a accompagné son oncle dans une tournée d'affaires qui a eu lieu dans le

nord, il y a de cela quelques semaines. Sur ses prières instantes, obstinées, je lui ai donné une lettre d'introduction pour M. le professeur Hart, à Hanovre. Celui-ci a eu l'extrême complaisance de conduire ces messieurs Près d'un groupe de tumulus dans la bruyère, et même de faire ouvrir l'un de ces monticules... Grand Dieu !... quel était l'aspect déplorable des objets trouvés dans cette excavation, quand M. le lieutenant chargé de me les apporter les remit en mes mains ! Tout cela était jeté pêle-mêle et ne présentait plus que l'aspect confus d'une masse de débris... parce qu'il avait joint à ces objets des échantillons de minéralogie que le professeur Hart l'avait chargé de faire parvenir à l'un de ses collègues... Voilà ce qu'il medit pour s'excuser, tandis que j'avais l'âme bouleversée ! »

L’œil scrutateur d’Isabelle me surprit dans cette occupation. (Page 190.)

Il n’était pas le seul... Mon père ne soupçonnait guère qu’en ce moment mon âme n’était pas moins bouleversée, et que je me sentais saisie d’un amer ressentiment contre tous ceux qui m’entouraient. Tout le monde riait, plaisantait, se moquait, et personne ne s’avisait de prendre la défense de

l'absent. M. Claudius, aux premières paroles de blâme prononcées contre lui, avait vu l'égide tutélaire de la princesse se placer au-dessus de lui, et M. de Wismar lui-même parler en sa faveur ; seuls Charlotte et Dagobert avaient été jetés en proie à la malveillance générale. Pauvres jeunes gens !

La princesse interrompit la conversation générale en adressant subitement à mon père une question concernant la date probable à laquelle serait effectué le classement et l'arrangement des objets d'art trouvés dans le petit palais. Elle s'intéressait vivement à ce nouveau musée, et s'était proposé d'accompagner le duc lors de la visite d'inauguration qu'il devait y faire.

« J'ai encore à ce sujet une arrière-pensée, » ajouta-t-elle.
« J'ai le plus vif désir de visiter l'établissement Claudius. Les serres et tous les arbres exotiques qui y sont renfermés sont célèbres bien au delà de notre pays. Il paraît qu'il y a là une collection de palmiers peut-être unique... Je n'ai pas voulu entreprendre de m'y rendre directement : cet homme a un orgueil bourgeois excessif, et je craindrais de me trouver sur un terrain difficile.

— Et la marque piétiste si caractérisée que cet établissement porte à son front depuis quelque temps, et qui est si antipathique à votre Altesse ?... » demanda M^{lle} de Wildenspring. Il était aisé de deviner à l'anxiété qui se peignait sur son visage combien le projet de la princesse lui inspirait d'appréhensions.

« C'est pour toutes ces raisons réunies, » répondit la princesse,
« que la visite au musée servira de but principal. Je verrai les jardins en passant, et m'affranchirai de la sorte de la morgue hautaine du négociant comme de l'orgueil du piétiste. »

La demoiselle d'honneur garda le silence. Elle présenta une tasse de thé à sa maîtresse, et reprit sa tapisserie. Le reste de la soirée fut rempli par une intéressante conversation roulant sur l'art chez les anciens, et les courtisans, qui avaient si bien daubé sur les ridicules des amateurs, s'exprimèrent avec autant d'enthousiasme et d'assurance que s'ils avaient été les collègues célèbres de mon père, et que l'archéologie occupât toutes les heures de leur existence et toutes les forces de leur intelligence. Je l'aurais pu croire si je n'avais surpris de temps en temps un sourire échangé à la dérobée entre le duc et mon père.

Quand l'heure du départ eut sonné, la princesse se fit apporter un fichu de soie et le noua autour de mon cou. La température était rafraîchie, disait-

elle, et elle ne voulait pas que sa chère petite alouette des bruyères exposât sa santé. Puis, s'adressant à mon père, elle l'assura qu'elle voulait me voir très souvent, et qu'elle entendait me prendre sous sa protection spéciale. Elle me baisa au front, et nous quittâmes le château ducal.

XX.

Un orage avait passé sur la ville pendant la soirée. Un air frais frôla mes tempes, et le gravier humide de la grande cour du château brillait sous les lumières du gaz. Une voiture de a cour nous ramena au logis et entra bruyamment dans la maison Claudius. Un mouvement d'orgueil enfantin s'empara de moi quand je sautai à terre, aidée d'un respectueux valet de pied, Précisément à la place où, peu de jours auparavant, j'avais failli être renvoyée dédaigneusement par le vieux domestique de M. Claudius. Mon regard chercha les fenêtres de la chambre de Charlotte, car je désirais vivement être vue dans mon apothéose ; mais la maison de devant était tout à fait obscure. Seule, une antique et magnifique lanterne était suspendue à la voûte du vestibule et en éclairait l'incommensurable hauteur.

L'une des belles serres dont il venait d'être parlé était éclairée Par deux grosses lampes. Tandis que nous parcourions lentement le chemin qui, traversant les jardins, conduisait au petit palais, j'entendis un pas rapide se détacher de la serre et venir à nous.

Un vêtement de couleur claire trancha sur la sombre verdure des bosquets, et Charlotte se trouva tout à coup devant nous.

« Je vous ai entendus rentrer, » dit-elle à voix basse. « Je vous en prie, Monsieur de Sassen, confiez-moi la petite princesse pour une demi-heure. La nuit est délicieuse. Je reconduirai l'enfant au petit palais. »

Mon père nous souhaita une bonne nuit, et s'engagea à avertir Isabelle de la station que je faisais. Il s'éloigna, tandis que Charlotte, posant sa main sur mon épaule, me rapprochait d'elle et me serrait contre elle.

« Écoutez-moi bien, petite, » me dit-elle, « j'ai décidé que vous alliez remplir ici l'emploi d'un paratonnerre. Il y a là-bas, » et elle me désigna la serre, « deux têtes aussi dures l'une que autre, je le crains, en train de lutter l'une contre l'autre. L'oncle Éric passe si rarement la soirée avec nous, que le bon Eckhof s'est accoutumé à jouer chaque soir la partie du premier violon en chef et sans partage à notre table de thé. Aujourd'hui, à notre extrême surprise, mon oncle s'est attribué la présidence. Mais à peine les premières gouttes de pluie de l'orage nous avaient chassés du jardin, en nous obligeant à nous réfugier dans la serre, que Eckhof, avec une

maladresse et une absence de tact incompréhensibles, a entrepris de morigéner mon oncle et de lui adresser les reproches les plus amers relativement à l'invitation adressée à Helldorf pour le dîner qui a eu lieu aujourd'hui... Il a mis la main dans un beau fourré d'épines ! »

Elle se tut un instant, et prêta l'oreille. La voix d'Eckhof tonnait au loin.

« Ce ne sera pas un mal, même pour le vieux, » poursuivit Charlotte, « si l'on met un frein aux droits qu'il s'arroge en toutes choses, non seulement dans les affaires du commerce, mais encore dans l'administration intérieure de la maison... Il est vraiment devenu trop outrecuidant, et mérite une correction... Seulement j'aurais voulu que l'affaire ne fût pas évoquée devant le redoutable tribunal de l'oncle Éric, et passât par un juge moins inflexible. Il transperce le vieillard avec ses yeux impitoyables, il l'écrase par son calme dédain, il ouvre une plaie en lui par chacune de ses paroles tranchantes comme autant de lames effilées... » Elle pressa le pas avec une certaine préoccupation. « Dieu seul peut savoir, » ajouta-t-elle, « ce qui sortira de ce choc inattendu et terrible. Pendant un grand nombre d'années, l'oncle Éric a conservé un épais bandeau sur les yeux. Peut-être ne connaissait-il que bien vaguement les emportements piétistes de son factotum, tant celui-ci se gardait de parler en sa présence son abominable langage. En ce moment il a abandonné toute retenue. La colère presse les paroles sur ses lèvres en flots effroyables... Littéralement, on ne peut l'écouter ! Je me sens indignée d'entendre une créature humaine s'exprimer avec tant de sombre haine. Mais d'un autre côté j'ai quelque reconnaissance pour ce vieillard ; il nous a soutenus, Dagobert et moi, et voilà pourquoi je voudrais abréger son châtiment. Venez vite ! votre apparition mettra fin à cette scène pénible. »

Plus je m'approchais de la serre, — ce n'était point celle que Darling avait ravagée, — et plus le rôle que j'allais jouer me semblait intempestif et infructueux. La confiance en moi-même me faisait défaut de plus en plus. Je n'entendais pas du tout les instructions que Charlotte murmurait à mon oreille, et me laissais entraîner sans avoir conscience de mes mouvements. La serre était fort éloignée de l'allée principale. Jusqu'ici j'avais aperçu, à distance seulement, les immenses cloisons de verre étincelant au soleil, et ne m'en étais jamais approchée. A cette époque, je ne possédais aucune notion de géographie ni de botanique. Je ne savais pas qu'un coin du monde tropical était là emprisonné dans ces cloisons vitrées, au milieu de notre nature septentrionale, et n'avais pour la végétation inconnue,

transatlantique, et pour notre propre végétation que deux termes les désignant et les distinguant : le rêve et la réalité.

Il n'y avait là ni caisses, ni cuves, ni bacs, ni pots à fleurs, comme dans les serres avoisinant l'habitation. C'était directement du sol que jaillissaient des palmiers si vigoureux, si élevés, qu'ils semblaient avoir le dessein de faire craquer leur enveloppe de cristal. L'eau jaillissait de tous côtés en fusées étincelantes, et retombait sur des blocs de rochers bruns. Ces jets d'eau semaient des paillettes dorées dans tous les coins du bâtiment, et s'élevaient à une hauteur si considérable que leur passage faisait frémir la cime des palmiers. Les rochers étaient garnis de cactus qui étendaient de toutes parts leur feuillage lourd, difforme, mais fantastique, et si heureusement complété par des fleurs en forme de grandes cloches pourpres.

Je regardai Charlotte avec une admiration qui touchait à l'extase, et que je supposais devoir être partagée par elle, en face de ce décor merveilleux. J'oubliais que tout cela faisait, selon elle, partie « de la boutique », pour laquelle elle n'avait, ainsi que son frère, d'autres sentiments que ceux de l'aversion et du mépris... Son regard étincelant fixait un point unique, et en le suivant je reconnus que c'était le visage de M. Claudius. Il se tenait en pleine lumière, debout près d'un palmier, presque aussi mince et aussi élancé que le tronc auquel il était adossé. Cela n'était pas exact : M. Claudius n'avait pas en cet instant. comme l'avait dit Charlotte, un regard impitoyable, son attitude n'exprimait pas un froid dédain ; tout au contraire, car ses traits avaient une animation que je ne leur avais jamais vue en dépit de l'immobilité toute physique qui lui faisait maintenir ses bras croisés sur sa poitrine.

La table à thé, précipitamment portée dans la serre, offrait un contraste assez singulier avec ce décor exotique. Dagobert, — encore revêtu de son uniforme, — était assis près de cette table. Les vives couleurs qui l'habillaient, les paillettes, les dorures qui attiraient et renvoyaient sur sa poitrine et sur ses épaules des lumières et des éclairs, s'harmonisaient merveilleusement avec cette nature tropicale, et rejetaient dans l'ombre le simple et terne aspect de son oncle. Dagobert lui tournait le dos, et s'appliquait avec une évidente perplexité à faire tenir en équilibre sur son index une petite cuiller de vermeil. Somme toute, il offrait l'image d'un homme qui essaye de se mettre à l'abri d'un épouvantable orage. Il ne se hasardait pas à intervenir dans la conversation, même par un seul mot, —

pas plus, du reste, que M[lle]Fliedner, laquelle tricotait fiévreusement avec un redoublement de hâte, comme si un régiment tout entier d'enfants de tout âge attendait, déchaussé, qu'elle lui fournît les bas nécessaires.

« Vous ne réussirez pas près de moi, Monsieur Eckhof, » disait M. Claudius au teneur de livres, lequel était debout à quelque distance de son chef courroucé, les deux mains appuyées sur le dossier d'une chaise, mais la tête haute et rejetée orgueilleusement sur sa nuque. « Non, vous ne réussirez pas à me faire prendre le change. Ce n'est pas aujourd'hui, au dix-neuvième siècle, que vous pouvez espérer me ramener aux sombres croyances qui, loin d'être, comme le prétend votre parti, un perfectionnement du christianisme, n'en sont que la négation impudente. Je connais les mots chers à vos coreligionnaires, qui les ont empruntés au livre de vengeance, et les apprécie à leur juste valeur... Vous n'êtes donc pas chrétien, Monsieur Eckhof, vous qui ne rêvez que de châtiments effroyables, vous qui implorez pieusement le fer, le feu et la flamme, et leur demandez de punir tous ceux qui ne partagent pas votre fanatisme ? Ah ! vous tonnez contre ceux qui ne s'humilient pas, et vous ne vous apercevez pas que c'est votre vanité, — non votre religion, — qui est altérée non pas tant de l'humilité que de l'humiliation d'autrui ? Eh quoi ! Monsieur, ne comprenez-vous pas où de semblables doctrines conduiraient, ou plutôt ramèneraient l'humanité, si elle n'était trop éclairée maintenant pour vous suivre, vous et les vôtres ? Représentez-vous, si vous l'osez, ce que serait une nation, — une armée, — de piétistes, conduite par un chef piétiste, disposant des engins mis de nos jours par la science et les découvertes de tout ordre au service des instincts destructeurs ? Les horreurs du moyen âge pâliraient devant les exploits accomplis par une telle armée, sous les ordres d'un tel chef. On la verrait frapper avec férocité les vaincus, frapper les blessés, fusiller ceux qui ne peuvent plus marcher, abandonner sans Nourriture des milliers et des milliers de prisonniers, bombarder les villes ouvertes, tuer les populations inoffensives, enduire de pétrole, — en chantant des cantiques, — les villages ennemis, et y brûler la grand'mère près du petit enfant. Pourquoi pas ? Dans votre parti, Monsieur, on professe que la force prime le droit, — que la force vient de Dieu, que le vainqueur, par conséquent, n'est que l'instrument des vengeances de Dieu, — toujours les vengeances ! — et qu'en tuant et brûlant il accomplit une oeuvre pie... le tout au nom du Christ ! — Horrible blasphème ! Mais vos jours sont comptés, — vous voyez que je parle votre langage, — et en dépit des

hypocrites, des fanatiques à esprit étroit qui vous suivent, par crainte ou par ignorance, votre trône repose sur des pieds d'argile. »

La chaise sur laquelle s'appuyait le teneur de livres oscilla sous ses mains. M. Claudius ne parut pas s'en apercevoir.

« Moi, Monsieur, » poursuivit-il, « je suis chrétien. Je n'étais pas disposé à l'intolérance, je ne me reconnaissais aucun droit à violenter la conscience de mon prochain, mais tous les droits possibles à gouverner ma maison. J'ai donc voulu que cette maison fût pieuse, tout comme moi, parce que je suis persuadé qu'un homme irréligieux est un imbécile ou bien un fou, deux mauvaises conditions pour accomplir un travail quelconque. Mais de la piété au piétisme il y a loin !... et je ne souffrirai point que cette route soit parcourue aux dépens de la tranquillité d'existence, d'âme ou de conscience de mes employés. Et d'ailleurs, Monsieur, pour n'envisager les choses qu'au point de vue professionnel, comment pourriez-vous concilier les principes de votre sombre orthodoxie, de votre vaniteuse infaillibilité, avec les conditions d'existence d'une maison telle que celle-ci, établissant des rapports avec les mahométans, les Chinois, avec les chrétiens catholiques tout comme avec les chrétiens protesrants, tous égaux à nos yeux, tous réunis dans le mépris et la haine que vous professez pour tous ceux qui ne partagent pas la variété de fanatisme à laquelle vous avez sacrifié votre cœuren lui vouant toutes les forces de votre esprit ? Comment pourrait-on, avec de semblables doctrines, établir ces rapports affectueux que le commerce commande et fait naître ? Comment nos jeunes voyageurs peuvent-ils partager vos croyances et demeurer fidèles à l'esprit du négoce, qui les envoie au loin, en missionnaires du commerce, non en missionnaires du piétisme, répandre de tous côtés les germes de la future fraternité, non ceux de la haine et de la vengeance ?

— Je ne les ai jamais forcés !... » s'écria M. Eckhof.

« Vous ne les avez jamais forcés, le knout en main, à devenir piétistes ! Soit !... mais vous les y avez forcés grâce aux moyens coercitifs dont votre situation vous permettait l'usage. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir permis à ce sombre esprit de peser sur l'atmosphère de ma maison, et d'enchaîner les gens qui dépendaient de moi... Je sais, entre autres, que votre plus jeune commis, lequel n'a d'autre ressource que son travail et doit l'employer à soutenir sa mère, qui est veuve, est obligé de verser mensuellement à votre caisse piétiste une somme qui excède de beaucoup ses moyens... caisse dont j'ignorais complètement l'existence et le

fonctionnement jusqu'ici... Je sais que tous vos ouvriers et toutes vos ouvrières prélèvent sur leur salaire hebdomadaire une somme qu'ils versent dans ladite caisse, uniquement parce qu'ils croient que vous êtes tout-puissant ici et que vous pourriez leur nuire près de moi. N'avez-vous donc jamais réfléchi, Monsieur, que tout ce monde pieux, laborieux, était suffisamment chrétien et n'avait nul besoin, pour affirmer sa foi, du perfectionnement que vous prétendez apporter à l'œuvre du Christ ? Ignorez-vous qu'ils soutiennent leurs familles, — plusieurs à grand'peine, — et qu'en prélevant une somme sur leur salaire vous volez un morceau de pain au vieillard ou à l'enfant... C'est pour cela, Monsieur, que je supprime cette caisse, que je la chasse de ma maison ! J'expulse aussi tous ces petits traités qui bouleversent les cerveaux faibles, et que j'ai trouvés hier dans tous les tiroirs de l'atelier... J'en interdis la circulation chez moi, parce qu'ils sont féconds en maux, et que leur résultat, s'ils devaient porter fruit, serait de ramener l'humanité à la férocité du moyen âge, à l'aide de contes bons tout au plus pour les enfants. »

Ces paroles étaient véhémentes sans doute, mais leur effet était encore doublé par le ton calme et contenu de celui qui les prononçait... A peine si une légère rougeur montait par-ci par-là aux joues de M. Claudius, qui parfois tendait le bras par un mouvement mesuré vers le vieux teneur de livres.

Charlotte demeurait pétrifiée... Elle semblait avoir totalement oublié qu'elle m'avait amenée là avec le dessein de mettre fin à cette scène pénible.

« Il parle bien, » murmura-t-elle en aparté. « Je ne l'aurais pas soupçonné... Il se montre toujours si indifférent, si indolent, si froid... Vraiment Eckhof est passablement audacieux de relever ce gant, et bien imprudent de s'exposer encore à mordre la poussière. »

Et Charlotte fixait son regard étincelant sur le teneur de livres... Évidemment elle avait oublié le but qu'elle se proposait et assistait maintenant à la scène, qu'elle voulait naguère terminer, avec l'intérêt d'une spectatrice contemplant une lutte entre deux adversaires d'égale force.

M. Eckhof avait quitté sa place et s'était avancé de quelques pas vers M. Claudius.

« Vous avez beau dédaigner et insulter ces petits traités, Monsieur Claudius, » dit-il, « vous ne pouvez faire qu'ils n'aient fortifié bien des infortunés et consolé bien des infortunes... Le Seigneur nous veut la

simplicité des enfants pour nous rapprocher de lui, et, si niais qu'ils vous paraissent, ces petits livres nous conduisent plus près de Dieu que les œuvres des immortels MM. de Schiller et de Gœthe. Si vous ne voulez pas que j'agisse dans votre maison pour la gloire et selon la volonté du Seigneur, qui est mon Dieu, je me réfugierai dans mon humilité... Je croyais seulement que cela ne pourrait nuire à la maison, si l'on y priait beaucoup, beaucoup : il s'y est passé des choses qui crient vers le Seigneur et doivent être expiées.

— C'est la seconde fois depuis deux jours, » répondit M. Claudius avec beaucoup de calme, « que vous m'adressez ce reproche indirect. Je respecte votre âge et vos services, et pour cette raison je m'abstiens de caractériser le procédé qui consiste à rouvrir d'anciennes plaies, afin d'affaiblir l'adversaire que l'on renonce à convaincre... Je vous laisse le soin d'apprécier la noblesse de cette façon d'agir... Je me déclare responsable de ce que j'ai Pu faire en mes années de jeunesse et de folie... Malheureusement un nouveau fardeau s'est ajouté à celui-là depuis que, m'efforçant de remplacer en une certaine mesure le fils que vous n'aviez plus, je vous ai abandonné la direction des affaires, celle même de mon intérieur, et souffert d'être moi-même tenu en laisse par vous... Mais je commettrais une injustice criante si je permettais que toutes les personnes dépendant de moi vous fussent livrées en esclavage, même un seul jour de plus, pour expier ma faute. Je n'ai pas besoin de vos prières ; je n'en veux pas, parce que ces prières, par vous extorquées, imposées à mes employés et serviteurs, ne peuvent avoir aucune valeur. » « Qu'a-t-il donc fait ?... » murmurai-je à l'oreille de Charlotte.

« Il a tué le fils unique d'Eckhof. »

Je m'arrachai de son bras en réprimant à grand'peine un cri d'effroi.

« Mais, mon Dieu !... ne soyez donc pas si enfant, » dit Charlotte en me ramenant à ses côtés par un mouvement énergique. « N'allez-vous pas croire qu'il l'a assassiné ? Ce fut un duel honorable dans lequel le fils d'Eckhof a succombé, et bien certainement l'époque la plus intéressante de la vie bourgeoise de mon oncle. Mais entrons... la querelle a atteint son point culminant. »

J'avançai en me serrant contre elle. Nous marchions sur un sable doux et fin couvrant les sentiers qui serpentaient parmi les blocs de rocher entre deux bordures de gazon velouté. A mesure que la distance à parcourir diminuait devant nous, la faible dose d'énergie dont j'étais pourvue

s’amoindrissait toujours davantage. Je me représentais que ma place n’était pas là, que je n’aurais pas dû assister à ce débat intime, et ne pouvais m’empêcher d’envisager avec une extrême angoisse la probabilité du mécontentement que ma présence allait causer au maître de la maison. Je ne sais pourquoi je n’étais plus aussi indifférente que naguère à l’opinion de M. Claudius, et je pensais depuis quelques instants qu’il n’était pas aussi insignifiant, aussi dur, aussi racorni que je l’avais tout d’abord imaginé... Et voici que je me pris à trembler devant lui.

Charlotte avait passé son bras autour de mes épaules, et lorsque, obéissant à ma subite impulsion, je cherchai à gagner le large, elle me saisit impitoyablement par la taille, m’emporta comme dans un tourbillon, et, — je ne sais comment cela se fit, — nous nous trouvâmes au milieu de la compagnie, étonnée comme si nous étions tombées du ciel.

« J’ai enlevé la petite princesse dans le jardin, » dit vivement Charlotte en coupant la parole au teneur de livres. « Chère Fliedner, regardez-la donc ! Mais contemplez-la, je vous en prie... N’est-ce pas qu’il s’est opéré en elle un changement prodigieux ? Elle a pris le thé à la cour, elle est revenue au logis dans une voiture de la cour... Je vous assure que c’est une deuxième édition de Cendrillon... Voyons, enfant, montrez un peu vos Pieds... Je suis sûre que vous avez perdu l’une de vos bottines de satin sur l’escalier du palais. »

En dépit de la gravité des circonstances, je ne pus m’empêcher de rire, tout en m’asseyant sur un fauteuil que Dagobert m’avançait... La tactique de Charlotte avait pleinement réussi : les deux adversaires étaient réduits au silence, la discussion avait cessé comme par enchantement, et lorsque je levai les yeux, j’aperçus le teneur de livres s’esquivant dans les vertes profondeurs qui nous avaient donné accès... M. Claudius était encore Près du palmier. Je jetai sur lui un coup d’œil à la dérobée... N’y avait-il pas une marque sinistre sur son front ?... car enfin il avait tué un homme !... Je vis seulement ses yeux sérieux fixés sur moi, et me hâtai de baisser la tête.

M^lle^ Fliedner respira avec soulagement. Elle était visiblement Satisfaite de la diversion produite par mon arrivée, et me serra affectueusement la main.

« Faites-nous votre récit, mon enfant, » me dit-elle en m’ôtant mon chapeau et redressant les bouillonnés de mes manches, quelque peu affaissées. « Comment les choses se sont-elles passées ? »

Je m'enfonçai profondément dans le fauteuil rustique qui m'avait été offert. L'une des plantes tombantes qui débordaient de la coupe contenant la lampe atteignait mon front, tandis que d'autres plantes de même famille effleuraient et rafraîchissaient mes épaules. Je me trouvais là sous l'égide protectrice d'une sorte de baldaquin de verdure, et me sentis plus vaillante, d'autant mieux que M. Claudius s'était retiré à l'arrière-plan ; mais il ne quitta pas la serre, et je l'entendis se promener à quelques Pas de la table à thé.

Mon courage se raffermit, et j'entrepris la narration de mes glorieux débuts, d'abord avec quelque hésitation, puis en m'animant et m'amusant moi-même de mon récit... Je racontai ma révérence si bien préparée et si complètement manquée, hélas !... puis les questions de la princesse, mes réponses touchant mon existence à Dierkhof, et enfin la chanson qu'elle avait voulu entendre.

Charlotte ponctuait chacune de mes phrases d'un bruyant éclat de rire. M^lle^Fliedner elle-même, si sérieuse et si contenue qu'elle fût habituellement, ne pouvait s'empêcher de sourire en me caressant affectueusement les joues. Dagobert seul ne riait pas ; il me contemplait avec l'expression de surprise et d'effroi que j'avais aperçue dans les yeux gris de la demoiselle d'honneur, et finalement, lorsque, ayant trop chaud, je détachai la cravate et la jetai sur la table en disant que ce fichu de soie appartenait à la princesse, et qu'elle l'avait noué autour de mon cou, il prit cette cravate avec un profond respect, et l'étendit soigneusement sur le dossier de son fauteuil... Ceci m'irrita à un degré inconcevable.

« Ne bougez pas !... » s'écria Charlotte en étendant la main vers moi par un geste impérieux. « Dites, chère Fliedner, la petite princesse, en dépit de ses yeux bleus foncés, ne pourrait-elle pas passer pour une intéressante fille d'Israël plutôt que pour le rejeton d'une ancienne et noble famille ?... Posée comme elle l'est, avec sa tête bouclée entourée de verdure... Je vous en prie, petite Princesse, laissez pour un instant encore votre main ombrager votre front... elle me rappelle d'une façon frappante l'une des filles de la Bible, la jeune Juive de Paul Delaroche, veillant à la dérobée sur la corbeille qui contient le petit Moïse, non encore sauvé des eaux.

— Mais c'est bien naturel, » répondis-je, « ma grand'mère était Juive. »

Le pas régulier qui se faisait entendre du côté où M. Claudius s'était retiré s'arrêta aussitôt, et un silence mortel se fit autour de la table à thé. J'étais assise de telle sorte que j'apercevais une partie du jardin au travers

des parois de la serre. La lune s'était levée à l'horizon, mais elle était encore à demi voilée par une accumulation de nuages, dont la dentelure lui composait un ourlet argenté. Sur le vaste espace qui s'étendait devant moi flottait une lueur indéterminée qui communiquait à tous les objets un aspect fantastique et les transformait en autant de fantômes... Le champ de lis, quoique placé à l'arrière-plan, enfoui dans la verdure et ombragé par les bosquets qui garnissaient la rive du ruisseau, semblait absorber à lui seul toute la clarté de la lune. Mon cœur se serra, ma pensée me retraça ma pauvre grand'mère telle que nous l'avions vue, foudroyée, étendue immobile sous les chênes... Toutes les tristesses, toutes les angoisses que j'avais ressenties en ces heures terribles où son âme dénouait un à un les liens qui l'attachaient encore à la terre, s'éveillèrent subitement dans mon cœur engourdi, mais non oublieux. Et alors, sans pouvoir me taire, sans pouvoir m'arrêter, je racontai les rares rapports qu'il y avait eu entre elle et moi durant les dernières années de sa vie, tandis que le malheur troublait de plus en plus son intelligence, puis la révélation de sa tendresse à son lit de mort, ma douleur en m'apercevant que la mort s'emparait de ce cœur que j'avais si récemment conquis sur l'indifférence : tout cela surgit tout à coup en flots pressés. Je touchai même à la terrible entrevue qui avait eu lieu entre ma grand'mère et le vieux pasteur. Je dis comment elle l'avait repoussé, quoiqu'il fût si bon ; comment elle avait voulu mourir dans la foi de ses Pères, et avec quelle charité vraiment chrétienne le pasteur s'était comporté.

Tandis que chacun m'écoutait sans prononcer une parole, le gravier grinça tout à coup sous un pas énergique, et le vieux teneur de livres, que je croyais depuis longtemps renfermé dans son appartement, se montra devant moi.

« Cet homme était bien faible, bien incapable, bien coupable !... » s'écria-t-il d'une voix tonnante. « Il ne devait pas quitter ce lit jusqu'au moment où il aurait ressaisi cette âme rebelle... Il devait la forcer, lui inspirer un effroi salutaire... un prêtre a des moyens pour ployer les âmes récalcitrantes, les frapper de terreur, les réduire en poussière pour leur propre bien, et afin de les arracher à l'enfer qui les attire. »

Je bondis sur mon siège et me trouvai debout... La pensée qu'une voix semblable à celle-ci eût pu tonner aux oreilles de ma grand'mère expirante, troubler et épouvanter ses derniers Moments, me parut insoutenable.

« Oh ! » m'écriai-je, « nul n'eût osé faire cela. Nous ne l'aurions Pas souffert, Isabelle et moi... Pour sûr, non ! et même maintenant je ne souffrirai pas que vous disiez une seule parole de Plus contre ma grand'mère ! »

M^lle^ Fliedner s'était levée presque aussi vivement que moi-même. Elle avait jeté ses deux bras autour de moi comme pour me protéger, et regardait avec anxiété du côté du groupe de rochers... Les pas s'y faisaient entendre de nouveau et se rapprochaient rapidement de la table à thé.

« Avez-vous aussi raconté tout cela à la princesse, Mademoiselle de Sassen ?... » dit Dagobert avec vivacité. Il semblait vouloir tenter, par cette question, de changer le cours de l'entretien et de rendre toute intervention inutile. Et, en effet, le bruit des pas s'amortit.

Je secouai la tête négativement.

« Eh bien, s'il en est ainsi, je vous demanderai la permission de vous donner un conseil... Gardez à l'avenir un silence complet sur ce point.

— Et pour quel motif ?... » demanda M^lle^ Fliedner.

« Vous devez le comprendre aisément, ma chère Fliedner, » répondit-il en levant les épaules avec un peu d'impatience. « Chacun sait que le duc n'aime pas les Juifs, parce que l'un de ses agents d'affaires, Harschfeld, un Juif, l'a trompé dans je ne sais plus quelle négociation, et a disparu en lui emportant de l'argent. En outre, — et ceci est le plus important, — le nom de Sassen est considéré à la cour comme pur de toute mésalliance de temps immémorial. En ce qui concerne Son Altesse le duc lui-même, la science et la célébrité de M. de Sassen donnent à celui-ci la prépondérance dont il est en possession ; mais il n'en est pas de même pour les personnes de son entourage : ce qui leur en impose le plus, c'est l'antiquité et la pureté de la généalogie de M. de Sassen. Quelques commérages faits au sujet de l'incident qui vient de nous être révélé, quelques petites méchancetés dites et propagées par les jeunes dames de la cour, pourraient porter un coup sérieux à la brillante faveur dont jouit M. de Sassen, ébranler sa considération, et agir avec d'autant plus d'intensité qu'il présente désormais une plus vaste surface à l'envie, puisque sa fille n'a pas été moins bien accueillie que lui-même. »

Je gardai le silence, parce que ces explications me parurent inintelligibles en bien des points. Je ne comprenais pas du tout quel tort pouvait être fait à mon père parce que sa mère était Juive. Je manquais totalement de l'éducation qui m'aurait révélé un certain ordre de préjugés. D'ailleurs je

n’étais pas en situation de chercher à éclairer mon ignorance ; je tremblais encore des suites de l’effroi que m’avaient causé la brusque apparition et les féroces paroles de cet impitoyable vieillard. Et il était encore là devant moi, les bras croisés, avec ses regards enflammés, qui jaillissaient sous ses épais sourcils blancs et semblaient vouloir me réduire en cendres. Je sentis pour la première fois de ma vie que j’étais haïe, et c’est là une découverte qui ne pénètre pas dans un jeune cœur sans le briser. L’air que je respirais près de mon ennemi m’étouffait, et un plus long séjour dans la serre me parut insoutenable.

« Je veux m’en aller... Isabelle m’attend, » dis-je, et je me dégageai par un mouvement énergique des bras de M^lle^ Fliedner. Je saisis mon chapeau, tandis que mon regard errait avec anxiété sur le vaste jardin qui s’étendait au loin.

« Eh bien, venez-vous-en... » dit Charlotte en se levant. « Je vois à votre regard qu’il ne faudrait pas se hasarder à vous retenir contre votre gré... Vous seriez capable en cet instant de briser les vitres de la serre, tout comme le sauvage et farouche Darling.

— Darling a jeté aujourd’hui son maître par terre, » dis-je,
« et l’a piétiné. »

Dagobert bondit.

« Comment ? que dites-vous ? Arthur Fressel, un excellent cahier ?... C’est impossible !

— Ah bah !... un fameux cavalier, en effet. Cet homme aurait agi bien sagement en se tenant derrière son comptoir, » dit Charlotte d’un ton qui était légèrement dédaigneux et en apparence fort indifférent. Mais je m’aperçus que ses lèvres se serraient et que ses paupières à demi baissées laissaient échapper un regard de colère qui glissa à la dérobée sur l’arrière-plan de la serre. « S’est-il fait beaucoup de mal, ce pauvre jeune homme ?... » ajouta-t-elle avec indolence.

« M. de Wismar a dit à la princesse que la race dont était ce jeune homme avait la vie dure, la charpente robuste, et qu’il n’était pas facile de la rompre. »

Un léger éclat de rire se fit entendre derrière les rochers. Un tremblement de terre subit n’aurait pu produire un plus grand trouble que celui dont le frère et la sœur se montrèrent saisis lorsque ma réponse irréfléchie fut accueillie par ce rire discret, étouffé aussitôt qu’il avait éclaté. Qu’avais-je donc fait, pauvre créature épouvantée, pour que les yeux de Dagobert me

regardassent avec tant de colère ? Et Charlotte semblait prête à adresser un défi au groupe de rochers. Elle se borna à relever orgueilleusement la tête.

« Venez, petite, donnez une poignée de main à M^lle^ Fliedner, et souhaitez-lui une bonne nuit. Il est décidément temps de Vous mettre au lit, » me dit-elle.

Dans toute autre circonstance, cette façon cavalière de traiter la dignité de mes dix-sept ans sonnés m'eût profondément blessée. Cette fois je pardonnai à Charlotte, car la bouche qui s'imposait un ton plaisant était littéralement sans couleur... La fière jeune fille était profondément atteinte. Cela, je le vis fort bien, tout en ne pouvant discerner quelle pouvait être la cause de son émotion.

Elle traversa silencieusement, et en apparence tranquillement, à mes côtés, la serre et la première partie du jardin. Mais à peine le pont se trouva-t-il derrière nous, qu'elle s'arrêta et soupira profondément en plaçant ses deux mains sur sa poitrine.

« L'avez-vous entendu rire ?... » me dit-elle avec amertume.

« C'était M. Claudius ?

— Oui, enfant. Quand vous aurez vécu plus longtemps avec nous, vous saurez que cet esprit si élevé, — et si profond, — ne rit jamais. Si cela lui arrivait, il serait, comme il y a peu d'instant, soumis aux faiblesses de l'humanité... Petite, il faudra à l'avenir vous montrer plus sobre de détails sur ce que vous aurez vu et entendu à la cour quand vous vous trouverez dans le voisinage de l'oncle Éric. »

Je fus indignée. On m'avait forcée à parler, et, par le fait, je m'étais montrée très réservée, eu égard à mon inexpérience, puisque je n'avais soufflé mot de ce qui avait été dit sur le compte de Dagobert et de sa sœur.

« Pourquoi me grondez-vous ?... » dis-je avec indignation. « Fallait-il éviter de dire que le cavalier désarçonné était considéré à la cour comme un homme robuste ?

— O sancta simplicitas ! » s'écria Charlotte en riant d'un air moqueur. « Arthur Fressel est mince et délicat... On dirait un petit homme en sucre. Le trait du spirituel M. de Wismar visait la lourdeur et la corpulence que l'on attribue à la bourgeoisie, et, grâce à l'opposition régnant entre la réalité et l'hypothèse, n'en était que plus mordant. Un noble aurait, dans cette chute, enfoncé ses côtes délicates, pétries d'une pâte spéciale, et aurait incontinent rendu son âme à Dieu, qui l'aurait placée près des âmes de ses ancêtres, car on suppose qu'il les range par ordre d'ancienneté, comme une

galerie de portraits de famille ; tandis qu'un bourgeois est construit d'une argile grossière, qui ne se brise pas aussi facilement que la porcelaine de Sèvres. »

Elle continua à rire, pressa le pas et atteignit avec moi le parterre qui entourait le petit palais.

La lune avait rejeté tous ses voiles et éclairait pleinement le Joli édifice. Ses blancs rayons traçaient des bandes lumineuses sur le gazon, et semblaient avoir communiqué la vie à la statue de marbre blanc de Diane, qui s'élevait au milieu de la corbeille de fleurs rouges... Il me sembla tout à coup que la flèche qu'elle brandissait éternellement allait frapper les airs. Cette lumière limpide s'étendait sur les festons et les astragales sculptés dans la pierre des murailles, sur les yeux fixes et les lèvres scellées des cariatides, et se mirait sur la surface du lac, ainsi que sur les grandes fenêtres du premier étage. Il m'était aisé de reconnaître chacun des plis des draperies fanées qui garnissaient les portes du balcon. Maintenant la lune parcourait de ses semelles d'argent les chambres mystérieuses... et son pas léger ne faisait pas vaciller la lampe suspendue au plafond de la chambre occupée par le vieux fanatique haineux.

« Celui de là-haut m'aurait comprise, ainsi que mon frère, » dit Charlotte en désignant de la main le premier étage du petit Palais. « Il a énergiquement secoué la poussière du négoce et s'est vaillamment fait sa place dans la sphère à laquelle il aspirait, qui seule pouvait lui permettre de respirer à l'aise. »

Elle contempla les fenêtres étincelantes, et leva les épaules.

« Sans doute, » poursuivit-elle, « il a fini le crâne brisé, mais qu'importe ? Il avait pourtant obligé la caste orgueilleuse à l'admettre et à l'accepter. Il était devenu l'égal des nobles et s'est brillamment frayé sa route sur le sol dont ils réclament la propriété exclusive. En fin de compte, il est tout à fait indifférent que Cette existence ait duré cinquante ans ou seulement dix ans. Je mourrais volontiers jeune si je pouvais vivre seulement douze mois à ma guise... J'ai goûté dans sa plénitude l'amertume d'une existence écoulée sous le poids, sous le boulet d'un nom Plébéien, en face de petites pimbêches qui pensent que l'impertinence est l'un des privilèges de leur noblesse... Je ne veux pas rester toujours sous leurs pieds, sur le dernier échelon... Non, je ne le veux pas ! »

Et par un geste de sauvage énergie elle dirigea son poing fermé vers le ciel, puis se mit à marcher rapidement.

« L'oncle Éric, » dit-elle en s'arrêtant tout à coup, « connaît cette flamme qui me dévore ; —Dagobert sent et souffre comme moi, et pour les mêmes causes, — et, fidèle à l'orgueil bourgeois qui l'anime, il cherche à étouffer nos aspirations... Nous devons, dit ce grand philosophe, chercher en nous-mêmes le mérite qui appelle la considération, et non trouver notre appui et la cause de notre élévation dans les circonstances extérieures... Cela fait pitié ! En tout cas, il ne trouve pas une prosélyte en moi. Je ronge mon frein avec fureur, je maudis le joug qui m'est imposé et la destinée qui s'est jouée des inclinations de la nature, qui a porté le jeune aigle dans un nid de grues... D'où viennent ces penchants ?... » poursuivit-elle plus lentement. « Ils sont en moi depuis que je respire... Ils doivent être charriés par le sang qui coule dans mes veines. Non, ce n'est point une chimère : l'instinct aristocratique existe de par la nature même, sans être le produit d'une éducation spéciale, et même en dépit de cette éducation... Il doit y avoir des liens invisibles pour nos yeux mortels, tissés entre nous, et des destinées à nous inconnues, dont nous avons fait partie dans une vie antérieure. Ces liens nous rattachent bien certainement tous deux, orphelins obscurs en apparence, nous agitant dans une atmosphère de mystère, à quelque haute origine... Mais laquelle ?... Comment le savoir ? »

Cette plainte passionnée, s'élançant comme un cri de douleur de l'âme de Charlotte, s'éteignit dans une sorte de bégayement. Sur la limite de l'un des bosquets que nous frôlions au passage se tenait M. Claudius. Il fixait un regard calme et sérieux sur la jeune fille agitée.

« Le mystère se dissipera un jour, Charlotte, je m'y engage, » lui dit-il de son ton ferme et froid. « Mais tu connaîtras la vérité seulement quand tu pourras en supporter le fardeau, quand la vie, et moi-même, » ajouta-t-il en se désignant par un geste impérieux, « aurons réussi à te donner un peu de raison. Retourne maintenant à la maison. Dorothée te préparera un verre d'eau sucrée... Tâche de te calmer. Un mot seulement encore : je défends absolument à l'avenir ces promenades au clair de lune faites en compagnie de M^{lle} de Sassen. La manie des grandeurs est chose contagieuse... Tu me comprends sans doute. »

Chose surprenante, cette altière jeune fille, à l'intelligence prompte à la riposte comme à l'offensive, ne put répondre un mot à cette sévère admonestation. La surprise causée par cette rencontre imprévue l'avait réduite au mutisme et à l'immobilité. La tête penchée sur sa poitrine, elle se borna à presser convulsivement ma main, se détacha de moi et disparut.

Je me trouvais seule avec le terrible M. Claudius. Une angoisse extrême oppressait mon cœur, mais je ne voulais pas qu'il s'en aperçût, — non certes, et pour rien au monde ! —Je m'avançai, à pas infiniment trop lents à mon gré, vers le petit palais, et il marcha à mes côtés sans dire mot... Le vestibule était brillamment éclairé. Même le corridor qui conduisait à mon appartement particulier était garni chaque soir de deux lampes, placées là d'après les ordres de M. Claudius. Il s'arrêta devant ce corridor dans lequel j'allais m'engager.

« Vous m'avez quitté avec mécontentement cette après-midi, » me dit-il, « donnez-moi la main. Je voudrais n'avoir pas à faire des expériences aussi pénibles que l'ont été celles de Heinz avec le corbeau. »

Il me tendit la main. Le corridor était garni de vitraux de couleur, par lesquels filtrait la lumière du vestibule. L'un de ces carreaux, rouge pourpre, projetait sa teinte sur la blanche main de M. Claudius, et un diamant qu'il portait à son doigt renvoyait de fulgurants éclairs couleur de sang... » Je reculai.

« Votre main est pleine de sang !... » m'écriai-je en la repoussant.

Il tressaillit et me regarda. Je garderai jusqu'à mon dernier moment le souvenir de ce regard, de son expression... Jamais encore un œil humain ne m'avait ainsi regardée. Il se retourna, s'éloigna et quitta le petit palais sans répondre par une seule syllabe à ma sotte et enfantine exclamation.

Je posai la main sur mon cœur... Que se passait-il donc en moi ? C'étaient le regret cuisant, le remords cruel qui me perçaient de mille coups. Je m'élançai hors du petit palais pour essayer de réparer le mal que je venais de faire, pour lui tendre la main, ainsi qu'il l'avait désiré, le prier de ne pas me garder rancune. Mais les alentours de l'édifice étaient vides et silencieux. * On n'entendait pas même un pas lointain... Sans doute M. Claudius avait gagné la forêt, et je ne pouvais l'y suivre.

Ce fut avec un profond accablement que je regagnai la chambre dans laquelle m'attendait Isabelle. Ses yeux vigilants et pénétrants aperçurent bien vite quelques gouttes suspendues à mes cils, et je lui dis qu'il fallait reporter la responsabilité de tout cela à ces exécrables vitraux coloriés... Plut à Dieu que Darling les eût brisés comme ceux de la serre !

XXI.

A cette soirée succédèrent bien des jours de troubles et d'angoisses, remplis par les soins que je donnais pour la première fois de ma vie, les soins que l'on donne à un père malade. Il souffrit de maux de tête tellement insoutenables que, trois jours durant, il ne put monter à sa bibliothèque bien-aimée. La farouche petite créature qui ne pouvait tenir dans la maison de Dierkhof au delà d'une demi-heure, quand le soleil éclairait la campagne, resta du matin jusque bien avant dans la nuit renfermée dans une chambre obscure, immobile près du lit du malade, épiant anxieusement chacune des syllabes qu'il prononçait. Le regret des beaux jours d'août, qui s'écoulaient sans qu'il me fût possible d'en jouir, ne m'atteignit pas une seule fois. Il y avait d'ailleurs quelques rayons de soleil dans mon existence : en dépit des volets hermétiquement clos et des rideaux soigneusement tirés, c'était lorsque je m'asseyais sur le rebord du lit, et que, posant alternativement chacune de mes mains fraîches sur le front brûlant de mon père, il disait à Isabelle, en souriant faiblement, qu'il n'avait pas encore soupçonné jusqu'ici quelle bénédiction il y avait sur ceux qui possédaient des enfants. Depuis la mort de ma mère, son mal chronique, — car il était sujet aux douleurs cérébrales, —lui semblait à chaque crise nouvelle plus difficile à supporter, précisément en raison de son isolement et de la privation de tout soin affectueux. Il déplorait chaque jour davantage la séparation qui nous avait tenus éloignés l'un de l'autre, et s'en tourmentait avec une sorte de douloureux remords.

Le médecin particulier du duc visitait mon père très fréquemment. Deux fois par jour, les valets de pied de Son Altesse venaient prendre des nouvelles du malade et lui apporter toutes les friandises qui pouvaient le tenter. Isabelle prétendait que la besogne insipide de répondre à tous les envoyés des divers quartiers de la ville et de la cour suffisait, — tant ces visites étaient nombreuses et fréquentes, — à occuper toute son existence, et ne cessait de remercier et de maudire tous ceux qui s'intéressaient si vivement à la santé de mon père. La maison de devant prenait aussi une vive part à notre situation. M^{lle} Fliedner nous visitait chaque matin, et mettait à notre disposition toutes les ressources qu'elle administrait.

Charlotte était venue un soir passer une demi-heure avec moi, afin, disait-elle, « de distraire et de consoler un peu cette petite ». Il me parut cependant qu'elle avait plus que moi besoin de consolations extérieures. Il y avait un sombre nuage sur son front, et l'indolente assurance de son maintien avait fait place à une agitation quelque peu nerveuse. Elle ne fit aucune allusion à notre rencontre avec M. Claudius, mais elle me raconta que la Maison de devant se trouvait dans une atmosphère orageuse, les coups d'État se succédant à tout instant et tenant lieu de coups de tonnerre. M. Claudius poursuivait rigoureusement l'exécution du Plan qu'il s'était tracé, et qui avait pour objet de nettoyer la maison de toute ortie piétiste. Il avait généreusement abandonné au teneur de livres le montant des cotisations par lui imposées aux employés de tout ordre, mais en prenant une somme équivalente sur ses propres deniers pour fonder une caisse de secours destinée à faciliter l'accès des écoles supérieures aux fils de ses ouvriers, ainsi qu'à aider à l'entretien des pauvres ouvrières. Les petits traités avaient été soigneusement recherchés et expulsés. Un blâme éclatant avait été infligé à tous ceux qui depuis quelque temps imaginaient que l'hypocrisie pouvait tenir lieu de mérite. On leur avait enjoint de renoncer à leurs phrases ampoulées à leurs tournoiements d'yeux, en les avertissant que toute tentative faite pour revenir à l'ordre de choses actuellement démoli par les soins de M. Claudius serait considérée comme une cause d'exclusion de la maison. Le teneur de livres était naturellement exaspéré et promenait au travers des comptoirs un visage sur lequel le ressentiment était gravé... Mais en m'apprenant cette dernière circonstance on ne me révélait rien qui me fût inconnu : j'avais souvent aperçu au travers de l'une des fentes des jalousies M. Eckhof se promener près du lac en compagnie du frère et de la sœur. Le lien qui unissait ces trois personnes semblait s'être resserré Plus que jamais, ainsi que l'indiquaient les fréquentes et mystérieuses promenades faites dans la forêt.

Chaque fois que Charlotte prononçait le nom de M. Claudius, j'éprouvais une commotion. Cependant la source du regret et celle du remords s'étaient considérablement affaiblies en moi. Je ne doutais pas, en effet, que la maladie de mon père n'eût pour unique origine la douleur qu'il avait éprouvée au sujet de la médaille dont il n'avait pu se rendre acquéreur, et que l'on ne m'avait pas permis de lui offrir. L'implacable logique qui se développe dans une tête de dix-sept ans me démontrant que, si je lui avais fait involontairement quelque mal, M. Claudius m'en avait fait

volontairement, et par une frivole vanité, afin de donner une haute opinion d'une science qu'il ne possédait pas, je ne pouvais m'empêcher de trouver que nous étions quittes.

Mais enfin les mauvais jours passèrent. Les fenêtres de la chambre du malade s'ouvrirent toutes grandes pour laisser entrer l'air et la lumière, et Isabelle se mit à épousseter et essuyer toutes choses avec l'activité qui la caractérisait. J'avais accompagné mon père dans sa première visite à la bibliothèque, j'y avais préparé son café, baissé à moitié les rideaux verts, ainsi qu'il l'aimait, et placé sous ses pieds un tapis ouaté. J'étais désormais tranquille sur son compte : je le savais heureux, c'est-à-dire occupé de ses chères recherches, et je m'élançai comme une flèche dans la direction du jardin. J'appréciais maintenant plus et mieux que jamais l'adorable parfum de la forêt, et la fraîcheur que ses branches entrelacées gardaient avec un soin jaloux. Le soleil resplendissant semblait décidé à pomper toute l'eau du lac. Celui-ci, languissant, abattu, demeurait immobile dans sa ceinture de pierre.

Je m'engageai dans le sentier que je n'avais pas parcouru depuis dimanche, et pénétrai dans le taillis... Je reconnus la place où je m'étais arrêtée, même j'y retrouvai la petite voiture de Marguerite encore à moitié remplie des fraises qu'elle avait cueillies, et qui n'offraient plus qu'une agglomération informe... Personne n'y avait touché. Peut-être le vieux jardinier Schæffer l'avait-il vainement cherchée, et je déplorai la peine que la privation de son jouet avait sans doute causée à l'enfant. Les parents étaient pauvres... si pauvres que la jeune mère en était réduite à se passer de servante. Ils n'avaient donc pu dédommager leur petite fille de cette perte.

Quoique M. Claudius ne m'eût pas adressé une parole de reproche au sujet de l'indiscrétion que j'avais commise en ouvrant une porte de son enclos, il n'en avait pas moins exprimé la volonté d'empêcher à l'avenir toute tentative de ce genre, en se bornant à fermer la serrure et à mettre la clef dans sa poche. Et pourtant, sans tenir compte de cette muette interdiction, je m'élançai vers la porte du jardin... Une nouvelle serrure (sans clef cette fois) étincelait au loin, et les gonds et les verrous n'étaient pas moins neufs, massifs et solides que la serrure nouvelle... Oh ! oh ! quelle opinion on avait eue de ma force physique ! On avait jugé à propos de prendre toutes ces précautions contre l'espèce d'Hercule féminin qui avait nom M^{lle} de Sassen ! Je ne pus m'empêcher de contempler en riant la

frêle petite créature à laquelle on avait opposé toutes ces ferrures puissantes et ces serrures compliquées.

Je grimpai sur l'orme. L'entreprise n'était pas sans difficultés. Je portais les bas de dentelle que Charlotte m'avait procurés ; mais je leur avais associé les souliers de Dierkhof, dans lesquels mes Pieds prenaient si largement leurs ébats, que je frémissais de les Perdre à chaque mouvement pour passer d'une branche à la branche supérieure.

Pourtant j'en vins à bout à mon honneur. Décidément je n'étais Pas encore trop rouillée par la civilisation. Je m'assis avec fierté sur la cime de l'arbre. Le belvédère était charmant, et je me trouvais là aux premières loges pour contempler le petit chalet. Sur le balcon du bâtiment, bien ombragé par la vigne vierge, se trouvait une voiture d'enfant occupée en ce moment par le gros Hermann, qui semblait satisfait, repu, et s'abandonnait aux douceurs de la paresse. Près de lui se tenait Marguerite, qui mordait à belles dents une grande tartine de beurre, tout en adressant à son frère plusieurs sermons, dont il paraissait se soucier aussi peu que possible. Dans la pièce ouvrant sur le balcon, j'apercevais la Jeune mère repassant activement le linge, et penchant à chaque instant son visage enflammé par le travail sur l'angle du balcon où se trouvaient les deux enfants.

Qui eût pu supposer, en examinant ce visage doux et fin, que Ces traits pouvaient traduire l'emportement et exprimer l'énergie dont je les avais vus empreints ? Il n'y en avait plus trace aujourd'hui sur son joli visage, et la petite fille n'était pas désolée, comme je l'avais redouté, et ne semblait pas du tout pleurer son jouet. Cependant il fallait qu'elle rentrât en possession de sa voiture, et, sans retard, je voulais la remplir de fraises, de fleurs des bois, et aller prier le vieux jardinier Schæffer de la reporter au chalet. Je quittai mon siège aérien et glissai de branche en branche pour rejoindre le sol... Mais j'entendis les pas de plusieurs personnes Venant du côté du petit palais, et qui devaient se trouver déjà fort Près de moi. Je fus tout à coup saisie d'effroi en croyant reconnaître la voix du teneur de livres. Il m'était impossible de regagner la cime de l'orme sans courir le risque d'être trahie par le choc des branches. Je n'avais d'autre ressource que celle de rester immobile sur la branche très mince qui me soutenait, de m'appuyer sur le tronc de l'arbre, et d'attendre là, le cœur battant, que les promeneurs se fussent éloignés sans m'apercevoir.

Ce que je vis tout d'abord au travers du feuillage, ce fut le nœud de velours rouge que Charlotte portait presque toujours au-dessus de son

front... Là où était Charlotte était aussi Dagobert. Le frère et la sœur fuyaient sans doute les sévérités dont ils étaient victimes dans la maison Claudius. Ils venaient chercher dans la forêt un refuge momentané, une trêve à leurs peines et à leurs humiliations. J'y compatissais de toute mon âme, en regrettant pourtant leur liaison avec le terrible et désagréable teneur de livres.

Ils s'engagèrent dans un sentier qui contournait ma cachette. Eckhof s'efforçait de mettre une sourdine à sa voix tonnante : mais comme sa prononciation était fort nette, je ne perdais pas une des paroles qu'il prononçait. Il tenait son chapeau à la main, et son front, d'une blancheur éclatante, éclairait littéralement le taillis... Mais ses beaux traits étaient visiblement assombris, et son front majestueux chargé d'ennuis.

« Finissez, je vous en prie, » disait-il d'un ton d'impatience.
« Cessez de m'adresser des consolations banales, » fit-il en s'arrêtant brusquement. « Je vous dis et vous répète que les conséquences sont incalculables et dépassent de beaucoup tout ce que vous pouvez imaginer. Vous n'avez pas mesuré l'importance du pas que nous avions fait quand nous avions réussi à dominer la maison Claudius avec tout son personnel... Cet exemple était fait pour amener à nous les faibles et les hésitants... Et voici que cet édifice, si soigneusement, si patiemment élevé, gît à terre comme un château de cartes ! Quel horrible aveuglement, de prétendre rendre à l'indépendance impie les âmes que nous avions réussi à conquérir, à convaincre ou bien à intimider ! Et quelle douleur d'assister au triomphe de l'impiété venant se substituer au vrai culte du Seigneur !

— L'oncle se frappe lui-même du glaive qu'il dirige contre vous, » répondit Dagobert froidement. « Qui veut prospérer et dominer ici-bas doit s'appuyer sur votre parti, écarter soigneusement les principes prétendus chrétiens qui prêchent la douceur, le pardon des injures, et autres sornettes du même genre. La vraie religion, c'est la force, c'est l'intimidation, c'est la terreur, selon les caractères ; en un mot, c'est la religion telle que l'entendent les piétistes qui ne se laissent pas détourner de leur voie par des considérations d'humanité, de pitié, ni de tolérance. Si j'avais en main la puissance, — c'est-à-dire l'argent, — votre parti compterait un adhérent zélé de plus. Je connais mon époque, et je sais que la domination appartient à ceux que vous représentez et soutenez. Bien entendu, cette domination doit être employée pour la plus grande gloire du Seigneur.

— En ce qui concerne notre Église, M^lle^ Charlotte n'est pas, je crois, animée du même zèle que vous, » dit M. Eckhof en fixant son regard pénétrant et sévère sur la jeune fille.

« En effet, » répondit-elle d'un ton plein de franchise, « nous différons essentiellement d'opinion sur ce point. J'avoue que si j'avais de l'argent à ma disposition, je l'emploierais, non à alimenter votre caisse, mais à le semer de tous côtés pour essayer de dissiper l'obscurité qui voile notre origine. Je ne veux pas vivre plus longtemps des miettes qni me sont jetées, parce que je sais nettement qu'un jour viendra où je rougirai de la situation présente... Dès à présent je vais entasser, économiser...

— M^lle^ Charlotte deviendra économe ?... » dit M. Eckhof avec un ton d'incrédulité sardonique.

« Je vous dis, » répondit-elle vivement, « que j'irai vêtue d'un sac, la tête couverte de cendres, jusqu'à ce que j'aie pu rassembler la somme nécessaire pour un voyage d'investigation à Paris.

— Et que vous semblerait si l'on vous mettait à même de percer ce mystère sans aller si loin ? »

Chacune de ces paroles tomba lourdement dans mon oreille et sur mes nerfs, comme un son d'airain plein et vibrant. L'homme qui venait de les prononcer avec énergie et lenteur se tenait là, tout frémissant, comme si, par une décision subitement prise, il venait de s'arracher à un engagement et de rompre avec une promesse.

« Venez ici, » dit-il impérieusement à la jeune fille, qui le suivit en silence et s'assit près de lui sur le banc où je m'étais placée le dimanche précédent, et qui était situé tout près de l'orme.

Grand Dieu ! dans quelle terrible situation je me trouvais engagée ! Je me retenais à grand'peine au tronc de l'arbre, et la mince branche sur laquelle j'étais posée ne pouvait, je le sentais bien, me soutenir longtemps encore. De plus, mes souliers tentaient sans cesse de quitter mes pieds et de glisser à terre. Je tremblais en envisageant les conséquences de cet accident grotesque, et d'autant plus que je me reconnaissais impuissante à le conjurer... Si l'un des bateaux dont j'étais chaussée venait interrompre brusquement les communications que le grave personnage allait faire à Charlotte, quel sujet d'inépuisables moqueries pour Dagobert, et quel beau texte de sermon pour mon ennemi, si friand de tout scandale grand ou petit !

« Je veux vous raconter une histoire qui s'est passée tout près de nous, » dit M. Eckhof au frère et à la sœur, assis à ses côtés. « Mais écoutez d'abord

une explication nécessaire. Vous devrez la révélation que je vais vous faire non pas seulement à la sympathie que vous m'inspirez, — je dirais un mensonge si je vous le faisais croire. — Je ne suis pas non plus mû par un esprit de vengeance, quoique le Seigneur ait dit : « Chacun « sera récompensé selon ses œuvres !... » Vous voyez en moi. en cet instant, non pas l'homme qu'on appelle Eckhof, mais le serviteur du Seigneur, le combattant de Dieu, qui ne peut hésiter dans son choix quand il se trouve placé entre les intérêts périssables des hommes, — ceux-ci fussent-ils sa propre chair, son propre sang, — et la gloire du Seigneur ! »

Et il ne faut pas croire que ce langage émanât purement de l'hypocrisie. C'était bien véritablement le sombre et aveugle fanatisme qui animait le vieux teneur de livres. Il était effroyablement sérieux, et ses yeux levés vers le ciel étincelaient d'une flamme ardente.

« Vous m'avez souvent affirmé, » dit-il en s'adressant à Dagobert, « que, mis en possession d'un nom et d'une fortune remarquables, vous deviendriez immédiatement l'un des soutiens inébranlables de notre Église.

— Je l'ai dit, je le répète, je le jure solennellement... par reconnaissance, par raisonnement, par conviction, j'agirai de la sorte... car là où est votre Église est aussi la sécurité et la domination... Des milliers et des milliers d'écus seraient employés pour vos missions... »

Eckhof inclina la tête.

« Le Seigneur, » dit-il d'un ton pathétique, « les acceptera en expiation de tous les péchés antérieurement commis, et consentira à retirer sa main vengeresse qui pèse maintenant sur les âmes réduites à errer sans trouver le repos. Écoutez-moi bien ! »

La recommandation était superflue : Charlotte et son frère étaient littéralement suspendus à la narration que M. Eckhof entreprenait.

« L'origine de toutes les hontes et de toutes les infamies se trouve indiquée au moment où le fils du marchand, rougissant de la condition dans laquelle il avait plu au Seigneur de le faire naître, quitta la plume du négociant pour prendre le glaive. Il était très beau, et possédait l'art de plaire et de se glisser dans les cœurs des hommes. Aussi le duc lui conféra-t-il la noblesse et l'attacha-t-il à sa personne. Et alors on mena une vie dissolue là même où la crainte de Dieu, la piété, la discipline devaient briller comme un flambeau, afin d'éclairer et de guider tous les habitants de ce pays. Le duc était gai, et son épouse la duchesse n'était pas moins gaie que lui, et ils aimaient les vaines distractions de ce monde ; et les jeunes

sœurs du duc, les princesses Sidonie et Marguerite, leur étaient semblables, c'est-à-dire dignes d'être comparées à Hérodiade. Elles avaient beaucoup de pouvoir, parce que le duc les aimait tendrement. Elles pouvaient obtenir de lui toute chose... tout !... excepté son consentement à une mésalliance, car il était extraordinairement fier de son arbre généalogique. Les deux jeunes et belles sœurs allaient et venaient, et voyageaient comme bon leur plaisait. La princesse Marguerite séjournait plus longtemps à la cour de L... qu'ici. Sa sœur aînée avait une préférence très marquée pour la Suisse et pour Paris... Ses voyages duraient deux, trois mois, ou même davantage... Bien entendu, elle voyageait dans le plus strict incognito, sous la protection et la surveillance de sa vieille dame d'honneur, une personne fort respectable, et de son vieux chevalier d'honneur... L'un et l'autre sont morts depuis longtemps. »

Il se tut un instant en passant sa main sur son front, geste familier à ceux qui entreprennent de rassembler leurs souvenirs... Et j'étais toujours immobile sur ma branche, mes pieds se cramponnaient fiévreusement à ses aspérités, afin de retenir mes souliers, et le sang battait violemment mes tempes, car je n'osais Pas même respirer à l'aise. Et cet homme faisait son récit sans se presser !... sans se priver des digressions, explications et Parenthèses les plus inutiles ! Cela menaçait de n'avoir pas de fin.

« Il y avait un fait extrêmement bizarre, » dit-il en reprenant sa narration. « Dès que la princesse Sidonie partait pour la Suisse, une jeune et belle dame apparaissait dans le petit palais. Elle avait d'épaisses boucles de cheveux noirs comme la princesse Sidonie, une taille souple et gracieuse en tout pareille à celle de la princesse Sidonie, et enfin lui ressemblait de tous points, comme si elle avait été sa sœur jumelle. Dans ces temps-là le pont conduisant au jardin et à la maison de devant était plus soigneusement fermé encore que de coutume, et sur la rive du ruisseau, vers le petit palais, croissait une haie épaisse, impénétrable, qui a naturellement été détruite depuis la mort de Lothaire... Une seule personne appartenant à la maison de devant jouissait de la faveur de passer le pont quand et comment il lui plaisait de le faire, et cette personne était M^{lle} Fliedner ; elle avait même une clef particulière, dont elle usait principalement le soir ou la nuit. Si vous me demandez comment tous ces détails ont pu arriver à ma connaissance, je me bornerai à vous répondre que je les tiens de ma défunte femme. Elle n'a jamais eu une participation directe à cette mystérieuse histoire, — ceci soit dit à son honneur, — mais les oreilles d'une femme,

les yeux d'une femme sont, les unes doublées d'une acuité particulière, les autres doués d'une surprenante pénétration, et quand la curiosité féminine est en éveil, rien ne peut lui opposer un obstacle : elle passerait au travers du feu pour se satisfaire, et demeurerait, sans s'en apercevoir, les pieds nus dans un ruisseau, comme qui dirait celui qui traverse le jardin, quand cette curiosité aspire à une découverte.

— Voyez-vous cela !... » ne pus-je m'empêcher de me dire à moi-même avec une certaine satisfaction, en dépit de ma position critique et dangereuse. « La brave dame se mettait volontiers aux écoutes... Elle aussi espionnait ce qui se passait.

— Cette existence était celle de deux tourtereaux. Une magnifique voix féminine chantait de belles mélodies sous les voûtes du petit palais, et quand la lune éclairait les allées du jardin, on voyait scintiller les épaulettes du brillant officier, tandis qu'une femme habillée de blanc, mince, élégante, s'appuyait tendrement à son bras.

« Un soir, M^lle^ Fliedner traversa le pont avec une hâte extrême, en s'affranchissant des précautions qu'elle prenait en pareil cas. Les lumières dansaient effarées derrière les fenêtres du petit palais, sautant brusquement d'une pièce à l'autre. Vers minuit on entendit des cris d'enfant. »

Charlotte se dressa sur ses pieds, les narines frémissantes, les yeux grands ouverts, fixés avec une expression d'angoisse indescriptible sur le visage du narrateur.

« Durant les années qui s'écoulèrent après cet événement, les séjours de la jeune dame au petit palais se répétèrent, et même ils devinrent plus fréquents. La scène que je viens de raconter s'est répétée plus tard, une fois encore, » dit Eckhof, continuant son récit. « Puis la charmante, brillante, aimable princesse Sidonie mourut brusquement dans une ville d'eaux, où elle s'était rendue pour porter remède à ce que l'on croyait être une incommodité passagère, et qui était, paraît-il, une maladie du cœur... Et le beau Lothaire, trois jours après cette mort, se brûla la cervelle à Vienne, où il se trouvait avec le duc... Peu de jours après ce terrible événement, M. Claudius arriva ici. Durant ses voyages, il avait visité Vienne et y avait retrouvé Lothaire. Jusque-là les deux frères s'étaient vus assez rarement et froidement, mais ce séjour les avait beaucoup rapprochés... Je tiens ce dernier fait d'Éric lui-même. Quand je le revis ici pour la première fois, je ne pus imposer silence au cri de ma conscience, et lui révélai tous les faits mystérieux qui s'étaient passés au petit palais. Il me regarda fièrement,

sévèrement, et, frappant du doigt sur le portefeuille de Lothaire, il me dit : « Voici les « documents qui établissent la validité du mariage de mon frère. »

« Le lendemain, obéissant au vœu exprimé par son frère, M. Claudius faisait appeler au petit palais les gens de la justice. Je restai avec eux dans le corridor, tandis qu'Éric entrait seul dans l'appartement occupé par son frère, afin de visiter ces Pièces une fois encore. Je le vis déposer le portefeuille de Lothaire dans le tiroir d'une table-bureau placée dans le grand salon, et fermer ce tiroir à clef... Puis il parcourut toutes les Pièces, comme pour graver leur distribution dans sa mémoire, s'arrêta quelques instants devant les fenêtres, sans nous permettre de le suivre, quitta l'appartement, en ferma soigneusement les Portes et y fit apposer les scellés de la justice... Les deux enfants nés dans le petit palais sont...

— Assez ! assez !... Pas un mot de plus ! » cria Charlotte hors d'elle-même, en se dressant de toute sa hauteur. « Savez-vous bien que je deviendrais folle, que je mourrais de douleur si, après avoir ajouté foi à cette histoire merveilleuse, — ne fût-ce que pendant la durée d'une heure, — il me fallait apprendre ensuite que tout cela n'est pas vrai... que cette origine si brillante, tellement au-dessus de mes espérances les plus ambitieuses, n'est pas la mienne ! »

Elle pressa ses tempes de ses deux mains, et se promena fiévreusement devant M. Eckhof.

« Du sang-froid, et haut la tête !... » dit-il en se levant et prenant impérieusement le bras de la jeune fille. « Je vous poserai seulement cette question : si vous n'êtes pas les enfants de la princesse Sidonie, femme de Lothaire Claudius, qui donc êtes-vous ? »

O ciel ! Charlotte, fille d'une princesse ! J'en éprouvai une joie tellement intense, que peu, bien peu s'en fallut que je n'exécutasse une cabriole, laquelle m'eût fait tomber à ses pieds. M. Eckhof lui-même me parut moins détestable, et je ne pus m'empêcher de ressentir quelque gratitude pour lui. Tout était bien, tout était pour le mieux, chacun retrouvait la place qui lui convenait. Ainsi elle ne se trompait pas, c'était bien un sang princier qui coulait dans ses veines et lui inspirait ses instincts de grandeur. J'aurais à tout risque entonné un chant de réjouissance, n'eût été l'intolérable torture dont mes pieds étaient affligés sous la contraction musculaire à laquelle je les obligeais. Que se serait-il passé, — je frémis encore en y songeant, — si le vieux Eckhof, en m'apercevant dans mon poste d'espion aérien, avait

découvert que ses confidences délicates et importantes comptaient un auditeur de plus qu'il ne le croyait ?

« Comment M. Claudius s'est-il décidé à confier ces enfants à des étrangers, à leur donner même une nationalité étrangère, puis à les faire élever, et finalement à les adopter ?... Cela semble incompréhensible, n'est-ce pas ? Je vais pourtant vous l'expliquer à l'aide de mon expérience du caractère de M. Claudius. Voyez-vous, il ne vous privera pas de l'héritage de son frère, qui est votre bien légitime, — non, non, il est trop juste, je le reconnais pour agir de la sorte ; — il ira même plus loin, car il veut vous assurer, en ne se mariant pas, tout son propre bien. Il vous prépare, au point de vue pécuniaire, une brillante destinée pour après lui, car il vous tiendra en lisière jusqu'à sa mort, n'en doutez pas... Quant à votre vrai nom, il le supprimera pour toujours ; il faut vous y attendre, parce qu'il ne veut pas qu'une branche noble soit greffée sur le tronc de sa famille. — Je le connais bien ! — Il a l'inflexible orgueil bourgeois des Claudius, établi dans la tête la plus dure que j'aie jamais rencontrée. On attribue, et avec raison, je crois, une origine hollandaise aux Claudius. Eh bien ! celui-ci est le plus hollandais des Claudius : tête de fer, barre de fer... Allons !... » ajouta Eckhof, non sans impatience, « calmez-vous donc !... et rassemblez les souvenirs de votre première enfance.

— Je ne sais rien... rien... » murmura Charlotte avec abattement en cachant son front sous ma main. L'âme énergique de la jeune fille avait succombé sous l'excès du bonheur.

« Charlotte, » dit Dagobert, « reviens à toi. » Il était en apparence beaucoup plus calme que sa sœur ; mais il me parut subitement grandi, tant il se redressait avec fierté. Son visage, d'un rouge pourpre et foncé, me parut empreint d'une expression qui m'intimida. « Elle ne peut avoir que des souvenirs vagues et insignifiants, » ajouta-t-il en s'adressant au teneur de livres, « car elle était une toute petite fille quand notre existence a changé... Moi-même je ne suis guère plus avancé. Nous avons passé notre première enfance non pas à Paris, mais dans une petite propriété située près de Paris. Nous vivions là chez M^{me} Godin. Vous le savez... Je me souviens, il est vrai, que mon père me faisait sauter sur ses genoux ; mais, ma vie fût-elle en jeu, je ne pourrais me rappeler sa physionomie... Je sais seulement que sa personne brillait... étincelait... On nous disait par-ci par-là que c'était un officier. J'ai vu ma mère très rarement... Une après-midi est pourtant restée gravée dans mes souvenirs ; ma mère vint avec l'oncle Éric et un

autre individu ; on a pris le thé dans le jardin ; l'oncle Éric a joué avec moi sur le gazon, me lançait en l'air, me rattrapait, et a porté longtemps Charlotte dans ses bras... Il avait une physionomie tout à fait différente de son visage actuel, gaie, animée, des mouvements souples et vifs... Il ne pouvait avoir alors plus de vingt ans, n'est-il pas vrai ?

— Il avait vingt et un ans quand il a quitté Paris pour toujours, » répondit le vieux teneur de livres, dont le visage s'était assombri.

« Ma mère se plaça ensuite devant le piano, » poursuivit Dagobert, « et tout le monde s'écria autour d'elle avec une intonation suppliante : « La Tarentelle ! la Tarentelle !... » Et alors s'éleva une voix puissante, mais admirable, et ceux qui l'entendaient semblaient frappés de vertige et de folie, moi le premier. M^me^ Godin était plus tard obligée, quand elle voulait me rendre docile, de me chanter de sa voix faible et vieille :

Già la luna è in mezzo al mare
Mamma mià si salterà ?...

« Et jamais je n'oublierai cette mélodie ! Il m'est impossible, quelque effort que je fasse à ce sujet, de me rappeler les traits de ma mère. Pour moi, — le chant excepté, — l'oncle Éric jouait le rôle principal dans ces réunions de l'après-midi. Vous pourriez me montrer tous les portraits féminins, qu'il me serait impossible d'y reconnaître le portrait de ma mère. Je sais seulement qu'elle était très grande et mince, que de longues boucles noires entouraient son visage et tombaient sur ses épaules... Peut-être même ce détail me ferait-il défaut si je n'avais été quelquefois grondé par ma mère à propos de ces boucles, que j'ébouriffais en jetant mes bras autour de son cou.

« Depuis ce jour l'oncle Éric vint nous voir très souvent, mais seul. Il nous caressait et nous gâtait beaucoup... tout le contraire d'à présent. Puis il resta longtemps absent, jusqu'à ce qu'un beau jour il vint et nous sépara, Charlotte et moi, de M^me^ Godin. Voilà tout ce que je puis vous dire sur les premières années de notre existence.

— Cela suffit et au delà, » répondit le teneur de livres.

« M. Çlaudius était depuis longtemps dans la confidence du secret de son

frère, et il accompagnait la princesse sa belle-sœur dans les visites qu'elle faisait aux enfants qui étaient son neveu et sa nièce. La princesse Sidonie se rendait toujours à Paris dès que son frère le duc voyageait avec son aide de camp Lothaire Claudius. »

Il passa son bras sous celui de Dagobert.

« Il s'agit maintenant, » ajouta-t-il, « d'être prudent ; avisé, et toujours sur ses gardes, si nous voulons atteindre le but que nous poursuivons. Quant à la Fliedner, qui sait tout, vous n'en obtiendrez jamais un mot d'éclaircissement : elle subirait la question ordinaire et extraordinaire sans souffler mot de ce qu'elle considère comme faisant partie, des secrets de la maison... Et quels airs candides, innocents et naïfs elle sait prendre, cette vieille chatte !... La dame d'honneur, le chevalier d'honneur, qui accompagnaient toujours la princesse durant ses voyages, son médecin particulier, qui avait ses entrées au petit palais, tout cela a disparu... est mort...

— Et M^{me} Godin aussi, depuis longtemps, » murmura Dagobert avec abattement.

« Allons, courage ! Nous nous passerons de tout cela. Nous saurons bien en trouver le moyen, » dit Eckhof d'un ton résolu. Depuis que la conversation avait abordé ces détails familiers, le vieux bonhomme avait totalement renoncé au ton nasillard et aux discours bibliques qui lui étaient habituels. « Mais n'oublions Pas que cette affaire doit être conduite habilement, que toute hâte intempestive pourrait nuire à notre succès, et que nous devons savoir attendre, fût-ce pendant des années. Savoir attendre !... C'est la condition, c'est le secret de tous les succès ! »

Il s'éloigna avec Dagobert, mais Charlotte ne les suivit pas. Quand elle fut seule, elle leva les bras au ciel par un mouvement sauvage, et articula une sorte de cri qui pouvait être un éclat de rire aussi bien qu'un sanglot. Je ne pus discerner en ce moment si cette exclamation échappait au bonheur ou bien à la folie. C'est ainsi que j'avais vu ma grand'mère près de la pompe... Inquiète, effrayée, je me penchai vivement... Pan !... un de mes Malencontreux souliers dégringola à grand bruit de ferraille, et alla s'abattre dans le taillis avec la véhémence qu'il aurait eue en partage s'il avait composé la charge d'un petit canon. Charlotte poussa un cri léger.

« Taisez-vous, au nom du ciel !... » dis-je du haut de mon observatoire, que je quittai aussitôt, en glissant le long du tronc de l'arbre.

« Malheureuse enfant, vous étiez là !... Vous avez tout entendu... vous nous avez épiés, espionnés ?... » dit-elle, tandis que je pressais ma main sur ses lèvres pour étouffer ses paroles. Elle écarta ma main par un geste de colère, et me toisa d'un regard mécontent.

« Épiés, espionnés ?... » dis-je profondément blessée. « Et comment aurais-je pu faire autrement que de vous entendre, quand vous venez raconter vos secrets en plein air, au pied d'un arbre sur lequel je me promenais.... non, je veux dire je me trouvais ? Pouvais-je me mettre à crier, en vous apercevant de loin :
« Ne venez pas par ici, si vous avez des secrets à vous communiquer, car je suis cachée ici pour éviter d'être aperçue par ce vieux méchant homme qui me persécute toujours, et me dit tout ce qu'il peut imaginer de plus effrayant et de plus horrible ? » Et pourquoi supposez-vous que je suis une malheureuse enfant ? Je suis heureuse, si heureuse, si joyeuse que je voudrais sauter de plaisir, parce qu'il m'est impossible de vous exprimer à quel point je suis contente, Mademoiselle Charlotte ! Allons, tout est bien ! tout va bien ! et vous pouvez être fière bien à votre aise. Pensez donc : voilà que la princesse Marguerite est votre tante, à présent !

— Bonté divine ! avez-vous juré de me martyriser ?... » s'écria-t-elle en me prenant par les épaules et me secouant énergiquement... Puis elle m'abandonna tout à coup, et se remit à marcher à grands pas tout autour de moi.

« Ne croyez rien de tout-cela... Moi-même je n'en crois pas un mot, » dit-elle après quelques instants, et plus calme en apparence, quoique sa respiration fût encore bien oppressée. « Ce vieux homme est tombé en enfance ; son piétisme lui a monté à la tête, — cela ne pouvait manquer d'arriver, du reste, — et voici qu'il nous raconte une histoire qu'il a probablement rêvée, et en témoignage de laquelle il ne peut invoquer aucuns noms, excepté ceux de personnes qui se sont entendues pour quitter ce monde... Une légère apparence de vraisemblance farde toute cette histoire, elle est due surtout à notre adoption par l'oncle Éric. Nul n'a compris jusqu'ici à quel mobile il a obéi en se chargeant de nous, et une voix que rien ne peut réduire au silence me crie tout au fond du cœur qu'il n'a pas agi par commisération. L'examen de l'appartement situé au premier étage du petit palais me suffirait pour me convaincre que le récit du vieux Eckhof n'est rien de plus qu'un roman, une pure fable. Il m'est impossible d'admettre qu'une princesse de la famille ducale régnante, si connue pour

sa hauteur orgueilleuse, a vécu là comme une bonne bourgeoise dans son ménage... Je jurerais volontiers que si l'on enlevait les scellés placés sur les portes, on ne trouverait rien de ce que le récit d'Eckhof fait supposer, mais seulement un élégant appartement de garçon, l'installation d'un célibataire ayant le goût du luxe et le culte du confortable.

— Ne jurez pas, Mademoiselle Charlotte, » murmurai-je tout bas, « car vous vous tromperiez. » J'étais pour ainsi dire enivrée par ces secrets et ces révélations, et séduite par la pensée de jouer un rôle dans ce roman en action ; de plus, il s'agissait de rendre un service signalé à cette Charlotte que j'admirais et chérissais... Quelle est la fillette qui ne commettrait dans cette situation l'indiscrétion la plus grave ?... « Ne jurez pas ! Le vieux homme a dit plus vrai que vous ne pensez et qu'il ne le croit lui-même. Il y a dans cet appartement un manteau de femme... Sur la table à écrire du grand salon se trouvent des feuillets de papier à lettres et plusieurs portent la signature de Sidonie, princesse de K... Elle doit avoir écrit cela elle-même, car mon père n'a pas une écriture aussi fine, — M. Claudius non plus, — et je crois que seulement une femme peut écrire de la sorte. »

Charlotte était restée immobile, foudroyée en apparence.

« Vous êtes entrée là ?... » me dit-elle d'une voix entrecoupée, « malgré les scellés ?

— Oui, je suis entrée dans cet appartement, » répondis-je vivement, mais en baissant les yeux. « Je connais un passage qui conduit dans ces chambres, et je vous y conduirai... mais pas avant qu'Isabelle soit partie. »

Au moment même où je prononçai le nom d'Isabelle, je ressentis une commotion intérieure, et j'eus une sorte de vision. Il me sembla tout à coup que ma sévère et loyale compagne se dressait à mes côtés, l'index levé en signe d'interdiction, telle, en un mot, que je la voyais quand je venais de mériter un blâme... Plus sévère encore, bien plus sévère que de coutume, car on eût dit, à l'expression de son visage, que je venais de commettre une action non seulement mauvaise, mais irréparable. Cette impression fut si profonde que je ne trouvai pas même de consolation ni de satisfaction dans les transports de joie qui s'emparèrent de Charlotte, m'étreignant convulsivement, m'embrassant à m'étouffer, et me répétant qu'elle me devrait plus que la vie. Non, je ne trouvai pas de consolation dans ces témoignages de reconnaissance et de tendresse... N'avais-je pas sacrifié à Charlotte ma bonne, fidèle et dévouée Isabelle ?

XXII.

L'activité d'Isabelle eut durant les jours suivants bien des occasions de s'exercer. Elle avait trouvé parmi les effets de mon père deux grandes caisses remplies de linge, lesquelles n'avaient pas été ouvertes depuis la mort de ma mère. L'on peut imaginer sans effort d'imagination la grêle de sarcasmes qu'elle fit pleuvoir à ce sujet sur l'homme de là-haut, qui enveloppait en des feuilles de papier de soie de vieux tessons sales et inutiles, et laissait perdre le plus beau linge qui se pût imaginer. Les contractions de son visage s'effacèrent à mesure qu'elle réussit à faire disparaître les taches d'humidité qui profanaient les piles de serviettes et de draps, et sa physionomie s'éclaira dès que, le soleil aidant, elle parvint à rendre ce linge à sa blancheur primitive. Mais ces occupations l'absorbaient à tel point qu'elle ne m'observait pas beaucoup, et elle ne comprit pas du tout pourquoi je la traitais avec un redoublement de tendresse, me jetant à son cou dix fois par jour pour l'embrasser avec emportement... Elle ne devina pas que je cherchais à me pardonner à moi-même l'ingrate parole : « Quand Isabelle sera partie... » prononcée dans la forêt.

D'autres scrupules encore s'agitaient confusément en moi et troublaient la paix de mon âme. Je ne m'avisai pas du tout de ce fait que mon immixtion dans ce drame mystérieux pouvait constituer un péril pour moi. Non, certes, je n'avais pas assez d'expérience du monde, ni par conséquent assez d'égoïsme, pour me laisser influencer par de semblables considérations. Mais j'eus tout à coup une vague révélation du tort fait à l'homme qui gérait ses affaires sans méfiance, dans la maison de devant, tandis que tous les hôtes que son toit abritait se liguaient contre lui. Il était coupable... oh ! bien certainement, et ceci ne faisait pas un doute à mes yeux... il était coupable, car il cachait à ces jeunes gens la noble origine dont ils étaient issus et cherchait à les frustrer de leur noblesse. Je souhaitais ardemment que leurs droits fussent reconnus et établis le plus vite possible ; mais que l'on ourdît des complots sous son propre toit, que le vindicatif teneur de livres et les deux jeunes gens qui mangeaient son pain conspirassent contre lui... que mon père, son hôte au petit palais, libre d'agir comme bon lui semblait avec tous les trésors artistiques qui y étaient

contenus, eût été rejoint par sa fille, à laquelle une hospitalité délicate s'était étendue... que précisément cette fille fit alliance avec ses ennemis et travaillât avec ceux-ci contre lui, cela me troublait jusqu'au fond de l'âme, et me causait une douleur sourde, mais continue.

« Vous nous avez épiés, hier, » me dit Dagobert le lendemain matin, les sourcils sévèrement froncés, lorsque, effrayée de sa présence inattendue dans le vestibule, je m'apprêtais à me sauver en courant. Il semblait m'avoir attendue. La nuit qui venait de s'écouler avait transformé le docile disciple de mon père en un maître impérieux. Il avait l'aspect sec et hautain que je lui avais vu autrefois dans la bruyère, et j'en fus affligée. Mais ces yeux bruns dominateurs avaient sur moi un pouvoir si grand, qu'aucune des paroles hautaines que je projetais de lui répondre ne Put arriver jusqu'à mes lèvres.

« La communication de Charlotte m'a plongé dans une inquiétude extrême, » poursuivit Dagobert. « Je suis persuadé que la journée ne s'écoulera pas sans que tous les moineaux ne bavardent sur tous les toits notre secret si important, car vous êtes beaucoup trop jeune et trop dépourvue d'expérience pour apprécier la gravité de notre situation. Une seule parole inconsidérée suffirait pour mettre sur ses gardes notre adversaire, beaucoup plus rusé, plus Pénétrant et plus habile que vous ne pouvez l'imaginer... Et cette Parole suffirait pour ruiner toutes nos espérances.

— Mais je ne dirai pas cette parole, » répondis-je avec colère, « et nous verrons lequel de nous saura le mieux se taire. »

Je montai l'escalier en courant, et me réfugiai dans la bibliothèque. Désormais mes lèvres étaient scellées, ma bouche saurait rester muette : j'aurais mille fois préféré mourir plutôt que de commettre une indiscrétion.

Je prenais aisément mon parti des duretés de Dagobert. Charlotte, au contraire, me causait une angoisse extrême. Elle restait pendant plusieurs heures de suite immobile, les bras croisés, assise dans le bosquet, les yeux invariablement fixés sur les fenêtres de Lothaire. Elle était beaucoup plus pâle que de coutume, et quand elle pouvait m'attirer près d'elle sans témoin, elle murmurait à mon oreille :

« Quand donc Isabelle part-elle ? Je ne mange plus, je ne dors plus... j'endure un martyre qui me fait périr à petit feu. »

Pour échapper à ces adjurations passionnées qui me brisaient le cœur, je me réfugiais près de mon père. Il mettait précisément la dernière main à la

classification des antiques, car la princesse avait exprimé le désir de les visiter dans le plus bref délai possible. J'avais réussi à lui être utile, et si je savais maintenant manier tous ces fragments précieux avec le soin et la délicatesse qu'il y apportait lui-même, c'est parce qu'il m'instruisait durant ce travail accompli en commun. Je percevais maintenant, quoique encore d'un regard incertain et voilé, l'esprit immortel se manifestant dans les cerveaux humains de tous les âges, et prenant une forme particulière avec la phase nouvelle que le progrès ouvre à chaque génération de l'humanité.

C'est de la sorte que j'atteignis un jour redouté, un jour affreux. qui eut le pouvoir d'éteindre les rayons du soleil sur le ciel bleu et de jeter un voile gris sur toute la nature... Ses brillantes couleurs s'effaçaient sous les torrents de mes larmes.

« Il ne faut pas pleurer, enfant, pas pleurer du tout, » répétait Isabelle en passant ses mains calleuses sur mes yeux. Elle avait endossé sa redingote de voyage. Sur la table était posé son mémorable chapeau de gala, et tout près de moi se trouvait une petite caisse contenant ses effets. Elle venait de fixer elle-même le dernier clou du couvercle, après être montée à la bibliothèque pour faire ses adieux à mon père. Il ne m'avait pas été permis de l'accompagner, mais du pied de l'escalier, où j'attendais son retour, je pouvais entendre les adjurations passionnées qu'elle adressait à Monsieur le docteur, au sujet de l'enfant, qui n'aurait plus d'autre surveillance, d'autre protection que la sienne. Quand elle revint, ses joues étaient revêtues d'une teinte pourpre foncé, et l'on eût dit que la stoïque Isabelle, laquelle interdisait les larmes, avait pleuré elle-même... Mais son émotion n'avait pas supprimé en elle l'habitude de la propreté et de l'activité... A chaque pas qu'elle faisait sur l'escalier, elle se retournait pour essuyer les degrés de marbre avec un grand chiffon de laine. La visite de la princesse était annoncée, et une heure seulement nous séparait de cet instant solennel.

Enfin elle prit la boîte contenant les perles que ma grand'mère m'avait données et fixa le collier à mon cou.

« Voilà, enfant !... » fit-elle d'un air de satisfaction, « la princesse verra que tu n'es pas arrivée chez ton père comme une pauvre petite va-nu-pieds... Je connais la somme énorme que vaut une telle parure... J'ai trop bien appris à connaître la valeur des bijoux en voyant ma pauvre défunte maîtresse vendre pièce à pièce cette partie du riche héritage des Jakobsohn. »

Elle mit son chapeau rapidement, étendit son châle de laine sur sa caisse, assez petite et assez légère pour qu'elle pût la prendre sous son bras gauche. Puis elle se mit en marche avec moi, —sans même se retourner, — en se dirigeant vers la maison de devant. Je tenais sa main droite et la pressais contre ma poitrine, tout en marchant comme une automate ou une somnambule, c'est-à-dire sans avoir conscience de mes mouvements. J'hésitai Pourtant un instant dans le vestibule, car Isabelle ne se rendait Pas, comme je l'avais supposé, chez M^{lle} Fliedner : le vieux domestique Erdman lui avait, sur sa demande, indiqué le « nouveau bureau de Monsieur ».

« Seras-tu enfant même jusqu'à ce dernier moment ? » dit-elle en me secouant vigoureusement. Puis elle déposa sa caisse à terre, et ouvrit sans plus tarder la porte qui lui avait été désignée.

Je la suivis avec mécontentement et passai avec elle le seuil de l'obscure pièce verte. Je n'avais pas revu M. Claudius depuis la soirée où je l'avais profondément affligé, et j'aurais préféré ne plus le revoir. Et voici que j'étais obligée d'aller à lui. « Que la vie est donc singulière ! me disais-je en cet instant : on l'emploie tout entière à faire ce qui déplaît et à s'interdire ce qui plairait ! »

Il était assis près d'une fenêtre située au sud, et écrivait. Quand il nous aperçut dans l'embrasure de la porte, il tira un cordon. Les grands rideaux verts se séparèrent, et derrière les épais barreaux de fer apparurent les splendeurs des bosquets et des parterres de fleurs. Il se leva et tendit la main à Isabelle. Je supposais, — ayant gardé le souvenir du dernier regard qu'il m'avait jeté, — que ses yeux auraient cette fois une expression particulère. Il n'en fut rien : ils se fixèrent sur moi grands et sérieux, en tout semblables à ce qu'ils étaient lors de notre première entrevue... Ces yeux m'intimidèrent.

« Monsieur Claudius, pour le coup c'est sérieux, » dit Isabelle. Et la douleur de la séparation, jusqu'ici contenue, éclata dans chacune de ses intonations. « Je dois partir, si je ne veux éviter que Dierkhof s'en aille en ruines. Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte !... Mais, Monsieur Claudius, vous êtes ma force et ma consolation. Vous savez ce que vous m'avez promis, et... et voici Éléonore ! »

Avant que j'aie pu me rendre compte de son dessein, elle avait saisi ma main et voulait la placer dans celle de M. Claudius. Il détourna la tête et saisit un livre qui remplissait sa main. Je le compris aussitôt... N'avais-je pas repoussé cette main avec répugnance ?

« Je consens volontiers à ne pas me départir de la surveillance que je vous ai promise, Madame Isabelle, » dit-il avec son calme accoutumé. « Quant à posséder l'influence nécessaire pour exercer utilement l'autorité que vous voudriez me voir prendre, le temps seul décidera si je dois y renoncer ou bien y aspirer. Je ne puis donc prendre aucun engagement à ce sujet.

— Monsieur Claudius, vous ne pensez pas pourtant que cette enfant puisse manquer au respect qu'elle vous doit ?... » répondit Isabelle d'un ton alarmé. « Éléonore sait déjà fort bien que M. le docteur est beaucoup trop occupé de ses travaux pour s'occuper de sa fille ; qu'un autre, exerçant à sa place l'autorité paternelle, a droit à la déférence qu'elle témoignerait à son propre père... »

Une légère rougeur envahit le front de M. Claudius et s'étendit jusqu'à la racine de ses cheveux.

« Tout au moins jusqu'au jour où elle reviendra à Dierkhof, » poursuivit Isabelle. « Je l'ai déjà dit, et je le répète, vous êtes mon espoir, ma consolation, la seule que je puisse avoir en cette heure cruelle, et, quoique Éléonore ne vous ait pas donné la main, cela ne fait rien : vous êtes un homme sérieux, sévère, elle est l'enfant pure comme au jour de sa naissance, et docile aussi, je vous assure, à part les premiers moments...

— Il ne s'agit pas seulement de cela, » répondit M. Claudius.

Mon Dieu ! quelle torture ! Et voici qu'Isabelle plongeait elle-même sa rude main dans ma blessure. Le remords m'accablait de nouveau. Je sentis en ce moment que je pouvais tout réparer, tout racheter en faisant une confession sincère... Mais non, je ne pouvais, me semblait-il, agir de la sorte ; c'eût été trahir les jeunes gens, trahir Charlotte, tomber au rang du teneur de livres, qui trompait son chef et complotait contre lui tout en lui faisant bon visage et continuant à manger son pain.

« Avant toute chose, votre pupille a besoin de distraction, Madame Isabelle, » dit-il en me regardant bien en face. « Elle est bien pâle. Je crains que le cercle dans lequel elle est destinée à vivre ne lui semble trop étroit quand elle le comparera à l'indépendance illimitée de son existence antérieure. »

Nous nous trouvâmes au milieu de la compagnie, étonnée comme si nous étions tombées du ciel. (Page 226.)

Il prit une clef toute neuve placée à sa portée, et la posa devant moi sur son bureau. « Je sais, Mademoiselle de Sassen, » me dit-il, « où vous trouverez le meilleur adoucissement à la cruelle douleur que vous allez

subir. J'ai fait raccommoder la serrure de la porte du jardin. Cette clef vous appartient. Dès que vous aurez perdu la compagnie de M^me^ Isabelle, vous pourrez visiter à votre aise, et aussi souvent que vous le voudrez, la famille Helldorf et votre petite favorite. »

Isabelle nous considérait d'un air stupéfait, mais le temps manquait pour lui donner les explications nécessaires : l'heure du train s'avançait. Une voiture roulait sur le pavé de la cour.

« Madame Isabelle, il faut partir, » dit M. Claudius, qui s'était rapproché d'une fenêtre et avait écarté le rideau. Devant la porte se tenait sa voiture, et le vieux Erdmann y plaçait la caisse d'Isabelle.

« Hé !... je ne vais pourtant pas m'en aller dans une pareille voiture, » dit-elle avec épouvante.

« Pourquoi non ? J'ai pensé qu'il valait mieux abréger la peine de la séparation et éviter de faire à pied le long trajet qui vous sépare de la gare.

— Soit ! comme vous voudrez... Allons, enfant, n'oublie pas Cette clef. » Et elle la glissa dans ma poche. « Je ne sais pas du tout à quoi tu l'emploieras, mais M. Claudius te l'a donnée, et alors je la laisse en tes mains avec confiance. »

Elle secoua affectueusement la main qu'il lui tendait, et quitta le bureau. M^lle^ Fliedner et Charlotte attendaient dans le vestibule. Je ne pus soutenir le regard d'intelligence et le sourire radieux que m'adressa la jeune fille, et je cachai mon visage dans le sein d'Isabelle. Elle luttait énergiquement contre les larmes : j'entendais le bruit de sa respiratioh oppressée... Pendant un instant ses bras m'entourèrent et me pressèrent convulsivement. aperçus comme au travers d'un voile M. Claudius debout entre les rideaux verts de son cabinet. Il adressait à la dérobée un geste à Isabelle pour l'engager à abréger cette torture... Elle n'eut pas à s'en occuper : je m'en chargeai, car, pressant mes mains sur mon visage, je m'enfuis au travers de la cour, du jardin, et m'arrêtai seulement sur le pont pour prêter l'oreille : le roulement de la voiture qui emportait ma compagne se faisait entendre dans l'éloignement.

Je repris ma course, et, comme l'animal sauvage qui se cache pour souffrir, je me réfugiai dans ma chambre. Je fermai les volets des fenêtres, tirai les verrous des portes, et me jetai dans l'angle du sofa à la place qu'Isabelle venait d'occuper. Je restai là pendant bien longtemps, en proie à la plus amère souffrance que j'eusse jamais ressentie.

La princesse Marguerite vint visiter la collection Claudius. Mon père la reçut dans le vestibule. J'entendis M. de Wismar et la demoiselle d'honneur faire la chasse de la grue, qui était venue faire ses révérences trop près de Son Altesse. A la hauteur du premier étage, les pas des visiteurs cessèrent un instant de se faire entendre. Sans doute, la princesse s'était arrêtée devant les mystérieux scellés... Mon cœur se serra : Isabelle était partie, et le moment était proche où je serais sommée de tenir l'imprudente promesse que j'avais faite... Je mis la main dans ma poche, je saisis la clef qui s'y trouvait et la jetai au loin, comme si elle eût brûlé mes doigts : on m'accordait une confiance aveugle, et je trahissais celui qui se fiait à moi ! Cet homme se trouvait toujours à mes côtés, veillant sur moi avec sollicitude, grave, silencieux, et ne se laissant jamais détourner de la voie qu'il s'était tracée... Et je ne voulais avoir envers lui aucune reconnaissance, je repoussais la protection qu'il étendait sur moi, et j'accordais ma sympathie entière, inébranlable à ses adversaires... Il l'apprendrait un jour, à son grand dommage. J'enfonçai mon visage plus profondément encore dans les coussins... Le mince filet de lumière qui passait entre les volets me causait une vive souffrance. Je sentais confusément que je faisais mal, et je persévérais, parce que je croyais agir dans l'intérêt des deux jeunes gens opprimés par la tyrannie de leur oncle. Que l'on explique, si l'on peut, les bizarres contradictions qui s'agitent dans un jeune cœur... Je me borne à les raconter.

La princesse descendit l'escalier qui conduisait à la bibliothèque, et mon père frappa à ma porte en passant. Je ne répondis pas à son appel, et m'estimai satisfaite lorsque j'entendis toute cette brillante et nombreuse compagnie s'éloigner du petit palais. Mais, peu après, Charlotte traversait en courant le corridor qui conduisait à mon appartement. Elle secoua vigoureusement ma porte, et m'appela d'un ton impérieux auquel je ne savais résister.

J'ouvris cette porte. Je vis Charlotte debout devant moi, plus belle, plus brillante, plus élégante qu'elle ne l'avait jamais été.

« Vite ! vite ! enfant. La princesse veut vous voir !... » s'écria Charlotte avec impatience. « Vous n'avez aucune raison de vous enfermer, de vous plonger dans les ténèbres d'Égypte, de vous Meurtrir la poitrine et de vous couvrir la tête de cendres, le tout Parce que vous avez secoué le joug d'une servante prêcheuse... Allons donc ! ce sentimentalisme est ridicule. »

Elle passa vivement sa main dans mes cheveux, déploya et rangea ma robe froissée. Le bras qui vint se placer autour de ma taille la dirigea avec tant d'énergie que je me trouvai, sans avoir conscience de moi-même, sur le chemin conduisant à la maison de devant... et le parcourant très rapidement.

« Je me trouvais avec Dagobert par hasard dans le jardin quand la princesse se dirigea vers les serres, » me dit Charlotte d'un ton indifférent. En dépit de ma naïveté, de la foi absolue, aveugle, que j'avais en elle, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur sa toilette fort apprêtée, et de la rapprocher du « hasard » qui l'avait placée sur le passage de la princesse. « Et que direz-vous de ceci ? Votre père, dont la distraction équivaut à une maladie aiguë et incurable, à tel point qu'à l'état ordinaire ilne me distingue pas du vieux Erdmann, a pris sur lui de nous Présenter ! Et il l'a fait dans les meilleurs termes, avec le plus grand air. Cela a marché très bien, tout à fait bien... même il ne m'a pas confondue avec Dagobert. »

Elle revenait à son humeur enjouée, à son ton assuré, qui me dominaient complètement.

« L'oncle Éric s'est aussi trouvé au milieu des courtisans, » poursuivit-elle, « mais tout à fait contre son gré, bien entendu. Il indiquait précisément quelques changements à faire dans la grande serre, lorsque la princesse y entra avec nous. Je suis persuadée qu'il maudissait d'avance toutes les feuilles locales qui demain raconteront sur le mode lyrique, et surtout amphigourique, la visite faité par la cour à la maison Claudius. Mais, bien entendu, rien de ce qu'il pensait réellement n'était visible... Il était aussi à l'aise qu'à son ordinaire. Il se tenait enveloppé dans ses vertus bourgeoises, et l'on aurait dit à le voir que cette compagnie devait s'honorer de sa présence... Chose singulière, cette attitude sembla en imposer à la princesse... Elle a examiné chaque fleur en particulier avec une complaisance infatigable, et s'est rendue dans la maison de devant pour visiter en détail tous les magasins de graines et inspecter l'atelier de fleurs... Brrr ! Enfin, il ne faut pas disputer des goûts. »

Nous entrions dans le vestibule précisément au moment où la princesse quittait l'atelier. M. Claudius marchait à ses côtés, et elle tenait à la main un bouquet merveilleux.

« Où donc la petite princesse des bruyères s'était-elle cachée ? » dit-elle en souriant et frappant ma joue du bout des doigts.

Charlotte avait déjà trouvé l'occasion de lui faire connaître le titre qui m'avait été octroyé.

« Dans une chambre obscure, Altesse, » répondit Charlotte à ma place. « La petite est triste, parce qu'elle vient de se séparer d'une vieille servante.

— Je te prierai de désigner autrement M^{me} Isabelle, » dit M. Claudius en s'adressant à Charlotte. « Par ses soins et sa tendresse elle a tenu lieu de mère à M^{lle}de Sassen.

— S'il en est ainsi, elle mérite d'être pleurée à chaudes larmes, » dit la princesse en m'embrassant sur le front.

M^{lle} Fliedner arriva sur les entrefaites. Elle tenait un formidable paquet de clefs, et, s'inclinant profondément devant la princesse, lui annonça que tous les appartements étaient ouverts. Cette antique résidence de négociants plusieurs fois millionnaires excitait la curiosité de Son Altesse, et elle avait exprimé le désir de visiter le premier étage, après que M. Claudius lui eut dit que la disposition intérieure de ces appartements n'avait subi aucun changement depuis un temps immémorial... Mon père, en compagnie de la demoiselle d'honneur et de M. de Wismar, sortit à cet instant de la chambre occupée par M^{lle} Fliedner. Ils y avaient examiné les curiosités contenues dans l'armoire vitrée. ?

Mes yeux suivaient involontairement M. Claudius, tandis qu'il montait lentement les degrés de l'escalier près de la princesse-Charlotte avait eu raison : par sa fière réserve, par son attitude digne et aisée, le marchand semblait établir qu'il honorait cette compagnie en consentant à en faire partie... Et tout à coup il me sembla que l'auréole de grandeur dont il me parut entouré s'étendait sur la vieille et sombre maison de ses pères, sur les puissantes voûtes de pierre de taille qui répercutaient avec force et netteté chaque mot prononcé et chaque pas fait dans leur enceinte, sur l'escalier majestueux, aux balustrades massives ? et pourtant finement sculptées.

Sans doute un goût bourgeois, actuellement passé de mode, avait présidé à l'aménagement des appartements situés au premier étage, et les avait rangés « pour l'éternité ». C'était l'antipode de l'instinct artistique fin, élégant et gracieux qui avait créé le Petit palais. On n'y voyait pas des meubles moelleux recouverts de satin aux tons miroitants. Les bois les plus précieux, les plus coûteux, avaient été sculptés pour former le mobilier de la maison de devant ; mais ce mobilier était roide comme l'échine de ses Possesseurs. On ne voyait pas sur ses murailles des enfants nus et joufflus prenant leurs ébats au milieu des fleurs, mais çà et là une sombre tête de Christ, ou bien un sévère portrait de femme peint par Holbein, les yeux

baissés, avec un voile couvrant le front... Mais ces murailles étaient tendues de vieux cuir de Cordoue, aux fleurs d'or, ineffaçables ; les portes étaient garnies de merveilleuses tapisseries des Gobelins, les fenêtres enfouies sous les plus beaux brocarts de soie fournis par Lyon.

Le sévère esprit de la bourgeoisie opulente se révélait ici dans les moindres détails : les murailles semblaient l'avoir tenu prisonnier, pour le défendre contre toute atteinte de l'esprit Moderne, et le conserver intact, pur de tout alliage. La vive intelligence de la princesse Marguerite se montra frappée de cette évocation des siècles antérieurs. Elle s'avançait en souriant, s'arrêtant çà et là pour examiner un objet. Elle passa la porte largement ouverte du grand salon, et prit à deux mains un gigantesque hanap d'argent posé sur une table en bois de chêne sculpté. Elle essaya en souriant de le porter à ses lèvres. Au même instant M. Claudius s'avança d'un pas rapide et saisit l'énorme broc qui glissait à terre... Elle restait immobile et pâle, fixant ses yeux sur le portrait du beau Lothaire.

« Mon Dieu ! mon Dieu !... » fit-elle en portant la main à son front.

Si quelque chose peut augmenter une impression pénible, c'est sans nul doute l'intervention toujours. maladroite de l'intérêt, non pas sincère, mais affecté... M^{lle} de Wildenspring se précipita vers sa maîtresse, comme s'il se fût agi de sauver ses jours, et se mit en devoir de la soutenir. La princesse se redressa aussitôt, et lui dit sévèrement à mi-voix :

« A qui en avez-vous, Constance ? Me croyez-vous assez faible pour m'évanouir ? Et n'est-il pas naturel d'éprouver quelque émotion lorsqu'un être depuis longtemps disparu se dresse devant vous, vivant en apparence ?... Mon flacon de sels est resté dans la serre. Veuillez, je vous prie, aller le chercher. »

La demoiselle d'honneur et M. de Wismar quittèrent aussitôt le salon. Dagobert et Charlotte se retirèrent dans l'une des profondes embrasures de fenêtre, tandis que mon père examinait attentivement dans la pièce voisine un crucifix en ivoire sculpté, dont il se montrait enthousiasmé... Le salon était donc vide. La princesse s'approcha du portrait en soupirant. Après un assez long silence, elle appela d'un geste M. Claudius près d'elle.

« Claudius a-t-il fait peindre ce portrait pour vous ? » demanda-t-elle d'une voix entrecoupée.

« Non, Altesse.

— Vous ne savez pas à qui il le destinait ?

— C'est le seul objet que j'aie pris dans la demeure de mon frère.

— Ah ! oui, le petit palais... » fit-elle en respirant plus librement. « Ce portrait était placé dans sa chambre ? Qui peut l'avoir peint ? Ce n'est pas là le pinceau classique et pédantesque de notre vieux peintre de la cour... Ce Kranse n'a jamais été capable de mettre ainsi l'âme vivante dans le regard de son modèle. »

Elle se tut pendant un instant en pressant son mouchoir sur ses lèvres.

« Ce portrait ne doit pas avoir été peint longtemps avant... avant son départ, » poursuivit-elle d'une voix émue et vibrante. « Cette petite étoile d'argent placée là parmi ses décorations représente un ordre institué par ma sœur Sidonie dans une heure de gaieté-deux ans avant sa mort, lors d'une partie de campagne. L'étoile portait cette devise : Fidélité et discrétion... et n'avait pour les décorés d'autre mérite que de rappeler un moment heureux. »

Un silence profond s'établit encore une fois et ne fut interrompu que par le léger froissement des rideaux derrière lesquels le frère et la sœur s'étaient abrités.

« Cela est singulier, » dit tout à coup la princesse, « Claudius ne portait jamais de bagues... On lui disait qu'il agissait ainsi par vanité, afin de ne point cacher la forme parfaite de sa main, et ici... il y a ici un anneau d'or au quatrième doigt de sa main gauche. J'ai connu cette main, je l'ai vue bien souvent, mais jamais avec cet anneau tout uni, tout simple... On dirait une bague d'alliance. »

M. Claudius continuait à garder le silence. Ses lèvres étaient Plus rapprochées que jamais, comme pour s'opposer au passage d'une parole inconsidérée. Avait-il aperçu comme moi le regard étincelant de Charlotte, invariablement fixé sur son visage ?

« Mon Dieu !... où m'emporte ma fantaisie ?... » reprit la Princesse avec un mélancolique sourire. « Il n'était pas marié... Tout le monde sait qu'il n'était pas marié. Dites-moi, je vous Prie, et bien nettement si personne après sa mort n'a réclamé ce portrait ?

— Altesse, il n'existe personne ici-bas, moi excepté, ayant un droit quelconque à faire valoir sur l'héritage de Lothaire. »

Qu'était cela ?... Cette réponse était si peu préparée, et portait si bien l'empreinte de la sincérité, qu'aucun doute n'était possible. Charlotte, pâle et le visage empreint d'une expression désespérée, se retira derrière le rideau. Elle avait visiblement éprouvé la même impression que moi, celle de la sincérité qui éclatait dans l'accent de M. Claudius. Dagobert seul toisa

son oncle d'un regard haineux et dédaigneux, tandis qu'un sourire ironique contractait sa lèvre. Il était certain, absolument certain que cet homme venait de mentir. Lequel se trompait, du frère ou de la sœur ? Je souhaitais toujours leur victoire ; mais je me dis que je ne pourrais Plus jamais croire à la parole d'un être vivant si la voix, le regard, l'attitude de M. Claudius s'étaient pliés au mensonge.

Les deux ambassadeurs revinrent contrits et désappointés. En dépit de leurs recherches les plus minutieuses, le flacon avait été introuvable dans la serre... Cela était d'autant plus exact, que la princesse le trouva tout à coup dans sa poche. Elle était rentrée en possession de son calme imposant. Seulement ses joues, à peine rosées à l'état ordinaire, étaient presque pourpres maintenant.

M^lle^de Wildenspring affirma, sur un ton d'angoisse, que le ciel se couvrait d'épais nuages et qu'un orage effroyable allait indubitablement éclater. En dépit de ce pronostic, confirmé du reste par l'obscurité toujours croissante du salon, la princesse s'assit dans un fauteuil et goûta aux fruits magnifiques que M^lle^Fliedner lui présenta sur un plat d'argent. La compagnie se groupa autour d'elle. Mon père seul y manquait ; il errait de chambre en chambre en poussant des exclamations admiratives devant les meubles et les tableaux, et semblait avoir complètement oublié dans quelles circonstances et avec quelles personnes il était venu visiter ces appartements. On l'abandonna en souriant à ses recherches.

J'étais mal à l'aise et oppressée. Tous les événements absurdes ou impossibles me paraissaient vraisemblables. Je m'attendais à voir le lourd plafond chargé d'ornements s'abattre sur nos têtes, ou bien le beau Lothaire quitter son cadre pour venir engager la conversation avec nous... Ses yeux brillants étaient fixés sur nous, et l'on voyait le sang animer les veines de la main incomparablement belle qui portait l'anneau tout uni.

Peut-être la princesse comprit-elle jusqu'à un certain point l'angoisse que j'éprouvais. Le fait est qu'elle me fit signe. Sur cet ordre, je me rapprochai d'elle.

« Mon enfant, » me dit-elle avec douceur et bonté, « il ne faut pas être si triste. »

Je ne pus m'empêcher de m'agenouiller devant elle ; en dépit de tous les regards qui étaient fixés sur moi, je n'en éprouvai aucune humiliation, car je savais bien que c'était surtout à son bon cœur que j'adressais cette preuve

de déférence. Bien souvent d'ailleurs je m'étais placée de cette façon près d'Isabelle.

Elle mit sa main sur mon front et pencha ma tête en arrière.

« La petite princesse des bruyères !... » dit-elle en souriant,
« le surnom est joli... Mais pourtant vous n'êtes pas l'enfant légitime de la bruyère septentrionale... Votre visage est brun, votre petit nez est aquilin, vos cheveux épais et noirs sont bouclés... Non, non, vous venez plutôt de l'Orient, et l'on dirait plutôt une petite princesse des steppes hongroises, devant laquelle on répand les trésors dérobés durant la journée, et qui emploie à sa parure les perles les plus précieuses... Oh ! voyez combien j'ai raison... » ajouta-t-elle en souriant et touchant le collier de perles que je portais. Elle l'examina avec surprise.

« Mais ce sont vraiment les perles les plus pures et les plus magnifiques que vous portez là ! » s'écria-t-elle. « Sont-elles votre propriété ? De qui vous vient ce collier incomparable ?

— De ma grand'mère.

— La mère de votre père ?... Ah ! oui. Si je ne me trompe, elle était née d'Olderode, l'une des plus anciennes familles de l'Allemagne ? N'est-il pas vrai, mon enfant ? »

Un mouvement se produisit derrière la princesse au-dessus de sa tête, et attira mon attention. Là se tenait Dagobert, l'index levé, et m'adressant un regard d'interdiction qui me sembla magnétique, et me traversa de part en part...

Se taire !... tel était l'ordre que je recevais. Et je me souvins comme d'un rêve que pareille injonction m'avait déjà été faite. Mais je ne trouvai pas, dans ce plus laid et plus regrettable moment de mon existence, le temps de m'interroger et de me demander pourquoi l'on m'intimait cet ordre. Absolument dominée Par ce regard, je me bornai à murmurer : « Je ne sais pas. »

Qu'avais-je fait ? Avec la dernière syllabe prononcée s'effaça aussitôt le charme auquel j'avais été soumise, et mon imposture me fit honte. Comment, je venais de déclarer devant tous ces témoins que je ne savais pas si ma grand'mère était de l'antique famille des Olderode ! Mensonge ! mensonge ! Je le savais aussi bien que les dix commandements de Dieu. Je savais qu'elle était fille du juif Jakobsohn... Pourquoi, dans quel but avais-je ainsi renié son origine, la mienne, et travesti la vérité ? Aujourd'hui encore, je puis me répondre : Je ne sais pas ! J'avais obéi machinalement à une

influence étrangère, et je devinais seulement à un indicible serrement de cœur que je rougirais pendant toute ma vie de l'action que j'avais commise. Et si tous les assistants, Dagobert y compris, m'approuvaient, qu'importait cela ? Quelqu'un Se tourna vers moi, me regarda sévèrement, se détourna et quitta la pièce. Celui-là était M. Claudius.

Je luttai contre moi, mais je ne trouvai pas en moi le courage de réparer immédiatement ma faute, en confessant la vérité. La honte, la crainte de m'attirer quelque raillerie, me fermèrent la bouche. De plus, le court instant de silence qui suivit ma réponse fut bientôt interrompu... Le premier choc de l'ouragan frappa sur la rue, la parcourut, en souleva la poussière et la jeta pêle-mêle contre les vitres, en y joignant des feuilles et des branches desséchées. Un coup retentit sur le timbre du ciel couleur de plomb... un rayon d'un jaune intense le sillonna et versa de livides reflets sur le sombre mobilier du salon.

La princesse se leva, tandis que toutes les personnes dont elle était entourée se précipitaient pour fermer hâtivement les fenêtres. Mon père lui-même s'arracha à ses intéressantes investigations, et regagna le salon. Dans l'abîme de regrets et de doutes contre lesquels je luttais péniblement, tout ce qui m'entourait me semblait se mouvoir comme dans un rêve. Je vis M. Claudius rentrer dans le salon, impassible et ferme comme toujours. Je compris seulement à cet instant pourquoi la princesse le regardait si attentivement quand il lui parlait : il avait dans les yeux, tout comme le portrait de Lothaire, la lumière qui est l'âme vivante, qui l'atteste et la démontre aux plus incrédules. Elle mit sa main sous le bras de M. Claudius, et se laissa conduire par lui pour descendre l'escalier. Je les suivis machinalement, et passai devant M^{lle} Fliedner, qui me regarda froidement, presque sévèrement... Ah ! c'était juste ! elle était là dans la serre le soir où Dagobert m'avait engagée à cacher l'origine de ma grand'mère, et voyait maintenant sur mes lèvres le sceau du mensonge... Je mordis ces lèvres et descendis les degrés de l'escalier, couverts des longues queues des dames charriant derrière elles des flots soyeux... Et j'entendais bruire la douce voix de la princesse, qui ne m'avait jamais paru si suave et si flatteuse. Elle affirmait à M. Claudius qu'elle voulait revenir dans cette « intéressante habitation... » Tandis qu'elle parlait de la sorte, M^{lle} de Wildenspring échangeait des regards moqueurs avec M. de Wismar. Elle relevait d'un air méfiant la queue de sa robe, qui jusqu'ici avait balayé l'escalier, et lui secouait son mouchoir autour de lui comme pour dissiper les miasmes

désagréables... les miasmes du négoce sans doute. Charlotte marchait derrière eux. Ces mouvements dédaigneux ne lui avaient pas échappé, et je vis sa bouche se contracter amèrement. Mais si j'étais encore frappée de cécité, je ne devais pas tarder à me dégager des liens de la crédulité.

« Bravo !... » murmura une voix tout près de moi. « La petite princesse des bruyères s'est vaillamment conduite. Maintenant je suis tranquille sur l'avenir du secret ! » Et Dagobert se courba si près de moi, que je sentis son haleine sur ma joue. Si un coup terrible m'avait été asséné à l'improviste, je n'aurais pas éprouvé un plus vif saisissement. Je ressentis une sorte de haine contre ces yeux bruns qui me souriaient confidentiellement... C'était ce regard qui m'avait entraînée à commettre une action blâmable... et dès ce moment il se trouva dépouillé à mes yeux de toutes les qualités dont je l'avais complaisamment paré. Il était faux, ce beau Tancrède, et ses merveilleuses boucles brunes étaient des serpents que son front secouait. Sans pouvoir dominer cette impression, j'étendis la main comme pour le repousser violemment ; je descendis les degrés quatre à quatre, et vins me suspendre au bras de mon père, qui était placé près de la princesse et avait atteint avec elle le bas de l'escalier.

« Eh bien, eh bien, mon enfant, doucement, je te prie ! » me dit-il en souriant. « Nous ne sommes pas dans la bruyère. » La demoiselle d'honneur et son chevalier M. de Wismar prodiguaient les marques d'étonnement, et la princesse elle-même avait tourné la tête avec surprise.

« Ne grondez pas trop fort notre petite sauvage, cher docteur, » dit-elle doucement, « elle ne se civilisera que trop tôt. Estimons-nous heureux que la vivacité de son humeur enfantine l'ait aidée à dominer si vite la douleur de la séparation. »

Ainsi l'imposture se continuait... l'indignation qui m'avait portée à me réfugier près de mon père était mise sur le compte d'une vivacité enfantine !... Quant à M. Claudius, il regardait au-dessus de moi, sans paraître voir ma petite personne. Cela aussi était juste, j'avais mérité ce châtiment.

XXIII.

Une chaude exhalaison, venant du dehors, s'engouffra dans le vestibule. On eût dit que tous les parfums du jardin s'étaient condensés en une masse faisant irruption dans la maison. Il n'était pas encore tombé une seule goutte de pluie sur la terre altérée et enflammée ; mais l'orage, qui recueillait ses forces, devait se déchaîner promptement dans toute sa fureur. La princesse se hâta de regagner sa voiture, et mon père, qui était mandé par le duc, y monta avec elle sur son ordre. Elle tendit encore une fois la main à M. Claudius, et adressa un aimable salut à Charlotte et à Dagobert, qui s'inclinaient jusqu'à terre. Dans cette hâte je fus totalement oubliée, et cela me sembla juste aussi. Je tournai le dos à tout le monde, traversai la cour et ouvris la porte du jardin. J'avais grand'peine à me tenir debout : l'orage, enfin déchaîné, me secouait avec violence. Il s'abattit sur moi, et arracha de mes mains la porte, que je tenais encore. Je rassemblai toutes mes forces pour la faire retomber dans sa serrure. Cette porte ne devait jamais rester ouverte : telle était la consigne, universellement respectée dans la maison.

En avant ! Je m'efforçai de faire quelques pas, et j'eus tout à coup une impression pareille à celle que j'aurais éprouvée si j'avais été subitement lancée à l'eau... J'étais entourée de vagues en effet, et me trouvai au milieu de la mer coloriée du parterre de fleurs, se couchant, se relevant, ondoyant dans toutes les directions, et dansant une folle sarabande.

Tout à coup je sentis que le sol manquait à mes pieds... Je me trouvai entraînée tout d'abord au milieu du parterre d'héliotropes, puis rejetée dans une direction opposée contre le mur de la cour. Je levai les bras pour me suspendre et m'appuyer aux plus proches pierres, et laisser passer de la sorte la fureur de l'ouragan. Mes cheveux indociles voilaient mon visage, non si complètement pourtant que je n'aperçusse la porte se rouvrir et M. Claudius apparaître. Il penchait la tête dans toutes les directions, et me vit enfin.

« Ah !... » fit-il, « c'est ici que l'orage vous a chassée ? »

Et il se trouva tout à coup près de moi, pour me protéger.

« Comme une petite hirondelle que l'orage a emportée loin de son nid, » dit Dagobert en riant. Il venait de paraître sur le seuil de la porte.

Je baissai vivement le bras qui s'appuyait à la muraille, et détournai la tête. Ce rire moqueur était celui que j'avais déjà entendu dans la bruyère, et devant lequel j'avais pris la fuite pour me réfugier à la maison.

« Revenez dans la maison de devant. Vous ne pouvez en cet instant regagner votre demeure, » me dit doucement M. Claudius.

Je secouai négativement la tête.

« Alors je vous accompagnerai. Vous vous soutenez à peine, et ne pouvez retourner seule au petit palais. »

Non, je ne voulais pas ! Pourquoi ne s'en allaient-ils pas tous les deux ? Je haïssais celui-là, qui logeait la fausseté sous les belles boucles brunes de sa tête, et j'avais honte de celui-ci, qui me parlait avec tant de patience et de bonté.

« Je n'ai pas besoin qu'on me protège, » répondis-je. « Je m'en irai bien toute seule... » Et je regardai M. Claudius ; mais je le vis au travers d'un voile de larmes qui menaçaient de dégénérer en sanglots. Mes dents claquaient comme en un accès de fièvre.

M. Claudius m'examina, tandis que Dagobert se reprenait à rire. Une émotion inexplicable passa sur ses traits.

« Vous êtes souffrante, » me dit-il à voix basse en se penchant vers moi. « Je ne puis vous laisser seule. Soyez bonne. Laissez-moi vous accompagner. »

Cette sollicitude et cette patience inépuisables, au sujet d'une désagréable petite personne qu'il devait détester, brisèrent ma résistance. En même temps la tourmente s'apaisa pour un instant, je pus me tenir debout et quittai mon refuge.

Dagobert se tenait encore près de la porte. Très certainement, les quelques paroles que M. Claudius m'avait adressées à voix basse et ma soumission subite avaient excité sa méfiance. Il plaça un doigt sur ses lèvres en signe de circonspection, et leva l'autre main d'un air impérieux. Puis il rentra dans la cour et ferma la porte derrière lui. Recommandations inutiles ! Pas un mot ne vint à mes lèvres... Mentir et puis trahir... M. Claudius lui-même m'eût dû mépriser, même dans le cas où mes dénonciations auraient pu lui être utiles. Mais je ne pus m'empêcher de penser le cœur serré à certains contes que Heinz me faisait durant mon enfance, et dans lesquels il était question d'âmes vendues au démon. J'étais désormais l'une de ces pauvres âmes qui, pour avoir perdu un seul instant la

ligne droite, ne peuvent plus retrouver leur chemin et rentrer en possession d'elles-mêmes.

Nous atteignîmes la première serre au pas de course. Je n'avais pas eu besoin une seule fois de recourir à l'appui de mon compagnon. J'avais pu courir à ses côtés sur la pointe des pieds... A cet instant un éclair rouge frappa les vitres du bâtiment, un grondement formidable se fit entendre, et les cataractes du ciel s'ouvrirent toutes grandes : la pluie ruisselait de toutes parts.

Il fallut se réfugier dans la serre, au milieu des arbres et des plantes exotiques, qui assistaient impassibles à la tourmente courbant et brisant leurs sœurs libres. Je jetai un regard sur mon compagnon... Lui aussi demeurait impassible au milieu du tumulte mondain des passions et des agitations mondaines... Était-ce vraiment parce qu'il devait renfermer en lui de sombres secrets ?

Il avait saisi mon regard au passage, et m'examina d'un air observateur.

« Cette course rapide a ranimé votre visage, » me dit-il. « Vous sentez-vous mieux portante ?

— Je ne suis pas malade, » répondis-je en me détournant un peu.

« Non, mais profondément agitée... un peu nerveuse. Il n'y a rien de surprenant... C'est la fièvre climatérique. Une jeune âme ne passe pas impunément de la paix et de la solitude au tumulte du monde. »

Je le compris fort bien. Avec quelle douceur il s'efforçait d'excuser ma faute ! Hier encore je me serais dit : « C'est parce qu'il trompe lui-même tout le monde qu'il est si habile à colorer le mal d'une belle apparence... » Mais aujourd'hui je ne pouvais plus me dire cela.

« Je désirerais beaucoup vous faciliter cette transition, » poursuivit-il. « Tantôt, dans le salon, je m'étais dit que je n'y réussirais pas sans vous faire quitter ma maison ; mais je ne suis pas infaillible... je puis me tromper sur le compte des personnes au soin desquelles je voudrais confier la direction de votre conduite.

— Mais je ne veux pas m'éloigner, » répondis-je. « Croyez-vous donc que j'aurais supporté ici, même une heure, le tourment de la séparation ? J'aurais suivi Isabelle jusqu'à la bruyère à Pied, s'il l'avait fallu, si... sije ne devais rester près de mon père. Je sais qu'une enfant appartient à son père, et il a besoin de moi. Si ignorante, si maladroite que je sois, il s'est pourtant accoutumé à m'avoir près de lui. »

Il me regarda avec surprise.

« Vous avez plus de force de volonté que je ne le croyais, » dit-il. « Il en faut déjà beaucoup pour plier une nature indépendante à l'idée du devoir. C'est bien. Cela vaut mieux. Cette perspective m'était pénible aussi. Je l'ai envisagée seulement pendant un certain instant... en vous voyant vaciller. »

Tout en parlant de la sorte, il détourna les yeux et s'appliqua à changer la position d'une magnifique fleur exotique dont la clochette se pressait contre une vitre. Il y mit tant de soin flue toute autre pensée semblait bannie de son esprit... C'est qu'il ne voulait pas voir la rougeur de la confusion envahir mon visage et mes mains s'étendre pour le cacher.

« Vous n'avez pas confiance en moi, » reprit-il d'un ton sérieux,
« c'est-à-dire que l'on trouble systématiquement cette confiance, car Votre âme ne contient pas, n'a pas apporté ici le moindre doute ni la moindre méfiance de l'humanité... Mon rôle vis-à-vis de vous est ingrat entre tous, car celui qui entreprend de régenter, d'avertir et de réprimander est rarement aimé. Mais cette considération ne saurait m'empêcher de remplir les fonctions que j'ai acceptées. Peut-être, quand vous aurez acquis un peu d'expérience, quand vous verrez plus loin et plus juste dans les choses du monde, vous apercevrez-vous que ma main a été vigilante, affectueuse... quelque chose comme une main paternelle, s'interposant entre l'angle d'une table et le front de l'enfant qui pourrait s'y faire une blessure... Et cette justice que vous me rendrez me suffira, si tardive qu'elle puisse être... Ne vous appliquez donc Pas à compter si attentivement les grains de sable qui sont à vos pieds, » s'écria-t-il tout à coup en s'interrompant lui-même.
« Ne pouvez-vous lever les yeux ? Je voudrais connaître votre pensée.

—Je pense que vous voulez me défendre de voir Charlotte, » répondis-je vivement en levant la tête.

« Pas tout à fait... Vous la verrez tant que vous voudrez en ma présence, ou sous les yeux de M^{lle} Fliedner. Mais je vous demande sérieusement de ne plus la voir seule. Elle a, ainsi que je vous l'ai déjà fait pressentir, la tête remplie d'opinions malsaines, et mon devoir me défend de permettre que vous vous laissiez gagner par cette contagion. A quel point une âme jeune et pure peut se laisser influencer rapidement par les exemples sots et répréhensibles, je le savais déjà... Mais je viens de le constater bien nettement... Faites-moi la promesse de suivre mon conseil... sinon mon ordre... » Il s'oublia, et me tendit la main.

« Je ne puis pas !... » m'écriai-je, tandis qu'il pâlissait et retirait sa main.
« J'ai chaud, j'étouffe ici dans ce bâtiment fermé, rempli de fleurs

odorantes. » Et véritablement mon cœur battait à rompre ma poitrine. « Voyez, » ajoutai-je, « la pluie diminue. Je marcherai sous les arbres jusqu'au petit palais. Permettez-moi de m'en aller ! »

Et tout en parlant, je m'élançai dehors. L'orage était plus violent que jamais. Je préservai mes yeux avec ma main, et courus à perte d'haleine jusqu'à ce que j'eusse atteint le vestibule du petit palais.

Dieu soit loué ! je n'entendais plus cette voix qui, en dépit de son calme, me remuait comme si un cœur chaud battait au travers de ses intonations.

Je quittai ma robe de mousseline, qui ruisselait autour de moi, endossai l'horrible robe noire qu'Isabelle considérait comme son chef-d'œuvre, et poussai les volets. J'étais seule, toute seule dans cette maison. J'entendrais seulement caqueter au loin tous les bipèdes emplumés, que l'orage avait obligés à se réfugier dans leur demeure. Je défis le collier de perles, et j'entendis une voix faible, celle de ma grand'mère, disant : « Isabelle, mets ce collier sur ce petit cou brun. » Puis, s'adressant à moi : « Ces perles vont bien à ton visage, mon enfant. Tu as les yeux de ta mère, mais les traits des Jakobsohn !... » Ainsi ce nom que j'avais renié était gravé sur ma physionomie... Non, il n'y avait pas sur toute la terre une créature plus lâche et plus méprisable que moi ! Dans quelle voie m'étais-je engagée ! Combien de fois déjà, depuis mon arrivée dans cette maison, ne m'étais-je pas laissé entraîner à agir d'une façon blâmable, ou tout au moins étourdie ! Mais je voulais réparer cela... Je pressai les perles avec remords contre mes lèvres... Je ne voulais plus agir en aveugle, et sans me demander : « A qui peux-tu nuire en prenant cette détermination ? »

Dehors, l'orage sévissait toujours avec furie... On eût même dit que deux tempêtes luttaient l'une contre l'autre. Tout à coup j'aperçus, à mon extrême effroi, Charlotte se détacher d'un bosquet et se diriger en courant vers le petit palais. Son frère l'accompagnait.

« Voilà, enfant !... » dit Charlotte en ouvrant la porte de ma chambre. « C'est ainsi qu'il faut lutter quand on veut mériter le bonheur. »

Elle jeta à terre une voilette qui avait couvert son visage, et sur le divan un châle ruisselant dans lequel elle était enveloppée... Puis elle essuya son visage et sa chevelure.

« Enfin ! » cria-t-elle, « nous étions sur des charbons ardents pendant que l'oncle Éric était dans le jardin. Nous ne pouvions nous exposer à le rencontrer. Maintenant il est installé dans son cabinet, et Eckhof aussi, auquel, suivant votre désir, nous n'avons Pas dit que vous étiez notre

confidente. Votre père est au château... Nous ne pouvons trouver une occasion plus favorable. Nous sommes les maîtres du terrain. En avant !

— A présent !... » dis-je en tremblant. « Oh ! pas tout de suite. Cela doit être effrayant là-haut par ce temps. »

Dagobert partit d'un éclat de rire ; mais Charlotte rougit de colère et frappa du pied.

« A-t-on jamais vu un cœur de lièvre pareil à celui-ci ?... » s'écria-t-elle. « Comment ! je me meurs d'impatience, je puis savoir... savoir ! Le mot de l'énigme est à ma portée, et je me retirerais sans l'avoir déchiffré, après avoir attendu le départ de votre Isabelle, comme les Juifs attendent leur Sauveur... Dagobert Part après-demain pour rejoindre sa garnison. Il faut qu'il sache à quoi s'en tenir. Je n'attendrai plus un jour, plus une minute, Car je suis à bout de forces. Il faut tenir votre promesse. En avant ! en avant, enfant ! »

Elle me prit par les épaules et me secoua vivement, suivant sa coutume. Jusqu'ici j'avais tendrement aimé et admiré cette jeune fille ; maintenant je ne faisais plus que la craindre, et la façon plus que cavalière avec laquelle elle s'exprimait sur le compte d'Isabelle m'indignait. Mais je gardai le silence. J'avais moi-même placé ma tête dans le nœud coulant. On le serrait, je n'avais pas le droit de résister. Sans mot dire, j'ouvris la porte de ma chambre à coucher et désignai la petite armoire.

« Il faut la déplacer ? » demanda Charlotte.

A peine avais-je incliné affirmativement la tête, que déjà le frère et la sœur avaient saisi le meuble et l'avaient écarté. La porte dérobée devint visible ; Charlotte l'ouvrit et s'engagea dans l'escalier. Dagobert la suivit, et j'en fis autant.

J'avais eu raison. L'orage était effrayant à entendre depuis cet étage. Il s'attaquait à tous les angles de l'édifice, comme pour les renverser et ensevelir du même coup tous les souvenirs et toutes les traces du passé.

Ouvrir la porte de l'appartement et s'élancer vers le manteau féminin fut pour Charlotte l'affaire d'un clin d'œil.

« C'est un domino, » dit-elle avec découragement. « Il peut aussi bien avoir servi à un homme qu'à une femme. » Elle se dirigea vers la table de toilette, garnie d'ustensiles en argent, et les examina anxieusement... « Pommade au concombre... poudre de riz... » dit-elle en soufflant sur la poussière qui couvrait les petits pots et les flacons.

« Hélas ! » fit-elle, « nous savons, Dagobert, que tout cela peut trouver place sur la table de toilette d'un bel officier. Le beau Lothaire soignait sa personne. Si vous n'avez de meilleures preuves à nous donner, enfant, nous ne serons pas bien avancés ! »

Elle s'efforçait de plaisanter ; mais je surpris dans son regard une expression qui fit renaître la compassion en moi : il y avait là une angoisse mortelle et une émotion profonde.

Tout à coup elle poussa un cri de joie sauvage qui me fit tressaillir... Elle étendit les bras, s'élança dans la pièce voisine, et se jeta sur la manne d'osier placée près de l'un des lits qui étaient surmontés d'un baldaquin violet.

« Notre berceau, Dagobert, notre berceau, ô mon Dieu !... » s'écria-t-elle, tandis que son frère sautait sur les rideaux d'une fenêtre afin de les écarter. Le jour tomba sur les coussins fanés, dans lesquels Charlotte enfonçait son visage.

« C'était vrai ! Tout était exactement vrai ! » poursuivit-elle
« Je bénis dans son tombeau la dame qui a si patiemment espionné... Dagobert, ici la princesse qui nous a donné le jour a entendu notre premier cri... Notre mère ! la fière et orgueilleuse fille du duc régnant ! Oh ! comme cela repousse dans la poussière toutes les demoiselles nobles qui se détournaient avec dédain de la fille adoptive du marchand ! O mon Dieu ! le bonheur m'écrase !... il m'étouffe !... » s'écria-t-elle en pressant son front de ses deux mains. « Il avait raison, notre cruel ennemi, quand il me disait naguère qu'avant d'apprendre la vérité je devais apprendre à la supporter. Je succombe à la joie.

— Soit !... » fit Dagobert d'un ton sec et irrité en laissant retomber le rideau. « Mais, en vérité, je ne comprends pas de pareils transports. Ces découvertes ne m'apprennent rien. La communication d'Eckhof même me suffisait pleinement, et même cette communication n'a été qu'un rayon de lumière me confirmant dans une conviction depuis longtemps arrêtée : je sentais fort bien quel sang coulait dans mes veines. »

Charlotte étendit tendrement le voile vert et le replaça sur la manne d'osier.

« Remercie Dieu de la tranquillité d'âme qu'il t'a accordée, » répondit-elle un peu calmée. « Ma tête sceptique m'a fourni depuis quelques jours bien des sujets de doute, et par conséquent de tourment. O chère innocence ! » poursuivit-elle en me regardant et en éclatant de rire, « vous

me promettez en guise de preuves des feuillets de papier contenant une écriture féminine, un manteau de femme, je ne sais quoi encore. Et cette chambre, et ce berceau ne révèlent pas la vérité à votre entendement ? Si vous m'aviez seulement décrit ce mobilier, mon martyre eût été bien allégé. »

J'entendais à peine cette voix railleuse. J'étais tout entière en proie au remords, au regret, à la tristesse... Je voyais sous mes yeux soulever la poussière qui, ainsi qu'un voile pieux, couvrait les souvenirs de l'existence de deux êtres disparus de ce monde en pleine jeunesse, en plein éclat. Comme ce secret avait été fidèlement gardé ! La sœur même de la princesse Sidonie avait passé près de cette porte sans la soupçonner... Qui sait si les deux époux n'avaient pas exigé que leur secret fût gardé jusque par delà la tombe ? Et c'était moi, moi, qui venais les arracher à leur repos, moi qui aidais à fouiller dans leur existence, à examiner tous les fragiles objets dont ils s'étaient servis, et qui avaient été moins fragiles encore qu'eux-mêmes !

Il me semblait affreux d'assister à cette profanation et d'en avoir été, hélas !... le principal instigateur. Mais que pouvait ma faible voix contre les passions de ces deux êtres qui se ruaient vers les grandeurs ?

Tous deux se trouvaient près de la table à écrire que j'avais naguère si scrupuleusement respectée. Ils se montraient l'un à l'autre les objets qui y étaient placés.

« Voici les armoiries de notre mère gravées sur les cachets, les cahiers de papier et les enveloppes... » disait Charlotte d'une voix tremblante de joie ; mais son attitude respirait une sécurité hautaine. « Puis de vieilles enveloppes de lettres... »

Elle en tira une placée sous un presse-papiers, et lut à haute voix :

« A Son Altesse la princesse Sidonie de K..., à Lucerne. »

« Vois, Dagobert, » dit-elle en s'adressant à son frère, « toutes ces lettres ont été envoyées en Suisse ; elles portent les timbres de la poste. Une confidente de notre mère faisait sans doute le voyage que la princesse était censée accomplir, et y recevait les lettres, qui revenaient secrètement ici. »

Dagobert ne répondait pas ; il secouait le tiroir de la table. La clef manquait. D'après le récit d'Eckhof, les papiers de Lothaire, son acte de mariage notamment, avaient été placés dans ce tiroir. Le visage sombre, Dagobert se détourna après avoir vainement essayé d'ouvrir ce tiroir. Il s'approcha de l'une des fenêtres, en écarta le rideau pour examiner le

temps. Charlotte rejeta les enveloppes vides et se dirigea vers un autre côté du salon. Là se trouvait un grand piano que je n'avais pas remarqué lors de ma première visite à cet appartement. Charlotte l'ouvrit et plaça ses mains sur les touches jaunies, qui peut-être n'auraient pas dû être effleurées si l'on avait respecté la volonté des morts... Les sons qui retentirent offraient une effroyable variété de dissonances, et l'énergique Charlotte elle-même recula épouvantée. Elle ferma le couvercle ; mais c'était seulement la musicienne qui avait été rebutée : quel que fût le soin avec lequel je l'observais, je ne pus trouver en elle la moindre trace sinon de piété filiale, du moins de ce respect attendri que j'éprouvais, — moi, étrangere aux jeunes gens qui avaient habité cet appartement, — pour tous les objets qui avaient été les témoins de jours heureux à jamais envolés. Elle s'empara de quelques cahiers de musique égarés sur le piano, en examina les titres, et poussa encore un cri de joie... Puis elle se mit à chanter la Tarentelle :

Gia la luna, in mezzo al mare.

« Dagobert, la voilà ! C'est la mélodie que notre mère chantait chez M^{me} Godin ! »

Je voulus entendre la réponse de son frère et me tournai vers lui. Il nous tournait le dos et se tenait courbé sur le tiroir de la table. En quelques pas rapides je me trouvai près de lui.

« Vous ne devez pas faire cela !... » lui dis-je d'une voix éteinte, en le regardant courageusement en face.

« Vraiment ? Quelle est la chose que je ne dois pas faire ?... » répondit-il en plaisantant, mais en dissimulant pourtant sa main, qui tenait un instrument.

« Vous ne devez pas forcer cette serrure, » répondis-je avec fermeté. « Je suis la cause de la visite que vous faites ici en dépit des scellés. C'est moi qui vous ai indiqué le moyen d'y venir et qui vous ai servi de guide. J'ai commis une grande faute, je le comprends bien maintenant ; mais cela n'ira pas plus loin, je ne le souffrirai pas ! » m'écriai-je en voyant que sa main se rapprochait de la serrure.

« Comment, comment ?... Mais c'est donc tout à fait sérieux ? » fit-il en me regardant avec une étrange expression. « Et comment vous y prendrez-vous pour vous mettre en travers, petite poupée rageuse ? »

Il plaça l'instrument dans la serrure, et j'entendis craquercelle-ci.

L'angoisse et la colère me dominaient à tel point, que je saisis son bras de mes deux mains, et m'efforçai de l'éloigner. Tout à coup Dagobert prit mes deux poignets et me dit tout bas :

« Prenez garde à ce que vous faites, petit chat sauvage, vous jouez un jeu dangereux ! Savez-vous bien que vos yeux merveilleux m'ont enflammé dès le premier instant où je vous ai vue ? Et Je ne sais comment cela se fait, mais plus vous êtes en colère, plus vous me paraissez charmante. »

Je poussai un cri, car il serrait mes poignets avec violence.

« Qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie, Dagobert ?... » dit Charlotte en s'élançant près de moi. « Laisse cette enfant tranquille, ou tu auras affaire à moi. Éléonore est sous ma protection.... Que cela te suffise ! Au surplus, elle a raison, cette petite, elle est dans son droit. Nous ne pouvons posséder par effraction ce qui est ici placé sous clef. En outre, à quoi nous serviraient le Papiers que nous aurions volés sous les scellés qui les préservent ? Que ces scellés nous les gardent précieusement... Un jour viendra où nous les réclamerons avec éclat. Mon oncle Éric lui même n'y peut plus toucher, grâce aux scellés... Nous n'avons plus rien à examiner ici. Aussi sûrement que je vis, que je respire, nous sommes nés ici ! Nous sommes ici dans la maison de nos parents, dans la demeure qui nous appartient par droit d'héritage... Entends-tu ? l'orage répond : Amen ! »

Il se produisit en effet, précisément à cet instant, un coup de tonnerre qui fit vaciller le parquet sous nos pieds. L'une des portes-fenêtres, que dans mon effroi j'avais imparfaitement refermée durant ma première visite, s'ouvrit toute grande, tandis qu'une rafale d'eau couvrit la table à écrire.

« Oui ! oui ! il répond : Amen !... » s'écria Dagobert en refermant la porte, « mais en nous traçant l'exemple à suivre. Comme tu le vois, il ne prend pas de gants pour s'attaquer à ce maudit tiroir. Si l'on agissait comme tu l'entends et comme Eckhof le conseille, il me faudrait user toute ma vie à attendre... à mendier un peu d'argent près de l'oncle Éric, à subir ses éternelles et assommantes réprimandes à propos de mes dettes... Et toi, toi, tu arriverais, sous cette dépendance abhorrée, à la désirable situation d'une vieille fille !

— C’est ma destinée, dans tous les cas, » répondit Charlotte en pâlissant. « Je ne pourrais faire une mésalliance... Et, d’un autre côté, tous ces fats de cour me semblent odieux... Mais je ne veux pas aimer... je ne veux pas ! J’ai un but tout différent. Je deviendrai supérieure d’une riche abbaye. Là je régnerai... Et quelques-unes de celles qui m’ont humiliée naguère arriveront sous mon sceptre... Qu’elles prennent garde à elles !... Au surplus, » reprit-elle en changeant de ton, « je ne te comprends pas, Dagobert : nous avions arrêté qu’aucune tentative n’aurait lieu avant le mois de janvier, époque à laquelle tu seras transféré ici ; que jusqu’à ce moment nous garderions le silence, en rassemblant le plus grand nombre de preuves possible. Cela m’est pénible, je te l’affirme, et me coûtera beaucoup... Dès à présent il me faut un grand empire sur moi-même pour regarder l’oncle Éric sans lui crier : « Imposteur ! imposteur ! tu nous dépouilles de notre rang et nous accordes à titre d’aumônes une faible partie de notre bien ! » Et, de plus, il me faut continuer mes rapports soi-disant affectueux avec cette vieille scélérate de Fliedner, qui a été complice de toute cette intrigue et se prête, avec son visage doux, placide et innocent, au vol de nos biens ! L’horrible femme !... Et dire que je l’ai si sincèrement aimée ! Cette contrainte dépasse presque mes forces ; mais il faut s’y soumettre, il le faut ! Eckhof est dans le vrai quand il nous exhorte à la patience et à la temporisation. »

Elle essuya avec son mouchoir l’eau qui avait couvert la table, et rangea les objets qui s’y trouvaient.

Je ne m’occupais plus de ce qu’ils faisaient et disaient. Je m’étais réfugiée entre la porte-fenêtre et la table à écrire, et me tenais là comme une sentinelle vigilante, décidée à circonscrire le mal que j’avais fait. Les paroles de Dagobert, que je n’avais pas du tout comprises, m’avaient pourtant causé une épouvante, une confusion dont je me ressentais profondément. Je crus que le Parquet continuait à osciller... Mais non, c’était moi qui avais Peine à me soutenir. J’aurais ardemment souhaité de pouvoir m’enfuir... mais la crainte de laisser à ce Dagobert toute liberté Pour forcer la serrure du tiroir me clouait à mon poste.

Charlotte se rapprocha de moi.

« Voici les armoiries de notre père, » dit-elle en me montrant un anneau orné d’une pierre gravée. « Il ne portait jamais de bagues, ainsi que l’affirmait tantôt Son Altesse, et pourtant en voici une. Je l’emporte... Tout ce qui est ici nous appartient, et personne ne peut me blâmer de m’adjuger cet unique objet de notre héritage. »

Elle mit la bague dans sa poche.

J'étais enfin délivrée. Nous quittâmes cet appartement, et l'armoire, remise à sa place, cacha de nouveau la porte de communication.

Ce fut en qualité d'héritiers incontestables de Lothaire Claudius et de rejetons de la famille souveraine que le frère et la sœur descendirent ce petit escalier dérobé, gravi peu avant dans le doute et avec plus de crainte que d'espoir. Désormais l'énigme était expliquée. Le doute n'était pas possible, — même pour moi. — Comment M. Claudius avait-il pu affirmer, le front haut et serein, la voix ferme et tranquille, que nul en dehors de lui n'avait de droits sur l'héritage de Lothaire ?... Je venais de voir, je venais de toucher les preuves de son mensonge... Et pourtant une voix criait en moi : « Il n'a pas menti ! »

XXIV.

Charlotte saisit son châle, mais elle le laissa retomber avec effroi, s'élança vers la fenêtre et l'ouvrit précipitamment.

« Qu'y a-t-il, Monsieur Eckhof ? » cria-t-elle.

Le vieux teneur de livres se dirigeait à grands pas vers le petit palais. Il était nu-tête, et son visage exprimait une vive émotion.

« Une trombe d'eau est tombée sur la vallée Dorothée, » répondit-il. « Il y a au moins pour quarante mille écus de perte pour la maison Claudius ! Tout est inondé, submergé, arraché, déraciné, emporté... N'entendez-vous pas les coups de fusil de détresse ? Il y a aussi des hommes en danger de mort. »

La vallée Dorothée était l'une des propriétés des Claudius, une ancienne maison seigneuriale située, ainsi que le village qui l'environnait, dans une vallée très étroite. Les plantations de la maison Claudius étaient établies dans cette vallée. Il y avait là des pépinières célèbres, et surtout une admirable collection de conifères. Les serres d'ananas, d'orchidées et de cactus entouraient le château, et composaient à elles seules, par leur nombre et leur étendue, un second village plus étendu que le premier. Quelques petits lacs et un cours d'eau assez considérable entouraient la vallée et facilitaient la culture colossale des Claudius. Cet auxiliaire précieux, indispensable, — l'eau,—était devenu un ennemi inexorable. Les lacs avaient débordé, le cours d'eau, franchissant une digue, les avait rejoints, ainsi que l'ajouta Eckhof avant d'entrer dans le vestibule.

« Oh ! quel malheur !... » s'écria Charlotte en pâlissant et joignant les mains.

« Ah bah !... il n'y a pas lieu de tant se lamenter, » dit Dagobert en levant les épaules. « Qu'est-ce que quarante mille écus pour l'oncle Éric ? Il ne se ressentira guère de cette perte. Et, au surplus, cela ne nous regarde pas du tout, c'est son affaire. Notre héritage n'en sera pas diminué d'un liard. »

Nous écoutâmes à peine ces paroles. Charlotte s'élança dehors, et je la suivis... Il y avait des hommes en danger ! Comme ces mots résonnaient d'une façon sinistre ! Je ne pouvais plus tenir en place. Je voulais savoir ce qui se passait. Charlotte me donna le bras. Aveuglées par la pluie,

chancelantes, nous traversâmes, appuyées l'une sur l'autre, les allées du jardin converties en torrents.

Çà et là nous rencontrions un aide-jardinier au visage épouvanté. Au delà des murs de la cour s'élevaient des voix s'appelant et s'interpellant avec le ton de la détresse. Tout le personnel des travailleurs était rassemblé dans la cour quand nous l'atteignîmes, et la voiture de M. Claudius attendait devant la porte... Il Parut bientôt enveloppé d'un manteau, son chapeau à la main... Son apparition sembla communiquer à tous les assistants une force nouvelle et le calme qui est indispensable à toutes les entreprises. Le tumulte s'apaisa. Les conversations et les commentaires s'arrêtèrent. Il donna quelques ordres sans que l'on pût remarquer le plus léger trouble ni la moindre précipitation dans les dispositions qu'il prit. Il était évident que cette tête blonde et sérieuse savait et pouvait diriger les autres dans toutes les circonstances de la vie.

Lorsque nous parûmes dans la cour, la foule qui s'y trouvait se rangea pour nous laisser passer. J'étais encore au bras de Charlotte. M. Claudius nous aperçut. Non, je ne me trompai pas : un éclair de colère traversa son regard, et ses sourcils se froncèrent, tandis qu'il me toisait avec mécontentement. Je baissai les yeux et quittai le bras de ma compagne.

« Oncle Éric, » s'écria Charlotte, « c'est un coup terrible !

— Oui, » répondit-il simplement. Puis il se tourna vers le vestibule, où se tenait M^lle^ Fliedner.

« Chère Fliedner, » dit-il, « veillez à ce que M^lle^ de Sassen prenne immédiatement des vêtements secs... Je vous en rends responsable... » ajouta-t-il en montrant du doigt mes bottines de satin, souillées, éculées, ma robe qui ruisselait... Mais il ne me regarda pas.

Il monta vivement en voiture, et saisit les rênes.

« Emmène-moi, mon oncle ! » s'écria Dagobert, qui arrivait en compagnie du teneur de livres, lequel avait pris un manteau et un chapeau.

« Tu vois qu'il n'y a plus de place, » répondit M. Claudius en désignant plusieurs ouvriers au visage bouleversé qui montaient dans la voiture après M. Eckhof. Ils étaient de la vallée Dorothée.

La voiture s'éloigna rapidement, et M^lle^ Fliedner, me prenant par la main, me conduisit dans sa chambre. Charlotte nous y suivit.

« Mais, en vérité, » me dit-elle, tandis que M^lle^ Fliedner apportait des vêtements, « vous êtes mouillée comme un petit chat sortant du bain !... Il

n’en est pas moins surprenant que, dans un moment comme celui-ci, lorsque son cher argent est en jeu et en péril, l’oncle Éric, le trafiquant par excellence, ait eu des yeux pour constater votre situation.

— Ceci vous prouve qu’il n’a pas seulement une âme de trafiquant, » répondit M^lle^ Fliedner. Son doux visage était pâli par l’inquiétude. Mais tandis qu’elle faisait cette réponse, sa lèvre se contracta amèrement. « Je vous ai souvent priée, Charlotte, » ajouta-t-elle, « de ne jamais faire entendre à mon oreille des appréciations aussi injustes que malséantes. Je ne puis supporter cela.

— Il y a pourtant beaucoup de choses que vous savez et pouvez supporter, » repartit Charlotte, « et, entre autres, lorsqu’il convient à mon oncle de me faire des sermons injustes, prononcés avec sa cruelle tranquillité, qui est la pire des injures. Cela, vous le trouvez bon et régulier, n’est-il pas vrai ?... Encore, s’il était un respectable vieillard, je le supporterais plus facilement ; mais mon orgueil se révolte contre cet homme au regard de feu, qui n’a pas vis-à-vis de moi et de mon frère la supériorité d’âge, laquelle autorise la soumission sans l’assimiler à la servilité. Il nous maltraite.

— Cela n’est pas vrai, » répondit M^lle^ Fliedner d’un ton décidé.
« Il réprime seulement les penchants qui pourraient vous être nuisibles à vous-même. Lorsque vous voulez agir à votre guise, il faut bien vous attendre aux observations que vous méritez... Aujourd’hui encore il s’est produit un incident que vous auriez pu éviter. Tandis que M. Claudius se trouvait avec la princesse dans la serre, le menuisier de la maison est venu prendre la mesure des fenêtres de votre appartement, en disant que vous aviez commandé des persiennes.

— Mais oui. J’ai supporté patiemment le soleil pendant bien longtemps. A la fin je me suis lassée. Là où il y a du soleil, les gens civilisés ont la coutume de lui opposer des persiennes.

— Fort bien. Vous savez comme moi qu’un seul mot adressé à M. Claudius eût suffi pour que cet inconvénient fût combattu et la chose faite, — mais régulièrement faite, — et c’est là ce que vous ne vouliez pas. Vous vouliez faire acte d’indépendance, et vous avez évité un témoignage de déférence bien simple Pourtant, et bien légitime, car il s’agit, après tout, de la maison et de l’argent qui appartiennent l’un et l’autre à M. Claudius.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... » s’écria Charlotte, « espérons qu’un jour viendra où ces chaînes abominables seront brisées !

— Qui sait si un jour vous ne les regretterez pas ?... » répondit M^lle^ Fliedner avec beaucoup de calme.

« Le croyez-vous, chère bonne Fliedner ?... » dit Charlotte avec une ironie qui me fit frémir. « Cette prophétie serait épouvantable si... si je n'avais quelque raison d'espérer qu'elle ne se réalisera pas, et que les choses s'arrangeront plus à mon gré que vous ne pouvez l'imaginer. »

Elle se dirigea vers la porte.

« Ne prenez-vous pas le thé avec moi ?... » lui dit M^lle^ Fliedner, de son ton le plus doux, le plus bienveillant, et sans paraître accorder la moindre attention aux paroles provocantes et aux intentions acerbes de la jeune fille. « Je vais le commander. Je suis responsable de la santé de M^lle^ de Sassen, et dois, par conséquent, lui faire prendre un antidote contre tout refroidissement.

« Grand merci !... » fit Charlotte de son ton le plus dédaigneux.
« Je désire être seule avec mon frère. Veuillez m'envoyer le thé dans mon appartement... La petite bouilloire d'argent, s'il m'est Permis de la demander... Je n'aime pas à me servir de cuivre... Adieu, petite princesse ! »

Elle ferma la porte derrière elle, et monta rapidement l'escalier. bientôt après les sons du piano retentirent sous les voûtes de la maison.

La vieille demoiselle tressaillit.

« Mon Dieu ! comme elle est étourdie !... » murmura-t-elle.
« Chacune de ces notes éclatantes tombe comme une massue sur mon cœur anxieux.

— Je vais aller la prier de cesser, » m'écriai-je en bondissant vers la porte.

« Non, non, ne faites pas cela, » dit M^lle^ Fliedner en me retenant. « C'est son habitude quand elle est mécontente ou disposée à la bouderie, et nous la laissons libre d'agir à sa guise. Mais aujourd'hui !... aujourd'hui ! au moment même où il y a tant de créatures humaines dans l'angoisse ou dans le péril !... Que vont penser les domestiques ? On la croit déjà bien plus mauvaise qu'elle ne l'est réellement. »

Elle me fit asseoir au sein de ses coussins de duvet, et prépara la table à thé. En toute autre circonstance, cet intérieur m'eût charmée.. La bouilloire chantait sa petite mléodie. Le vent soufflait dans la rue complètement vide, et la pluie frappait régulièrement les carreaux des fenêtres. Les magots chinois souriaient avec satisfaction derrière les vitres de leur armoire, et

dodinaient de la tête comme pour affirmer que la vie avait du bon, tandis que le petit chien se prélassait sur son coussin en étendant paresseusement ses membres... M^lle^ Fliedner préparait ses tartines d'une main tremblante, — je m'en aperçus aisément, — et la vieille cuisinière, qui vint apporter une assiette de gâteaux, lui demanda en soupirant comment les choses allaient se passer là-bas.

Mon cœur battait avec angoisse, et je ressentais une douleur poignante en me disant que M. Claudius était parti mécontent de moi en un pareil instant... Et, pour mon tourment, je ne pouvais avoir une autre pensée. Combien j'avais dû lui paraître puérilement obstinée et ingrate en me montrant devant lui au bras de Charlotte ! Et, en dépit de tout cela, sa sollicitude à mon égard s'était encore affirmée... De la sollicitude pour cette petite créature insignifiante qui venait précisément de prêter aide et appui à ceux qui l'exécraient, et qui leur avait fourni des armes contre lui ! Cette pensée me donnait la fièvre. Pour complaire à M^lle^ Fliedner, je consentis à prendre une tasse de thé chaud. Elle-même ne goûta à rien. Elle restait silencieuse près de moi.

M. Claudius court-il aussi quelque péril ?... » dis-je enfin.

« Je le crains, » dit-elle en levant les épaules. « Il y a du danger là-bas... L'inondation est encore plus effrayante que l'incendie, et M. Claudius n'est pas homme à penser à lui en pareille occasion... Mais il est dans la main de Dieu !... mon enfant. »

Ceci ne me rassura pas du tout. Je savais que beaucoup d'hommes, même innocents, s'étaient noyés. Et celui-ci avait un meurtre sur la conscience ! La main de Dieu pouvait-elle protéger un meurtrier ? L'angoisse que je ressentais ne me permit pas de garder le silence.

« Mais, » dis-je sans oser lever les yeux, « il a causé la mort d'un homme. »

La vieille demoiselle tressaillit, et je vis pour la première fois l'indignation éclater dans son regard.

« Affreux !... C'est affreux ! Qui donc vous a déjà fait connaître cela, et en vous présentant les faits d'une façon aussi fausse ? »

Elle se leva, fit quelques pas dans la chambre comme pour se calmer, s'arrêta devant la fenêtre, puis revint s'asseoir près de moi et prit mes deux mains.

« Connaissez-vous les détails de ce drame ?... » me dit-elle d'un ton plus tranquille.

Je secouai la tête.

« Eh bien, il faut pourtant que je rétablisse les choses dans leur vérité, » dit-elle. « Je regrette de présenter à votre jeune âme un horrible tableau, mais puisque l'on n'a pas craint d'affliger votre imagination en vous faisant connaître seulement une partie de cette triste histoire, il me faut bien vous la raconter, afin que vous puissiez dégager la vérité du mensonge.

« Pauvre Éric !... c'est bien certainement l'heure la plus sombre et la plus douloureuse de son existence ; mais, mon enfant, il était bien jeune alors... Vingt et un ans à peine... Nature passionnée et enthousiaste. Il aimait une femme de toutes les forces de son cœur, et il avait un ami qu'il aimait tendrement aussi, et pour lequel il s'était souvent sacrifié, et un jour il a découvert qu'il était trompé par la femme et l'ami. Une scène terrible a eu lieu. On a échangé des paroles qui, suivant les abominables coutumes humaines, exigent du sang. Ils se sont battus en duel. L'ami...

— Le jeune Eckhof ?... » dis-je vivement.

« Oui, le fils du teneur de livres reçut un coup de pistolet dans la poitrine, et M. Claudius fut blessé à la tête. C'est de ce moment que date la faiblesse de sa vue. La blessure du jeune Eckhof n'était pas mortelle en elle-même ; mais la faiblesse de sa constitution maladive aggrava le danger. Il est mort quelques semaines après ce duel, malgré les soins et les efforts des plus célèbres médecins.

— Et la femme, la femme ?

— Ah ! la femme !... Mon enfant, elle avait quitté Paris tandis que M. Claudius gémissait sur son lit de douleur.

— Elle était la cause de ces malheurs, et ne vint pas le soigner ?

— Ma petite, c'était une femme de théâtre. Ce duel avait augmenté sa renommée, et lui valut un brillant engagement. Elle alla exploiter cet événement, qui la mettait plus en vue que jamais. Peu après sa guérison, M. Claudius revint ici. Son frère était... mort, et l'avait chargé de prendre quelques dispositions. Après une longue séparation, je revis enfin mon pauvre Éric... Je n'avais jamais cru qu'une âme humaine pût endurer une souffrance pareille sans y succomber.

— Il avait des remords ?

— Non, mais il ne pouvait oublier cette femme. Il errait comme un insensé dans les jardins, ou bien se mettait au piano...

— Le calme, le grave M. Claudius ?... » m'écriai-je, au comble de la surprise.

« Il n'était ni l'un ni l'autre alors. Il cherchait la paix et la consolation dans la musique, et quel talent il avait ! Je comprends fort bien que le tapage de Charlotte, laquelle semble toujours battre son piano, lui soit souvent insupportable. Il ne resta pas longtemps ici. Pendant une année entière il voyagea sans but au travers du monde, puis il revint complètement transformé, et prit la direction des affaires, se montrant dès lors tel que vous le voyez maintenant : silencieux, sérieux, sévère. Je ne l'ai plus vu ouvrir un piano. Je n'ai plus jamais entendu une parole blessante sortir de ses lèvres, je n'ai plus vu un mouvement un peu vif accompli par lui. Il avait lutté autrement que son frère, lequel a succombé à la douleur. Son esprit vigoureux lui a fait découvrir la source de toute consolation : le travail et la bienfaisance. Et c'est ainsi qu'il est devenu ce que vous le voyez aujourd'hui : un travailleur infatigable, un caractère fortement trempé, et actuellement à toute épreuve, un homme qui place dans l'ordre et l'activité la source de la santé pour toute âme humaine, et veut l'indiquer à tous ceux qui vivent, et sont par conséquent destinés à lutter et à souffrir. »

M^lle^ Fliedner s'était exprimée, avec une chaleur que je n'aurais jamais soupçonnée en elle, l'ayant toujours vue très bienveillante, mais fort réservée. Elle s'était évidemment laissé entraîner. Et j'étais assise à ses côtés, les yeux fixés sur son visage, buvant ses paroles, osant à peine respirer, tant je redoutais de la voir interrompre son récit, qui m'initiait à un monde totalement inconnu... Quelle merveille était pour moi cette passion indomptable pour une femme qui méritait si peu un pareil attachement ! Mes plus chers contes de fées pâlissaient devant cette réalité. Et l'homme qui ne pouvait oublier, qui errait désespéré au travers de ses jardins, c'était M. Claudius ! Mais il avait donc un cœur aimant, ainsi que je commençais, du reste, à le soupçonner ?

« Aime-t-il toujours cette femme ? » demandai-je étourdiment.

« Mon enfant, je suis incapable de répondre à cette question, » dit M^lle^ Fliedner. « Croyez-vous que quelqu'un au monde puisse se vanter de lire en M. Claudius ? Vous connaissez sa physionomie, ses façons, et le trouvez sérieux et calme... Allez ! allez !... son âme est un livre fermé à tous. Au surplus, je ne crois pas cela possible... Il doit mépriser cette femme. »

L'obscurité était venue. M^lle^ Fliedner avait ouvert l'une des fenêtres pour aérer la chambre. La pluie avait cessé son clapotement. La rue sur laquelle s'étendait la façade de la maison était solitaire, mais on entendait au loin un mouvement fort accentué. Les lanternes éclairées au gaz se miraient dans

les flaques d'eau, et servaient aussi à indiquer comme le ciel était bas et chargé au-dessus de la ville. Leur clarté tombait jusque dans la chambre où nous nous tenions l'une près de l'autre. Je priai M^lle^ Fliedner de ne point demander les lampes... Je voulais éviter de lire sur son visage le trouble et l'anxiété qui s'y peignaient... je le savais bien, mais je ne voulais pas en être certaine.

Des pas rapides se firent entendre sur le trottoir sous notre fenêtre. C'étaient des passants, et ils disaient : « Une femme Paralysée, qui n'a pu se sauver, est noyée... Ce qui se passe là-bas est horrible ! »

Nous nous levâmes aussitôt.... M^lle^ Fliedner se mit à se promener avec agitation... Quelques voix retentirent dans le vestibule.

« Point de nouvelles de la vallée ?... » disait Charlotte en se Penchant sur la balustrade de l'escalier, tandis que M^lle^ Fliedner ouvrait la porte de sa chambre.

« Aucun de nos hommes n'est encore de retour, » répondit le vieux Erdmann.

Il se tenait debout au milieu des domestiques, et sa voix tremblait.

« Mais on dit que c'est affreux... » continua-t-il. « Et notre maître est toujours en tête de tous quand il s'agit de s'exposer... Que Dieu ait pitié de nous ! mais il ne s'arrêtera certainement Pas à inspecter la solidité de la coquille de noix dans laquelle il se jettera pour essayer de sauver quelque malheureux... Il y a pourtant des limites à toute chose... »

Erdmann s'essuya les yeux.

« On dit que le duc vient de partir pour la vallée, » reprit-il.

« Son Altesse en personne ?... » s'écria Dagobert.

« Oui, » répondit sèchement le vieux domestique.

La porte de Dagobert se referma bruyamment, et le jeune lieutenant descendit l'escalier quatre à quatre. Il demanda son cheval à haute voix, et bientôt on l'entendit partir au galop. Le beau Tancrède !... comme il me fait pitié maintenant !

Je me pelotonnai de nouveau sur le divan, tandis que M^lle^ Fliedner se promenait, en soupirant, de la fenêtre à la porte. Je me représentais incessamment cette eau impitoyable qui grandissait, grandissait toujours et arrivait en roulant son écume fangeuse pour arracher l'habitation au sol et emporter avec la maison les malheureux qui n'avaient pu fuir le fléau. Il devait être horrible de périr de cette façon, et peut-être en cet instant M.

Claudius succombait-il. Comme le disait Erdmann, il ne se souciait guère du danger, sans doute parce qu'il ne se souciait plus de la vie, ni des autres, ni de rien. Et il avait raison. La femme qu'il ne pouvait oublier l'avait trompé, l'ami l'avait trahi, et les deux jeunes gens, le vieux teneur de livres, le trahissaient aussi, et moi, pour qui il avait eu tant de bontés, je faisais comme eux... M^lle^ Fliedner seule était digne de lui... Je contemplais avec une sorte d'envie cette vieille petite personne, qui s'accoudait à la fenêtre pour essayer de voir au delà de la nuit, au delà de l'espace. Elle avait une conscience pure, elle ne lui avait jamais fait de mal, elle n'avait lieu de se percer le cœur avec des remords acérés, même... même si l'eau emportait cette tête blonde. Cette vision m'arracha presque un cri. Je l'arrêtai pourtant, et prêtai l'oreille pour percevoir chaque pas, chaque roulement de voiture.

Les heures s'écoulèrent de la sorte, pesantes, terribles. Mon père n'était pas encore de retour : sur l'ordre de M^lle^ Fliedner, Erdmann s'était rendu au palais. Le bruit ne s'était pas éteint dans la ville, mais pourtant apaisé. Minuit sonna. Une voiture se fit entendre dans l'éloignement. M^lle^ Fliedner poussa un cri léger, mélange de joie et d'angoisse. Elle s'élança, je la suivis en courant, et j'arrachai la porte du vestibule à sa serrure plutôt que je ne l'ouvris. Une obscurité intense enveloppait toute chose, mais je devinai la voiture que je ne pouvais apercevoir.

« Est-ce vous, Monsieur Claudius ?... » m'écriai-je en tremblant.

« Oui, » répondit une voix sur le siège du cocher.

« Dieu soit béni !... » me dis-je en pressant mes mains sur ma poitrine pour retenir mon cœur qui bondissait.

De tous côtés arrivaient les domestiques, qui entouraient la voiture. M. Claudius en descendit.

« Est-ce vraiment aussi épouvantable qu'on le dit, Monsieur ?... » demanda Erdmann. « Une perte de quarante mille écus, à ce qu'affirme Schæffer ?

— Le dommage est beaucoup plus considérable. Tout est détruit, tout est à recommencer. Je regrette mes jeunes conifères... il n'en reste plus un seul, » ajouta M. Claudius d'un ton ému. « Ce n'est rien. Le temps et le travail se chargeront de réparer cela... Mais voici l'irréparable, » dit-il en ouvrant la portière de la voiture.

Il aida quelqu'un à franchir le marchepied. Chacun avait apporté une lumière quelconque. La clarté de la lampe que tenait un valet de pied tomba

en plein sur le visage d'une jeune fille, qui aurait glissé sur le pavé, n'eût été l'appui de M. Claudius. Des sanglots convulsifs agitaient la délicate créature ; sa chevelure en désordre tombait sur un visage beau, mais contracté par la plus poignante des douleurs.

« Sa mère a péri dans l'inondation, » murmurèrent quelques voix autour de moi.

M. Claudius entoura de son bras la taille de la jeune fille, et lui fit monter les marches du perron. Il m'effleura en passant. Ses vêtements étaient ruisselants.

Sur le dernier degré se tenait M^lle^ Fliedner, qui lui tendait les deux mains. Je ne compris pas ce qu'il lui dit. Une timidité extrême s'était subitement emparée de moi en même temps qu'une douleur aiguë m'étreignait le cœur. Je vis seulement M^lle^ Fliedner accueillir la nouvelle venue avec la plus tendre compassion et l'emmener, tandis que M. Claudius échangeait quelques mots avec Charlotte. Je m'aperçus que son regard semblait chercher quelqu'un. Avait-il donc reconnu ma voix, et voulait-il s'assurer qu'après avoir méprisé ses conseils, j'osais me présenter devant lui ? Quelle sotte supposition ! Il avait bien d'autres préoccupations !... Combien de malheurs venaient de s'accomplir en sa présence ! Et quels lourds devoirs lui incombaient ! Ne venait-il pas d'amener dans sa maison une orpheline cruellement éprouvée, et de l'y installer avec les soins les plus tendres ? Ah ! elle ne serait pas ingrate comme moi ; elle ne repoussait pas la main qui voulait la soutenir ; elle s'était appuyée, pleine de foi, sur le bras qui l'entourait... Et dans cette circonstance il se serait souvenu de l'indisciplinée, de la sotte et obstinée enfant des bruyères ? Certainement non.

Il descendit le perron, se plaça à la porte cochère, et regarda au dehors. Sur ces entrefaites, un homme était aussi descendu de la voiture, et alla à lui... Je reconnus mon père. Je le vis avec stupéfaction tendre la main avec déférence à M. Claudius, et adresser à ce « marchand » méprisé les plus chaudes congratulations. Je courus après lui, et je pris son bras. Il ne put comprendre tout de suite comment il se faisait que « sa petite fille fût encore debout à pareille heure, » et je crois même qu'il ne le comprit pas du tout. Il avait accompagné le duc à la vallée Dorothée, puis avait accepté de revenir avec M. Claudius. Tandis que nous regagnions le petit palais, il me raconta ce qui s'était passé ?... non, vraiment, mais ce qu'il appelait son voyage de découvertes autour de M. Claudius.

« Quel homme ! » s'écriait-il, « le duc est émerveillé de son sang-froid, de son courage, de son dévouement, du calme avec lequel il envisage une perte énorme. Mon enfant, il faut savoir reconnaître ses erreurs. Jusqu'ici je considérais M. Claudius comme une âme purement mercantile, une table de multiplication ambulante, rien de plus. Eh bien, je m'étais grossièrement trompé. »

Oui, quel homme ! « Avec du temps et du travail, tout cela se réparera, » avait-il dit ; « mais voici l'irréparable, » en montrant l'orpheline. Et c'était là l'être parcimonieux, l'oncle-chiffre, le cœur de fer et de glace ! Non, non ! Oh ! maintenant je l'appréciais à sa valeur.

Je ne me couchai pas cette nuit-là. Assise à ma fenêtre, j'attendis le jour. Avec ce jour, qui se leva pâle et incertain derrière les arbres, j'avais résolu de commencer une vie nouvelle.

XXV.

L'après-midi, je pris la clef qui m'avait été confiée, et me rendis au petit chalet. Je savais que le père de la petite Marguerite était professeur dans l'un des premiers pensionnats de jeunes filles de la ville de K... Je voulais qu'il m'aidât à me transformer. Une Présentation était inutile. M^{me} Helldorf me reconnut aussitôt, et je sus plus tard que Schæffer, le jardinier, avait beaucoup parlé dans la famille de l'étrange et sauvage petite personne qui était la fille du « savant ». Marguerite sauta à mon cou. La rencontre dans la forêt, qui avait été due à mon étourderie, ne fut même pas mentionnée.

« Voulez-vous me donner des leçons ?... » dis-je à M. Helldorf, qui se tenait retranché derrière un formidable amas de devoirs à corriger. « Je veux apprendre autant que ma tête en pourra contenir. Je suis déjà une très vieille fille, et je ne sais pas même écrire convenablement. »

Le professeur sourit, et la charmante petite femme aussi, et, séance tenante, nous dressâmes un contrat d'après lequel il fut convenu que j'irais et viendrais dans le chalet comme une enfant de la maison, et prendrais au moins trois heures de leçons chaque jour. Je communiquai ces conventions à M^{lle} Fliedner. Elle les approuva, et se chargea, sur ma prière, de régler la question d'argent. De cette façon, j'étais dispensée de me rendre dans le cabinet de M. Claudius.

Depuis ce jour, je m'appliquai sans relâche. Sans doute, au commencement de cette entreprise, la plume tombait à terre plus souvent qu'il ne l'eût fallu, et je revenais la tête en feu et les yeux pleins de larmes. Mais je reprenais ma tâche et l'affreux Petit tyran de fer avec lequel je m'efforçais de peindre des lettres. Peu à peu je cessai de les peindre... Je pus les tracer au courant de la plume en caractères fins, élégants, et fixer ainsi ma pensée. A cet instant les écailles tombèrent de mes yeux. Je fis, à l'extrême joie de mon professeur, des progrès dont la rapidité tenait, disait-il, du miracle. Mon ambition grandit avec mes succès, et je voulus apprendre la musique. Ici une vocation naturelle, très décidée. me donna son aide puissante, et bientôt je pus m'asseoir au piano près du jeune Helldorf, et chanter avec lui quelques petits duos.

Ces rapports avec le chalet, que mon père acceptait, que M. Claudius et M^lle^ Fliedner protégeaient de toutes leurs forces, étaient d'autre part fort mal vus. Eckhof s'en montra blessé, et Charlotte singulièrement indignée. J'appris aussi quelques détails concernant la mésintelligence qui existait entre le teneur de livres et sa fille. Helldorf avait étudié la théologie et avait épousé Anna Eckhof du consentement de son père, le vieux piétiste. Celui-ci avait mis pour condition au mariage, que son gendre partirait en qualité de missionnaire pour les Indes orientales en emmenant sa femme. Cette clause, d'abord acceptée par le jeune étudiant, avait été plus tard combattue par lui. Enfin il avait avoué au père de sa femme que ses études et le travail qui s'était opéré dans sa conscience et son intelligence ne lui permettaient plus de faire partie de la secte des piétistes. Les médecins ayant déclaré que la constitution délicate de la jeune M^me^ Helldorf ne supporterait pas le climat des Indes et les fatigues de l'existence à laquelle le fanatisme de son père l'avait condamnée, le jeune homme fit un dernier et pathétique appel à son beau-père ; mais le fanatisme est sourd en même temps qu'aveugle : il repoussa son gendre, sa fille, et dès cet instant refusa de les revoir.

Je comprenais le mécontentement du vieux Eckhof, furieux de voir tomber ou seulement fléchir la barrière qui séparait ceux qu'il considérait comme des ennemis mortels, du terrain dont il se croyait le dominateur. Mais quel était le mobile de Charlotte lorsqu'elle se montrait tellement hostile à mes rapports avec la famille Helldorf ? Elle me dit avec colère qu'elle ne concevait pas comment M. Claudius avait pu confier à mon étourderie la clef d'une porte donnant accès dans sa demeure... Un beau jour, on s'apercevrait qu'un peuple de mendiants avait envahi l'enclos. Elle affirmait que j'étais devenue excessivement vaniteuse depuis que l'on avait trouvé moyen de m'ingurgiter la science à l'aide d'un entonnoir ad hoc... que l'on ne trouvait plus rien en moi de la naïve petite princesse des bruyères... que j'avais trouvé moyen de donner aux boucles de mes cheveux un tour qui indiquait d'étonnantes dispositions pour la coquetterie. Mais tout cela n'était rien près de la colère qu'elle me marqua dès les premières leçons de musique. Je la trouvais souvent derrière le mur du jardin quand je revenais, ma leçon finie. Elle me disait d'un ton froid, mais en m'examinant fort attentivement, que le petit oiseau développait singulièrement son organe... Elle se promenait... Elle avait entendu quelques sons en passant. Mais le comble fut mis à cette étrange conduite un dimanche matin, quand

mon jeune professeur de musique m'accompagna jusqu'à la porte du jardin. Elle s'élança d'un bosquet voisin, et me dit avec un sourire railleur :

« Faut-il vous adresser des félicitations, Mademoiselle de Sassen ? »

Je ne pus l'éclairer, parce que je ne pouvais comprendre ce qui se passait en elle. En ce qui concernait son secret, elle se dominait plus et mieux que je ne l'aurais cru. Sur deux points seulement, l'éclat de son origine se faisait jour. Elle ne consentait Plus à se montrer à table, —au grand déplaisir de M^lle^ Fliedner, — autrement que vêtue de lourdes robes de soie, et exprimait en toute circonstance le plus profond mépris pour la bourgeoisie. Nul ne devait sentir plus vivement cette disposition que le jeune Helldorf. M. Claudius l'attirait systématiquement dans la maison, et Charlotte l'accueillait avec une froideur, un dédain qui m'irritaient d'autant plus qu'une sincère et fraternelle affection s'était formée entre lui et moi. A mon extrême contentement, le jeune Helldorf répondit avec une froide dignité aux procédés blessants de la jeune fille, et se conduisit absolument comme si elle n'existait pas et ne comptait pas à ses yeux. Je les observais fort à l'aise, parce que l'habitude s'établit de prendre ensemble le thé dans la maison de devant. Je m'y rendais chaque soir en compagnie de mon père. Des rapports suivis s'étaient établis entre lui et M. Claudius. Celui-ci se rendait très souvent dans la bibliothèque, — ce dont il s'abstenait autrefois, — et mon père le suivait dans son observatoire. Ils étaient placés l'un près de l'autre durant nos soirées, et semblaient s'entendre fort bien. Seulement ils se gardaient tous deux de faire aucune allusion à l'épisode de la médaille. Malgré cette intimité, ma situation vis-à-vis de M. Claudius ne changea pas. Tout au contraire, je me renfermais plus que jamais dans ma réserve anxieuse ; le secret dont j'étais la confidente se dressait entre lui et moi. L'éclat devait avoir lieu au mois de janvier, lors du retour de Dagobert. Si avant cet événement, qu'il n'était malheureusement pas en mon pouvoir d'empêcher, je m'étais montrée vis-à-vis de lui amicale, ou seulement disposée à une certaine sympathie, combien je lui paraîtrais fausse et perfide au moment où tout s'expliquerait. Un autre sentiment, tout à fait inexplicable, augmentait encore la timidité que je ressentais vis-à-vis de lui. Très souvent, lorsque je me mêlais à la conversation, et que le hasard m'amenait à lever les yeux sur M. Claudius, je surprenais son regard fixé sur moi et exprimant une sorte de douloureux regret. Je savais bien pourquoi... Il voyait toujours le mensonge qui tachait mon jeune front. Cela faisait bruire mon sang dans mes tempes, et couvrait mon visage d'une

rougeur intense. Jamais il ne fit allusion, même par un mot indifférent, aux droits de tuteur qu'Isabelle lui avait confiés, quoique je susse, à n'en pas douter, qu'il me surveillait et qu'il avait de fréquentes conférences avec les professeurs que je m'étais choisis. Il tenait fidèlement la promesse faite à Isabelle, quelque pesant que pût lui sembler ce fardeau, et en dépit de la mésestime que je lui inspirais. J'éprouvais souvent aussi une angoisse insupportable en le voyant là, au milieu de ses hôtes, paisible, honoré, faisant avec tant de dignité et de douceur les honneurs de sa maison, sans se douter du danger suspendu sur sa tête, et de l'effroyable éclat dont le menaçaient le frère et la sœur.

Trois mois se passèrent de la sorte. J'examinais avec orgueil mon écriture régulière, conquise sur mon aversion à force d'énergie. J'usais des facilités que me donnait ma science nouvellement acquise pour entretenir une correspondance secrète avec ma tante Christine. Elle m'avait remerciée avec chaleur, presque avec humilité, et m'avait appris que mon envoi d'argent lui avait servi à entreprendre un traitement à la suite duquel elle avait la quasi-certitude de recouvrer sa voix. Elle m'affirmait que j'étais sa bienfaitrice, que je lui avais sauvé plus que la vie, que j'étais son ange gardien, et la seule créature qui témoignât un peu de pitié à une femme rudement éprouvée et cruellement calomniée. Souvent aussi elle exprimait l'ardent désir de me connaître et de m'embrasser. Cette correspondance m'émut assez pour que j'essayasse de parler à mon père de sa sœur infortunée. Il bondit d'indignation, me défendit de jamais prononcer le nom de « cette femme », et blâma énergiquement Isabelle de m'avoir fait connaître cette plaie honteuse de notre famille. Je déplorai intérieurement cette injuste sévérité, et m'en remis, en soupirant, au temps du soin de faire la lumière et de réparer les injustices commises.

D'autres soucis vinrent traverser ma vie et diminuer l'intensité de celui-ci. Moi qui, peu de temps auparavant, ignorais la valeur et jusqu'à l'existence de l'argent, je comptais anxieusement jusqu'aux moindres pièces de monnaie, car... ces pièces manquaient souvent. J'avais pris avec empressement, et non sans habileté, la direction de notre petit ménage. Je préparais souvent un petit goûter dans la bibliothèque, et mon père s'accommoda si bien de cette innovation que je ne pus me refuser la joie de la transformer en habitude quotidienne. Mais je n'avais pas prévu que tout se payait, et n'envisageai cet inévitable dénouement qu'au moment où la femme de chambre me présenta une longue note de comestibles.

« De l'argent ?... » s'écria mon père avec épouvante, en dressant la tête au-dessus de ses piles de manuscrits, lorsque je lui présentai sans mot dire cette note néfaste. « Mon enfant, je ne comprends pas... Pourquoi faire ?... »

Il fouilla vivement dans ses poches.

« Je n'en ai pas, ma petite Nore, » dit-il en levant les épaules. « Pas même une seule pièce de monnaie. Qu'est-ce qui se passe ? N'ai-je pas payé tout récemment mon abonnement au restaurant qui nous fournit notre nourriture ?

— Oui, père. Mais ceci est la dépense du goûter.

— Ah !... » Il passa ses mains dans sa chevelure, et réussit de la sorte à en augmenter le désordre. « Que veux-tu que je te dise, mon enfant ? Je n'avais pas prévu cela... Je n'en ai jamais besoin... Vois !... »

Et il me montra quelques morceaux de sucre dans un petit morceau de papier gris placé sur son bureau.

« Ceci, » ajouta-t-il, « est extrêmement nourrissant, tout à fait sain, et me suffit. »

De quel effroi je fus saisie ce jour-là !

Mon père avait un revenu considérable ; mais il se refusait même le strict nécessaire pour satisfaire sa passion en augmentant Ses collections. De là cette frêle stature, ce visage amaigri, qui s'était transformé depuis notre arrivée. Grâce à la vie régulière qu'Isabelle lui avait imposée, mon père avait repris des forces et un air de santé qui le rendaient méconnaissable. J'examinai la situation : il s'agissait soit de le laisser manquer de nourriture, soit de le décider à me remettre un peu d'argent. Dès qu'il touchait quelques centaines d'écus, il se hâtait de les échanger contre des manuscrits jaunis ou des vases de majolique, sans jamais consentir à garder quelque argent pour les dépenses indispensables. Le bonheur qui éclatait dans tout son être lorsqu'il me montrait une nouvelle acquisition, la tendresse qu'il m'inspirait, le respect filial et l'orgueil de sa renommée scientifique, tout me fermait la bouche et m'invitait à ne point le contrarier.

Je cherchai la petite bourse qu'Isabelle m'avait remise pour les cas imprévus. Son contenu me suffit pendant quelque temps ; mais le souci reparut quand la dernière pièce d'argent fut dépensée. Je ne pouvais m'adresser à Isabelle en pareille circonstance ; elle m'eût répondu en me donnant des conseils de rigueur, que je ne voulais pas mettre à exécution. Je ne voulais pas non plus avoir recours à M. Claudius. N'étais-je pas obligée maintenant de lui rendre des comptes et de lui expliquer l'emploi de mon

argent ? Je commençais à comprendre ce qui se passait autour de moi, et je me souvenais que M. Claudius condamnait sévèrement la passion des collectionneurs dès que cette passion touchait à la manie. Or, de même qu'il s'opposerait à ce que j'alimentasse directement la manie de mon père, il ne se montrerait pas moins hostile à l'aide indirecte que je lui donnerais en employant mon petit héritage à son entretien. Mais une lumière traversa tout à coup mon cerveau : on est maître de disposer comme on l'entend de l'argent que l'on gagne soi-même... Ah ! j'avais trouvé ! j'avais trouvé !

Le lendemain du sinistre qui avait ravagé la vallée Dorothée, j'avais aperçu la belle jeune fille ramenée par M. Claudius assise près de l'une des fenêtres de l'atelier. Son beau et pâle visage était penché, et sa besogne l'absorbait si complètement que je ne pus rencontrer son regard.

« Que fait-elle donc ?.. » avais-je demandé à M^lle^ Fliedner.

« Elle a demandé du travail. Elle dit que la prière et le travail pourront seuls amortir sa douleur. Elle écrit les désignations de graines sur les cornets de papier. Son père était maître d'école. Elle a une fort belle écriture. »

Cet épisode me revint en mémoire le jour où Emma, la femme de chambre, m'apporta encore l'une de ces fatales notes. Il ne restait plus même une pièce de cuivre dans ma bourse, et je dus la prier de demander quelques jours de crédit aux fournisseurs. Elle me regarda d'un air surpris, baissa les yeux avec une sorte de confusion, et quitta la chambre.

Le soir même, vers six heures, je me rendis, le cœur battant, à la maison de devant. On devait prendre le thé chez M. Claudius. Mon père était invité à s'y rendre ; mais il était encore retenu au château, afin de saluer la princesse Marguerite, qui revenait à K..., après une absence de trois mois.

Je déposai mon manteau et mon capuchon dans la chambre de M^lle^ Fliedner.

« Enfant, » me dit-elle affectueusement, « si jamais il se produisait un petit déficit dans votre caisse, vous auriez recours à moi, n'est-il pas vrai ? »

Je tressaillis. Emma avait bavardé. Mais je ne voulais pas étaler ainsi les faiblesses de mon père, et de plus cet expédient ne remédiait à rien : l'argent emprunté pour être dépensé empire les situations, loin de les améliorer. Je la remerciai de tout cœur, je refusai, et me dirigeai d'un pas assez ferme vers le cabinet de M. Claudius. J'y entrais pour la première fois depuis le départ d'Isabelle.

Avant d'ouvrir cette porte, j'entendais M. Claudius se promener dans la chambre. Lorsque, après avoir frappé, j'entrai, je le trouvai debout, suspendant sa marche. Une lampe garnie d'un abat-jour vert brûlait sur son bureau. Il n'y avait pas d'autre lumière dans la pièce, et il s'y trouvait seul.

En le voyant ainsi, je ne pus m'empêcher de songer au temps où il errait désespéré dans ses jardins. Mon apparition parut le surprendre. Il étendit la main et leva vivement l'abat-jour de la lampe comme pour dissiper un doute : la lumière tomba en plein sur ma petite personne. J'éprouvai un sentiment d'angoisse indicible ; mais je rassemblai mon courage, marchai à lui, et je mis sur son bureau, en m'inclinant légèrement, une feuille de papier couverte d'écriture :

« Voulez-vous avoir la bonté d'examiner cette écriture ?... » lui dis-je sans oser lever les yeux.

Il prit le papier.

« Jolis caractères... fermes, mais pourtant gracieux, » répondit-il en se tournant vers moi avec un demi-sourire. « On dirait, » ajouta-t-il, « que pour écrire ceci on a mis un gant de fer sur une délicate petite main.

— Ainsi l'écriture est jolie ?... Mais peut-on en tirer parti ?... J'en serais bien aise, » dis-je rapidement.

« Ah ! vous êtes plus intéressée à la question que je ne l'imaginais. Ceci est votre écriture ?

— Oui.

— Et qu'entendez-vous par ces mots en tirer parti ? Ne vous suffit-il pas d'avoir si rapidement acquis cette charmante écriture ?

— Oh ! non !... » m'écriai-je, « cela ne me suffit pas. Je voudrais écrire assez bien pour... pour que l'on me confiât du travail. »

Allons, le plus fort était fait ! Je reprenais courage.

« Je sais, » ajoutai-je, « que vous employez des femmes pour écrire les noms des graines sur les paquets de papier... Voulez-vous me confier un peu de cette besogne ? Je m'appliquerai, je vous assure, et j'écrirai aussi bien que mes exemples imprimés. »

Je le regardai, mais baissai aussitôt mes paupières. Ses yeux bleus me regardaient avec feu, mais en même temps avec une sorte de compassion. Ils exprimaient une bonté si ardente, que l'on eût dit que ces yeux n'appartenaient pas à cet homme grave et calme.

« Vous voulez travailler pour gagner de l'argent ?... » dit-il d'un ton indifférent, et comme s'il discutait une affaire. « Ne savez-vous pas que

cela n’est pas nécessaire ? Vous possédez quelque chose. Dites-moi ce que vous désirez, et l’emploi que vous comptez en faire. »

Il posa la main sur la caisse de fer qui était placée près de son bureau.

« Non ! » m’écriai-je, « je ne veux pas... Gardez cet argent pour d’autres temps. Ma chère grand’mère a dit qu’il suffirait pour me préserver du besoin, et je ne suis pas dans le besoin, Dieu merci ! »

Sa main s’éloigna de la caisse. Je ne sais pourquoi je crus deviner, à l’expression particulière de son sourire, que les commérages de la femme de chambre étaient venus jusqu’à lui. Cela me causa une sorte d’abattement, mais en même temps fortifia ma résolution.

« Je crains que vous ne vous rendiez pas bien compte de la nature de ce travail, » dit-il. « Je sais que, cinq minutes après l’avoir entrepris, le sang montera à vos joues, les pensées tourbillonneront derrière votre front, et vos pieds se révolteront sous la table contre l’écriture exécrée.

— Il n’en est plus ainsi maintenant, » répondis-je à voix basse et avec une sorte de confusion. Il venait, en effet, d’esquisser le tableau que je lui avais offert lors de la première signature qu’il m’avait demandée. « Cela m’a été difficile, j’en conviens, » repris-je, « mais enfin je me suis vaincue.

— Vraiment ?... » Le fatal sourire courait toujours sur ses lèvres. « Vous avez donc rompu avec les habitudes de la bruyère ? Vous n’aimez plus à grimper sur les arbres et à courir pieds nus dans les ruisseaux ? »

L’instinct sauvage se réveilla en moi, grâce à cette imprudente esquisse de mes bonheurs passés.

« Oh ! non !... » m’écriai-je, « je ne suis pas encore assez savante pour ne pas aimer tout cela. Je ne crois pas même qu’un temps vienne jamais où j’écouterai avec indifférence le vent agitant les branches des arbres et l’eau clapotant sur les cailloux... Mais je crois que j’ai surmonté l’aversion que m’inspirait l’écriture. »

Il se retourna et contempla attentivement les rideaux... Puis il prit un petit cornet de papier et me le tendit. Une belle écriture, grande et ferme, avait tracé là d’une façon bien lisible ces deux mots : Rosa Damascena.

« Songez, » me dit-il, « que vous aurez à écrire ces deux mots quatre cents fois.

— C’est bien ! Vous verrez que je peux le faire. C’est un nom de fleur, et si j’avais à écrire le mot rose même mille fois, cela ne m’ennuierait pas, car je penserais toujours à son parfum. Le calice d’une rose est pour moi une merveille. Je croyais autrefois que c’était le palais du scarabée émeraude...

C’est encore une réminiscence de la bruyère... Voulez-vous me confier ce travail ? »

Il garda le silence, et mon cœur se serra. Je crus comprendre alors qu’il n’élevait toutes ces difficultés qu’afin d’éviter de me dire sans ambages que mon écriture n’était pas suffisamment bonne. Profondément émue, je pensai à Louise, — l’orpheline, — qui avait tout de suite été jugée capable de ce travail. Elle l’exécutait parfaitement, et j’avais été bien audacieuse d’aspirer à cette besogne. Combien je déplorais ma tentative ! Ce ne fut pas sans revenir quelque peu à mon ancienne humeur que je saisis ma feuille de papier et la fourrai dans ma poche.

« Je reconnais, » dis-je d’une voix oppressée, « que j’ai eu une trop haute opinion de ma capacité. Maintenant que je vois cette grande, belle écriture, » et je désignai le cornet de papier, « il me faut bien reconnaître mon insuffisance. »

Je me dirigeai rapidement vers la porte ; mais il marchait encore plus vite que moi, et se trouva à mes côtés.

« Ne me quittez pas ainsi, » me dit-il de son ton le plus doux. « J’agis sottement : vous me donnez la première preuve d’une confiance naissante, et je la repousse !... Mais je ne puis supporter la pensée de vous voir endurer un martyre que votre organisation repousse avec effroi... Vous m’avez dit vous-même combien il vous avait fallu lutter, et par conséquent souffrir, avant d’acquérir cette écriture... En outre, je ne veux pas que votre pure main, à peine effleurée jusqu’ici par le contact de l’argent, se fatigue à gagner quelques pièces de monnaie... Croyez-vous que l’enfant, la jeune fille qui, à dix-sept ans, ignorait l’existence et la valeur de l’argent, se soit effacée de ma mémoire, comme un paysage entrevu pendant un voyage ?... Je vous ai dit, il est vrai, dès l’origine de notre connaissance, que l’élément sauvage et rebelle de votre nature devait endurer un frein. La mutinerie dégrade une femme à mes yeux, mais votre individualité ne doit pas perdre son empreinte originale.

— Eh bien, le frein est accepté par moi, » répondis-je avec opiniâtreté, « puisque je veux m’astreindre au travail... Je sais que d’autres cherchent aussi la consolation dans le travail. Vous-même, Monsieur, vous vous appliquez à la besogne dès que le jour paraît, et même tard dans la soirée. Vous imposez cela à tous ceux qui vous entourent... »

Il sourit.

« Je demande à chacun, — et avec justice, je crois, — la plus grande activité... mais dans sa sphère spéciale. Pensez-vous que je sois un travailleur assez acharné pour prétendre enchaîner tout le monde à la même besogne ? Je laisse agir celui qui, avec de grands et gros ciseaux, taille les arbres, mais je ne lui permettrais pas de toucher avec ses doigts rudes à une fleur délicate, et d'en flétrir les teintes veloutées. Je désirerais introduire un peu d'apaisement dans cette petite tête sauvage, mais seulement à l'aide du raisonnement, des occupations intellectuelles, non en la courbait sous le joug du travail manuel. »

Je me trouvais ainsi sur le point de perdre l'unique moyen qui fût a ma portée pour gagner les petites sommes d'argent dont j'avais besoin. Je ne pouvais prendre sur moi de rendre à notre entretien l'aspect d'une discussion d'affaires, car il avait lui-même quitté ce ton pour me parler d'une voix contenue, émue, comme étouffée : on eût dit que le moindre éclat eût produit un effet analogue à celui d'un choc déterminant un incendie... Que se passait-il en lui ? Un mot avait-il à mon insu ranimé le souvenir assoupi, mais non éteint, de la femme sans foi ? Touchée de pitié Pour la souffrance que je supposais en lui, je recourus seulement à la prière, et je trouvai des accents si pressants, si ardents, que j'en fus moi-même interdite.

Une sorte de commotion électrique le secoua.

« Eh bien... que votre volonté soit faite, » dit-il enfin d'une voix vibrante. « Je comprends maintenant pourquoi la sévère M^{me} Isabelle elle-même ne pouvait résister à la petite princesse des bruyères... Non ! non !... nous n'avons pas encore terminé notre affaire, » dit-il, au moment où je m'apprêtais à quitter son cabinet, après lui avoir adressé quelques mots de remerciement. » Vous me permettrez, à mon tour, de vous demander quelque chose. N'ayez pas peur, je ne vous demande pas de me tendre la main... Je veux seulement vous adresser une question en vous Priant de me répondre. »

Je revins sur mes pas et levai les yeux sur lui.

« Me suis-je trompé ?... Était-ce vraiment votre voix qui a prononcé mon nom durant la nuit de la catastrophe... de l'inondation, au moment où je revenais à la maison ? »

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux, mais je répondis sans hésiter : « Oui, c'était moi. J'étais inquiète... »

Je me tus, car la porte s'ouvrit, et le vieux Erdmann entra. M. Claudius, dont la physionomie trahissait un profond chagrin, lui montra un paquet de lettres qui devaient être portées à la Poste. Le vieux domestique tenait précisément une lettre qu'il Posa sur le bureau, tandis qu'il remplissait le sac destiné aux lettres d'affaires.

« C'est de M^lle^ Charlotte, » dit-il en répondant au coup d'œil que son maître dirigeait vers cette enveloppe.

« Cette lettre partira seulement demain matin, Erdmann, » dit M. Claudius en la prenant.

Sur ces entrefaites j'avais gagné la porte et me trouvai, le cœur battant, dans le vestibule. Je respirai enfin ! Le vieux ours était survenu au bon moment. Peu s'en était fallu, en effet, que je ne confessasse à M. Claudius tout ce que j'avais souffert en pensant à lui durant cette cruelle nuit... Mais que se passait-il donc ? Partout le sol manquait sous mes pieds... Le vieillard aux lunettes bleues n'était plus qu'un fantôme désormais effacé, évanoui, et, de tout ce qui m'avait émue ou touchée depuis mon entrée dans le monde, rien ne subsistait plus que l'imposante individualité du « marchand ».

XXVI.

Je montai l'escalier qui conduisait aux salons d réception. Trois pièces communiquant entre elles, — la chambre de Charlotte y comprise, — étaient chauffées et éclairées pour ces réunions, fort peu nombreuses du reste. Mais M. Claudius aimait le vaste espace, et se promenait volontiers en causant. Le cercle qui se réunissait là était restreint. Quelques hommes âgés, respectables, quelques vieux amis, mon père, avec sa « petite fleur sauvage », le jeune Helldorf, étaient les assidus. Louise, la pauvre orpheline, y venait aussi. Par contre, le teneur de livres s'était dispensé, une fois pour toutes, d'y paraître, en alléguant son âge et l'humidité de la température. Ceci n'était que le prétexte, car il ne manquait pas de dire à qui voulait lui prêter l'oreille que la Physionomie de la maison Claudius était devenue suspecte ; que, pour lui, il s'en « lavait les mains » et ne voulait encourir aucune des responsabilités qui pèseraient tôt ou tard sur le chef de cette maison.

Les salons étaient encore vides. C'était une froide soirée de novembre, et dans la pluie fine, qui déroulait autour de nous un voile grisâtre, se mêlaient pour la première fois quelques flocons de neige.

Quand j'entrai dans la pièce principale, M^lle^ Fliedner s'occupait de ranger la table à thé. Elle était émue, car la porcelaine se heurtait avec un peu de confusion sous sa main, habituellement légère et adroite. Charlotte l'examinait avec un sourire malicieux. Elle s'était plongée dans l'angle d'un divan, et restait là paresseusement ensevelie dans les flots métalliques d'une robe en soie verte, garnie d'innombrables volants et de déchiquetures compliquées. Son imposante beauté me frappa à cet instant comme si je ne l'avais pas encore vue... Vraiment il y avait lieu d'admirer ces bras nus, ces belles épaules, à peine voilées sous un fichu de dentelle.

« Je vous en supplie, chère Fliedner, » s'écria Charlotte avec une anxiété affectée, et sans modifier l'attitude commode qu'elle avait prise, « soyez prudente ! Songez que toutes les dames Claudius des temps passés ont les yeux fixés sur vous du haut des cieux, leur demeure dernière, et non seulement elles vous surveillent, mais encore elles sont fort inquiètes, ces pauvres dames, en vous voyant manier si irrévérencieusement ce qui fut

leur porcelaine sur la terre... c'est-à-dire une foule de souvenirs commémoratifs des naissances, baptêmes et autres solennités familiales. La chose ne vaut pas la peine qu'on en parle. Pourquoi vous en affectez-vous ? Puis-je empêcher que cette Louise me soit antipathique ? Suis-je cause que ce visage de saule pleureur a toujours l'air de demander pardon, excuse à Dieu et aux hommes ? Cette jeune fille conçoit parfaitement ce que je dis franchement : sa place n'est pas dans un salon. Mon oncle force la note de l'humanité et celle de la bienfaisance, en introduisant parmi nous la fille d'un maître d'école. Mon Dieu ! je ne suis pas féroce... mais, enfin, il y a pourtant des nuances à observer... Bonsoir, petite princesse. »

Elle me tendit la main, et m'attira près d'elle sur le divan.

« Restez là bien tranquille, et soyez bien sage, petite... » me dit-elle d'un ton impérieux. « Et, je vous en prie, ne soyez pas toujours à tourbillonner autour du salon, car alors mon oncle me donnera une voisine qui de toute la soirée ne quittera pas son grossier dé d'acier, et tirera sans relâche l'aiguille de sa broderie.

—Vous pourriez remédier au moins à l'un de ces inconvénients, » dit M^lle^ Fliedner d'un ton froid. « Donnez à Louise l'un de vos dés d'or ou d'argent... Aussi bien, vous ne vous en servez jamais.

— Rarement, il est vrai, » répondit Charlotte en riant et faisant jouer ses doigts effilés devant ses yeux. « Je sais bien pourquoi. Voyez-vous, Fliedner, ces ongles ? Ils ne sont pas très mignons, mais joliment rosés, et d'une forme irréprochable. Sur chacun d'entre eux il y a un certificat de noblesse... Vous ne le croyez pas ?... » fit-elle avec un rire impertinent qui découvrit ses belles dents.

« Non, je ne le crois certainement pas, » répondit M^lle^ Fliedner. Une flamme indignée colora ses joues. « La nature ne délivre pas de certificats contre le travail, et ne sanctionne pas les inclinations oisives... Mais laissons cela, et parlons plus utilement. Il faut que dans votre propre intérêt je puise le courage de vous avertir. Votre orgueil ne connaît plus de limites. De passif il est devenu agressif, et je me vois forcée de vous dire une parole que je n'ai jamais encore fait entendre à votre oreille : n'oubliez pas que vous êtes une enfant adoptive.

« Petite princesse... » murmura Charlotte, en tombant à genoux devant moi.
(Page 312.)

— Ah ! oui vraiment. L'une de ces pauvres enfants qui mangent le pain de la charité, n'est-il pas vrai, ma bonne Fliedner ?... » s'écria Charlotte en transperçant son interlocutrice de ses regards étincelants. « Eh bien, voyez

comme je suis faite ! Cette situation ne m'émeut pas le moins du monde. Je ne puis me défaire de la pensée que j'ai tous les droits possibles à la position que j'occupe... Au surplus, j'ai parlé selon la vérité aujourd'hui, en écrivant à Dagobert et lui disant que, depuis l'effacement d'Eckhof, vous étiez en possession du rôle principal à la table à thé... Vous devenez impertinente, ma bonne ! »

Elle se tut et regarda du côté de la porte, qui était ouverte, et à laquelle M^lle^ Fliedner tournait le dos. M. Claudius venait d'apparaître. Sans éprouver, ou du moins sans témoigner la moindre confusion, elle se leva et le salua. Il répondit brièvement à ce salut, s'approcha de la table, et examina à la lueur d'une lampe le cachet de la lettre par elle écrite, et qu'il avait confisquée au moment où Erdmann allait la porter à la poste.

« Comment ces armoiries sont-elles en ta possession, Charlotte ? » dit-il d'un ton tranquille, mais ferme et significatif.

Elle frémit... Je surpris sa terreur au mouvement de ses paupières, quoiqu'elle fît bonne contenance.

« Comment je les possède, mon oncle ?... » répéta-t-elle, afin sans doute d'avoir le temps de préparer une interprétation plausible. « Mon Dieu ! j'en suis bien fâchée... mais il m'est impossible de te donner aucune explication à ce sujet.

— Que signifie cela ?

— Ne me suis-je pas fait comprendre, oncle Éric ? Je te répète que pour le moment je ne puis te dire comment ce cachet se trouve en mes mains. J'ai aussi mes petits secrets, tout comme si j'étais de cette maison Claudius, qui est une vraie mine de mystères. Je ne l'ai pas volé, je ne l'ai pas acheté, on ne me l'a pas donné. »

Son audace s'exaltait si fort qu'elle en était venue à jouer avec redoutable secret et à le travestir en énigme.

« Il résulte de cette surprenante réponse que tu l'as trouvé... Soit, j'accepte cette explication, quoiqu'il me soit impossible de comprendre où tu l'as découvert. Il ne m'appartient pas de t'obliger à me répondre avec plus de précision. Garde ton secret. Mais je te demande sérieusement où tu as trouvé le droit de te servir de ce cachet armorié ?

— Dans... mon Dieu, dans mon bon plaisir !

— Vraiment ? Voilà une étrange notion de la propriété. Sans doute ces armoiries sont un bien qui n'a point de maître. De plus, je n'attache personnellement aucune importance à ce petit écusson. Je pourrais donc à la

rigueur te passer la puérile fantaisie de sceller à l'avenir tes lettres avec ce cachet, si... si tu n'étais Charlotte. Quand on veut guérir un joueur de sa manie invétérée, on ne lui met pas les cartes en main. Donc, je te défends de te servir de ce cachet que tu as trouvé.

— Mon oncle, je te demande si tu as le droit de me faire cette défense !... » s'écria Charlotte avec une étrange intonation.

Je frémis, car elle semblait prête à trancher d'un seul coup le nœud qu'elle prétendait naguère avoir la patience de dénouer.

M. Claudius recula d'un pas, et la toisa avec surprise.

« Tu oses en douter ?... » dit-il sans se départir de son calme habituel. « A l'heure où tous deux, — toi et ton frère, — avez quitté à ma main la maison de M^{me} Godin, ce droit m'est incombé. Je t'ai donné le nom de Claudius, et rien au monde ne peut s'opposer à ce que tu le portes légitimement, si je maintiens l'engagement verbal que j'ai pris à ce sujet... Le moment serait-il venu où j'aurais lieu de me repentir d'avoir étendu ce nom honoré, comme une égide protectrice, sur ta tête et sur celle de ton frère ? Ce nom ne te suffit-il pas ? Tu voudrais le déguiser, le transformer ? Cela n'a pas réussi à mon frère, » dit-il en désignant le cachet, « et jamais plus je ne souffrirai ce déguisement. »

Un sourire ironique passa sur les traits de Charlotte. M. Claudius le saisit au passage, et haussa les épaules avec commisération.

« Une âme enfantine et un esprit malade dans un corps robuste et sain, » dit-il en regardant la jeune fille. « Tu te plains de la morgue de la noblesse, tu l'exècres... et tu n'as pas de plus cher désir que celui de te rattacher à elle, fût-ce fictivement ! Je n'appartiens pas à l'armée des détracteurs de la noblesse. Je sais qu'elle représente des traditions d'honneur et de courage qui fondèrent la grandeur des nations. Je ne veux pas la précipiter de son piédestal, mais je l'y laisse solitaire quand elle ne veut pas comprendre que chacun a le droit et le devoir d'honorer sa place et sa condition, quand l'une et l'autre sont respectables. »

Charlotte se rejeta dans l'angle du divan. Son visage était pourpre, et il lui en coûta beaucoup, évidemment, de répondre à cette réprimande.

« Mon Dieu ! que sais-je de mon être ? » s'écria-t-elle avec un accent de sincérité. « C'est une faiblesse, sans doute, mais je ne Puis la vaincre ni la combattre. Si je pouvais placer au-dessus de mon nom cet écu armorié, je serais heureuse... oh ! mais tout à fait heureuse.

— Pauvre enfant ! » dit M. Claudius, « je te plains... Je plains aussi ceux qui vivront près de toi, si tu ne peux dominer cette insanité d'esprit. Malheureusement, on ne devient pas, on naît noble, et le nom de ta famille adoptive, pas plus que celui de ta véritable famille, ne peuvent figurer dans l'almanach de Gotha.

— De ma véritable famille ?... Quel est-il, oncle Eric ?... » dit Charlotte en attachant ses yeux sur M. Claudius.

« L'as-tu donc oublié ? N'as-tu pas dit mille fois combien tu le regrettais et le préférais au dur et bourgeois nom de Claudius ? Ce nom est Méricourt. »

Il prononça ces derniers mots avec effort. Charlotte retomba sur les coussins en pressant son mouchoir sur ses lèvres.

« Votre thé est-il prêt, chère Fliedner ?... » dit M. Claudius en s'adressant à la vieille demoiselle, qui avait suivi le débat avec anxiété.

Tandis qu'il prenait un fauteuil, elle versa le thé avec empressement. Sa main fine tremblait un peu pendant qu'elle lui offrait une tasse, et son regard exprimait une sorte d'angoisse en s'attachant à lui... N'était-elle pas sa complice, cette douce, bienveillante, excellente vieille femme... la confidente d'un honteux mystère ?... Jamais ! jamais ! C'était impossible. M. Claudius venait de donner le dernier coup aux visions des deux jeunes gens, et désormais je croyais en lui. Charlotte avait une conviction opposée... Je lisais dans ses traits qu'elle demeurait inébranlable dans son opinion.

Louise entra, et, peu après elle, le jeune Helldorf vint nous joindre. Je respirai plus aisément. Il me semblait qu'un peu d'air pur rafraîchissait l'atmosphère. Les deux nouveaux venus ne soupçonnaient pas le volcan sur lequel la paisible table à thé de M. Claudius était dressée. Ils rompirent le pénible silence qui régnait depuis quelques instants, et de plus la présence de Helldorf m'apportait toujours cette satisfaction paisible que l'on éprouve à se sentir protégée et aimée par un frère. Depuis que j'avais commencé le cours de mes études, j'étais traitée chez lui comme l'enfant de toute la famille.

Il me tendit avec un sourire d'intelligence un petit cornet de papier. Je connaissais son contenu... C'était une rose de thé, pas encore tout à fait épanouie, que M^{me} Helldorf soignait depuis longtemps pour moi. Elle m'avait avertie le matin même qu'elle me l'enverrait le soir, dans le cas où le bouton s'entr'ouvrirait. Je poussai un cri de joie en ouvrant le cornet, et

voyant apparaître un gros bouton de rose d'un blanc mat, légèrement teinté de jaune, et se courbant lourdement sur sa tige.

« Mon Dieu ! faites donc attention, Louise !... vous arrachez la ruche de mon volant, » s'écria Charlotte en rapprochant d'elle avec impatience les plis de sa robe.

Elle était fort irritée, mais il m'était impossible d'admettre qu'un dommage survenu à sa toilette l'agitât à ce point : elle s'y montrait, au contraire, fort indifférente à l'état ordinaire.

Louise se recula avec épouvante et essaya timidement de s'excuser. La peine était superflue, car l'accident n'avait jamais existé que dans l'imagination de Charlotte. La pauvre orpheline se montra fort émue de cette accusation, et la scène eût pu prendre fin d'une façon désagréable pour Charlotte si M^lle^ Fliedner n'était venue pour conjurer l'orage. Elle jeta un coup d'œil sur le visage sombre et sévère de M. Claudius, prit la rose et la plaça dans mes boucles.

« Elle vous va à merveille, petite Orientale, » dit-elle en frappant affectueusement ma joue.

Charlotte s'enfonça dans ses coussins sans accorder un regard à ma parure.

Quoique le temps fût détestable, les habitués de M. Claudius arrivèrent un à un. La conversation s'anima, et Charlotte secoua son apathie. Elle ne pouvait renoncer au plaisir de briller, et, par le fait, il était difficile d'entendre une causerie plus brillante et plus amusante que la sienne. Ce soir-là, elle se surpassa. On eût dit un feu d'artifice qu'elle s'amusait à faire étinceler. Sans doute, la plaisanterie était quelquefois un peu forcée, et elle secouait ses épaules nues d'une façon qui me paraissait tout à fait déplaisante. Elle semblait aussi se griser de ses paroles, de son succès, et avait, il faut bien en convenir, quelque chose d'une bacchante. On eût dit que ses veines contenaient, non pas du sang, mais du feu.

Je la contemplais avec un mélange d'admiration et de compassion... Tout à coup une main s'interposa entre elle et moi, à la hauteur de mon regard. C'était celle de M. Claudius, qui était assis près de moi. En même temps il demanda à Helldorf de chanter une mélodie. Son dessein bien évident d'interrompre, grâce à la musique, la conversation dont Charlotte s'enivrait, ne réussit qu'à demi. Charlotte continua à parler, tout en baissant quelque peu la voix, tout comme si elle ne soupçonnait même pas que l'on chantât admirablement le Wanderer de Schubert.

« Si tu n'as pas le respect de la musique, Charlotte, » dit M. Claudius, « tu devrais du moins éviter de troubler le plaisir d'autrui. »

Cette fois elle se tut. Elle s'appuya d'un mouvement orgueilleux au dossier de son siège, saisit l'une des grosses boucles qui tombaient sur sa poitrine, et la roula distraitement sur ses doigts. Elle ne leva pas même les yeux quand M. Helldorf, ayant quitté le Piano, reçut les félicitations chaleureuses de son auditoire.

L'un des invités vint lui demander de chanter un duo avec M. Helldorf.

« Non, » répondit-elle, « pas aujourd'hui. Je n'y suis pas disposée, » ajouta-t-elle avec nonchalance, sans modifier son attitude.

Le beau visage d'Helldorf pâlit, et exprima une peine si vive, que je me sentis pénétrée de commisération. Je ne pus supporter que l'on traitât avec tant de dédain l'un des membres d'une famille que j'aimais et estimais, et, faisant appel à tout mon courage, je me levai.

Je chanterai ce duo avec vous, si vous le souhaitez, » dis-je à mon jeune maître de musique. Ma voix tremblait, car il me semblait commettre une action inouïe, surhumaine.

Et il connaissait bien l'étendue du sacrifice que je lui faisais. Il savait la terreur que m'inspirait un auditoire, même bienveillant. Aussi prit-il ma main pour la porter à ses lèvres par un geste de reconnaissance, avant de m'offrir son bras pour me conduire au piano.

Je crois n'avoir jamais chanté dans toute ma vie aussi bien que ce soir-là. Du moins n'ai-je jamais mis plus d'expression dans mon chant. Une émotion toute-puissante, souveraine, quoique inconnue jusqu'à ce jour, faisait vibrer toutes les cordes de mon âme, et domina complètement ma timidité. Tandis que nous chantions, un silence complet s'était établi parmi les auditeurs, et ceux-ci, attirés, semblait-il, par un aimant irrésistible, s'approchaient un à un du piano, glissant sur le parquet à pas furtifs, afin de ne perdre aucune note de notre duo. Quand celui-ci fut terminé, une tempête d'applaudissements éclata. Je fus particulièrement choyée, fêtée, remerciée par les vieux amis de la maison, qui ne trouvaient pas, disaient-ils, de termes suffisants pour m'exprimer leur gratitude.

Charlotte s'abattit sur moi comme un tourbillon et me saisit par la taille. Elle m'inspira une sorte de terreur. En se courbant vers moi, elle plongea dans mes yeux son regard étincelant à moitié voilé par les larmes ; mais c'étaient des larmes de fureur, contre lesquelles elle luttait, les lèvres serrées, la respiration oppressée... Si seulement j'avais pu deviner à cet

instant de quelle nature était la souffrance qu'elle endurait, combien il m'eût été facile de la calmer, et comme je l'eusse fait avec joie ! Mais je ne comprenais rien, je ne devinais rien, je ne savais rien des passions compliquées, développées et contrecarrées par la civilisation. Je n'avais que des instincts enfantins, et, tout entière à la terreur qu'elle m'inspirait, je cherchai à me dégager de son étreinte.

« Mais voyez donc cette alouette des bruyères !... » s'écriait-elle en s'efforçant de rire. « On pourrait d'une seule pression écraser ce petit corps... »

Et elle me serra convulsivement, comme pour accentuer sa comparaison. Par le fait, la respiration me manqua.

« Pourtant sa voix a une puissance telle qu'elle fait tressaillir les murailles, — et les coeurs. »

Avant que je pusse me rendre compte de son dessein, et tout en plaisantant, elle m'avait entraînée un peu à l'écart du cercle de nos auditeurs. Alors elle passa vivement sa main sur ma tête, arracha la rose, la jeta dans le salon voisin, et, me parlant à l'oreille, les dents serrées, elle me dit :

« Ravissante petite coquette, vous avez brillamment joué votre rôle... Qui eût pu prévoir que tant d'éléments incandescents et dangereux étaient renfermés dans la petite fille aux pieds nus ?.. »

Puis, élevant la voix, elle ajouta :

« Savez-vous comment l'on procède vis-à-vis des étoiles de votre sorte ? On les porte en triomphe, on les élève au-dessus du niveau de leurs admirateurs... Voyez : ainsi ! ainsi !... Petit être léger comme une plume, charmant petit rien ! »

Et je me trouvai tout à coup planant dans les airs, pouvant, si je l'avais voulu, toucher le plafond de ma main, car le premier étage de la maison de devant était peu élevé. Entre ces mains viriles, sur les bras puissants de la jeune fille, j'étais véritablement une créature impuissante. Je sentis si bien ma faiblesse, que je récusai toute timidité et me mis à pousser des cris perçants, tout en fermant les yeux. Je me croyais au pouvoir d'une aliénée.

Elle courait en riant toujours plus fort autour de la chambre... Tout à coup ma tête reçut un coup épouvantable. Nous venions de nous rapprocher d'un immense lustre hollandais en cuivre, qui ornait l'un des derniers salons. Je fis entendre une dernière clameur... Tous les assistants s'étaient précipités sur les pas de Charlotte, qui, interdite et effrayée, me laissa glisser à terre...

aperçus, comme au travers d'un voile, M. Claudius me soutenant, puis une nuit complète se fit pour moi.

Combien de temps durèrent ces ténèbres ?... Je ne saurais le dire ; mais il me sembla tout à coup que je me réveillais comme autrefois, quand j'étais tout à fait enfant, sur le giron d'Isabelle. L'impression était exactement identique, car l'on me tenait avec une précaution tendre et infinie, tandis que mon oreille percevait vaguement le murmure des petits noms caressants que ma chère Isabelle me prodiguait jadis. Mais ce cœur sur lequel ma tête était appuyée battait avec violence tout à fait autrement que celui d'Isabelle... J'ouvris les yeux avec épouvante, et j'aperçus un visage pâle, anxieux, exprimant une douleur dont je n'oublierai jamais le caractère.

Je compris tout à coup ce qui se passait, et baissai, en rougissant, ma tête endolorie. Le bras qui me soutenait se retira aussitôt et M. Claudius, qui était assis près de moi sur le canapé, se leva vivement.

« Ah ! ma chère enfant bien-aimée... Dieu soit loué ! vos grands yeux sont enfin ouverts !... » s'écria M^lle^ Fliedner d'une voix tremblante. Elle était près de moi, et agitait des compresses dans un bol de porcelaine.

Je portai la main à ma tête : elle était bandée, et ma tempe gauche couverte d'une compresse glacée. Je dominai plus vite et mieux que je ne l'aurais espéré mon agitation nerveuse, et aussi l'impression incroyablement douce que j'avais éprouvée pendant un instant, et qui ne saurait se comparer qu'à l'abandon plein de sécurité de l'enfant, qui se sait aimé et protégé, quand il repose sa tête sur le cœur de sa mère... Je songeai avec angoisse à Charlotte, à la responsabilité que cet accident lui faisait encourir. Il me fallait être sur pied et bien portante le plus vite possible, pour diminuer l'intensité des reproches qui, sans nul doute, lui seraient adressés.

« Quelle sottise ai-je donc faite ?... » dis-je en me redressant énergiquement.

« Vous avez eu un léger évanouissement, mon cœur, » répondit M^lle^ Fliedner, visiblement réjouie de ma vivacité.

« Comment ?... je suis une créature si faible que cela ? Fi !... me dirait Isabelle. Elle a horreur des femmes nerveuses, et ne peut supporter cette sorte de grimaces... Je vous en prie, Mademoiselle Fliedner, enlevons ce bandeau... il est tout à fait inutile. »

Et j'y portai la main.

« Ah ! ma rose ? » m'écriai-je, « où est ma pauvre rose ?

— On vous la rendra, » répondit M. Claudius avec abattement, « soyez tranquille, on vous la retrouvera. »

Il me parut qu'un soupir soulevait sa poitrine. Il se rendit dans le salon voisin. La fleur se trouvait encore sur le parquet. Il la releva et me la rendit.

« Je dois garder précieusement cette rose, » lui dis-je, « M^me^ Helldorf l'a soignée pour moi, et elle disait que chaque nouvelle feuille marquait un progrès dans mes études. »

Ces paroles si insignifiantes eurent une puissance extraordinaire... La tristesse qui voilait le visage de M. Claudius se dissipa immédiatement, et là-bas, dans un coin de la pièce, un rideau de soie s'agita pour donner passage à Charlotte, qui s'était évidemment réfugiée et cachée dans l'une des obscures embrasures de fenêtre.

« Petite princesse... » murmura-t-elle doucement, humblement, en tombant à genoux devant moi et me tendant la main.

M. Claudius s'avança entre nous deux... Je frémis, car je ne connaissais pas encore la colère et l'indignation éclatant dans ces grands yeux bleus, qui étaient devenus presque noirs.

« Ne la touche pas !... pas seulement du bout du doigt, » dit-il d'une voix contenue, mais frémissante. « A l'avenir je saurai la protéger contre toi, » ajouta-t-il en la repoussant doucement.

M^lle^ Fliedner marchait àvec agitation autour de nous, et contemplait M. Claudius avec une extrême anxiété. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle voyait renaître en lui cet emportement passionné qu'elle avait cru à jamais éteint... Elle ferma doucement une porte de communication : les hôtes de M. Claudius se trouvaient encore dans le salon voisin.

« Je déplore, oui, je regrette amèrement le moment où, te prenant dans mes bras, j'ai voulu te sauver en te plaçant dans une saine atmosphère... » poursuivit-il avec vivacité. « J'ai tenté de passer de l'eau au crible... Il est des instincts de race contre lesquels on lutte vainement, et le sang sauvage qui coule dans tes veines...

— Dis plutôt le sang orgueilleux !... mon oncle, » dit-elle en l'interrompant et en se soulevant. Elle était d'une pâleur livide, mais l'orgueil était, en effet, empreint, — pour ainsi dire, figé, —dans chacun des traits de son visage.

« Orgueilleux ?... » répéta-t-il d'un ton amer. « Quelle illusion ! Ainsi que cela arrive trop souvent, tu confonds la sotte et souvent basse vanité avec

l'orgueil, qui peut parfois inspirer de grandes actions et des sentiments ayant l'apparence de la noblesse... Quand donc crois-tu nous avoir donné des preuves d'orgueil ? Est-ce donc tantôt lorsque tu t'es montrée plus semblable à une bacchante qu'à une femme ? »

Elle recula comme s'il l'eût frappée en plein visage.

« Est-ce, » poursuivit-il impitoyablement, « quand tu aspires avec une ardeur si ridicule aux privilèges du rang et de la noblesse ? Est-ce quand tu traites avec un dédain que tu crois méprisant, et qui est seulement méprisable, les gens considérés par toi comme étant tes inférieurs ?... Tu ne sais pas, j'aime à le croire, à quel point ces façons d'agir me blessent profondément, et me font songer souvent au sol vermoulu sur lequel tu marches... Prends garde !

— Et à quoi... mon oncle ? » répondit Charlotte, reprenant possession d'elle-même et ressaisissant l'ironie qui était son arme favorite. « Que pouvons-nous redouter ? Y a-t-il dans notre âme, — je parle au nom de mon frère comme au mien propre, — une seule place sur laquelle tu n'aies frappé sans relâche et sans merci ? Est-il en nous une seule corde que tu n'aies saisie d'une main rude et dure pour la tordre, pour tenter de l'arracher, parce que, suivant toi, nos sentiments étaient incompatibles avec tes idées pratiques et tes projets bourgeois ?... Ne t'es-tu pas toujours appliqué à écraser notre idéal, nos aspirations, et à murer toutes les issues par lesquelles elles cherchaient à se faire jour ?

— Oui certes, et je m'en fais honneur. Le devoir me commandait de combattre en vous tous les sentiments, toutes les inclinations qui n'avaient rien de commun avec la saine raison pas plus qu'avec la saine morale. Est-ce ma faute si j'ai eu tant de besogne ?.. Vous qui aspirez à la noblesse, savez-vous qu'il n'y a absolument rien de noble dans les âmes qui ne peuvent pas même donner place à la reconnaissance ?

— Je te remercierai, pour le pain quotidien que tu nous as donné, quand nos comptes seront réglés ! » s'écria la jeune fille.

« Au nom du ciel, Charlotte, taisez-vous ! » dit M^{lle} Fliedner pâle et tremblante en saisissant son bras ; mais Charlotte l'écarta avec colère.

M. Claudius, immobile de surprise, toisa la jeune fille de la tête aux pieds.

« Et qu'exiges-tu pour régler nos comptes ?... » dit-il en recouvrant subitement son empire sur lui-même et son calme habituel.

« Avant tout, la lumière... des explications sur notre origine.

— Tu veux savoir la vérité ?

— Oui, » répondit-elle, « je n'ai rien à redouter de là, » ajouta-t-elle avec un éclat de voix qui sonnait le triomphe.

Il se détourna, et parcourut la chambre d'un pas tranquille... puis il revint près d'elle.

« Non, » dit-il, « pas maintenant... pas maintenant ! Pas à l'instant où tu viens de me blesser si profondément... Ce serait une vengeance indigne de moi. Va, Charlotte... retire-toi ; essaye de te calmer. Jamais tu n'as été moins en état qu'à cette heure de supporter la vérité.

— Je m'en doutais !... Oh ! je le prévoyais ! » fit-elle en souriant dédaigneusement.

Elle disparut dans le corridor.

M^lle^ Fliedner posa de ses mains tremblantes une nouvelle compresse sur mon front, puis elle se dirigea vers la pièce voisine, afin, disait-elle en s'efforçant de sourire, de rassurer mes auditeurs inquiets.

Mon cœur battait violemment. J'étais seule avec M. Claudius, qui prit une chaise et s'assit près de moi.

« C'est une scène violente... peu faite pour vous avoir comme témoin, vous que je voudrais préserver en tout temps, mais surtout en ce moment, de toute impression pénible... » dit-il d'une voix mal assurée. « Vous m'avez vu en colère... Combien je le déplore ! La faible confiance que vous commenciez à m'accorder va se trouver ébranlée... peut-être détruite ? Ah ! je m'y attends. »

Je secouai négativement la tête.

« Non ?... » dit-il en respirant plus facilement, tandis que son regard, naguère voilé, s'éclairait.

« Mais il faut m'excuser, » reprit-il. « Une sorte de flamme traversait mon cerveau. Je la connais bien. J'ai appris à la maîtriser. J'ai failli à ma tâche en entendant tantôt votre cri de détresse et en voyant le sang couler sur votre visage, devenu livide. »

Il se leva et se remit à parcourir la chambre comme pour user dans le mouvement une émotion qui l'aurait dominé. Son regard errait sur le plafond et sur la lourde boule de cuivre qui terminait le lustre étincelant.

« Cette mauvaise vieille maison... » dit-il en s'arrêtant. « On pourrait croire qu'une influence maudite règne dans ce bâtiment. Je comprends maintenant pourquoi l'on a construit le petit palais... Je comprends le vieux Eberhard Claudius... Ma belle grand'mère languissait dans ces murailles, et

s'y serait flétrie comme une fleur transportée dans un sol stérile. Cette maison a été une demeure paisible pour les femmes qui l'y avaient précédée, qui avaient peu d'imagination et beaucoup de calme... mais elle a été dangereuse à une femme aimée par-dessus tout en ce monde. »

Cette voix émue fit tressaillir toutes les fibres de mon cœur. C'était de la sorte, sans doute, qu'il avait parlé jadis à la femme infidèle... O mon Dieu ! comment avait-elle pu l'abandonner, —après l'avoir entendu ?

« Votre instinct enfantin vous avait dès les premiers jours mise en garde contre la froide et obscure maison de devant, » poursuivit-il en se rasseyant près de moi.

« Oui, mais c'était au commencement, » dis-je vivement.
« J'arrivais de la bruyère, et tous les murs inconnus me semblaient autant de cachots... Cela était bien puéril... Notre maison de Dierkhof n'est pas bien claire non plus ; il y a là de petits carreaux épais, au travers desquels le soleil a peine à passer, et le vestibule est sombre et froid, même quand le soleil brille sur la bruyère... Non, je l'aime maintenant, la vieille maison de devant, je la vois avec d'autres yeux, et, depuis que j'ai lu les vieilles histoires, j'honore ces dames au front couvert d'un bandeau : il me semble que du haut de leurs cadres elles peuvent me donner de précieuses leçons de sagesse et... de raison.

— Ah ! oui, » fit-il, « ceci est un rayon de la poésie inhérente à la petite princesse des bruyères, et qui dorait pour elle-même sa pauvre et stérile patrie... Mais verriez-vous longtemps la vieille maison des marchands sous cet aspect ? Ne. lui préféreriez-vous pas le petit palais ?

— Non, j'ai plus de confiance et d'affection pour la demeure des marchands, » répondis-je en souriant. « N'y avait-il donc personne ici que la belle grand'mère pût aimer ? »

Qu'avais-je donc dit ? M. Claudius recula de quelques pas et me regarda pétrifié de surprise.

A cet instant la porte s'ouvrit, et M^lle^ Fliedner apparut conduisant le médecin de la maison, derrière lequel marchait mon père. Il était fort inquiet, et interrogea longuement le médecin. Celui-ci, après m'avoir examinée, déclara qu'il n'y avait pas lieu de concevoir la moindre crainte ; seulement il conseilla d'éviter tout mouvement. Je dormis donc pour la première fois dans la maison de devant, sous la garde de M^lle^ Fliedner. Mon sommeil fut traversé par quelques rêves fiévreux, dans lesquels je voyais passer une petite personne. Elle portait sur son front le bandeau qui, dans

tous les portraits de la famille Claudius, était affecté à la maîtresse de la maison, et parcourait les salons et les larges escaliers de la demeure des marchands. Mais ses pieds ne touchaient pas les froides dalles des vestibules, ni les degrés de marbre des escaliers : ils marchaient sur toutes les fleurs du jardin, répandues devant les pas de la petite créature, et dans celle-ci, — j'en tressaille encore de bonheur, — je reconnus la petite princesse des bruyères.

XXVII.

Le lendemain matin, un pâle rayon de soleil, tombant sur mon lit, fit évanouir toutes ces visions. Leur souvenir me causa une confusion dont il me fut impossible de discerner l'origine. M^lle^ Fliedner protesta énergiquement, — mais vainement. — Je sautai hors du lit, m'habillai prestement, et me dirigeai en courant vers le petit palais... Je fuyais la maison de devant. Quant à ce regard pénétrant sous lequel j'avais frémi, il ne me fut plus possible de le fuir. Chose surprenante, M. Claudius, qui jusqu'ici avait assisté d'un front serein, avec un visage impassible et une réserve inébranlable, à tout ce qu'il m'avait plu de dire ou de faire, ne perdit pas un pouce du terrain sur lequel il venait de prendre pied, et dont il entrait en possession, comme devant lui appartenir pour toute l'éternité. Mon trouble quand je l'apercevais, l'impossibilité où je me trouvais désormais de rencontrer son regard, mon silence en sa présence, tout demeura inutile ; il me parlait toujours avec ce son de voix à la fois tendre et ardent qui m'avait causé une si profonde impression durant la mémorable soirée de mon accident. Il me tenait d'une main de fer sans me toucher, et il m'était impossible de méconnaître que je me trouvais toujours, et à toute heure, à portée de sa protection. Il passait beaucoup plus de temps dans son observatoire, situé, comme je l'ai dit, dans les combles du petit palais, que dans son cabinet d'affaires. Il n'y eut plus de réunions dans la maison de devant. En revanche, M. Claudius passait presque toutes les soirées avec nous dans la bibliothèque, près de la table à thé. Tandis que le vent d'hiver s'attaquait à tous les angles de l'édifice, les rideaux, soigneusement baissés, la grande salle bien chauffée nous offraient un abri confortable. Mon père nous tenait alors tous deux sous le charme de ses conférences scientifiques, célèbres dans le monde entier. M. Claudius l'écoutait pensivement. De temps en temps il faisait une remarque... et l'orateur s'arrêtait stupéfait. Ce qu'il entendait était ingénieux, original, et dénotait un trésor de connaissances dont il ne soupçonnait pas l'existence dans ce cerveau de « marchand ».

Nos arrangements relatifs au travail que j'avais ambitionné d'exécuter pour la maison Claudius étaient en pleine vigueur. La besogne m'était

remise par M^lle^ Fliedner, je la livrais en ses mains, et ne pouvais m'empêcher d'être extrêmement surprise de gagner tant d'argent avec mon écriture. Je pouvais subvenir à toutes nos dépenses, et, en outre, constituer une petite réserve pour les cas imprévus.

Quel changement s'était produit en moi ! Je me sentais désormais éternellement liée à une autre âme, et cependant je n'enviais plus l'oiseau qui, dans son indépendance, pouvait traverser les airs et parcourir le ciel au-dessus de mes bruyères chéries. Je me réjouissais, au contraire, de porter ma chaîne, et l'aurais pu crier à tous les échos d'alentour avec bonheur et fierté. Ce sentiment était tellement infini, qu'il avait envahi toutes mes pensées, et que j'oubliais, dans sa contemplation, même les deux péchés que j'avais sur la conscience, — celui du mensonge concernant l'origine de ma grand'mère, et celui du secret dangereux que j'avais vis-à-vis de M. Claudius... J'oubliais, sans doute... mais il fallait bien quitter mon paradis quand la voix de Charlotte frappait mon oreille, quand sa haute stature se dressait devant mon rayon visuel. Par le fait elle se tenait maintenant dans une orgueilleuse réserve. Le lendemain de l'orageuse soirée, elle s'était présentée dans ma chambre.

« Rassurez-vous, » m'avait-elle dit, non sans amertume, avant de passer le seuil de ma porte, « je ne veux pas vous toucher, même du bout du doigt... Je veux seulement conclure la paix avec vous, petite princesse... Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait. »

J'avais bondi vers elle, et j'avais pressé sa main avec émotion.

« Avez-vous vu comme j'ai conduit hier notre tyran, l'épée dans les reins, jusqu'au bord de l'abîme ?... Il est perdu, perdu ! J'erre dans cette maison les lèvres closes, en comprimant les battements de mon cœur. Chacune des bouchées de pain que je prends me semble empoisonnée, et sert seulement à alimenter mon ressentiment ; mais je tiens bon... Il ne faut pas compromettre notre destinée... Il faut veiller sur le trésor qui est contenu là-haut, dans le tiroir de la table à écrire. Il faut rester à mon poste jusqu'à l'arrivée de Dagobert. Oh ! quelle joie, quelle satisfaction, quelle jouissance ineffable de quitter pour toujours la maison du marchand, de secouer la poussière de mes pieds, et d'entrer enfin en possession de notre bien et de notre nom ! »

Tandis qu'elle parlait ainsi, j'avais laissé retomber sa main avec honte et m'étais un peu reculée. Depuis cette entrevue, nous nous rencontrâmes rarement, et jamais en tête à tête. Seulement, quand la voiture de la cour me

ramenait au logis, elle se tenait aux écoutes, m'attendait et me reconduisait au travers du jardin. Alors ses questions étaient interminables, sa curiosité insatiable, et il me fallait raconter dans leurs plus infimes détails les moindres incidents de la soirée passée près de la princesse. Peu après la visite à la maison Claudius, la princesse avait été prise d'une attaque rhumatismale, et avait quitté K... très rapidement, afin d'aller suivre un traitement dans une ville d'eaux. Durant son absence, je n'avais pas, bien entendu, été à la cour. Maintenant la princesse exigeait que je m'y rendisse deux fois par semaine. Ces jours étaient maintenant les seuls durant lesquels on aperçût de sombres nuages sur le front de M. Claudius.

C'est ainsi qu'entre les moments heureux et les heures d'angoisses, entre le combat intérieur et, en dépit de tout, la confiance inébranlable, c'est ainsi que s'écoulèrent et s'accumulèrent les semaines. Les derniers jours de janvier arrivèrent... et Dagobert avec eux. Une épouvante mortelle s'empara de moi lorsque j'ouïs dire que M. le lieutenant était arrivé avec tous ses bagages. Ainsi le moment terrible était proche, si proche que je fermais les yeux pour ne pas l'apercevoir. J'eus beau réfléchir, je ne pouvais m'arrêter à aucun parti : il me semblait que la trahison naguère commise contre M. Claudius, en me liguant avec ses ennemis, ne pouvait être rachetée par une trahison nouvelle, —et je me décidai à laisser les événements suivre leur cours. D'autres plus doctes que moi en ont fait autant en des circonstances Plus graves. Il n'est pas nécessaire d'être César, il suffit même d'en être la caricature grotesque, pour s'écrier : « Le sort en est jeté !... » et s'en remettre au sort du soin de nous perdre ou de nous sauver. Ce parti convient à l'incapacité encore plus qu'au génie, et son adoption par l'un et par l'autre prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent.

D'ailleurs, j'avais encore d'autres soucis, une autre inquiétude m'oppressait aussi... Depuis quelque temps mon père me paraissait étrangement changé ; ses façons me rappelaient trait pour trait les symptômes qui s'étaient produits en lui quand il avait si passionnément désiré la médaille rare que je n'avais pu lui donner. Il ne mangeait plus, et je l'entendais aller et venir durant toute la nuit. Une abondance anormale de lettres, venues de tous les coins du monde, s'abattait chez nous, et je remarquais qu'après avoir parcouru chacune de ces lettres, la fièvre qui l'agitait allait toujours croissant. Il écrivait sans cesse, mais non des commentaires sur les manuscrits découverts dans les cryptes du petit palais... Ces manuscrits semblaient maintenant dédaignés... J'écoutais

anxieusement les discours sans suite, me paraissait-il, qu'il marmottait tout en marchant ; mais il me fut impossible de deviner ce qui l'occupait et bien visiblement le tourmentait. Je n'osais l'interroger, tant je craignais d'augmenter une irritation qui me paraissait arrivée à son point culminant.

Je n'oublierai jamais l'heure néfaste où éclata enfin la vérité. C'était durant l'une de ces matinées d'hiver sombres, grises, pour lesquelles l'horizon semble s'être revêtu d'une couche de plomb, afin de peser plus lourdement sur la terre et sur les âmes humaines. Après le déjeuner, mon père s'était retiré dans sa chambre en emportant tous les journaux que le facteur venait de nous remettre. A peine était-il renfermé chez lui que je l'entendis bondir. Puis il frappa la porte derrière lui et monta à la bibliothèque. Mon inquiétude domina ma prudence, et je le suivis.

« Père !... » lui dis-je en l'entourant tendrement de mes deux bras, « dis-moi ce que tu as, je t'en supplie ! »

Sans doute mon visage trahissait l'angoise qui m'oppressait, car il passa ses mains dans ses cheveux et s'appliqua à paraître plus calme que ne le comportait l'expression égarée de sa physionomie.

« Ce n'est rien, Éléonore... Va, mon enfant, retourne chez toi... Ces hommes mentent ! Oui, tous, tous ! Ils ne parviendront pas à enlever à ton père la renommée qui est la récompense de ses travaux... Ils savent pourtant, ils savent que le jour où l'on toucherait à ma réputation scientifique je recevrais le coup de la mort... Et ils viennent tous l'un après l'autre, comme des corbeaux avides de dépecer leur proie, ils viennent tournoyer autour de moi. Oui, lapidez-le ! Il vous éclaire depuis trop longtemps. »

Il se tut subitement, et son regard se porta au-dessus de ma tête, vers la porte. Une dame était entrée doucement, une dame à la taille élevée, noblement drapée dans un manteau de velours noir doublé d'hermine. Elle rejeta son voile en arrière... Mon Dieu, qu'elle était belle ! Ses yeux semblaient taillés dans la même étoffe que son manteau, tant ils étaient noirs et veloutés, son front blanc et pur, ses joues légèrement rosées... Enfin, c'était pour moi une apparition idéale.

Mon père la fixa avec surprise, tandis qu'elle s'avançait vers nous. Un fin sourire flottait sur ses lèvres pourpres, et son regard étincelant se glissait à la dérobée vers mon père. Cette attitude était charmante : on eût dit un enfant espiègle... Et pourtant je me dis qu'en dépit de ces sourires, il se

passait quelque chose de grave dans ce cerveau, car les belles lèvres rouges semblaient trembler sous une contraction nerveuse.

« Il ne me reconnaît pas, » dit-elle d'un ton malicieux. « Non, vraiment il ne me reconnaît pas. Je vais être forcée de lui rappeler le temps où nous jouions ensemble dans le jardin de notre maison, à Hanovre... le temps où la sœur aînée se prêtait complaisamment au rôle de cheval de trait et trottait dans les allées, sous la menace du fouet du petit Willibald !... L'as-tu oublié ? »

Mon père recula avec terreur, comme si le manteau de velours de la belle dame eût tout à coup secoué devant lui des milliers de monstres effroyables. Il la toisa d'un regard glacial... Je n'aurais jamais pu supposer que cet homme si bienveillant, si poli, pût revêtir une pareille expression de dureté et de hauteur.

« Je ne pouvais croire, » répondit-il, « que Christine Wolf, laquelle a vécu, il est vrai, dans la maison de M. de Sassen, mon père, osât passer le seuil d'une pièce que j'occupe.

— Willibald...

— Pardon ! » fit-il en levant dédaigneusement la main, « avant tout, changez de langage ! Il n'y a rien de commun entre vous et moi. S'il ne s'agissait que de la jeune fille égarée qui, par amour de l'art, a fui la maison maternelle, je pourrais, quelle qu'ait été sa faute, l'accueillir avec une indulgence... fraternelle... Mais je repousse absolument, résolument, la voleuse.

— O mon Dieu ! » fit-elle en joignant les mains et levant au ciel un regard douloureux.

Je ne pus comprendre comment mon père restait insensible à cette expression de madone, quoique pourtant ce mot de voleuse eût produit sur moi l'effet d'une décharge électrique.

« Willibald, sois miséricordieux, ne juge pas avec tant de sévérité une faute de jeunesse, » murmura-t-elle avec un ton irrésistible. « Pouvais-je me rendre au chemin de fer les mains vides ? Notre mère me refusait même une pièce de monnaie, et ce que je demandais à son opulence était pourtant bien peu de chose...

— Oui, cinquante mille francs, que vous avez pris dans son secrétaire.

— N'avais-je aucun droit à cette somme ?... dis, Willibald ?

— Oui, et aussi sur les diamants de la baronne Hanke, alors notre hôtesse, et qui disparurent en même temps que vous ?... Et ma mère, au prix

des sacrifices les plus considérables, en restitua la valeur, afin de sauver notre maison d'un procès infamant.

— Mensonges ! mensonges !... » cria-t-elle. « Ce sont des calomnies, rien de plus, j'en atteste...

— Qui donc ? quoi donc ?... » dit mon père en l'interrompant. « Va, Éléonore, laisse-moi, mon enfant. Tu n'en as que trop entendu. »

Et mon père me conduisit vers la porte.

« Non, reste, ma chère enfant bien-aimée, ne t'éloigne pas ! Soit compatissante pour moi, aide-moi à lui prouver que je suis innocente... Oui, tu es Éléonore ! Oh ! les doux et charmants yeux ! »

Elle avait saisi mon bras, m'attirait à elle, et me baisa les paupières. Je me trouvai enveloppée de son grand manteau et entourée d'un doux parfum de violettes.

D'une main ferme, mon père s'empara de mon autre bras et m'arracha à cette étreinte.

« Ne touche pas ma pure enfant !... » s'écria-t-il, « je ne le souffrirai pas. »

Et il me mit littéralement à la porte.

Je descendis l'escalier, et me pelotonnai sur la dernière marche. Il me semblait être la proie d'un rêve. Ainsi c'était là ma tante Christine, la tache honteuse de la famille, comme l'avait dit Isabelle, l'étoile, comme je me plaisais à l'appeler ? Oui, c'était une étoile, cette femme si merveilleusement belle ! Tout ce que j'avais supposé d'elle et de sa grâce souveraine était mille fois dépassé... Tout ce que j'avais jamais vu en fait de beauté féminine pâlissait près de ce beau visage. Quelles belles et lourdes boucles noires ! Quel front pur, immaculé, dont on pouvait compter les veines près de ses tempes si fraîches !... Ces mains admirablement modelées qui venaient de m'étreindre avec tant d'affection, ces mains auraient volé ? Allons donc ! C'était évidemment impossible. Tout en ma tante protestait contre cette calomnie, à laquelle mon père ajoutait foi, par excès d'honnêteté, sans doute, et dans la crainte de ne pas se montrer assez sévère pour une action tellement ignoble, pourtant, qu'il eût dû la juger invraisemblable.

J'écoutai, le cœur palpitant, la conversation qui se poursuivait dans la bibliothèque. Je ne pouvais distinguer aucun mot cependant, et d'ailleurs je n'attendis pas longtemps. La porte se rouvrit, j'entendis la voix de ma tante dire d'un ton ému : « Que Dieu te pardonne, Willibald !... » Puis la porte se

referma, et la longue robe de soie que portait ma tante fit entendre son bruissement sur l'escalier... Les pas devinrent de moins en moins assurés... Tout à coup, elle couvrit ses yeux avec sa main et s'appuya contre le mur. Je montai les degrés en courant, et saisis sa main.

« Ma tante Christine !... » lui dis-je avec émotion.

Elle laissa retomber lentement la main qu'elle avait posée sur ses yeux, et me regarda avec un triste sourire.

« Mon petit ange, ma consolation, tu ne crois pas, n'est-il pas vrai, que je sois une misérable ?... » me dit-elle en caressant doucement mon visage. « Que les hommes sont méchants, mon Dieu !... et quelles douleurs n'ai-je pas déjà eu à subir, grâce à leurs odieuses calomnies ! Mais celle-ci est peut-être la plus cruelle de toutes... Une enfant qui m'aurait peut-être aimée et m'aurait pu consoler, cette chère enfant a entendu l'écho de ces infâmes mensonges ! Et dans quelle situation me trouvé-je, grand Dieu ! Dans quel abîme me repousse impitoyablement mon frère ! Enfant, je n'ai pas de toit pour m'abriter, pas un appui ici-bas ! C'est en dépensant ma dernière pièce de monnaie que j'ai atteint cette ville, entraînée comme je l'étais par le désir ardent, dévorant, de revoir mon frère et d'embrasser ma nièce. Mon Dieu ! je ne demandais qu'à passer quelques jours près de toi, mon ange... puis j'aurais repris ma course errante au travers du vaste monde impitoyable ! »

La situation était terrible pour moi... Je lui aurais préparé avec bonheur mon lit, en couchant, s'il l'avait fallu, sur le parquet, près d'elle, tant le charme qu'elle exerçait sur moi était irrésistible ; mais je ne pouvais, même pour elle, agir contre la volonté de mon père en la gardant près de nous. Je songeai à M^lle^ Fliedner. Elle était si bonne et de si bon conseil, que j'aurais pu suivre aveuglément son avis... Oh ! les belles promesses que je m'étais faites de réfléchir d'abord, d'agir ensuite, où étaient-elles ?

Le fait est que, sans prononcer un mot, je guidai ma tante hors du petit palais. Elle se laissait conduire avec la docilité d'un enfant. Au moment où nous allions gagner le bosquet, le frère et la sœur nous rencontrèrent. Charlotte, la tête couverte d'un capuchon de satin blanc, une superbe pelisse de velours violet bien serrée sur ses épaules, était en tenue de promenade.

Je n'avais pas encore aperçu M. le lieutenant depuis son arrivée. Je frémis et reculai... Lui aussi parut tout décontenancé. Ses yeux bruns, dont je ne pouvais soutenir l'éclat, se fixèrent sur mon visage avec une expression de surprise. Je fis en sorte de ne pas voir la main qu'il me tendait

en souriant, et je présentai Charlotte à ma tante. Je sentis celle-ci tressaillir à mon bras, et une vive émotion se peignit sur le visage de l'infortunée ; mais elle ne prononça pas un mot.

Charlotte salua légèrement, avec une nuance de dédain qui ne put m'échapper.

« M^lle^ Fliedner pourra difficilement vous conseiller, » répondit froidement la jeune fille, à laquelle je venais de raconter mon embarras en quelques mots. « Elle pourra moins encore vous aider, car nous n'avons pas du tout de place dans la maison de devant... Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous rendrez chez votre amie M^me^ Helldorf. Elle doit certainement avoir une petite chambre qu'elle pourrait céder à M^me^ votre tante. »

Je me détournai vivement, et ma tante baissa son voile.

A cet instant passa le vieux jardinier Schæffer, qui nous salua. Le chalet habité par la famille Helldorf était sa propriété, et je savais qu'il s'y était réservé la jouissance de la pièce principale, qui avait été habitée par sa défunte femme. Je courus le rejoindre, et lui exposai ma situation. Il se déclara prêt à céder immédiatement cette pièce à ma tante, et nous affirma que tout s'y trouvait dans un ordre admirable.

Sans jeter même un coup d'œil sur le frère et la sœur, elle se mit à marcher près du doux et bon vieillard, qui la conduisit à la porte, dont il avait la clef... On eût dit qu'une émotion étrange s'était emparée d'elle et lui faisait hâter le pas pour s'éloigner... Le jardinier avait peine à la suivre et, en dépit de mes efforts, je demeurai un peu en arrière.

« Au nom du ciel, débarrassez-vous au plus vite de cette tante !... » me dit Charlotte, qui m'avait rejointe. « Elle ne vous fera pas honneur, je vous le prédis. Il y a sur son visage une épaisseur de fard, une croûte d'enduit, je ne sais pas quoi enfin, qui est repoussant, et même déshonorant... Et ce manteau de théâtre doublé de fausse hermine ! Fi ! fi donc ! Enfant, vous avez une étrange parenté, il faut en convenir... Une grand'mère juive... et puis cette tante de comédie, qui sent l'huile rance des quinquets éclairant les théâtres de troisième ordre !... A propos ! ne venez pas trop tard ce soir, s'il vous plaît !... L'oncle Éric se décide, contre toute attente, à dépenser une grosse somme d'argent. Rien de tel qu'un avare se mettant en frais ! Songez que la grande serre va être illuminée à giorno. »

Elle se mit à rire, et prit le bras de Dagobert, qui examinait ma tante d'un air scrutateur.

« Je ne sais pas... mais je jurerais que j'ai déjà vu cette dame, » dit-il en posant sa main sur son front d'un air pensif.
« Où ? quand ? Ma foi, je veux être pendu si je le devine !

— Oh ! mon Dieu, cela est pourtant facile à comprendre, » répondit Charlotte. « Tu l'auras aperçue sur une scène quelconque. »

Je les regardai s'éloigner avec une sorte de ressentiment. Pauvre tante ! Oui, elle était vraiment persécutée, méprisée par tous... Et voici que ce que j'admirais tant en elle, — sa beauté, — n'était, selon ses détracteurs, qu'une mauvaise peinture !

La chambre dans laquelle Schæffer nous introduisit me parut charmante. En quelques minutes, il eut allumé un bon feu dans le poêle, et posé sur la corniche intérieure de la fenêtre quelques pots de réséda et quelques rosiers.

« C'est petit et bas, » dit ma tante en levant le bras comme pour atteindre le plafond, qui était d'une blancheur de neige.
« Je ne suis pas habituée à cela... mais je le supporterai pour l'amour de toi. Avec de la bonne volonté on vient à bout de tout, n'est-il pas vrai, mon ange ? »

Elle ôta son chapeau et son manteau, et se montra vêtue d'une robe de velours gros bleu. Cette étoffe était, il est vrai, quelque peu écrasée et décolorée sur les coutures et aux coudes ; mais la robe se drapait autour d'une taille royale. Une petite queue complétait à mes yeux la majesté de cette toilette... Et quelle chevelure ! Sur le front flottaient quelques boucles d'un noir bleu, qui tombaient épaisses et lourdes sur son cou, tandis que des nattes énormes, enroulées autour de la tête, semblaient devoir la faire ployer sous leur poids.

Elle lut mon admiration dans mes yeux.

« Eh bien, petite Éléonore, ta tante te plaît-elle ?... » fit-elle en souriant doucement.

« Ah ! tu es vraiment trop belle !... » m'écriai-je avec enthousiasme. « Et si jeune, si jeune ! Comment est-ce donc possible ? Tu as trois ans de plus que mon père.

— Petite folle, est-ce qu'on va crier des choses pareilles sur les toits ?... » dit-elle en riant et plaçant sa belle main sur ma bouche.

Son regard interrogea et sonda tous les coins de la chambre.

« Ah ! mon Dieu... Mais cela ne peut se passer de la sorte ! » s'écria-t-elle avec un ton d'effroi. « Dans ce maudit miroir, on voit à peine le bout de son nez... Comment pourrais-je faire ma toilette ? Je ne suis pas une

paysanne, mon enfant !... Je suis accoutumée à une vie princière... On peut s'imposer bien des privations, mais celle-ci est inacceptable. N'est-ce pas, tu me procureras une glace, une vraie glace, afin que je puisse tout au moins m'accommoder comme j'y suis accoutumée ? Là-bas, dans le beau petit château que tu habites, on doit avoir non seulement le nécessaire, mais aussi le superflu... Il doit se trouver quelque belle glace inutile... Écoute, enfant, tout à fait en confidence : tout ce que tu feras pour moi, pour que j'aie mes aises, te sera plus tard rendu au centuple. C'est moi qui te le garantis.

— Comment pourrais-je faire cela, ma tante ?... » répondis-je avec une véritable consternation. « Les meubles de notre appartement appartiennent à M. Claudius. »

Elle sourit.

« Je ne me permettrais de déplacer même une chaise pour la mettre dans un autre coin de la pièce, » poursuivis-je sérieusement, afin de protester contre les insinuations qui m'étaient faites.

« Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis rien te prêter du petit palais, car rien ne m'appartient ; mais je prierai M^me^ Helldorf de te céder ce qu'il te faudra. Nous allons monter chez elle. »

Je me sentis fort abattue lorsque je dus constater que la gentille petite femme elle-même accueillit d'un regard glacial ma protégée, si belle et si bien parée. Rien n'y fit... ni les compliments flatteurs que ma tante lui adressa, ni ses plus beaux sourires, ni l'enthousiasme que lui inspirèrent les enfants, « des anges aux cheveux d'or », qui jouaient dans la chambre ; la petite mère de famille resta froide, compassée, telle en un mot que je ne l'avais jamais vue. Et quand enfin j'abordai le sujet de ma requête, M^me^ Helldorf se leva avec froideur, prit une assez belle glace, — la seule qui décorât la chambre, — et la présenta à ma tante, en lui disant avec une ironie que j'aurais crue étrangère à son caractère : « Je puis m'en passer. »

« Soyez prudente, ma chère Éléonore, je vous en supplie, » murmura mon amie à mon oreille. « Je veillerai aussi... » ajouta-t-elle tandis que la queue de la robe de velours bleu disparaissait sur l'escalier.

Ce fut à la dérobée que je posai ma petite bourse dans la chambre du-rez-de-chaussée, actuellement pourvue d'une glace. Mais si adroit que fût mon mouvement, il avait été aperçu et me valut un baiser, ainsi que l'assurance d'être indemnisée de tous mes petits sacrifices dans un temps fort rapproché. Puis ma tante s'occupa de placer la glace d'une façon avantageuse, et je regagnai, le cœur gros, notre petit palais.

XXVIII.

L'obscurité était déjà intense quand j'entrai dans la bibliothèque. Mon père errait dans le musée voisin au milieu des statues, et ne fit pas la moindre allusion à la visite de sa sœur. Il pensait sans doute qu'elle était partie pour toujours, qu'il ne la reverrait plus jamais, et que mieux valait commencer de suite à me la faire oublier. Je croisai en frissonnant mon petit manteau sur ma poitrine. Il faisait extrêmement froid dans cette galerie non chauffée, et quelques flocons de neige, minces et durs, commençaient à tomber sur la coupole vitrée.

« Tu vas avoir froid, » dis-je à mon père en saisissant sa main. Elle était brûlante, et ses yeux caves étincelaient.

« Froid ?... Oh ! non ; on est très bien ici... très bien. On dirait une compresse bien froide posée sur une tête enflammée. Cela me soulage.

— Mais il est déjà tard, » dis-je timidement, « et il faut pourtant que tu fasses ta toilette. Tu oublies sans doute que la princesse vient ici ce soir, et que la grande serre va être illuminée ?

— Ah ! mon Dieu, qu'irais-je faire là dedans ?... » répondit-il avec impatience. « Je deviendrais fou parmi toutes ces lumières et ces parfums de fleurs... Non ! non !... Eh ! que m'importent la princesse et le duc ? »

Et il fit un mouvement si violent qu'il heurta une ravissante petite statue, et la fit tomber de son piédestal. Chose étrange, lui qui professait un culte passionné pour tout ce que l'antiquité a légué à l'âge moderne, il ne tourna pas même la tête pour contempler la pauvre déesse gisant à terre par sa faute.

Profondément effrayée de cet état bizarre, je m'efforçai de le calmer.

« Ce sera comme tu voudras, » lui dis-je. « Je vais envoyer dans la maison de devant pour nous excuser tous deux.

— Non ! non ! Tu iras, Éléonore, » fit-il doucement. « Je le désire pour la princesse, qui t'aime, et puis je... je voudrais être seul ce soir. »

Il rentra dans la bibliothèque, et prépara sa table à écrire. Je fermai les portes, activai le feu, et disposai le plateau pour le thé ; puis, le cœur oppressé, je descendis dans mon appartement pour vaquer à ma toilette. Je pris les perles de ma grand'mère et les plaçai dans ma chevelure. Ces perles

produisaient là, dans mes épaisses boucles noires, un effet beaucoup plus saisissant qu'autour de mon cou, et j'admirai leur éclat humide... C'était précisément ce que je voulais... En effet, il fallait que ces perles attirassent l'attention de la princesse, qui ne reviendrait plus, selon toute probabilité, dans la maison Claudius.

La soirée était déjà avancée quand je m'engageai sur le pont conduisant à la maison de devant. Je fus littéralement éblouie en arrivant devant la serre. Au-dessus de ma tête glissaient sournoisement les lourds et noirs nuages chargés de neige. Sous mes pieds craquait le gravier, et là-bas s'étalaient en éventail gigantesque les palmiers verts, aux pieds garnis de cactus fleuris, tandis que la cascade jaillissait en filets argentés qui couraient sur les blocs de rochers garnis de mousses. Ce magnifique décor était plongé dans un bain de lumière assez éclatant pour laisser apprécier la diversité des teintes de la verdure, allant du vert pré phosphorescent jusqu'à la sombre nuance, — presque noire, — des plantes à feuillage persistant. La serre reposait sur la terre blanchie par la neige, comme une émeraude sur un coussin de velours blanc.

« Ah ! bonsoir, ma chère petite, » dit la princesse, comme je l'abordais. Elle était assise près d'un magnifique groupe de fougères, précisément à la place que j'occupais le soir où j'avais révélé à Charlotte et à son frère l'origine de ma grand'mère. M. Claudius se tenait un peu en arrière de son fauteuil, tandis que sa suite, et aussi le frère et la sœur, occupaient les deux côtés du cercle dans lequel je m'engageai bravement.

« Petite princesse des bruyères, » continua-t-elle en riant, « vous apparaissez là comme une naïade... Avouez que vous êtes un peu la parente de ces gracieuses divinités. On dirait que vous surgissez de cette cascade, et même que vous en avez gardé quelques gouttes brillantes pour servir d'ornement à votre coiffure... Enfant, vous ne connaissez pas la valeur du trésor que vous portez avec tant d'insouciance dans votre magnifique chevelure.

— Oui, princesse, je connais la valeur de ce trésor ; ces perles sont la dernière épave d'une grande fortune... » répondis-je en m'efforçant de donner à ma voix une intonation calme, mais sonore. « Ma pauvre grand'mère m'a dit, en plaçant ces perles autour de mon cou, qu'elles avaient assisté au bonheur de plusieurs générations, ébranlé, puis détruit par l'injuste préjugé qui s'attaque aux Juifs... car ma chère grand'mère était juive. Elle appartenait à la famille Jakobsohn, de Hanovre. »

J’avais pour ainsi dire souligné cette dernière phrase, en élevant la voix pour me faire entendre de tous les assistants, et en regardant M. Claudius... Que m’importait, en cet instant, de voir M. de Wismar tressaillir et chuchoter d’un air méprisant, tandis que M^lle^ de Wildenspring laissait échapper un geste de triomphe en jetant un regard sur la princesse ?... Que m’importait d’entrevoir le beau Tancrède tordant sa moustache d’un air mécontent, et adressant quelques mots à Charlotte avec une expression dédaigneuse ? Oh ! que m’importait tout cela ? J’avais vu M. Claudius tressaillir de joie, et son visage s’éclairer d’une indicible satisfaction... On eût dit que sa main voulait se tendre vers moi pour me féliciter d’avoir vaincu la sotte et lâche honte qui m’avait portée un jour à renier mon origine pour complaire à cette classe sujette aux préjugés... et si heureuse maintenant de trouver un prétexte pour me mépriser.

« Vaiment ?... » fit la princesse du ton le plus bienveillant.

« Mais voilà une découverte tout à fait intéressante. Je comprends maintenant d’où vient à ma petite favorite le profil oriental que j’aime tant en elle... Oui, oui, ce doit être à une jeune fille semblable à celle-ci, à la tête ployée sous ses boucles noires, aux pieds étroits et cambrés, qu’Hérode a offert la tête de saint Jean... Quand vous viendrez me voir, mon enfant, nous causerons longuement de votre grand’mère... Vous entendez, petite princesse ? »

Elle porta la main à la coiffure pour faire saillir çà et là quelques perles, puis me caressa doucement la tête.

« J’aime tout à fait cette petite Rebecca, » dit-elle, « à l’âme enfantine et pure, à la bouche sans détour... »

Et elle me baisa sur le front.

Pourtant cette fois mon indiscrétion n’était pas involontaire... Il le savait mieux que personne, celui dont le regard ne me quittait plus.

La princesse me fit asseoir sur un tabouret, à ses pieds, et je demeurai là silencieuse jusqu’au moment où M^lle^ Fliedner vint avertir que tout était prêt dans la maison de devant. Son Altesse avait demandé à prendre une tasse de thé dans les vieux appartements qui lui avaient laissé d’intéressants souvenirs. Sa récente maladie lui interdisait de faire une trop longue station dans l’atmosphère humide de la serre. Elle s’enveloppa dans sa fourrure, prit le bras de M. Claudius, et marcha en tête de son cortège bourdonnant, en se dirigeant vers la maison. Les porteurs de torche, placés en haie sur le bord des allées, étaient inutiles. Au travers des branches dénudées des

bosquets passait une lumière qui traçait sur la neige des silhouettes grotesques : la lune venait de se lever.

Je me séparai du cortège, et m'en allai en courant vers le petit palais. Je m'arrêtai devant les fenêtres de la bibliothèque. Les rideaux n'étaient pas tirés. Sur la table de mon père une lampe était allumée, et un peu plus loin, près du poêle, dont la cheminée fumait activement, j'apercevais la petite lumière bleue de la bouilloire à thé. Ce paisible tableau d'intérieur me rassura pleinement. Pourtant, je montai l'escalier et j'écoutai à la porte... Tout était silencieux. Mon père écrivait sans doute. Je me rendis, le cœur moins oppressé, à la maison de devant.

Les vieux dieux lares de la maison Claudius devaient s'être réfugiés avec mécontentement dans les coins les plus reculés de la demeure... Il y avait là un éclairage plus splendide qu'on ne se le fût permis jadis, même pour fêter le baptême d'un futur chef de la maison.

« Que se passe-t-il donc aujourd'hui, Mademoiselle Fliedner ? Monsieur trouve toujours qu'il n'y a pas assez de lumière... » marmottait le vieux Erdmann en posant un marchepied dans le corridor que je traversais. « Trois lampes étaient bien suffisantes pour ce corridor, que personne ne traversera. Et pas du tout : voilà-t-il pas qu'il faut les allumer toutes les six !

— Ne vous plaignez pas, Erdmann, » répondit M^lle^ Fliedner, qui sortait du premier salon, semblant traîner à sa suite, grâce à cette porte entr'ouverte, un véritable torrent de lumière. « Ne vous plaignez pas ! Je suis heureuse de voir que la lumière revient enfin dans la vieille maison Claudius ! »

Et tout en souriant doucement, finement, elle passa sa main sur mes cheveux, et se hâta de gagner le vestibule.

Ce sourire porta le sang à mon visage. Je retirai timidement la main que j'avais déjà posée sur la porte du salon... Il me semblait que je n'oserais jamais, en cet instant, affronter tous les regards sous la lumière de tous les lustres. Je me rendis dans la chambre de Charlotte. Elle était vide. Le piano ouvert était éclairé par deux grandes lampes, et, dans le salon où se trouvait le portrait du beau Lothaire, on entendait le cliquetis de la vaisselle et des tasses. Je demeurai là immobile, en me demandant avec perplexité de quelle façon j'allais effectuer mon entrée, lorsque Charlotte entra tout à coup, accompagnée par son frère.

« La princesse veut m'entendre chanter, » me dit-elle en cherchant un morceau parmi ses cahiers de musique. « Comment vous trouvez-vous ici ?

Et où donc vous êtes-vous tenue cachée jusqu'à présent, petite ?... On vous cherche là dedans.

— J'étais un peu inquiète de la santé de mon père... Il est indisposé.

— Indisposé ?... » fit Dagobert en riant tout bas. Il s'était placé au piano et parlait tout en préludant. « Oui, oui... une désagréable indisposition. J'ai appris tantôt au club cette nouvelle intéressante. On n'y parlait pas d'autre chose, et toute la ville tressaille de joie à l'espoir de voir expirer la manie de l'archéologie. Très prochainement nous aurons une autre mode, Charlotte ! Dieu en soit loué !

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

« L'ennui, parbleu, l'ennui ! On ne sera plus obligé d'apprendre par cœur des inscriptions romaines et de trouver un sens aux hiéroglyphes égyptiens... Mon Dieu ! que cela était devenu assommant ! »

Il attaqua brillamment les touches et en fit jaillir un trait semblable à une fusée, tandis que mon cœur se serrait à cette révélation.

« Et c'est précisément l'instant où il chancelle, » poursuivit-il,
« que vous allez choisir pour raconter que votre père est fils d'une Juive !... C'est d'une naïveté par trop... naïve ! Vous lui avez tout simplement rompu le cou... à la cour, s'entend !

— Oui, cela a été une sottise, permettez-moi de vous le dire franchement, » reprit Charlotte en posant un cahier de musique sur le pupitre du piano. « Mon Dieu, je n'aurais pas exigé de vous un mensonge... Je ne l'aurais pas fait moi-même, mais il y a toujours moyen de se tirer d'affaire en pareille circonstance : on se tait. »

Dagobert joua la ritournelle, et peu après la puissante voix de Charlotte s'éleva sous les voûtes sonores des salons.

Que s'était-il donc passé ? Pourquoi tout me semblait-il sombre, en dépit des clartés qui baignaient tous les recoins du salon ? Ah ! c'est que je faisais mon apprentissage de la vie... Je regardais avec mépris le misérable qui venait de s'exprimer si légèrement sur le compte de mon père... C'était celui-là même qui s'imposait en qualité de disciple dévoué, et dont l'importunité avait Plus d'une fois lassé le vieux savant. Je comprenais que

la situation de mon père était ébranlée à la cour, et je voyais déjà la meute lâche et vile qui léchait naguère ses talons se tourner vers lui pour l'attaquer...

Jamais encore la princesse ne s'était montrée pour moi aussi bienveillante, aussi affectueuse que ce soir-là... et pourtant je ne Pouvais me décider à m'approcher d'elle. Je me glissai dans un salon voisin et m'assis à l'écart, tandis que Charlotte continuait à chanter. Je voyais fort bien de ma place la table à thé servie pour la princesse. Elle était assise un peu de côté, et ne pouvait voir en face le portrait de Lothaire. Cela devait la contrarier, du moins à en juger d'après les tentatives qu'elle faisait pour se placer de façon à contempler ce portrait. A sa gauche était assis M. Claudius. Un seul coup d'œil jeté sur ce noble et tranquille visage suffit pour apaiser mon cœur endolori... Quel rayonnement sur son front ! Peut-être avait-il été plus beau, ce brillant officier qui laissait tomber sur lui un regard empreint de tendresse ; mais à quoi lui avait servi son courage de soldat ? Il n'avait pu triompher dans la bataille de la vie. Il avait criminellement mis fin à son existence, tandis que le placide marchand avait lutté avec une énergie inébranlable, et avait vaincu la douleur et ses Suggestions désespérées.

« Vous avez une belle voix, Mademoiselle Claudius, » dit la Princesse, quand Charlotte, son morceau terminé, révint près de la table à thé. « Les notes du médium me rappellent d'une façon surprenante le mezzo-soprano de ma sœur Sidonie. Même votre façon ardente me reporte à des. temps bien éloignés... Ma sœur préférait les morceaux énergiques aux mélodies élégiaques.

— Si Votre Altesse le permet, » répondit Charlotte, « je pourrais lui chanter une tarentelle fort originale... je l'adore... Gia la luna...

— Je te prierai de ne point chanter cette tarentelle, » dit M. Claudius avec sa voix calme. Pourtant une légère pâleur s'était répandue sur son visage, et ses sourcils se contractaient douloureusement.

« Vous avez raison, Monsieur Claudius, » dit vivement la princesse. « Je partage votre antipathie. Cette tarentelle m'est odieuse. Elle fut autrefois le grand cheval de combat de toutes les cantatrices, comme le Carnaval de Venise était le morceau di bravura des violonistes de tout ordre... Et, à mon grand regret, Sidonie la chantait très souvent... Cette mélodie me semblait à la fois bestiale et sauvage. »

Elle repoussa sa tasse, et se leva.

« J’espère, » dit-elle en souriant, « que nous allons nous livrer à un voyage d’exploration. Je veux voir une bonne fois à mon aise cette demeure originale, qui me fait l’effet d’une vieille chronique revivant tout à coup à mes yeux, avec armes et bagages... Monsieur de Wismar, voyez donc là-bas cette magnifique tête de cerf. »

Elle indiquait la dernière pièce de l’enfilade.

« Cela doit intéresser un chasseur émérite tel que vous l’êtes. »

Le chambellan disparut en compagnie de la dame d’honneur. Son Altesse voulait évidemment rester seule. En cet instant Charlotte tourna la tête, de telle sorte que je pus voir son visage en face. En examinant ces traits contractés, l’agitation dont témoignait son regard, je ne pus douter que la jeune fille ne fût décidée à atteindre son but sans plus tarder. Elle marchait, il est vrai, avec son frère, en compagnie des deux dignitaires de la cour, qui se dirigeaient, suivant le commandement de leur maîtresse, vers la tête de cerf recommandée à leur examen, tandis que la princesse se retirait dans une petite pièce voisine, et admirait la touchante histoire de Geneviève de Brabant, tracée naïvement sur de belles tapisseries, fort bien conservées. Mais n’importe, je ne me trompais pas à l’expression qui animait la physionomie de la jeune fille.

« Ne savez-vous pas où se trouve M^lle^ de Sassen ?... » demanda vivement M. Claudius à M^lle^ Fliedner, entrant dans le salon où je m’étais réfugiée.

« Je suis ici, Monsieur Claudius, » dis-je en me levant.

« Ah ! ma petite héroïne !... » s’écria-t-il en s’avançant rapidement vers moi, sans réfléchir à la surprise que devait exciter cette vivacité si étrangère à sa coutume.

M^lle^ Fliedner se retira aussitôt dans le salon voisin, et parut fort occupée à ranger la table à thé.

« Vous vous êtes cachée dans le coin le plus obscur, en ce jour où j’aurais voulu entourer la petite princesse des bruyères de toutes les lumières que peut répandre la vieille maison ?... » me dit-il d’une voix contenue. « Savez-vous qu’en cette heure bénie je fête une sorte de résurrection ?... J’étais encore fort jeune à l’époque où je me suis résolu de m’enterrer vivant dans le silence et la froideur de la vieillesse. J’ai contenu en mon cœur, d’une main impitoyable, toutes les sources de la jeunesse. J’ai imposé silence aux clameurs que les belles années perdues, mutiles, poussaient en expirant l’une après l’autre... Je ne voulais pas, je ne voulais plus être jeune... Et voici qu’au moment où je la croyais éteinte pour toujours, cette

jeunesse brise le sépulcre que j'avais muré sur elle... Elle apparaît vivante, elle réclame ses droits, ses droits périmés !... Et je me laisse aller à l'écouter. Je me sens heureux... oh ! d'un bonheur indescriptible, en m'apercevant que je suis encore jeune, et que ni les années ni les expériences cruelles n'ont pu parvenir à détruire ce trésor dans mon cœur... Dites, ne trouvez-vous pas qu'il devient fou, le « vieillard » que vous avez rencontré pour la première fois dans la bruyère ? »

Je courbai la tête sur ma poitrine, qui se gonflait sous l'empire d'une émotion à nulle autre pareille. L'inquiétude que m'inspirait mon père, l'appréhension que j'éprouvais en songeant aux entreprises de Charlotte, cette foule qui m'entourait, tout, tout disparut à la fois au son de cette voix qui murmurait à mon oreille ces paroles si tendres... Et lui, fixant sur moi son regard pénétrant, semblait vouloir, — et pouvoir, — lire dans mon cœur.

« Éléonore, » reprit-il, « il nous faut penser que nous sommes seuls dans la vieille maison des marchands, et que nous n'avons rien de commun avec ceux qui se trouvent momentanément sous ce toit... Je sais ce que signifie la courageuse résolution que vous avez accomplie ce soir... Je sais qu'elle témoigne avant tout d'un sincère amour de la vérité... Je vous en supplie, n'essayez pas de revenir à vos premières impressions. Je crois en vous malgré tout désormais, fût-ce malgré vous ! Je crois que nos âmes se comprennent, se conviennent, et ne puis plus avoir une autre croyance ! »

Il se rapprocha du piano, s'y assit, et tout à coup retentit à mon oreille une harmonie surhumaine, divine... C'était la jeunesse qui chantait son hymne de délivrance, de résurrection, et qui me l'adressait à moi, pauvre petite créature.

« Bonté divine !... » s'écria M^lle^ Fliedner dans la pièce voisine.
« Mais c'est... mais ce ne peut être que M. Claudius... »

Et la bonne vieille demoiselle fit quelques pas, et joignit les mains dans un élan de joie, quand elle le vit assis devant le piano..

Je passai devant elle... Il m'eût été impossible de lui laisser voir mon visage en cet instant... Et j'allai me réfugier dans une embrasure de fenêtre, en me cachant derrière les épais rideaux, entre lesquels je ménageai seulement une fente étroite... Là mes joues pouvaient rougir à leur aise, et mes yeux exprimer un bonheur dont l'intensité m'oppressait. Nul ne songea à moi, pas même M^lle^ Fliedner, qui s'était assise et demeurait immobile, la

tête penchée, les mains croisées sur ses genoux, perdue, semblait-il, dans la mélodie qui avait éclaté si soudainement.

Durant un instant encore, le salon demeura solitaire. Chacun des sons, même les plus ténus, qu'exhalait l'instrument, arrivait nettement jusqu'à moi. Mais la princesse arriva à pas furtifs... Je la vis respirer plus librement en constatant la profonde solitude du salon, puis jeter encore un coup d'œil scrutateur autour d'elle, enfin se placer devant le portrait de Lothaire, prendre un carnet dans sa poche, et tracer hâtivement quelques lignes sur le papier... Évidemment, elle fixait l'esquisse de cette belle tête.

Je fus saisie d'une profonde et tendre compassion, car je lus clairement dans cette pauvre âme, qui n'osait pas même avouer le culte du souvenir... Puis j'aurais voulu m'élancer près d'elle, saisir ce carnet, le cacher, car la princesse était si profondément absorbée, qu'elle n'entendait pas les pas qui se rapprochaient... C'était Charlotte, qui avançait sans bruit, et qui s'arrêta un instant, pétrifiée, en entendant M. Claudius et l'apercevant assis au piano. Avant que j'aie pu me rendre compte de son dessein, elle avait doucement fermé la porte de communication entre les deux pièces, et les sons du piano n'arrivèrent plus qu'étouffés à mon oreille. Elle vint se placer derrière la princesse. Celle-ci entendit tout à coup la respiration de la jeune fille, fit disparaître son carnet dans sa poche, et, se retournant froidement, toisa l'indiscrète personne qui se permettait de la troubler.

« Mon action est téméraire, je ne l'ignore pas, princesse, » dit Charlotte en tremblant, « mais Votre Altesse me pardonnera

Peut-être... lorsqu'elle saura que je ne puis laisser échapper sans désespoir une occasion peut-être unique ! Lors même que Votre Altesse eût daigné accorder une audience à mes sollicitations, je n'aurais pas trouvé en moi le courage de dire au château ce que je puis dire ici, sous la protection de ce regard... »

Et de la main elle indiqua le portrait de Lothaire.

La princesse l'examina avec une surprise indicible.

« Qu'avez-vous donc à me dire, Mademoiselle ? » fit-elle avec un reste de déplaisir.

Charlotte tomba à genoux, saisit la main de la princesse et la Porta à ses lèvres.

« Altesse, » dit-elle d'une voix oppressée, « protégez-moi, aidez-moi, ainsi que mon frère, à revendiquer, à reconquérir nos droits ! Nous sommes tenus dans l'ignorance de notre nom véritable, condamnés à manger le pain

de la charité, tandis que nous avons les droits les plus incontestables à une grande fortune... Dans nos veines coule un sang noble et fier, et nous sommes enchaînés à cette famille de marchands, ravalés à une condition bourgeoise.

— Relevez-vous, Mademoiselle Claudius, et calmez-vous, » dit la princesse. « Avant toute chose, dites-moi qui vous trompe.

— Mes lèvres se refusent à prononcer ce nom, car, en l'énonçant, j'assume sur moi l'apparence d'une noire ingratitude... Le monde voit en nous seulement les enfants adoptifs d'un homme généreux.

— Moi aussi...

— Et pourtant c'est lui qui nous fait tort, » ajouta Charlotte.

« Arrêtez ! Un homme comme M. Claudius ne fait tort à personne, et ne trompe personne. Je croirais bien plutôt à une erreur complète de votre part. »

J'aurais voulu quitter ma place et m'élancer aux genoux de la Princesse, qui s'entendait en noblesse, elle, et rendait si bien témoignage au noble cœur du maître du logis.

Charlotte releva la tête. On voyait qu'elle cherchait à rassembler tout son courage. Elle ferma vivement l'autre porte par laquelle arrivait le bruit de la conversation des courtisans, et revint près de la princesse.

« Altesse, » dit-elle, « il ne s'agit pas d'argent, c'est là une question tout à fait secondaire, » ajouta-t-elle avec fermeté. « M. Claudius aime la fortune, mais personne mieux que moi ne rendra un plus éclatant témoignage de son inflexible probité. Mais Votre Altesse n'ignore pas que sous l'empire de certaines idées fixes les hommes les plus honorables peuvent commettre des iniquités de tout ordre. M. Claudius, » poursuivit-elle, « déteste la noblesse. Il est impuissant à l'ébranler... mais quand il lui est donné de supprimer l'une de ses forces, d'amoindrir les conquêtes qu'elle peut faire... oh ! alors, nulle considération ne l'arrête... Altesse, une nouvelle branche commencerait avec mon frère, et fournirait à la noblesse des rejetons qui augmenteraient sa puissance, j'ose l'affirmer. Lui comme moi, nous sommes aristocrates dans le sang et par toutes nos fibres... Et c'est précisément pour cela qu'il nous est interdit de connaître notre origine véritable... pour cela qu'il nous faut végéter dans la dépendance la plus humiliante, et porter un joug devenu insupportable. M. Claudius ne veut pas que la maison de ses ancêtres porte un écusson armorié ! »

La princesse devint subitement livide. Elle leva vivement la main en désignant le portrait de Lothaire.

« Et pourquoi, » fit-elle d'une voix éteinte, « vouliez-vous me dire tout cela sous la protection de cette image ?

— Parce que cette image représente mon père, Altesse ; nous sommes ses enfants ! »

La princesse recula, et s'appuya contre la table.

« Mensonge !... » s'écria-t-elle, « c'est un mensonge abominable ! Ne répétez pas cela !... Je ne souffrirai pas qu'il y ait une tache sur ce nom. Claudius n'était pas marié, non, il ne l'était pas, tout le monde sait cela ! O mon Dieu ! ne m'enlevez pas cette dernière consolation !

— Altesse...

— Taisez-vous !... Prétendez-vous m'apprendre que cet homme irréprochable, entendez-vous, s'est oublié dans je ne sais quelle basse intrigue ?... Et si... O mon Dieu ! cela n'est pas, cela ne peut être vrai... Si cela était pourtant, oseriez-vous bien parler de droits ? Lesquels ? »

Charlotte, repliée sur elle-même, supportait patiemment, semblait-il, ces paroles si blessantes. Pourtant le naturel reprit le dessus.

« Votre Altesse ignore-t-elle pourquoi il est mort volontairement ?

— D'une attaque d'apoplexie, » bégaya la princesse, « on le sait, tout le monde le sait. Demandez à tous ceux qui l'ont connu... Il était malade.

— Oui, il était malade de désespoir. Il ne pouvait supporter la douleur causée par la mort de...

— De qui ? Répondez ! Vous voyez bien que vous ne pouvez répondre. »

Charlotte se laissa retomber à genoux, et étreignit en pleurant les genoux de la princesse.

« Que Votre Altesse daigne m'écouter !... je l'en supplie... un seul instant. J'ai été trop loin pour pouvoir reculer... Je suis forcée de dire la vérité, toute la vérité, car je ne puis supporter un doute sur notre légitimité. Lothaire de Claudius était marié... un mariage secret, mais bénit par l'Église, et valable par conséquent. Sa femme habitait souvent avec lui le petit palais, et c'est là que nous sommes nés tous deux.

— Et qui donc était l'heureuse femme si tendrement aimée, que son époux n'a pu survivre à sa perte ?... » demanda la princesse avec une grande agitation.

« Je ne trouve pas en moi le courage de prononcer son nom, » répondit Charlotte. « Votre Altesse ne me permettrait pas... ne voudrait pas... Je ne

puis aller plus loin. Celui qui est là-bas, » elle désigna la chambre dans laquelle se trouvait M. Claudius,
« ne doit pas savoir que son secret m'est connu.... Aussi bien, quel espoir de salut nous reste-t-il, si Votre Altesse se détourne des deux malheureux orphelins ?... Il faut me taire... Votre Altesse n'entendrait pas prononcer ce nom sans ressentir une profonde émotion...

— Qu'en savez-vous, Mademoiselle Claudius ?... » fit la princesse en se redressant. Les dernières paroles de Charlotte avaient suffi pour réveiller en elle toute la hauteur de sa race. « Vous faites fausse route en attribuant à un sentiment autre que celui de la surprise la... légère agitation que vous voyez en moi. Que m'importe, en fin de compte, qui était cette femme ? Je vous affirme que j'apprendrai son nom avec une parfaite tranquillité, et vous ordonne, par conséquent, de me le faire connaître.

— J'obéis... C'était la princesse Sidonie, de la maison régnante de K... »

Elle s'était trop avancée, la fière princesse. Elle avait cru pouvoir commander à son sang et lui interdire de monter à ses joues, maîtriser la contraction de ses lèvres et le tremblement de ses mains.

« Ceci est bien la plus impudente calomnie qu'une bouche féminine ait jamais osé prononcer !... » fit-elle.

Charlotte, la voyant chanceler, voulut la soutenir ; mais elle fut dédaigneusement repoussée.

« Ne me touchez pas !... Que me voulez-vous ? Quel est le démon qui vous a conseillé de me prendre pour confidente de vos insanités d'esprit ? Laissez-moi, éloignez-vous. Je vous restitue votre prétendu secret, je consens à n'en avoir jamais pris connaissance, à vous ignorer, à vous oublier. C'est tout ce que ma miséricorde peut vous accorder. »

Elle voulut faire quelques pas, mais se vit obligée de revenir à l'appui de la table.

« Ayez la complaisance d'appeler mes femmes... Je suis extrêmement souffrante, » dit-elle d'une voix éteinte.

« Pardonnez-moi !... » s'écria Charlotte.

La princesse, sans lui répondre, lui montra la porte d'un air impérieux, et se laissa tomber dans le plus proche fauteuil. Charlotte s'élança vers les salons voisins, et le salon se remplit aussitôt d'une foule empressée. M. Claudius accourut près de la princesse.

« Une vieille douleur vient de me ressaisir, » dit-elle à son hôte en souriant faiblement. « J'ai des palpitations nerveuses... Voulez-vous me

prêter votre voiture ? Il me serait impossible d'attendre la mienne. »

Il quitta aussitôt le salon, et bientôt après il soutint la princesse descendant l'escalier. Elle s'appuyait affectueusement sur son bras, et, à la façon dont elle prit congé de lui, il était aisé de comprendre que la révélation de Charlotte n'avait aucunement altéré le sentiment de considération qu'elle lui avait voué.

XXIX.

Je profitai de ce moment de trouble général pour m'envelopper de mon manteau et de mon capuchon, et quitter la maison de devant. Mes genoux se dérobaient sous moi, et mon sang bruyait dans mes artères... Cette scène avait été terrible ! L'étourderie, la légèreté, l'indiscrétion avec lesquelles je m'étais introduite dans les secrets de la maison Claudius, portaient leurs fruits amers. Le hasard s'en mêlait aussi, et me poussait toujours plus avant dans cette voie. J'avais dû entendre les accusations les plus infamantes portées contre cet homme que... oui, je puis l'avouer aujourd'hui, j'adorais et vénérais comme un dieu, et n'avais pu m'élancer et m'écrier qu'on le calomniait indignement. Quelle souffrance j'avais endurée là ! Et quel ressentiment m'inspirait cette orgueilleuse plaignante !

Je traversai le pont, inutile en cet instant, car le ruisseau, immobile sous l'étreinte du froid, ne formait plus qu'un immense bloc de cristal. Il avait beaucoup neigé durant cette soirée, et l'on eût dit qu'une compagnie de fées avait pris des pinceaux pour étendre une couche blanche sur tous les ornements extérieurs du Petit palais.

Je regardai vers les fenêtres de la bibliothèque. La lampe brûlait toujours à la même place, mais sur le plafond flottait çà et là une ombre... C'était celle que projetait mon père en se promenant avec agitation. Je montai bien vite l'escalier. La porte de la bibliothèque était fermée intérieurement. Avec le bruit incessant des pas, j'entendais une sorte de murmure étouffé, et de temps en temps mon père frappait du poing une table qui gémissait sous ce coup. Je frappai en le priant d'ouvrir la porte.

« Laisse-moi en repos !... » répondit-il durement sans se rapprocher de la porte. « Falsifié, dites-vous ? »

Et il fit entendre un éclat de rire strident.

« Venez, venez le prouver... Mais laissez là vos armes... Qu'est-ce qui frappe sur ma tête ? Oh ! mon cerveau ! »

« Père, père !... » m'écriai-je avec douleur. Je lui renouvelai ma prière d'ouvrir la porte.

« Laisse-moi... ne me tourmente pas ! » cria-t-il avec impatience en se reculant vers l'extrémité opposée de la pièce.

Il fallut bien obéir, afin d'éviter d'augmenter son irritation, et je m'éloignai pour un instant. J'allumai une lampe et me rendis dans sa chambre, afin de tout disposer pour la nuit... Là se trouvaient tous les journaux qu'il avait reçus dans la matinée, intacts en apparence... L'un d'entre eux seulement, froissé, pelotonné, déchiré, gisait sur le parquet. Je le relevai, le dépliai, et j'aperçus aussitôt une ligne rouge encadrant un long article. Le nom de Sassen se détacha à mes yeux comme l'eût pu faire une étincelle, et je sentis un frisson me parcourir de la tête aux pieds. Je sautai par-dessus le commencement, que je ne comprenais pas : les lignes fourmillaient de mots techniques absolument inintelligibles. Mais, hélas !... bientôt après je joignis les mains avec désespoir. J'avais lu ceci :

« Cette erreur, commise au sujet de l'origine de la médaille, donne un coup terrible à l'autorité scientifique de l'un de nos archéologues les plus renommés. M. le docteur de Sassen a gravement compromis son nom en adressant à toutes les universités un mémoire concernant cette fausse médaille, et, suivant toute apparence, il ne se relèvera jamais d'une semblable chute. Il est juste de reconnaître que M. le professeur Hart, de Hanovre, qui le premier a découvert la fraude, témoigne de la parfaite imitation de ladite médaille. »

Le professeur Hart, de Hanovre ! C'était celui que j'avais entendu discuter près du tumulus, celui qui avait un si honnête visage et une boîte de fer-blanc sur son dos. Il m'était devenu sympathique, parce qu'il avait chaleureusement défendu ma bruyère, et voici que c'était lui qui avait porté à mon père un coup si cruel ! Et cette médaille était celle que j'avais voulu acquérir, que M. Claudius avait refusée à mes prières, et qui avait failli me le faire détester ! Mon pauvre père ! cette erreur le précipitait de son piédestal et le jetait sous les pieds de ses ennemis. Voilà donc pourquoi il était si malheureux ! C'est que la science était la source même de sa vie, et je redoutai dès cet instant qu'il ne pût survivre à ce qu'il devait considérer comme la perte de son honneur.

Que faire ? Hélas ! j'étais bien jeune et bien ignorante. Mais, tout en comprenant qu'en un semblable moment la voix même de son enfant lui fût insupportable, un secret instinct me disait qu'il ne fallait pas le laisser seul.

Je quittai vite cette chambre, décidée à ne point cesser mes prières jusqu'à ce que la bibliothèque me fût ouverte... Mais je m'arrêtai tout à coup et prêtai l'oreille : il me semblait percevoir du côté de ma chambre le bruit qu'aurait produit un déplacement de meubles. J'ouvris bien vite la

porte de communication, et demeurai un instant éblouie par la clarté de la lune : mes fenêtres étaient grandes ouvertes. L'émotion causée par l'arrivée de ma tante m'avait fait oublier de fermer les volets. Tout à coup je poussai un cri et reculai. Un homme poussait la petite armoire de l'épaule, afin de mettre en évidence la porte dérobée. Il se retourna vivement, et je reconnus Dagobert. D'un bond il se trouva près de moi, m'obligea à entrer dans la chambre, et ferma la porte qui conduisait dans la chambre de mon père.

« Tâchez d'être raisonnable, » me dit-il, « et de vous souvenir que de cet instant dépend mon bonheur et le vôtre. Charlotte a conduit l'affaire d'une façon absolument insensée. Elle a fait connaître notre secret à la princesse avant que nous soyons en possession des documents qui établissent nos droits. C'est ce qui s'appelle mettre la charrue devant les bœufs. Je ne me fie pas du tout à la discrétion de cette vieille folle d'Altesse... Je la crois fort capable de s'entendre avec l'oncle Éric pour faire disparaître les preuves du mariage de sa sœur, et... je viens mettre ordre à cela. Allons, pas d'enfantillages, je vous prie ! Je n'ai qu'à peser sur cette porte, si vous ne consentez pas à m'en donner la clef, et j'irai prendre les papiers...

— Voleur ! voleur !... » fis-je.

« Ah çà ! vous plaisantez, j'aime à le croire. Comment, je serais un voleur parce que je veux mettre mon bien en sûreté ?

— Si vous faites un pas vers cette porte, je crie, j'appelle...

— Petit serpent ! Mais vous n'en êtes que plus charmante. Écoutez un grand secret qui n'en doit pas être un pour vous : je vous adore, et, ma foi, en dépit des visées de Charlotte, en dépit de l'origine de votre grand'mère, — cela, c'est dur à avaler, j'en conviens, — je suis presque décidé à faire une mésalliance. Bah ! le manteau princier de ma mère est assez long pour cacher cela.

— Je veux vous empêcher de commettre une mauvaise action, » dis-je en m'adressant à la porte menacée, « et j'y réussirai. Agissez franchement vis-à-vis de M. Claudius. Allez vers lui à l'instant même. Je consens à vous accompagner. Vous atteindrez de la sorte votre but bien plus aisément qu'en forçant des serrures... car, ne l'oubliez pas, Monsieur, on n'a pas le droit de voler même ce que l'on considère comme son bien. »

Il me regarda d'un air moqueur.

« Charmante ! Vous êtes charmante, petite fille aux pieds nus. Oh ! je m'en suis aperçu dès notre première rencontre. Vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ? Vous serez ma femme, parole d'honneur !

— Je ne crois pas, Monsieur, » répondis-je en secouant la tête, « car généralement il faut, pour se marier, deux consentements, et le mien vous ferait défaut.

— Allons donc !

— C'est comme je vous le dis.

— Vous n'en êtes que plus ravissante, avec vos yeux brillants, vos joues roses et cet air mutin. Allons, ce refus est de la pure coquetterie, convenez-en. Voyons, donnez-moi cette clef.

— Jamais.

— Vous dites... ? » fit-il, les dents serrées, en s'approchant de moi.

« Ne me touchez pas ! » m'écriai-je au comble de la terreur.

« Au nom du ciel ! que se passe-t-il là dedans ? » cria du dehors la voix de Schæffer, le vieux jardinier. Il rentrait chez lui, et la Providence lui avait fait prendre l'allée qui passait sous mes fenêtres.

« Venez, » criai-je, « vite ! vite ! »

D'un bond Dagobert gagna la fenêtre opposée, et se sauva, tandis que Schæffer, contournant la façade de la maison, entrait dans ma chambre.

« Qu'y a-t-il donc, Mademoiselle ?... » dit-il d'un air surpris, en examinant la chambre maintenant vide. « Mon Dieu ! vous paraissez aussi effrayée que mon canari quand le chat rôde autour de sa cage. Vous avez entendu quelque, chose ?... N'ayez aucune crainte : ce sont les souris qui mènent leur sabbat là-haut. Il n'y a pas de revenants ici, quoi qu'en puissent dire les gens qui ont le cerveau à moitié fêlé. »

Je laissai le bon vieillard qui venait de me secourir dans la pensée que j'avais été la proie d'une sorte d'hallucination, et le priai seulement de fermer solidement mes volets ; puis, le remerciant chaleureusement, je le suivis pour barricader toutes les portes, et me rendis à la bibliothèque. J'éprouvais une lassitude extrême et une amère tristesse. Combien de laides choses et de vilains et grossiers sentiments s'étaient révélés à moi ! Et j'étais si jeune ! si jeune ! C'était là une terrible journée. Elle n'était pas encore finie.

Je ne puis m’empêcher de rire quand il me soulève dans ses bras, comme l’un de nos fils. (Page 373.)

La bibliothèque était toujours hermétiquement close, et, en dépit de mes tentatives, je ne pus obtenir un mot de réponse. Tout d’abord je supposai que mon père ne s’y trouvait plus. Un profond silence régnait en effet autour de moi. Mais j’entendis bientôt un vacarme éloigné et singulier. Le

bruit venait du côté du musée, dont les portes étaient sans doute ouvertes. Il me sembla que l'on remuait de lourdes masses, qu'on les jetait par terre... Et puis ce rire, mon Dieu ! qu'il était étrange ! Mes cheveux se dressaient sur ma tête en l'écoutant... Voici qu'un objet est jeté dans la bibliothèque, et que j'entends un sauvage cri de triomphe... Je frappai désespérément la porte de mes deux mains fermées, en criant et appelant mon père. Une porte s'ouvrit dans les combles, et M. Claudius descendit de son observatoire. Je m'élançai vers lui, et lui dis au travers de mes sanglots convulsifs l'inquiétude qui m'agitait. A mes cris, le calme s'était fait dans la bibliothèque, et je lui racontai en quelques mots le malheureux épisode de la médaille.

« Je connais cet incident, » dit M. Claudius en m'interrompant.

« C'est cette affaire qui rend mon père fou... Mon Dieu ! comme sa souffrance me fait mal... Il est désormais marqué au fer rouge et a perdu sa renommée.

— Ne croyez pas cela ! Il serait vraiment trop triste qu'une seule erreur pût effacer tant de services rendus à la science, et ternir une vie si honorable. Personne, croyez-le bien, ne diminuera la gloire que ses recherches et ses travaux lui ont acquise. Cela passera, s'oubliera, et il ne restera que le souvenir de son infatigable érudition. Calmez-vous, Éléonore. Ne pleurez plus... »

Et se dirigeant vers la porte de la bibliothèque, il la secoua énergiquement.

Un nouveau vacarme se fit entendre derrière cette porte.

« Casse-toi, » rugissait mon père, « tu n'es pas un Agasias... Sassen l'avait dit, mais Sassen est un menteur, un ignorant... Demande plutôt à Hart, de Hanovre ! il le sait bien ! Va, disparais ! Toi aussi, tu es l'œuvre d'un faussaire. »

Et l'on entendit sur le parquet le brisement du marbre.

« O mon Dieu ! » dis-je en pleurant, « il détruit l'enfant endormi qui était son idole, et sur lequel il a écrit tant de volumes !... Il casse tout ce qui est dans le musée ! »

M. Claudius frappa fortement à la porte.

« Ouvrez-moi, je vous prie, Monsieur de Sassen, » dit-il d'une voix élevée, mais calme.

Mon père fit entendre un éclat de rire.

« Et cela est imprimé ! » cria-t-il, « tout le monde peut le lire... Mensonge, falsification, tout a été mensonge. Enorgueillis-toi ! Remercie Dieu de t'avoir donné l'intelligence !... Réjouis-toi d'être devenu un homme illustre... Tout s'en va en fumée... en fumée... en fumée ! »

M. Claudius recula effrayé : une vapeur nauséabonde se faisait sentir. On eût dit que des tissus de laine étaient livrés aux flammes.

« Il brûle ses manuscrits, et le feu a pris aux rideaux ! » s'écria-t-il.

Je poussai un cri de désespoir et me jetai contre la porte. Hélas ! que pouvaient mes pauvres petites mains contre ces planches massives !

M. Claudius se précipita vers son observatoire, et en cet instant je me souvins qu'il y avait dans la bibliothèque une petite porte dérobée, à peine visible, qui conduisait à un cabinet noir, donnant lui-même dans ce que l'on appelait la chambre des étoiles. Lors même que la porte de communication eût été fermée, deux énergiques coups de pied devaient suffire pour l'enfoncer. Mais cela ne fut pas nécessaire : des pas rapides et un cri de colère de mon père se firent entendre à l'intérieur. La clef tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit enfin. Quel spectacle s'offrit alors ! Des tourbillons de flamme et de fumée s'élevaient près de la table de mon père. Les brochures amoncelées, les journaux de toute provenance fournissaient les éléments de combustion, et sous les pas de mon père, qui fuyait M. Claudius, craquaient les débris des terres cuites et des marbres brisés.

Je me précipitai dans la, bibliothèque.

« Arrière, Éléonore ! N'entrez pas ! Songez à votre robe légère ! » criait M. Claudius avec angoisse, tandis qu'il barrait le passage à mon père qui essayait de se jeter dans le bûcher. « Courez plutôt à la maison de devant pour appeler du secours ! »

Avant d'obéir à cette chère voix, je vis mon père trébucher contre un débris de statue... puis j'aperçus M. Claudius le saisissant, en dépit d'une résistance furieuse, et l'emportant... A peine avais-je quitté le vestibule, j'entendis le bruit de la lutte qui recommençait sur l'escalier.

« Meurtrier, assassin !... » criait mon père.

Je me soutenais à peine, et pourtant je revins sur mes pas. Je ne sais ce qui se passa alors. Je revins à moi, en face d'une masse qui gisait près de la dernière marche de l'escalier, tandis que M. Claudius, debout, s'appuyait à la balustrade. Il tourna vers moi son visage, que la lune éclairait vivement : sa pâleur était livide.

« Nous avons eu le malheur de tomber, » me dit-il. « Il est en proie à un accès de délire, et je ne puis plus le porter plus loin. Pauvre, pauvre enfant ! Vous êtes brisée par l'émotion, vous vous soutenez à grand'peine, et pourtant il faut que vous trouviez la force d'aller chercher du secours. »

Je traversai les jardins en courant. Déjà des langues de feu sortaient par les fenêtres de la bibliothèque, et d'épais nuages de fumée enveloppaient les cimes des arbres dénudés.

« Le petit palais brûle !... » criai-je en atteignant la cour de la maison.

Ce fut une agitation indescriptible. Tout le monde se précipita sur les seaux, les récipients de toute sorte, tandis que les maîtres jardiniers prenaient dans un hangar deux pompes à main... Puis les étrangers accoururent, et le jardin fourmilla d'individus recueillant la neige pour la porter sur le lieu de l'incendie.

Quand je revins, je trouvai M. Claudius toujours appuyé contre la balustrade. Il pressait de sa main droite son bras gauche contre sa poitrine. Je ne pouvais prononcer un mot, et me courbai sur mon père. Sa tête était appuyée sur la dernière marche de l'escalier, et posée... détail que je n'oublierai jamais !... sur le châle écossais dans lequel M. Claudius s'enveloppait quand il se rendait à son observatoire. Les yeux de mon père étaient fermés, son visage m'apparut si décoloré que je le crus mort. Je joignis les mains avec désespoir au-dessus de ma tête.

« Non, non, vous vous trompez !... » dit la douce voix de M. Claudius. « Il est seulement étourdi, et, autant que j'ai pu m'en assurer, n'a aucune fracture... Au rez-de-chaussée, dans la chambre de M. de Sassen !... » dit-il aux domestiques qui venaient de relever mon père. « La maison est solide, l'incendie n'arrivera pas jusque-là, puisque le secours est organisé. »

En effet, un flot humain venait de se précipiter sur l'escalier, et se répandait dans tout l'édifice.

« Et vous ?... » dis-je à M. Claudius, qui donnait divers ordres, tandis que les domestiques, surveillés par M^{lle} Fliedner, emportaient mon père. « Je vois bien que vous souffrez... Vous vous êtes fait mal ? Oh ! Monsieur Claudius, vous payez cher l'hospitalité que vous avez donnée à mon père et à moi !

— Croyez-vous ?... » Et un sourire radieux vint suspendre pendant un instant la contraction de la souffrance. « Je sais mieux compter que vous, Éléonore. Avez-vous jamais ouï parler de la croyance d'après laquelle nous serions soumis à plusieurs transformations avant d'atteindre l'état heureux

qu'il nous est donné de mériter ? Chaque souffrance rapproche alors du but, et pour cela la souffrance est bénie. »

Il remonta vers le lieu du sinistre, et je rejoignis mon père, qui restait immobile dans son lit. Quand une clameur plus retentissante s'élevait dans l'espace, quand une flamme se faisait jour par une nouvelle issue, il soulevait un peu ses paupières, écoutait et regardait avec indifférence, puis retombait dans son apathie. M^lle^ Fliedner couvrait sa tête de glace, et il paraissait en éprouver un soulagement sensible. Ni l'aide, ni les conseils, ni l'amitié ne me firent défaut. M^me^ Helldorf elle-même avait dominé la crainte d'une rencontre avec son père, et se trouvait près de moi durant cette nuit cruelle.

Une veilleuse cachée derrière un écran brûlait dans l'un des coins de la chambre. Cette obscurité presque complète augmentait encore la clarté du dehors, et permettait de discerner le mouvement incessant du sauvetage. On transportait dans le jardin les antiquités précieuses, les vases, les meubles, les livres... Puis le mouvement se ralentit, le bruit s'apaisa.

« On est maître du feu, » me dit M^me^ Helldorf. Et je cachai sur l'oreiller de mon père mes yeux, qui ne pouvaient cesser de pleurer.

Charlotte se rendit près de moi. L'ourlet de sa robe était lourd de fange et d'humidité, ses nattes épaisses tombaient en désordre sur son cou... Elle avait travaillé comme un homme au sauvetage, nous dit-on, et son courage avait donné l'exemple le plus salutaire.

« C'est une terrible nuit que celle-ci, petite princesse, » me dit-elle en s'asseyant près de moi sur un petit tabouret, et posant son front sur mes genoux. « Si vous saviez, enfant, ce qui se passe en moi ! Je me demandais tantôt s'il ne vaudrait pas mieux qu'un faux pas m'entraînât dans le bûcher... Tout serait fini de la sorte, tout !... et je ne souffrirais plus tant de tourments opposés. Croyez-vous que je suis tourmentée de le savoir si souffrant... lui qui a agi envers nous avec tant de fausseté ? »

Tous les assistants s'étaient éloignés, et l'on vit enfin arriver le médecin si impatiemment attendu. Tandis qu'il examinait les Malades, une voix sonore s'éleva sous les voûtes sonores du vestibule, et résonna même à nos oreilles dans la chambre silencieuse où gisait mon père.

« Ne vous l'avais-je pas dit, Monsieur Claudius, que cette exhibition d'idoles païennes porterait malheur à votre maison ? »

C'était la voix du teneur de livres.

« Le vieux fanatique est incorrigible ou incurable !... » murmura Charlotte.

« Ne vous l'avais-je pas dit, que le feu du ciel tomberait sur votre demeure et l'anéantirait ?

— Ce n'est pas le feu du ciel, » répondit M. Claudius, « et la maison n'est pas anéantie.

— Oh ! vous jouez sur les mots, mon bon Monsieur, » reprit une autre voix avec une onctueuse douceur d'intonation.

« Ah ! c'est le diacre, » me dit Charlotte tout bas. « C'est un des piétistes les plus hypocrites et les plus fanatiques de cette ville. Il revient sans doute du prêche avec son vieux camarade. Pour tous deux le malheur qui vient d'arriver est une source de Jouissances, car ils le considèrent comme une cause de triomphe. Or rien de plus orgueilleux que ces gens parlant toujours d'humilité... Il est vrai qu'ils visent surtout à l'humilité d'autrui, afin d'élever leur propre impeccabilité au-dessus des péchés de leur Prochain. Étrange façon de comprendre le christianisme, il faut en convenir !

— Frère Eckhof, » reprit le diacre, « sait fort bien qu'aujourd'hui Dieu n'intervient plus directement comme autrefois. Mais sa volonté n'en régit pas moins les événements, et ceux-ci arrivent Par son ordre et manifestent sa volonté... Ainsi il faut la reconnaître, obéir à ceux qui parlent en son nom, s'humilier sous sa main et... »

Nous fûmes privés de la fin de ce discours, car M. Claudius, cédant la place aux deux fanatiques, ouvrit la porte de mon petit salon. Le médecin le suivit. Je les apercevais distinctement tous deux.

« Vous souffrez aussi, Monsieur Claudius ?.. » dit le médecin.

« Je me suis foulé le bras, » répondit-il, « et me mettrai en vos mains tantôt, dans la maison de devant.

— Oui, et les yeux ?... Nous les mettrons pendant quelque temps au régime de l'obscurité. Il me semble que cela sera nécessaire.

— Chut ! chut !... Vous savez que c'est mon point vulnérable, et qu'en dépit du courage que l'on m'attribue, je n'ose envisager cette perspective... »

Comme mon cœur battait !... S'il allait devenir aveugle ! Je me dis en cet instant que nul être sur la terre n'avait enduré autant de douleurs que moi durant cette nuit affreuse.

« Monsieur Claudius ! Monsieur Claudius !... » s'écria tout à coup le teneur de livres en l'abordant. « Oh ! quel malheur s'est abattu sur moi ! Un

misérable, un scélérat qui mérite d'être écrasé par la justice humaine et foudroyé par la justice divine, s'est introduit chez moi à la faveur de la foule. Il m'a volé ma cassette contenant toutes mes économies... Ah ! j'ai peine à me soutenir ! Ceci est pour moi le coup de la mort.

— Eh bien ! eh bien ! Monsieur Eckhof, que faites-vous de la résignation que vous prêchez si éloquemment à votre prochain ?... » répondit M. Claudius d'une voix dolente. « Il doit vous être plus aisé qu'à tout autre de contempler avec sérénité un accident qui vous prive seulement d'un bien périssable, et par conséquent méprisable. »

M. Eckhof le contemplait avec stupeur. Dans l'innocence de leur âme, les fanatiques de sa sorte n'imaginent jamais que l'on puisse leur rétorquer les exhortations qu'ils prodiguent à leur prochain.

« Oui, mais il y avait aussi dans cette cassette mille écus dont je n'étais que le dépositaire... Ils appartenaient à la mission, Monsieur, et devaient être expédiés demain ! »

Cette fois ce fut chez le diacre que la douleur éclata. Jusqu'ici il avait écouté avec indifférence le récit de son frère Eckhof.

« Oh ! quel malheur ! quel malheur ! » s'écria-t-il. « Mais, cher Monsieur, permettez-moi de vous faire remarquer qu'il était bien imprudent d'agir avec cette légèreté. On peut exposer son bien, Monsieur (il ne l'appelait plus frère), mais non le bien d'autrui, surtout quand il est destiné à une œuvre pieuse... Que faire ? Il faut que cet argent se retrouve. J'en suis bien fâché, mais vous en êtes responsable.

— Et comment voulez-vous que je le rende ? » cria Eckhof, « puisque je suis ruiné, dépouillé du peu que je possédais ? O mon Dieu ! j'ai été votre serviteur humble et soumis ! Comment ai-je mérité un tel châtiment ? »

Le diacre s'approcha de lui.

« Voyons, cher Monsieur, ne vous tourmentez pas de la sorte. Le mal sera réparé. Quand, ainsi que vous, on a pour chef un homme aussi équitable, aussi noble, aussi riche que M. Claudius, on ne doit pas souffrir des conséquences d'un accident survenu dans sa maison.

— Je ne crois pas, Monsieur, que je sois obligé de répondre d'un dépôt existant dans ma maison à mon insu, » répondit sèchement M. Claudius. « En tout cas, quand il s'agit d'affaires de ce genre, j'obéis à ma propre impulsion, et me dérobe à celle que l'on veut m'imprimer. »

Tout à coup M^{me} Helldorf passa dans la pièce voisine, et s'approcha de son père.

« Écoute, » lui dit-elle d'une voix tremblante, « si ta conscience te tourmente au sujet de ce dépôt, sache que nous avons maintenant sept cents écus d'économie. Prends-les. Mon beau-frère nous prêtera ce qu'il faut pour compléter la somme, et ainsi tu seras tranquille. »

Eckhof recula, les mains étendues, comme si la trompette du jugement dernier eût éclaté à son oreille.

« Non, non ! » s'écria-t-il, « je ne veux rien de toi. » Et il s'élança sur les pas du diacre, qui avait quitté la chambre après la dédaigneuse réponse de M. Claudius.

« Tenez-vous tranquille, » dit celui-ci, « chère Madame Helldorf. Il ne manquerait plus que de sacrifier vos économies pour un pareil objet. J'ai dû me montrer dur vis-à-vis de ces gens. C'est le seul moyen de les tenir à distance. Mais, ne craignez rien, j'arrangerai tout cela. »

Puis il entra dans la chambre de mon père, et se pencha pour écouter les discours qu'il murmurait.

« Il est heureux, » me dit-il à voix basse. « Il erre sous le beau ciel de la Grèce. »

M. Claudius était tout près de moi... Je saisis vivement sa main droite de mes deux mains, et la pressai contre mes lèvres... C'était, dans ma pensée, un acte de soumission, de tendresse et de réparation à la fois... N'avais-je pas, dans une heure de folie, repoussé cette main vaillante et généreuse ?

Il posa sa main sur mon front et le pencha en arrière, en plongeant son regard scrutateur dans mes yeux.

« Maintenant il n'y a plus de mésentendu entre nous, Éléonore, n'est-il pas vrai ? »

Je secouai joyeusement la tête, sans me souvenir en cet instant qu'il y avait toujours entre nous le secret concernant Lothaire.

XXX.

Mon père passa plusieurs jours entre la vie et la mort. L'attaque de folie qui l'avait porté à incendier le petit palais n'était pas, comme je le redoutais, le début d'une maladie mentale, mais seulement le paroxysme d'une excitation nerveuse qui remontait à plusieurs jours. On ne put me cacher le danger qui menaçait ses jours, et je demeurai près de lui sans le quitter un seul instant, fermement et puérilement persuadée que la mort ne pouvait me le ravir sous mes yeux. Cette fois ma croyance ne fut pas trompée. La mort recula, et, après une semaine d'angoisses indescriptibles, les médecins purent m'annoncer qu'ils le considéraient comme sauvé.

La ville de K... fut trompée dans ses prévisions, car jamais mon père ne parut plus en faveur que durant ces jours néfastes. Le duc avait chargé son médecin particulier de suivre la maladie de l'illustre savant, et les messages se succédaient trois ou quatre fois par jour, afin de tenir Leurs Altesses au courant de la situation.

Dans la maison de devant, on avait dû disposer aussi une chambre de malade. En outre de la foulure de son bras, M. Claudius avait été atteint d'une inflammation d'yeux, conséquence terrible de cet incendie. Quand les médecins m'eurent rassurée sur l'état de mon père, je courus chez M^lle^ Fliedner, pour tenir d'elle-même des nouvelles de mon cher autre malade... En dépit de ses cruelles souffrances, il n'avait pas oublié la petite Éléonore : les corniches et les jardinières de ma chambre étaient garnies des plus belles fleurs que l'on pût rêver. Schæffer les renouvelait quotidiennement. M^me^ Helldorf, les médecins, la garde, venaient chaque jour admirer cette ravissante décoration. Une seule personne la voyait avec mécontentement, et cette personne était ma tante Christine.

Tant que mon père gisait inconscient, elle venait me voir chaque jour, et je dois avouer que ses visites me faisaient frémir. Elle se penchait gracieusement sur le lit de mon père, et se relevait en me disant légèrement : « Enfant, il faut t'attendre à tout... Il n'en a plus que pour quelques jours. » Je redoutais donc de la voir arriver. Mais un jour elle entra dans ma chambre, et me causa un vif mécontentement.

« Dieu, que cela est beau ! » s'écria-t-elle en joignant ses belles mains roses. « Mais, mon cœur, cela doit te coûter un argent fou ! »

Je m'excusai en disant que ces fleurs étaient envoyées par M. Claudius.

« Allons donc !... » répondit-elle d'un air moqueur, « tu veux dire par Schæffer, son jardinier ? Oui, je sais que le bonhomme a une toquade pour toi. Quant à M. Claudius, c'est un homme trop sérieux, — ainsi que je l'ai ouï dire à M^me^ Helldorf et à toi-même, — pour faire attention à une fillette telle que toi ! »

Et, en dépit de tout ce qui m'avait été témoigné, je me dis qu'elle pourrait bien avoir raison, après tout, et que M. Claudius me considérait peut-être seulement comme une pupille qu'il comblait de soins délicats.

Puis M^me^ Helldorf me donna quelques avertissements. Selon elle, c'était un scandale de voir l'argent dû à ma commisération employé à acheter des friandises et du vin de Champagne.

« Vous encouragez la paresse, l'oisiveté, je n'ose encore dire pis, » ajouta-t-elle. « Elle n'a plus de voix, c'est vrai, mais elle a une méthode excellente, et pourrait gagner sa vie en donnant des leçons. »

Je la rassurai en lui disant que ma tante avait un plan. Elle me l'avait toujours affirmé, et m'avait avertie que les conseils d'un homme sage et intelligent lui étaient indispensables. Repoussée par mon père, elle comptait s'adresser à M. Claudius, et attendait son rétablissement pour effectuer son dessein. Je trouvais que ce projet était fort raisonnable, et ne pus m'empêcher d'éprouver un peu d'irritation quand M^me^ Helldorf, secouant la tête, dit que M. Claudius ne consentirait pas volontiers à s'occuper de ma tante Christine, lorsqu'il aurait aperçu son visage fardé.

Malgré les recherches qui furent faites, on ne réussit pas à retrouver le voleur de M. Eckhof. Celui-ci sembla extrêmement changé depuis cette néfaste nuit. Il me saluait, et même demanda plusieurs fois des nouvelles de mon père. Charlotte confirmait mon appréciation en affirmant que cette tête « déménageait ». Elle ne comptait plus sur lui... ne comptait plus sur personne et ne savait à quel projet s'arrêter. La princesse était souffrante et demeurait éloignée de la cour. Je conseillai à la jeune fille de s'adresser directement à M. Claudius... Elle me demanda si décidément le petit palais était devenu une maison de fous.

Cinq semaines s'étaient écoulées. Mon père était depuis longtemps sur pied. Sa convalescence avait été rapide, et, contre les prévisions générales, il avait accepté avec plus de résignation qu'on ne l'espérait la perte de ses

manuscrits et de ses notes. Mais il versa des larmes de douleur en apprenant qu'un grand nombre de volumes avaient été brûlés, que des terres cuites et des marbres étaient détruits. Le duc le consola de son mieux en le visitant souvent et l'encourageant à reprendre ses travaux. Il me marquait une tendresse extrême : le malheur avait encore rapproché le père et la fille. Il ne pouvait plus vivre sans moi, disait-il, mais il comptait m'envoyer passer un mois à Dierkhof, près d'Isabelle, parce que j'étais pâle et faible.

C'était en une grise matinée du mois de mars. J'allais me rendre pour la première fois, depuis la maladie de mon père, au chalet de M^me^ Helldorf, lorsque je rencontrai dans le vestibule Charlotte, qui m'apparut comme l'incarnation du triomphe sauvage.

« Enfin ! enfin ! » s'écria-t-elle, « Dieu m'a prise en pitié ! Je puis dire aujourd'hui : « Ma tante la princesse ! » Elle m'a écrit. Elle veut que je me rende chez elle demain. Nos droits vont être évidemment établis, et nous serons, Dagobert et moi, reconnus comme membres de la famille souveraine. »

Je frémis.

« Vous ne songez pas, » lui dis-je, « à traiter cette affaire pendant la maladie de M. Claudius ?

— Ah bah !... Il n'est plus malade. On a enlevé les épais rideaux qui garnissaient ses fenêtres. Il porte seulement une visière verte, et se tient aujourd'hui dans le petit salon qui est contigu à mon appartement. Il s'est donné le plaisir d'envoyer à Eckhof, dans le plus joli porte-monnaie du monde, la somme de mille écus, montant du dépôt appartenant à la mission. Le vieux bonhomme a été tellement touché du procédé que j'ai vu le moment où, tombant aux pieds de mon oncle, il allait lui confesser tout... même notre ligue. Au surplus, je suis devenue dure comme un silex. Il faut que tout cela finisse, et rien au monde, pas même la maladie de l'oncle Éric, ne m'empêchera d'aller droit à mon but. »

Je me rendis, le cœur gros, chez M^me^ Helldorf, où tout le monde m'accueillait avec joie et amitié. Seulement M. Helldorf me confirma sérieusement tous les renseignements donnés par sa femme, ajoutant qu'il avait déjà trouvé des élèves pour ma tante, et qu'elle l'avait dédaigneusement remercié de la protection qu'il voulait bien lui accorder. « Le fait, dans toute sa brutalité, est celui-ci : elle ne veut pas travailler, et a besoin d'une foule de bonnes choses pour sa nourriture, de belles choses pour sa toilette, de choses coûteuses pour peindre son visage. »

Je baissai la tête, ne sachant trop à quel parti m'arrêter, lorsque la porte s'ouvrit derrière moi, et je vis pâlir M^me^ Helldorf.

« Père ! » s'écria-t-elle. Et une seconde ne s'écoula pas sans que j'eusse l'inexprimable joie de voir le père et la fille dans les bras l'un de l'autre.

« J'ai été dur, Anna... Oublie cela, » dit-il d'une voix qui ne ressemblait plus à celle que je lui connaissais.

Elle ne répondit pas, mais enfonça plus avant sa tête sur le sein paternel.

Eckhof tendit silencieusement la main à son gendre, dont les yeux s'humectèrent.

« Moi aussi ! moi aussi, » criait la petite Marguerite en se dressant sur la pointe des pieds.

L'heureux grand-père souleva la petite fille et la serra contre lui, tandis que M^me^ Helldorf lui tendait le gros garçon.

« Vois !... » dit-elle. « Il a les yeux de ma mère. »

J'avais gagné la porte, et disparus discrètement. De telles scènes doivent se passer loin d'un regard étranger... fût-il celui d'un ami.

J'entrai chez ma tante. Elle était, selon sa coutume, admirablement coiffée... mais enveloppée dans une robe de chambre criblée de taches. N'importe, elle me parut plus belle que jamais.

« Tu vois, » me dit-elle, « que mon installation n'est pas brillante. » Et elle puisa des bonbons dans un petit panier.

Il y avait là, en effet, un désordre indescriptible. Tous les meubles étaient couverts d'effets fanés, chiffonnés, et derrière le canapé j'aperçus, hélas !... plusieurs bouteilles de vin de Champagne vides.

« Et de plus, » poursuivit-elle en croquant ses bonbons, « ton Schæffer est un vieux impudent. Ne m'a-t-il pas demandé hier le loyer de sa chambre et l'argent qu'il dit avoir avancé pour le chauffage, l'éclairage, la nourriture et d'autres bagatelles ? Cela ne me regarde pas du tout, puisque tu t'es chargée de tout cela. »

Je frissonnai. Il m'était impossible, dussé-je travailler nuit et jour pour la maison Claudius, de subvenir à toutes ces dépenses... Et le sévère visage d'Isabelle m'apparut dans une lointaine vision. Elle levait l'index d'un air grave, et disait : « N'avais-je pas raison ? »

« Mais je conviens que cette situation ne peut s'éterniser, » reprit ma belle tante en secouant ses boucles. « Aussi bien, je m'ennuie mortellement. J'aspire au moment où, ce M. Claudius étant guéri, je pourrai enfin l'entretenir de mes affaires.

— Il a quitté aujourd'hui sa chambre de malade pour la première fois.

— Ciel ! et tu ne me le dis pas avant toute chose ? Ne sais-tu Pas que mon bonheur, mon avenir, dépendent de cette entrevue ?

— Je crois qu'il ne pourra te donner un conseil autre ni meilleur que celui de M. Helldorf. Si tu établissais un cours de chant, tu gagnerais ici beaucoup d'argent.

— Je t'en prie, » me dit-elle d'un air glacial, « garde pour toi tes conseils et ceux de M. Helldorf : je ne vous en demande pas. Je dois savoir me conduire, et n'ai pas à m'encombrer la cervelle de ces sots projets bourgeois. Maîtresse d'école ! Oui, vraiment, une belle chute ! »

Et elle s'éventa activement.

« Je n'ai qu'une chose à te demander, » ajouta-t-elle après quelques instants de silence, « c'est de m'obtenir une entrevue avec M. Claudius. »

Je promis de l'y aider de mon mieux, et elle m'accabla de caresses. Tandis que nous passions ensemble devant la glace prêtée par M^{me} Helldorf, je constatai une fois de plus que mon teint brun était bien laid près de ce visage d'un blanc laiteux, aux tons rosés. Pourtant le doute entra dans mon âme en songeant aux avertissements que l'on m'avait donnés.

« Si elle se farde, » me dis-je, « M. Claudius la méprisera dès le premier regard jeté sur elle... »

Et je la quittai en soupirant.

XXXI.

« Ma : Chère petite Éléonore, vous ne sauriez mieux faire que de traiter cela directement avec M. Claudius, » me répondit M^lle^ Fliedner en souriant, quand je lui eus fait connaître ma mission en quelques mots.

« Peut-on lui parler ?...

— Hé ! sans doute ! Il est visible pour tout le monde. Vous le trouverez dans le salon où l'on voit le portrait de Lothaire. »

Je montai l'escalier assez courageusement ; mais quand j'atteignis la porte du salon, je dus m'arrêter en pressant mon cœur de mes mains : j'étouffais. Enfin j'entrai doucement. Les fenêtres étaient couvertes d'une étoffe verte qui tamisait une lumière douce. M. Claudius, assis dans un fauteuil, au dossier duquel il appuyait sa tête, tournait le dos à la porte. Il portait une visière verte. Il parut n'avoir pas entendu mes pas, car il ne fit aucun mouvement.

Mon vœu le plus ardent était exaucé : je le revoyais enfin !

Je ne pouvais parler, mais je saisis sa main gauche, posée sur le bras du fauteuil. Sa tête blonde conserva sa sérénité, mais l'autre main s'abattit sur la mienne avec la rapidité de l'éclair.

« Je sais à qui est cette petite main brune, » dit-il. « J'ai entendu sur l'escalier des pas que j'ai reconnus, et dont les pauses disaient clairement : « Entreras-tu ? N'entreras-tu pas ? La pitié que m'inspire le pauvre prisonnier sera-t-ellè plus forte que l'humeur sauvage contractée dans la bruyère ?

— Oh ! Monsieur Claudius, » m'écriai-je, « je n'ai plus cette humeur. »

Il se tourna vers moi.

« Non, non, je le sais bien. Je sais que ce n'est pas la première visite faite au malade. Je vous ai suivie avec la seconde vue du cœur quand vous traversiez le jardin pour venir demander à M^lle^ Fliedner : « Comment va-t-il aujourd'hui ? » Et alors, en dépit des bandeaux, des ténèbres, je vous voyais secouer les boucles qui tombent sur votre front, et ouvrir vos grands yeux enfantins en les attachant aux lèvres de ma garde-malade.

— Ah ! » m'écriai-je étourdiment, « elle ne m'a pas bien comprise. Je souhaitais passionnément qu'elle me conduisît une fois, une seule fois près

de vous. J'aurais été moins tourmentée, plus calme, si j'avais pu regarder vos pauvres yeux, si vous m'aviez dit : « Je vous vois ! »

Il s'élança hors de son fauteuil, saisit sa visière et la jeta loin de lui. Sa taille élégante, aux mouvements souples et gracieux, était telle que je l'avais connue.

« Je vous vois !... » dit-il en souriant. « Je vois qu'en cinq semaines notre petite Éléonore n'a pas grandi d'une ligne. Je vois qu'elle a toujours son air mutin. Mais vous n'y pouvez rien ! C'est la nature qui s'est trompée en plaçant parmi nous une petite fée. Mais je vois aussi que votre visage a pâli à force de douleurs et d'inquiétudes... Pauvre Éléonore ! il faut, avant tout, que nous nous occupions, votre père et moi, de votre santé. »

Il saisit mes deux mains comme s'il eût voulu m'attirer vers lui et me baiser au front, comme le faisait la princesse. Ce mouvement affectueux augmenta les remords dont j'étais tourmentée. Je me dégageai vivement.

« Non, » m'écriai-je, « ne soyez pas si bon pour moi ! Je ne le mérite pas. Si vous saviez quelle abominable créature je suis, comme je puis être fausse et cruelle, vous me repousseriez.

— Éléonore...

— Ne m'appelez pas Éléonore. J'aime mieux que vous soyez froid et dur pour moi... Oui, je suis une créature indigne ; je me suis liguée avec vos ennemis, et leur complot peut causer votre déshonneur... Vous ne pouvez me pardonner, vous ne me pardonnerez pas, et je le sais si bien que je n'ose vous dire : pardon ! »

J'avais saisi la porte en tremblant, et m'apprêtais à fuir ; mais il se trouva aussitôt à mes côtés.

« Croyez-vous donc, » me dit-il, « que je vous laisserai partir telle que vous êtes là, agitée, les lèvres pâles, les yeux remplis de larmes ? »

Et il écarta doucement ma main qui tenait encore la porte.

« Calmez-vous et écoutez-moi. Vous êtes arrivée ici richement douée, mais inculte, telle que la nature vous avait faite ; dépourvue de toute expérience, cela va sans dire, et par conséquent proie facile pour ceux qui pouvaient vous séduire par les apparences. J'aurais dû alors, — je m'accuse de ne l'avoir pas fait, — purifier ma maison de tous les mauvais éléments qui s'y trouvaient. Et je ne l'ai pas fait, quoique j'aie compris clairement, dès la première heure, que mon existence allait changer et que tout se transformerait autour de moi... Mais la commisération m'imposa une conduite que ma raison condamnait. Il n'y avait pas place dans ma maison

pour Charlotte et pour vous. J'aurais dû l'éloigner, et ne l'ai pas fait. Ne vous accusez donc pas de quelques enfantillages, peut-être de quelques médisances, dont elle vous fournissait le canevas. Je sais qu'elle me déteste, et, en dépit de tout, je ne lui ai pas tout à fait retiré mon estime, car je persiste à croire qu'il y a quelque chose en elle. Mais le seul coupable, je viens de vous le démontrer, c'est moi, car je n'aurais pas dû vous exposer à subir son influence. Cela ne vous suffit pas ? Vous voulez vous confesser ? Soit ! asseyez-vous près de moi. J'aurai soin de fixer les yeux sur ce grand rideau tout le temps que vous parlerez.

— Hélas ! je ne puis parler, » répondis-je avec abattement... « Mais le jour viendra où je pourrai le faire, et vous verrez alors qu'il ne s'agit pas d'enfantillages. »

Il sourit doucement.

« Bien, bien ! j'attendrai patiemment, puis je serai votre juge. Cela vous rassure-t-il ? »

Je soupirai profondément en disant que j'y consentais. Puis, essuyant mes larmes, j'abordai enfin la négociation qui concernait ma tante.

« M^lle^ Fliedner m'a déjà dit quelques mots de l'hôte étrange qui est venu se réfugier sous les ailes de la petite alouette des bruyères, » dit-il. « Est-ce la personne à laquelle vous avez envoyé de l'argent ?

— Oui.

— Hein !... Je n'aime pas cela. J'ai une très grande confiance en M^me^ Isabelle, et me souviens qu'elle n'approuvait pas vos rapports avec cette tante. Que veut-elle de moi ?

— Vous demander conseil. Oh ! je vous en prie, Monsieur Claudius, soyez bon pour elle ! Mon père l'a repoussée...

— Et, malgré cela, elle s'établit près de lui et s'expose à le rencontrer ? Cela me déplaît de plus en plus. Mais, bon gré mal gré, je la verrai. Je ne puis consentir à ce que la petite princesse des bruyères ait des rapports avec des personnes qui me sont inconnues... Madame... ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Christine Pacini.

— M^me^ Christine Pacini est priée de venir prendre le thé ce soir chez moi. Maintenant allez la chercher... Hé quoi ! ma docilité ne me vaut pas même une poignée de main ? »

Je revins près de lui, mis volontiers ma main dans la sienne, et m'éloignai.

Je crois que jamais encore je n'avais senti dans toute sa plénitude le bonheur de vivre : mon âme avait des ailes, et s'élançait littéralement dans l'infini. Je savais que je ne pourrais plus jamais m'égarer, puisque sa main consentait à me guider. Je n'avais plus rien à redouter ici-bas, puisqu'il me suffirait de m'adresser à lui Pour que tous les périls soient conjurés.

Je retournai chez ma tante... Grand Dieu ! quelle joie tumultueuse éclata en elle quand je lui eus transmis l'invitation de M. Claudius ! Avec un sourire de triomphe elle entama aussitôt la grande œuvre de sa toilette, fouillant dans tous les tiroirs, où les rubans gisaient pêle-mêle avec la chaussure, les fleurs artificielles et les dentelles.

« Mon petit cœur, il faut que je fasse ma toilette, » me dit-elle d'un air affairé. « Cette chambre est bien petite... Tu pourrais aller un peu chez les Helldorf... Mais, avant tout, il faut que tu demandes à Schæffer, — je ne veux plus parler à cet homme dépourvu de délicatesse, — deux belles roses jaunes. Il en a de superbes. Va donc... Jaunes, entends-tu ? »

Schæffer dépouilla son rosier, et je portai les fleurs à ma tante. Puis je me rendis près de mon père pour lui demander la permission de prendre le thé chez M. Claudius. Cela ne souffrit pas de difficulté.

Une heure plus tard, je cheminais à côté de ma tante, que j'avais trouvée prête, enveloppée de son manteau et enfouie dans un capuchon garni d'un voile épais. L'obscurité était déjà intense, et une pluie fine commençait à tomber quand nous atteignîmes le pont.

« Où vont donc ces dames ?... » dit une voix derrière nous. C'était celle de Charlotte.

« Je vais présenter ma tante à M. Claudius, » répondis-je.

Charlotte n'ajouta pas un mot, et, de son côté, ma tante garda le silence. Je me trouvais de nouveau dans une veine de découragement... Mes deux compagnes se trouvèrent pendant quelques instants l'une près de l'autre, et il me sembla tout à coup qu'il y avait une étrange analogie entre ces deux hautes statures : mêmes mouvements hautains, mêmes airs de tête dédaigneux, même carrure d'épaules.

« Veuillez déposer vos effets dans ma chambre, » me dit-elle froidement sur l'escalier.

Nous nous rendîmes dans cette chambre, où se trouvait déjà M^{lle} Fliedner.

« Où est M. Claudius ?... » me demanda ma tante à voix basse.

Je montrai, sans mot dire, la porte du salon voisin.

« Oh ! ciel ! un piano ! » s'écria ma tante en se précipitant sur l'instrument. « Que je serais heureuse si je pouvais y frapper quelques accords ! Permettez-le-moi. »

Et elle se débarrassa aussitôt de son capuchon et de son manteau. A mon indicible surprise, ma tante apparut en grande toilette de concert : robe de satin blanc à queue, corsage décolleté garni de dentelles, découvrant un buste de marbre aussi pur de formes que les plus belles statues antiques. Sur ces épaules de satin blanc — comme la robe, — tombaient les boucles noires, parmi lesquelles étaient négligemment posées les roses jaunes.

« C'est par trop fort !... » dit sèchement Charlotte, tandis que ma tante s'asseyait devant le piano, et commençait d'une voix non plus sonore, mais encore puissante, la fameuse tarentelle : Gia la luna.

La porte du salon s'ouvrit brusquement, et M. Claudius apparut, blême comme un spectre. Derrière lui se montrait Dagobert.

« Diane !... » cria M. Claudius.

Ma tante s'élança vers lui et tomba à ses genoux.

« Pardon ! Claudius, pardon ! » dit-elle en frappant le tapis de son front. « Dagobert, Charlotte, mes enfants bien-aimés, aidez-moi à obtenir mon pardon de cet homme généreux ! »

Charlotte fit entendre une sorte de rugissement.

« Comédie ! ignoble comédie !... » fit-elle en bégayant. « Combien vous paye-t-on, Madame, pour jouer ce rôle ? »

Puis elle se retourna vers moi, saisit mon bras et le secoua en me disant avec colère :

« Vous nous avez trahis, trahis ! »

M. Claudius se dressa aussitôt entre nous, la repoussa et dit à M^lle^ Fliedner d'une voix tremblante :

« Emmenez M^lle^ de Sassen. »

Et je me rendis avec elle dans le salon où se trouvait le portrait de Lothaire. La porte se referma derrière nous. M^lle^ Fliedner était prise d'un tremblement nerveux.

« Enfant, enfant ! qu'avez-vous fait ? » me dit-elle. « Sans doute, vous ignoriez ce que vous faisiez ; mais, mon Dieu ! quel malheur ! Cette femme est belle comme autrefois, et il l'a tant aimée ! Il n'est pas impossible qu'elle reprenne son empire sur lui. »

Je pressai mon front avec désespoir : le monde entier me semblait crouler autour de moi.

« Est-elle vraiment la mère de Dagobert et de Charlotte ? » demandai-je d'une voix éteinte.

« Ses enfants bien-aimés, dont elle ne s'est jamais souciée ? Mais certainement.

— Je croyais qu'ils étaient les enfants de Lothaire et de la princesse. »

Elle recula en me regardant avec surprise.

« Ah ! je vois clair maintenant ! » s'écria-t-elle. « Je comprends tout ! Vous me donnez la clef des énigmes de Charlotte. Elle le croit aussi. Elle croit être née dans le petit palais. Bien. Je saurai un jour comment ce secret si bien gardé est venu jusqu'à elle pour tromper cette malheureuse jeune fille. Sachez, en deux mots, que deux enfants sont, en effet, nés du mariage de Lothaire avec la princesse Sidonie. L'un mourut peu d'instants après sa naissance, l'autre à six mois. C'étaient deux garçons. Dagobert et Charlotte sont les enfants du capitaine Méricourt, et non de Méricourt, lequel avait épousé votre tante. Il est mort au Maroc. Ma Pauvre enfant, votre ange gardien vous avait abandonnée quand vous avez conduit cette femme sous notre toit. »

Je cachai mon visage dans mes mains.

« Quand Éric la connut, » reprit M^lle^ Fliedner, « elle était veuve depuis peu, et premier sujet du grand Opéra, à Paris. Ses enfants étaient élevés chez une M^me^ Godin. Éric s'était attaché à eux, et il a été assez généreux pour les recueillir quand leur indigne mère les abandonna sans même indemniser M^me^ Godin pour les dépenses qu'ils avaient occasionnées. Cette dame est morte peu après, et j'ai gardé scrupuleusement le secret de leur origine, qui n'a été confié à nulle autre que moi... Il voulait leur épargner la douleur de mépriser leur mère... Et voilà la récompense de ses bienfaits ! »

MIle Fliedner marchait avec agitation, les mains jointes. « Pas cela !... » murmurait-elle, « pas cela, ô mon Dieu ! »

La voix de la sirène se faisait entendre, toujours plus flatteuse, plus caressante.

« Oncle ! » s'écria tout à coup Charlotte, « je souffre trop ! O misérable, ingrate créature que je suis ! »

Je m'élançai hors du salon de la maison, et j'atteignis notre demeure en courant. J'étais chassée du paradis par ma faute... par ma faute ! En dépit des avertissements d'Isabelle, et contre la volonté de mon père, j'avais retenu près de moi celle que l'on considérait comme le mauvais génie, comme la honte de la famille. Et j'avais ramené près de cet homme, que

j'aimais de toutes les forces de mon âme, le démon tentateur qui avait charmé et empoisonné sa jeunesse.

J'entrai dans ma chambre, bus un grand verre d'eau, et changeai de robe. II me fallait être calme, tout à fait calme, si je voulais obtenir de mon père ce que j'avais à lui demander, ce qui me semblait l'unique moyen mis à ma portée pour échapper à une souffrance intolérable.

Mon père était assis dans un excellent fauteuil, devant une table chargée de papiers. Il écrivait, tout en prenant quelques gorgées dans une tasse à thé fumante. Il était tout à fait bien portant, et m'accueillit avec son bon sourire distrait d'autrefois. Dans la chambre voisine, sa garde, M^me^ Silber, tricotait activement. Elle chauffait la chambre en consultant le thermomètre, préparait ses tartines avec une régularité géométrique, et me fit signe, quand elle m'aperçut, de marcher plus doucement. C'était l'incarnation de la sollicitude : je ne pouvais le laisser en meilleures mains.

Je m'assis sur un petit banc, près de mon père, mais en veillant pourtant à ce que la lumière ne frappât point mon visage. Il me raconta les petits incidents de la soirée, et se félicita de me voir revenue plus tôt qu'il ne l'espérait.

« Et que direz-vous, mon père, quand je serai absente pendant quatre semaines ?

— Ah ! il faudra bien le supporter, puisque ce sera pour ton bien. Dès qu'il fera chaud...

— Mais le temps est doux et chaud, » dis-je vivement. « Oh ! j'ai si grand besoin de revoir Dierkhof ! Je me porterai bien dès que j'aurai respiré l'air des bruyères... Il me semble que je vais tomber malade ici, et qu'il me faut fuir un ennemi... Père, puisque tu es résolu à supporter cette petite séparation, pourquoi ne partirais-je pas ce soir ? »

Il me regarda tout surpris.

« Cela te paraît insensé ?... » repris-je, « c'est plus sage que tu ne le penses. En partant cette nuit, je serai demain soir dans mon vieux Dierkhof, je boirai du lait ; Isabelle me soignera pendant quatre semaines, et, au bout de ce temps, tout... oui, tout ira bien. M^me^ Silber restera près de toi jusqu'à mon retour... Tu consens, n'est-ce pas ?

— Qu'en dites-vous, Madame Silber ? » demanda mon père d'un ton indécis.

« Mon Dieu, Monsieur ! je crois qu'on sait, qu'on sent, qu'on veut ce qui doit faire du bien. La demoiselle est pâle, c'est sûr. Peut-être a-t-elle un peu

de nostalgie ? Dans ce cas, mieux vaut ne pas perdre de temps et étouffer la maladie dans son germe. Le train part dans une heure. Je prendrai une voiture et la conduirai à la gare.

— Eh bien alors, pars tout de suite, » dit mon père, « et reviens bien portante, ma fille bien-aimée ! »

Ce fut ainsi que je quittai le petit palais... Avec quelle angoisse ! moi seule puis la comprendre, et je m'étonne de l'avoir pu supporter. Ma compagne ne vit pas les larmes que je versais en passant devant la serre, devant les fenêtres vivement éclairées de la maison de devant... Ils étaient tous là, rassemblés, s'expliquant, renouant la chaîne du passé, qui laisse des racines si profondes. Nul ne pensait plus à moi, qui les avais réunis. Et je m'en allais seule dans la nuit profonde, moins intense pourtant que celle dont les replis enveloppaient mon cœur.

XXXII.

Ce fut à pied que je gagnai Dierkhof depuis la station du chemin de fer. Le crépuscule tombait, et la nuit vint tandis que je parcourais ces sentiers si connus, si aimés jadis. Enfin j'aperçus une petite lumière derrière la fenêtre d'Isabelle, et j'entendis l'aboiement de Spitz. Alors j'éclatai en larmes et me jetai à terre : je revenais brisée, à jamais malheureuse, dans mes chères bruyères !

Puis je me relevai, et me rapprochai de ce toit fidèle. Devant la porte se tenait Spitz, les oreilles dressées, pétrifié... puis il prit sa course et vint se jeter sur moi, bondissant jusqu'à mon visage pour lécher mes joues.

« Qu'a donc cet animal ?... » dit la forte voix d'Isabelle. « Je crois qu'il devient fou. »

Oh ! cette voix ! quand je l'entendis, je me jugeai délivrée de tous mes maux. Je me mis à courir, et bientôt ma tête se colla sur la poitrine de celle qui si longtemps m'avait tenu lieu de tout. Elle ne cria pas, ne parla pas ; mais ses bras robustes me serrèrent contre elle, et quand nous entrâmes dans la maison, je vis qu'elle avait pâli.

Mais elle savait dominer rapidement ses émotions.

« Tu n'as pas trop bonne mine, » me dit-elle de son ton sévère.
« Voyons, assieds-toi. »

Et elle se mit aussitôt en devoir de me servir un repas sommaire.

« Oui, oui, c'est ce qu'il y avait de plus sage à faire, » dit-elle, quand je lui eus raconté que les médecins avaient conseillé à mon père de m'envoyer passer un mois à Dierkhof.

Puis elle disparut, et revint bientôt me chercher pour me conduire devant un lit qui atteignait les solives du plafond.

« Maintenant, enfant, tu vas te coucher. Quand tu seras au lit, je t'apporterai un peu d'infusion de sureau... rien de meilleur... On voit à dix pas de distance que tu as pris froid dans ce voyage. Pas un mot de plus. Demain tu bavarderas à l'aise. Tu as la fièvre, c'est sûr. »

Et il me fallut obéir. La fatigue me donna quelques heures de sommeil, non de repos, hélas !... il ne pouvait plus y en avoir pour moi, même dans le silence de Dierkhof, même près d'Isabelle, et bien avant l'aube je fus en

proie à des visions poignantes. Je me retraçais sans cesse la scène de la réconciliation. Comme il avait relevé cette belle repentante prosternée devant lui !... comme ils avaient parlé ensemble du passé !... comme ils édifiaient le bonheur présent sur le bonheur d'autrefois. Puis, dans quelques semaines, la maison resplendirait ! les hôtes viendraient saluer la nouvelle M^{me} Claudius, et lui deviendrait mon oncle.

J'éclatai en larmes. Jamais, jamais je ne pourrais l'appeler mon oncle. Je ne le reverrais jamais. J'obtiendrais de mon père qu'il quittât la ville de K... Mais j'étais bien décidée à ne plus jamais rencontrer celui... ô mon Dieu ! celui que j'aimais tant !

En cet instant, Isabelle entra dans ma chambre, une petite lampe à la main. Je n'eus que le temps de cacher ma tête dans mes couvertures.

« Tu ne dors pas ? Je m'en doutais bien. C'est l'agitation de ce voyage. Allons, prends encore un peu d'infusion. »

Je ne savais pas résister à Isabelle, et je fermai docilement les yeux.

Il y avait trois jours déjà que j'étais revenue à Dierkhof. Un orage terrible s'était déchaîné depuis quelques heures, et Heinz allait passer la nuit près de nous, sa sœur ne lui permettant pas de regagner sa chaumière par un temps semblable. Mais comme tout était changé autour de moi ! Nos bonnes veillées me laissaient morne et indifférente. Les contes de fées n'avaient plus de charmes pour moi, et j'évitais de parler de mon séjour à la ville. Dès qu'Isabelle prononçait le nom de M. Claudius, — et cela arrivait très souvent, — on eût dit qu'un fer rouge touchait ma plaie.

Vers le soir de ce troisième jour, l'orage s'apaisa, et je déclarai que je ne pouvais tenir plus longtemps dans la maison. Je me dirigeai vers le tumulus... Ne fallait-il pas revoir toutes les places où je l'avais aperçu pour la première fois, et crier ma douleur à tous les vents ?

Tout était solitaire là... Mais non... Je mis ma main sur mes yeux pour mieux interroger l'horizon... Oui, il y avait un point mouvant sur le sentier que Heinz décorait du nom de route. Grand Dieu ! Isabelle avait mis sa menace à exécution ! Elle avait fait appeler le médecin. Le point noir se rapprochait. Maintenant je pouvais distinguer la voiture et le cocher qui avaient amené le médecin à Dierkhof lors de la mort de ma grand'mère... Mais la voiture s'arrête et la portière s'ouvre. Un homme saute à terre... Oh ! quoiqu'il soit enveloppé des pieds à la tête, je le reconnais... Je le reconnaîtrais entre mille... Sans doute, il allait se retourner, offrir la main à sa belle compagne. L'oncle et la tante venaient chercher leur nièce. Non, la

voiture tourna et reprit le chemin qu'elle venait de parcourir, et le voyageur qu'elle avait amené se dirigeait en ligne droite vers la cime du tumulus sur lequel je me trouvais. Me sauver ?... Oh ! non, il faut recevoir respectueusement un oncle.

Il s'arrêta au pied du monticule.

« Vous ne ferez pas même un pas au-devant de moi, Éléonore ? » dit-il.

« Mon oncle... » balbutiai-je.

« Étrange enfant, » dit-il en souriant, après m'avoir rejointe. « Que s'est-il donc passé en vous ? Je ne suis pas votre oncle, mais, avant de partir, j'ai été trouver votre père pour solliciter d'autres droits. Il me les a accordés, sauf votre consentement pourtant, et je suis venu le... Je viens pour vous emmener, Éléonore, mais non pour vous conduire au petit palais. C'est une autre maison qui s'offre à vous... Dites, voulez-vous consentir à l'habiter avec votre époux ?

— Éric !... » m'écriai-je.

« Méchante enfant ! N'avais-je pas assez souffert dans ma vie ? Fallait-il encore passer par cette heure terrible, quand M^lle^ Fliedner, épouvantée, vint m'apprendre que vous étiez partie ? Comment ! vous avez pu croire que je préférerais à l'enfant que j'adorais l'ignoble pécheresse fardée qui me croyait toujours aussi sot et aussi fou qu'autrefois ?

— Mais, mon Dieu ! » dis-je les yeux baissés, « elle est si belle, et près d'elle j'ai l'air d'un avorton... Et puis vous l'avez tant aimée !... »

Il rougit prodigieusement.

« M^lle^ Fliedner a bavardé, » dit-il. « Aussi bien, elle s'accuse d'avoir contribué à votre fuite en vous laissant entrevoir la possibilité d'un retour vers... vers ce qui est à jamais mort pour moi. J'avais vingt ans, Éléonore, et me suis trompé. Vous seule m'avez révélé la sainte et vraie et pure tendresse. Venez, allons rejoindre Isabelle. »

Je pris son bras.

« Vous trouverez quelques changements à la maison, » dit-il. « La chambre qu'on louait au châlet est vide. L'oiseau voyageur est parti pour le midi !

— Mais elle était si pauvre ! Que va-t-elle devenir ?

— Soyez tranquille... N'est-elle pas la tante de ma fiancée ?

— Et Charlotte ?

— Elle a reçu une terrible leçon. Mais je ne me suis pas trompé sur son compte : il y a de la ressource. Elle a d'abord été brisée par la vérité ; mais

elle s'est redressée. La fierté a surgi sur les ruines de la vanité. Elle regrette ses folles visées, elle déplore ce qu'elle appelle son ingratitude, et, voulant se suffire, elle va passer quelque temps dans un pensionnat pour y perfectionner ses études. Elle se destine au professorat. Je n'ai pas voulu m'opposer à ce projet, qui la relève à ses yeux et aux miens ; mais je n'ai pas besoin de vous dire que la maison Claudius lui demeurera toujours ouverte et que mon appui ne lui fera pas défaut. Dagobert quitte l'état militaire, et part pour l'Amérique, pour y faire fortune... Sa démission n'est pas tout à fait volontaire ; quelqu' un a fait une indiscrétion, je pense... Peu d'heures avant mon départ, j'ai été mandé par la princesse...

— Ah ! voici mon jugement, » dis-je en me cachant le visage.

« Oui, oui, je sais tout. Dès le premier jour de son arrivée, la petite princesse des bruyères, prenant possession de ma propriété, a touché au secret du premier étage, puis aidé passivement au complot que l'on formait.

— Et me pardonnerez-vous ?

— O fille d'Ève ! ô petite coquette quand même ! Vous le savez bien, que je vous pardonne ! »

Isabelle, assise sur son tabouret, pelait des pommes de terre quand nous entrâmes dans la maison, et Heinz tirait les premières bouffées d'une pipe savamment préparée. Je n'oublierai jamais la consternation qui se peignit sur le visage d'Isabelle lorsqu'elle vit apparaître mon compagnon : le couteau, et aussi la pomme de terre à moitié pelée, échappèrent à ses mains.

« Monsieur Claudius !... » s'écria-t-elle.

A ce nom, Heinz, saisi de respect et de terreur, arracha sa pipe de ses lèvres et la cacha derrière son dos.

« Dieu vous bénisse, Madame Isabelle !... » dit M. Claudius.
« Vous avez donné asile à un petit déserteur, et je viens le réclamer, car il m'appartient. »

La lumière se fit soudainement dans le cerveau d'Isabelle. Elle bondit, et tout ce que contenait son tablier roula pêle-mêle sur les carreaux de la cuisine.

« C'était donc cela la vraie maladie ? Et moi qui lui donnais de la tisane de sureau ! Pas étonnant que cela n'ait pas réussi, aussi je me disais : « Mais pourtant le tilleul... » Allons, tu m'as bien trompée, Éléonore. Et vous voulez épouser cette enfant, Monsieur Claudius ?... » ajouta-t-elle, tandis que de grosses larmes d'attendrissement roulaient sur ses joues. « Mais

voyez comme elle est encore petite... Et ses yeux d'enfant ?... Dites, ne pensez-vous pas que vous êtes peut-être un peu âgé pour elle ? »

M. Claudius rougit comme une jeune fille.

« Mon Dieu, Madame Isabelle, pour vous confesser la vérité, j'y ai pensé, et beaucoup, et avec angoisse. Mais puisque Éléonore veut bien me pardonner de n'avoir pas dix ou douze ans de moins, puisqu'elle croit avoir un peu d'affection pour le vieillard qu'elle a rencontré dans la bruyère, il faut bien accepter les choses telles qu'elles sont ! »

Je me rapprochai tendrement de lui.

« Ah ! mon Dieu, ce n'est pas cela que je veux dire, » répondit Isabelle en devenant violette à son tour, ce qui était sa façon de rougir. « Ah bien ! il faudrait voir qui ne dirait pas sur-le-champ oui et amen à une pareille proposition ? Mais... mais... cette quantité de domestiques ? Hein ?... Comment pourront-ils lui obéir te respecter une petite femme que vous pourriez asseoir sur votre bras pour la promener dans la maison ? »

Il sourit doucement.

« Il faudra bien qu'ils lui obéissent, » répondit-il, « quand ils verront que le chef de la maison est son serviteur. Et maintenant, Madame Isabelle, vite, vite à vos préparatifs ! Nous partons demain, et ma fiancée doit revenir sous votre garde et votre protection. Vous avez été une mère pour elle. C'est de vous que je veux la tenir ; c'est vous qui remplacerez sa mère à l'église.

— Oh ! Monsieur Claudius !... » sanglota la stoïque Isabelle, qui pour le coup pleurait tout à fait, « vous êtes bien bon... »

Puis elle s'essuya les yeux avec son tablier.

« Mais Dierkhof pourtant, » fit-elle en relevant la tête, « qu'est-ce qu'il deviendra pendant mon absence ? Si vous saviez dans quel état j'ai trouvé ici toute chose ! »

A cette phrase de l'explication, Heinz se gratta l'oreille avec inquiétude, en regardant timidement sa sévère sœur. Mais je sautai à son cou en lui disant :

« Heinz, méchant Heinz, tu ne veux donc pas m'adresser tes félicitations ?

— Mais oui... certainement, petite princesse. C'est bien beau, cela !... Pourtant tu n'auras pas la bruyère là-bas ! »

J’ai commencé à écrire ce récit deux ans après mon mariage. Près de ma table à écrire, il y avait alors un berceau dans lequel dormait mon blond et beau premier-né. Je ne me lassais pas d’admirer cette petite merveille, et c’est pour elle qu’il me vint à l’esprit de fixer mes souvenirs... Depuis ce temps-là le berceau a contenu un second fils, celui-ci aux cheveux bruns et frisés, et maintenant Éléonore, unique fille qui depuis plusieurs générations soit née dans la famille Claudius, dort à la même place. Voilà sept ans écoulés depuis que je suis mariée. J’habite la chambre qui fut celle de Charlotte. Seulement le mobilier a été disposé en vue de mes goûts. Les murs sont tendus d’une étoffe de Chine à fleurs immenses... Et il y a des fleurs partout, sur les tapis comme devant les fenêtres, sans compter les immenses gradins placés dans les angles de la pièce. Ma fille dort, ses petits Poings fermés pressés contre ses joues roses. Tout est si calme autour de moi, que l’on entendrait voler une mouche... Enfin je suis arrivée au bout de ma tâche !

Ma porte s’ouvre avec fracas, et les deux héritiers de la maison Claudius pénètrent dans ma chambre.

« Mais, maman, tu écris toujours !... » s’écrie l’aîné, un vrai Claudius aux cheveux blonds, « et il est déjà tard... et nous devons goûter au jardin avec du lait. Tante Fliedner y est déjà, et grand-papa aussi. Nous avons été le chercher. »

Je le contemple avec bonheur. Sa taille élancée le fait ressembler à un jeune pin... Mais, mon Dieu, que deviendra mon autorité quand il aura dépassé de la tête sa toute petite mère ?... Son frère à la tête brune se dresse sur la pointe des pieds pour poser sur mon manuscrit une corde et une branche de saule ; puis il me dit de sa voix irrésistible :

« Maman... fais-moi un fouet ! »

Et je quitte ma plume pour me livrer à ce travail.

« Allez un peu dans le jardin, mes amours, je dois encore. écrire quelque chose à propos de la tante Charlotte.

— Et aussi du petit Paul ?... » crièrent-ils en quittant la chambre.

Peu de jours après mon retour, Charlotte quitta la maison Claudius pour se rendre dans un pensionnat en grand renom. Bientôt après, le jeune Helldorf partit pour l’Angleterre. Il avait demandé la main de Charlotte, et sa demande avait été repoussée. Elle m’écrivit à ce sujet qu’elle l’avait trop maltraité, quand elle croyait à sa haute origine, pour oser l’accepter maintenant... lorsqu’elle était tombée si bas. Mon cher mari la laissa partir,

mais pas plus que moi ne voulut souffrir, quand ses études furent terminées, qu'elle s'en allât loin de nous vivre chez des étrangers, dans une situation dépendante. Elle revint près de nous et fut pour nos enfants une tante dévouée jusqu'à l'adoration. Jamais elle ne prononça le nom de Helldorf, quoiqu'elle vît très souvent son frère aîné, actuellement professeur en chef du collège, et l'un de nos meilleurs amis. Puis vint la guerre de 1866. Max Helldorf fut rappelé et grièvement blessé à la bataille de Konigsgratz. Le professeur, pâle et tremblant, vint nous donner cette nouvelle... Une heure plus tard, Charlotte, en costume de voyage, un petit sac à la main, entrait dans ma chambre.

« Je pars, Éléonore... je veux servir dans une ambulance. Tu m'excuseras près de l'oncle, mais... mais, en vérité, je ne puis faire autrement que de partir tout de suite. »

Claudius était absent pour un voyage d'affaires. J'approuvai pleinement la résolution de Charlotte. Quatre semaines plus tard nous recevions une longue lettre signée Charlotte Helldorf.

Max Helldorf est devenu l'un des chefs de la maison Claudius, dont il a la signature (je comprends très bien maintenant la langue du commerce). Le jeune ménage habite la vallée de Dorothée, et depuis que le petit Paul a ouvert ses grands yeux à la lumière, Charlotte ne comprend plus les folles visions d'un bonheur de convention qui hantaient autrefois son cerveau.

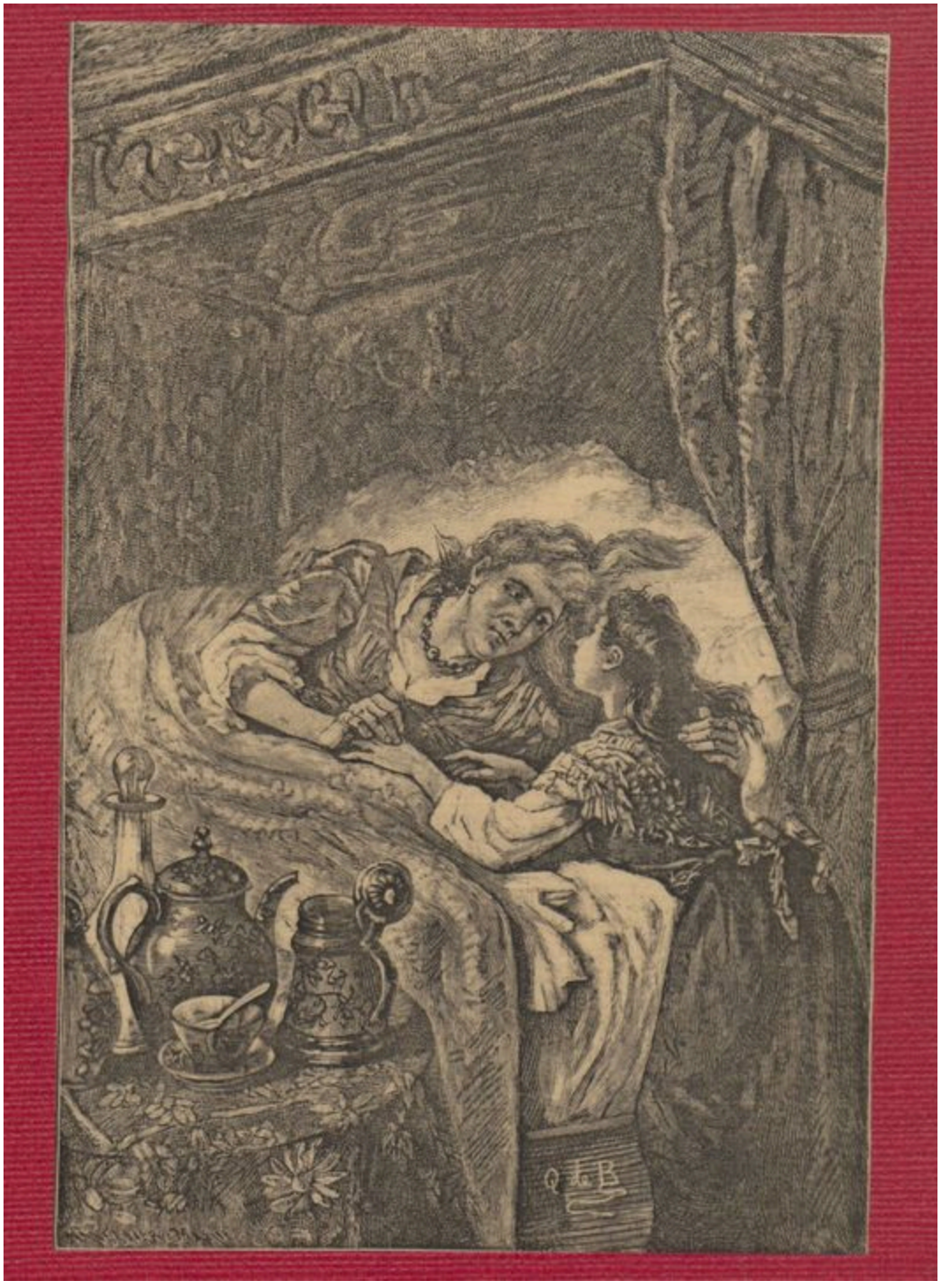
Cette fois, j'entends un pas ferme sur l'escalier. Le cabinet d'affaires est rangé et fermé. Je continue à écrire, faisant semblant de ne pas entendre les pas de l'homme qui m'a donné ici-bas plus, oh ! bien plus encore qu'il ne m'avait promis. Je ne puis m'empêcher de rire quand, sous prétexte d'erreur, il me soulève dans ses bras comme l'un de nos fils, et qu'il dit à mon père par-dessus ma tête : « Oh ! pardonnez-moi... je me suis trompé. » Et mon père hoche la tête en souriant distraitement. Car il est toujours distrait, mon père ; mais nous veillons sans cesse sur lui, et son ouvrage fait littéralement fureur dans le monde scientifique. Un peu de cette gloire revient peut-être à ses petits-fils. Ils ont le droit de prendre leurs ébats autour de lui, dans la bibliothèque restaurée, et il prétend que leur tapage éclaircit ses idées. Sa situation à la cour est plus agréable que jamais, et la princesse visite souvent la maison Claudius et celle qui n'a pas cessé d'être, comme elle le dit, sa petite favorite. Mais un rideau couvre le portrait de Lothaire, et la petite porte dérobée, conduisant de mon ex-chambre au premier étage, a été murée.

Enfin, il est entré... toujours beau, toujours jeune à mes yeux. Il se penche sur le berceau pour admirer sa fille endormie.

« Mon Dieu ! comme elle te ressemble, Éléonore ! »

Je me redresse fièrement... car il vient de dire ces mots avec un son de voix si tendre... Ah ! laissons là ma plume et mon manuscrit. Je ne saurais trouver des mots pour raconter mon bonheur, ni de couleur pour peindre le rayon de soleil qui dore le front de la petite princesse des bruyères.

FIN.



E. Marlitt. La Petite princesse des bruyères. Traduit de l'allemand par Mme Emmeline Raymond,...

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65708359

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr